This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

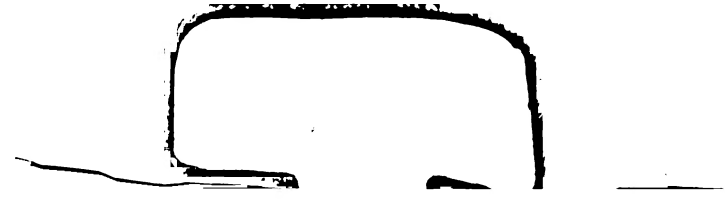
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

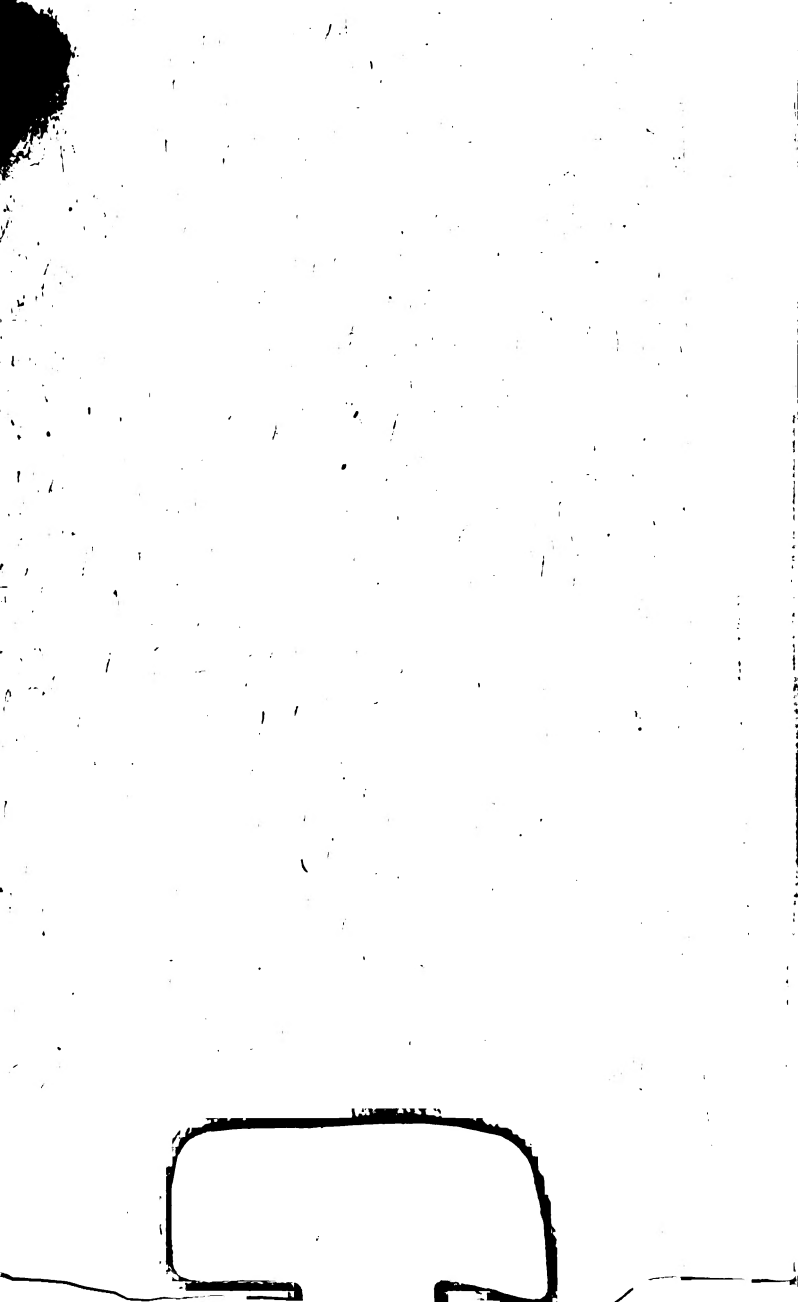
À propos du service Google Recherche de Livres

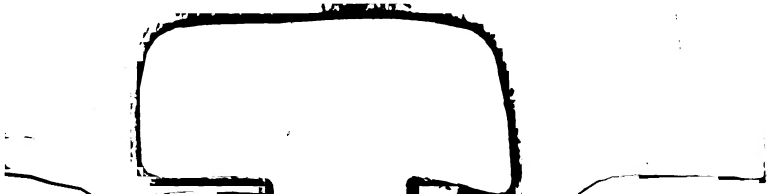
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585356 8



Send
NKV





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

FLAMARANDE

ASTOR NEW-YORK

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GEORGE SAND

Nouvelle édition, format grand in-18

Les Amours de l'âge d'or	1 vol.	Jeanne	1 vol.
Adriani	1 —	Journal d'un voyageur pendant la guerre	1 —
André	1 —	Laura	1 —
Antonia	1 —	Lélia. — Métella. — Cora	2 —
Autour de la table	1 —	Lettres d'un Voyageur	1 —
Le Beau Laurence	1 —	Lucrezia Floriani. — Lavinia.	1 —
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré	2 —	Mademoiselle La Quintinie	1 —
Cadio	1 —	Mademoiselle Merquem	1 —
Césarine Dietrich	1 —	Les Maîtres sonneurs	1 —
Le Chateau de Pictordu	1 —	Les Maîtres mosaïstes	1 —
Le Chateau des Désertes	1 —	Malgrétout	1 —
Le Compagnon du Tour de France	2 —	La Mare au Diable	1 —
La Comtesse de Rudolstadt	2 —	Le Marquis de Villemer	1 —
La Confession d'une jeune fille	2 —	Ma sœur Jeanne	1 —
Constance Verrier	1 —	Mauprat	1 —
Consuelo	3 —	Le Meunier d'Angibault	1 —
Les Dames vertes	1 —	Monsieur Sylvestre	1 —
La Daniella	2 —	Mont-Revêche	1 —
La Dernière Aldini	1 —	Nanon	1 —
Le Dernier Amour	1 —	Narcisse	1 —
Les Deux Frères	1 —	Nouvelles	1 —
Le Diable aux champs	1 —	Pauline	1 —
Elle et Lui	1 —	La Petite Fadette	1 —
La Famille de Germandre	1 —	Le Péché de M. Antoine	2 —
La Filleule	1 —	Le Piccinino	2 —
Flamarande	1 —	Pierre qui roule	1 —
Flavie	1 —	Promenades autour d'un village	1 —
Francia	1 —	Le Secrétaire intime	1 —
François le Champi	1 —	Les 7 Cordes de la Lyre	1 —
Histoire de ma Vie	10 —	Simon	1 —
Un Hiver a Majorque — Spiridion	1 —	Tamaris	1 —
L'Homme de neige	3 —	Teverino — Léone Léoni	1 —
Horace	1 —	Théâtre complet	4 —
Impressions et Souvenirs	1 —	Théâtre de Nohant	1 —
Indiana	1 —	L'Uscoque	1 —
Isidora	1 —	Valentine	1 —
Jacques	1 —	Valvèdre	1 —
Jean de la Roche	1 —	La Ville noire	1 —
Jean Ziska. — Gabriel	1 —		

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

FLAMARANDE

PAR

GEORGE SAND

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Le récit qu'on va lire est le travail d'un homme à demi-lettré, qui, malgré beaucoup de lectures et la fréquentation des personnes distinguées, a conservé certaines manières de dire un peu surannées, et d'une correction parfois douteuse. Je n'ai pas voulu soumettre à une révision d'auteur le ton naturel de ce personnage tour à tour ému ou vulgaire, dont les défauts et les qualités m'ont semblé devoir être exprimés à sa façon et non à la mienne.

FLAMARANDE

À

M. EDME SIMONET, MON PETIT-NEVEU.

GEORGE SAND.

I

Flamarande, juillet 1874.

J'ai été un des principaux acteurs dans le drame romanesque de Flamarande, et je crois que nul n'est plus à même que moi d'en raconter les causes et les détails, connus jusqu'à ce jour de bien peu de personnes, quoiqu'on en ait beaucoup et diversement parlé. Je suis arrivé à l'âge où l'on se juge sans partialité. Je dirai donc de moi le bien et le mal de ma conduite dans cette étrange aventure. J'ai aujourd'hui soixante et dix ans ; j'ai quitté le service de la famille de Flamarande il y a dix ans.

Je vis de mes rentes sans être riche, mais sans manquer de rien. J'ai des loisirs que je peux occuper à mon gré en écrivant, non pas toute ma vie, mais les vingt années que j'ai consacrées à cette famille.

C'est en 1840 que j'entrai au service de M. le comte Adalbert de Flamarande en qualité de valet de chambre. Les gens d'aujourd'hui se font malaisément une idée juste de ce qu'était un véritable valet de chambre dans les anciennes familles, et, à vrai dire, je suis peut-être un des derniers représentants du type approprié à cette fonction. Mon père l'avait remplie avec honneur dans une maison princière. La Révolution ayant tout bouleversé et ses maîtres ayant émigré, il s'était fait agent d'affaires, et, comme il était fort habile, il avait acquis une certaine fortune. C'était un homme de mérite en son genre, et je lui ai toujours entendu dire que dans son état il fallait savoir mettre la ruse au service de la vérité et au besoin la duplicité à celui de la justice.

Nourri dans ces idées, j'eus une jeunesse sérieuse; j'étudiai le droit avec mon père, et je l'appris par la pratique mieux que dans les livres. Il ne voulut pas que je fusse élève en droit proprement dit et que je me fisse recevoir avocat. Il craignait de me voir contracter l'ambition du barreau. Il disait qu'à moins de grandes qualités naturelles dont je n'étais pas doué, c'était un métier à mou-

rir de faim. Il ne voulait pas non plus me voir devenir avoué, aimant mieux me léguer son cabinet d'affaires que d'avoir à m'acheter une charge. Malheureusement mon excellent père avait une passion, il était joueur et, au moment où j'allais lui succéder, il se trouva si endetté que je dus songer à trouver une occupation personnelle convenablement rétribuée. C'est alors que M. de Flamarande, qui avait eu plusieurs fois affaire à nous pour diverses consultations, me fit l'offre de me prendre aux appointements de trois mille francs, défrayé de toute dépense relative à son service.

Mon père me conseillait d'accepter, et la place me convenait. J'eusse désiré seulement avoir le titre d'homme d'affaires, d'homme de confiance, ou tout au moins de secrétaire. Le comte refusa de me donner cette satisfaction.

— Vous n'entrez, me dit-il, ni chez un fonctionnaire, ni chez un homme de lettres : je n'aliénerai jamais mon indépendance, et je ne me mêle point d'écrire. Il serait donc ridicule à moi d'avoir un secrétaire. Je n'ai besoin que d'un serviteur attaché à ma personne, assez bien élevé pour me répondre, si je lui parle, assez instruit pour me conseiller, si je le consulte. Le titre qui vous répugne est très-honorable chez les personnes de votre condition, puisque votre père l'a porté longtemps ; en le repoussant, vous me feriez croire que

vous avez des idées révolutionnaires, et dans ce cas nous ne saurions nous entendre.

J'entrai donc comme valet de chambre, et, mon père étant mort peu de temps après laissant plus de passif que d'actif, je n'eus pas le choix de mon existence. Il s'agissait d'acquitter ses dettes au plus vite, car il m'avait enseigné l'honneur, et je ne voulais pas être le fils d'un banqueroutier. Je pris des termes avec les créanciers, mais ils exigeaient un certain à-compte. Je dus demander à mon maître s'il voulait bien avoir assez de confiance en moi pour me faire l'avance de quelques années de mes honoraires. Il me questionna, et, voyant ma situation :

— J'estime la probité, me dit-il, et j'entends l'encourager ; vous devez trente mille francs, je me porte votre caution afin que tous les ans vous puissiez vous libérer avec la moitié de vos gages. Vous prendrez ainsi le temps nécessaire pour payer sans vous priver de tout ; il ne me convient pas que vous soyez près de moi dans la misère.

Au bout de la première année, mon maître, étant content de moi, voulut payer les intérêts courants de la dette paternelle, si bien que, me trouvant son obligé et me faisant un devoir de la reconnaissance, j'acceptai sans en souffrir davantage mon titre de valet et la dépendance de toute ma vie.

II

J'ai dit ce qui précède pour n'avoir plus à y revenir et pour expliquer comment je me résignai à une condition servile sans avoir rien de servile dans le caractère.

M. le comte Adalbert de Flamarande avait trente-cinq ans lorsque je m'attachai à lui; moi, j'en avais trente-six. Il était fort bien de sa personne, mais il avait une mauvaise santé. Il était riche de plus de trois millions de capital et venait d'épouser mademoiselle Rolande de Rolmont, riche au plus de cinq cent mille francs, mais douée d'une beauté incomparable. Elle avait à peine seize ans. C'était, disait-on, un mariage d'amour. Adalbert de Flamarande était né jaloux. Je dois dire toute la vérité sur son compte. Je n'ai point connu d'homme plus soupçonneux. Aussi était-on très-fier lorsqu'il vous accordait sa confiance, et on se sentait jaloux soi-même de la conquérir.

Où je vis sa méfiance naturelle, c'est lorsqu'il me présenta à sa jeune épouse. Je dois dire que jamais plus belle personne ne s'était offerte à mon regard : la taille svelte et les formes gracieuses d'une nymphe, des pieds et des mains d'enfant, la figure régulière et sans défaut, une chevelure admirable, la voix harmonieuse et caressante à l'oreille, le sourire angélique, le regard franc et doux. Je vis tout cela d'un clin d'œil et sans être ébloui. J'avais deviné déjà que, si je manifestais le moindre trouble, M. le comte me jetait dehors une heure après. D'un clin d'œil aussi il vit que j'étais solide et à l'abri de toute séduction ; ce fut ma première victoire sur sa défiance.

Marié depuis trois mois, il se disposait à partir avec madame pour visiter sa terre de Flamarande et passer l'été dans le voisinage, chez une amie de sa famille, madame de Montesparre. Je ne sus que je devais l'accompagner que la veille du départ. Je me souviens qu'à ce moment je me permis de lui dire une chose qui me tourmentait. J'avais été mis sur le pied de manger à l'office avec le second valet de chambre et les femmes de madame, tandis que les gens de la cuisine et de l'écurie avaient leur table à part. Les personnes avec qui je mangeais étant fort bien élevées, je n'avais pas à souffrir de leur compagnie ; mais je craignais beaucoup que, dans une maison étrangère médiocrement montée, et telle était celle qu'on pouvait attribuer aux

Montesparre, je ne fusse contraint à subir la table commune. J'ai perdu ces préjugés, mais je les avais alors, et l'idée de m'asseoir à côté du palefrenier ou de la laveuse de vaisselle me causait un dégoût profond. Je ne pus me défendre de le dire à M. le comte.

— Charles, me répondit-il, ce sont là de fausses délicatesses. Beaucoup de personnes haut placées dans le monde sentent plus mauvais que l'évier, et, quant à l'écurie, c'est une odeur saine et qu'un gentilhomme ne craint pas. Donc, vous vous en accommoderez, s'il y a lieu. Ensuite écoutez bien ceci: vous devez avoir un jour ma confiance absolue; c'est à vous de la mériter. Eh bien, la vie est un tissu de périls pour l'honneur et la raison d'un homme impressionnable comme je le suis. La vérité sur le fond des choses est presque impossible à obtenir dans un monde où la politesse est de mentir et le dévouement de se taire. Savez-vous où l'on découvre la vérité? C'est à l'antichambre et surtout à l'office: c'est là qu'on nous juge, c'est de là qu'on nous brave, c'est là qu'on parle sans ménagement et que les faits sont brutalement enregistrés. Donc, le devoir d'un homme qui me sera véritablement dévoué sera d'entendre et de recueillir l'opinion des domestiques partout où il se trouvera avec moi. Je ne vous demanderai jamais rien de ce qui concerne les autres: mais ce qu'on dira de moi, je veux le savoir. Soyez donc toujours en

mesure de m'éclairer quand j'aurai recours à vous.

Il me sembla en ce moment que M. de Flamarande, en ayant l'air de me rapprocher de lui, tendait, sans s'en rendre compte, à m'avilir ; mais cette pensée, qui me revient sérieuse aujourd'hui, ne fit alors que traverser mon esprit. L'amour-propre l'emporta ; je me promis, avec une sorte d'orgueil, d'être au besoin espion au service de mon maître, et je ne fis plus d'objection.

En même temps je me demandai naturellement de qui ou de quoi M. le comte se méfiait au point d'avoir besoin d'un espion ; j'avais beau lui chercher des ennemis, je ne lui en connaissais pas encore. Il fallait donc qu'il fût tourmenté par la jalousie conjugale. Je ne me trompais pas.

Mais de qui pouvait-il être jaloux ? S'il l'était de tout le monde, pourquoi produisait-il madame avec tant d'éclat ? J'aurais compris qu'il tînt son trésor caché. Point ! il étalait l'opulence de son bonheur et voulait faire des jaloux, sans songer qu'il se condamnait à l'être le premier.

Je n'ai jamais connu d'homme plus logique et plus illogique en même temps, logique en détail, c'est-à-dire lorsqu'il appliquait son procédé de déduction à un fait isolé ; illogique dans l'ensemble, lorsqu'il s'agissait de relier les faits entre eux ; avec cela, c'était une intelligence, et le cœur était grand, on le verra bien à mesure que je raconterai.

Mes répugnances, je ne dirai pas combattues,

mais étouffées par lui, je partis pour la campagne avec plaisir. Je ne connaissais que les environs de Paris et quelques villes d'affaires où mon père m'avait envoyé pour des renseignements à prendre. Je savais très-bien voyager, sans avoir voyagé réellement, j'avais assez traversé de terrains pour savoir ce que c'est que la campagne, et je ne la détestais pas. J'entendis monsieur dire à madame quand nous approchâmes de Flamarande :

— Ma chère, vous avez vu la campagne, vous n'avez encore jamais vu la nature; vous allez la voir.

Je fis mon profit de cette annonce, et j'ouvris des yeux attentifs et curieux.

III

C'était dans le département du Cantal. Nous avions couru la poste nuit et jour depuis Bordeaux où M. le comte s'était arrêté pour affaires. Le soleil commençait à descendre quand nous nous trouvâmes en pleine montagne. Monsieur et madame s'extasiaient; moi, je fus pris d'un sentiment de tristesse et de malaise qui devint bientôt de la terreur. Sans doute c'était beau, et, à présent que j'y suis habitué, je le sens très-bien ; mais au premier abord le vertige des hauteurs au-dessus et au-dessous de moi me troubla tellement que j'étais près de m'évanouir, lorsque l'on s'arrêta à un endroit terrible où la route tournait brusquement sur le bord d'un précipice.

A partir de là, pendant plusieurs lieues, il n'y avait plus qu'un chemin exécrable et véritablement dangereux jusqu'à Flamarande. M. le comte, qui y venait pour la première fois, avait pris des ren-

seignements et des précautions. On laissa les voitures et les bagages dans une auberge isolée, à l'enseigne de *la Violette*. Là nous attendait une petite calèche de louage assez légère pour nous transporter sur les hauteurs avec des chevaux frais. Chacun de nous prit un sac de nuit, je montai sur le siége avec mademoiselle Julie, la femme de chambre. Les deux époux dans la voiture échangeaient leurs exclamations admiratives.

Monsieur avait de la lecture et du goût. Quant à madame, j'ignorais absolument si elle avait de l'esprit : les femmes, jalouses de sa beauté, disaient qu'elle était dépourvue d'intelligence ; les hommes répondaient qu'elle était assez belle pour s'en passer. Pour moi, ne la voyant que par instants et sans jamais l'entendre causer, je n'avais aucune opinion à cet égard. Mon service me tenait confiné dans les appartements du mari, et on pense bien que je ne servais pas à table.

Monsieur faisait remarquer à madame l'étrangeté et la beauté des sites. J'écoutais pour faire mon profit de ses connaissances, lorsque monsieur fit un cri de surprise en prononçant un nom nouveau pour moi, *Salcède !* et il me donna l'ordre de faire arrêter les chevaux.

Aussitôt il mit pied à terre et courut embrasser un piéton qu'à première vue j'eusse pris pour un colporteur ambulant. C'était un grand garçon vêtu d'habits grossiers, couvert de poussière, le chapeau

de feutre mou tout déformé par la pluie, et portant une botte verte passée en sautoir, avec cela des mains hâlées et des chaussures impossibles. Derrière lui venait un montagnard ayant sur ses épaules un bagage que j'avais pris d'abord pour un sac de marchandises.

Ce personnage problématique était le jeune marquis Alphonse de Salcède, ami d'enfance du comte de Flamarande. Celui-ci l'embrassa cordialement et le présenta à sa femme en lui disant :

— C'est une amitié héréditaire; son père et le mien s'aimaient tendrement. C'est de lui que je vous ai souvent parlé en vous disant qu'il était plus jeune que moi, mais plus mûr que son âge, car, vous le voyez, au lieu de vivre dans le monde, où il pourrait faire grande figure, il court les montagnes en touriste et en savant. Je vous demande votre bienveillance pour lui.

Madame fit un beau sourire au voyageur et lui demanda si on aurait le plaisir de le voir à Montesparre, où l'on se proposait de se rendre le surlendemain, aussitôt qu'on aurait visité le vieux manoir de Flamarande. M. de Salcède répondit qu'il se rendait de ce pas à Montesparre, où il comptait passer plusieurs semaines, pour se reposer de trois mois de voyages pédestres dans le midi de la France et le nord de l'Italie.

Monsieur lui reprocha d'avoir été absent au

moment de son mariage; il se fût réjoui de l'avoir pour garçon d'honneur.

Là-dessus, on allait se quitter, lorsque madame voulut mettre pied à terre pour se dégourdir les jambes, et nous descendîmes tous.

— Voyons, dit M. le comte au marquis, tu n'es pas si pressé que de ne pouvoir rebrousser chemin pendant dix minutes. Offre ton bras à madame de Flamarande et dis-nous, puisque tu viens de passer là, en quel état nous allons trouver ce vieux nid de vautours.

— Je vous accompagnerai tant qu'il vous plaira, reprit Salcède; mais je n'offrirai pas mon bras dans la tenue où je suis; je vous suivrai pour vous donner les renseignements nécessaires.

Les hommes les plus sérieux ont leur côté frivole, et le comte se fit un malin, un dangereux amusement d'insister pour que sa femme prît le bras du touriste.

— Vous saurez, ma chère amie, lui dit-il, que Salcède est un ours et que vous devez m'aider à l'apprivoiser. Il est si bien plongé dans l'étude des simples, qu'il est resté simple et pur comme la fleur des champs. Il a peur du beau sexe; nous l'avons toujours plaisanté là-dessus, et il ne se défend pas d'être un sauvage, je crois même qu'il s'en vante.

En badinant ainsi, il força son ami à conduire sa femme, ce que du reste M. de Salcède fit avec

beaucoup d'aisance, avec cette grâce qu'ont les vrais gentilshommes, et qui remplace la courtoisie en masquant la timidité. Comme madame avait un peu peur du précipice, M. de Salcède la pria de prendre son bras gauche, afin qu'il pût se trouver entre elle et l'abîme, et il lui dit qu'il craignait pour elle le mauvais gîte de Flamarande. Le château était encore en partie debout, mais les appartements étaient fort délabrés, le père d'Aldalbert ne l'ayant visité que rarement, et la famille ayant, dès le siècle dernier, renoncé absolument à l'habiter.

Je ne pus entendre la suite de leur conversation, monsieur m'ayant appelé pour aller chercher l'ombrelle de madame, restée dans la calèche, qui nous suivait lentement; même elle s'était arrêtée pour faire souffler les chevaux, et je dus courir pour rejoindre mes maîtres, qui étaient déjà loin.

Quand je les atteignis, ils étaient fort gais. Madame se réjouissait de passer la nuit dans un manoir probablement hanté et d'entendre le cri des hiboux en s'endormant. Monsieur disait qu'il voulait lui procurer une apparition pour éprouver son courage. M. de Salcède assurait avoir très-bien dormi dans le donjon, qui était plus propre que le château, vu qu'il n'y avait pas de meubles; il s'y était fait mettre un bon lit de paille et se louait de l'hospitalité des fermiers.

— Eh bien, lui dit M. le comte, puisque tu y dors si bien, il faut y dormir encore cette nuit. Je ne

te laisse pas partir ; je te garde. Tu nous feras les honneurs de Flamarande, puisque tu l'as habité avant nous et que tu t'en allais sans savoir que nous arrivions. Nous passerons la journée de demain à visiter la propriété, et après-demain nous irons tous ensemble dîner à Montesparre.

IV

M. de Salcède se fit un peu prier, il désirait sans doute que madame s'en mêlât. A l'instigation de son mari, elle lui passa de nouveau la main sous le bras en lui disant avec sa belle voix douce et son sourire d'enfant :

— Nous le voulons !

Vraiment, les maris, tant qu'ils ne sont pas trompés, sont doués d'une étrange candeur ; aussi, quand ils le sont ou croient l'être, on les voit passer d'un excès à l'autre. Moi, qui n'ai jamais été porté au mariage, je fus en ce moment aussi lucide que monsieur était aveuglé : ce fut ma première observation dans la voie qu'il m'avait ouverte, et cette observation fut aussi nette que profonde.

M. de Salcède n'avait pas encore aimé. Il se croyait épris exclusivement de botanique. Il était candide comme un enfant, et il était bien réellement un enfant ; il n'avait à cette époque que

vingt et un ans. Il avait des goûts sérieux et jugeait la femme un être frivole, ennemi du travail utile et du recueillement ; mais l'âge était venu où la nature parle plus haut que la raison. Il vit cette belle femme et l'aima tout aussitôt comme un fou. Il l'aima d'autant plus qu'il ne s'en aperçut pour ainsi dire point. Du moins, je m'en aperçus avant lui, moi qui l'examinais froidement et suivais d'un œil attentif et désintéressé ses mouvements et ses regards. En un quart d'heure, ce jeune homme avait franchi, sans le savoir, un abîme. Sa figure et sa voix étaient changées. Son attitude était comme brisée, son œil n'avait plus d'éclairs. Sa fierté, qu'il exhalait par tous les pores un instant auparavant, était vaincue. Il ne marchait plus de même. C'était comme s'il n'avait plus conscience de sa force et de sa volonté ; il chancelait par moments comme un homme ivre.

Enfin, au bout d'une demi-heure de marche, nous vîmes se dresser devant nous le donjon de Flamarande, énorme bloc de maçonnerie qui dominait d'autres bâtiments en partie ruinés. Le site, que madame trouva magnifique, me sembla vraiment terrible. Le donjon était porté par un rocher à pic de deux ou trois cents mètres, contre lequel un torrent encombré de roches et de débris grondait effroyablement. Sur les pentes rapides des montagnes environnantes s'étageaient de tristes forêts de sapins et de hêtres. Le hameau de Flamarande,

c'est-à-dire une douzaine de chaumières perchées sur ce roc isolé, faisait grand effet au soleil couchant ; c'était comme un décor de théâtre, mais on ne pouvait imaginer sur ce théâtre que des actions tragiques ou une navrante captivité.

Les fermiers accoururent à notre rencontre, et, comme il paraissait impossible de monter en voiture jusqu'aux maisons, une douzaine de paysans se mirent à pousser les roues et la caisse si vigoureusement que les chevaux arrivèrent sans grand effort jusqu'au pied du donjon. Madame était de bonne humeur, elle trouvait tout charmant. Le vieux fermier Michelin lui présenta son fils et sa bru, avec toute la famille, qui se disposa à déloger du manoir pour nous y installer. Madame jeta un coup d'œil sur le vieux pavillon encore debout qu'occupaient les fermiers. Il y avait là quelques grandes chambres sombres qui avaient encore des tapisseries et des meubles du temps de Louis XIV. Madame craignit la malpropeté et déclara qu'elle se faisait un plaisir de coucher sur la paille fraîche dans le donjon, mais elle accepta de dîner dans la grande salle du rez-de-chaussée, et la mère Michelin, aidée de sa bru et de sa servante, se mit à l'œuvre avec empressement.

Nous avions apporté quelques provisions qui ne furent pas nécessaires. Le pays fournissait du gibier en abondance, et le garde-manger en était bien garni. J'entendis dire que c'était grâce à

M. de Salcède. Il avait chassé la veille avec le fils du fermier, et ils avaient rapporté des lièvres et des perdrix. Madame Michelin s'entendait à rôtir, tout fut trouvé exquis, et moi aussi je fis un excellent repas. J'avais veillé avec soin durant la route sur le panier de vins : M. le comte but à tous ses aïeux et au manoir, berceau de sa famille. Il se monta un peu la tête et projeta de chasser le lendemain avec M. de Salcède. Celui-ci s'en défendit, disant qu'il ne fallait pas laisser madame seule dans cette montagne, qu'elle s'y ennuierait. Madame protesta, prétendit qu'elle n'avait jamais rien vu de si beau que Flamarande, qu'elle ne voulait pas qu'on se privât pour elle de quoi que ce fût, et qu'elle saurait fort bien se plaire un jour dans cette solitude. On manda Ambroise Yvoine, qui était le guide rencontré la veille escortant M. de Salcède. Il promit d'être sur pied à trois heures du matin.

V

On alla donc se coucher de bonne heure sur la paille du donjon, que la mère Michelin avait recouverte de draps bien blancs et où les coussins de la calèche servirent d'oreillers. M. de Salcède s'était installé dans une des tourelles. On laissa les lits du pavillon aux domestiques, et, comme ces lits étaient plus propres et meilleurs qu'ils n'en avaient l'air, nous passâmes probablement une meilleure nuit que nos maîtres; mais ils contentaient leur fantaisie et firent, à ce qu'il paraît, bon ménage avec les rats et les chouettes du château de leurs pères.

Je me demandais comment s'y prendrait M. de Salcède pour ne pas aller à la chasse avec le comte, car il était bien évident pour moi qu'il souhaitait rester auprès de madame. Aussi, quand, après une heure de chasse, je le vis revenir boiteux, je ne fus pas surpris. Il me dit qu'il s'était heurté contre une

roche et n'avait pu continuer. Il me pria de lui donner de l'eau mêlée à de l'eau-de-vie, et je m'offris à le panser, ce qu'il accepta, comme s'il eût tenu à faire constater la réalité de cette blessure, qui était réellement cruelle. Le cuir de la chaussure était coupé en dessus et le petit doigt presque écrasé. Je cherchais comment un piéton si solide et si adroit avait pu s'endommager de la sorte, et comment une pierre avait pu couper comme une hache, lorsque mes yeux se portèrent sur un marteau de géologue que M. de Salcède renfonçait machinalement dans sa sacoche. Ce fut un trait de lumière, et, mon regard rencontrant le sien, il rougit comme un homme qui se voit pris. Le pauvre enfant savait mentir, mais non pas feindre. Je gardai pour moi ma conviction qu'il s'était héroïquement frappé avec ce terrible outil, et je résolus de faire bonne garde. Il ne m'était pas commandé de surveiller madame et de rendre compte de ses actions, mais je pensai que mon devoir était de garder autant que possible l'honneur de mon maître.

Les premières amours, avec leur naïveté timide, sont capables de dérouter les plus raisonnables prévisions. Madame dormait encore sur les neuf heures, lorsque M. de Salcède rentra, et, quand elle fut levée et habillée, quand elle apprit qu'il était de retour, on le chercha en vain pour lui en donner des nouvelles. C'est moi qui le trouvai au bas du rocher,

baignant son pied malade dans l'eau courante. Ou il s'était fait plus de mal qu'il ne voulait, ou il voulait en guérir vite pour ne point boiter trop disgracieusement. Je le trouvai fort pâle, et, comme je lui témoignais respectueusement de l'intérêt, il m'avoua qu'il souffrait beaucoup. Dès qu'il sut que madame s'inquiétait de lui, il se hâta d'ajouter que cette eau froide lui faisait grand bien, et peu après il se rechaussa et remonta au manoir lestement. Il souffrait certainement le martyre, car sa main que je touchai était trempée d'une sueur glacée.

Je crus qu'il allait courir auprès de madame. Point. Il apprit qu'elle déjeunait et ne jugea pas convenable de prendre son repas avec elle. Il s'éloigna même du pavillon, et un moment je pensai qu'ayant eu le courage de s'estropier pour madame de Flamarande, il n'aurait pas celui de se présenter à elle. Elle dut le chercher et le rencontra dans le jardin, c'est-à-dire dans ce qui avait été le jardin du château. C'était une esplanade plantée de vieux arbres, où l'on voyait encore les débris d'une terrasse et de quelques escaliers en lave du pays. Un seul banc de cette lave rouge était encore debout. Toute trace de culture avait disparu. Madame s'assit sur ce banc auprès de M. de Salcède, qui s'était levé et qu'elle força de se rasseoir. Des vaches et des chèvres paissaient autour d'eux l'herbe inégale et les plantes sauvages.

De la cuisine, où je préférai déjeuner, je voyais

très-bien ce beau couple, et je ne perdais aucun mouvement, mais je ne saisissais pas les regards, et n'entendais pas les paroles. Les attitudes étaient celles de gens qui ont trop de savoir-vivre pour montrer des émotions quelconques.

VI

Ce tête-à-tête dura longtemps, et sans doute il y fut dit beaucoup de belles choses; mais M. de Salcède n'y trahit point sa passion, car madame lui dit en élevant la voix qu'elle ne voulait point se promener, et qu'elle allait chercher son ouvrage. J'entendis distinctement :

— Attendez-moi là. Je ne veux pas que vous bougiez; je veux vous retrouver sur ce banc.

Elle partit légèrement, et je me glissai dans les bosquets naturels de l'esplanade, de manière à pouvoir entendre leur conversation. Je réussis à me placer assez bien pour voir la figure de Salcède. Durant ces quelques minutes d'attente, il eut les yeux fixés sur l'endroit par où la comtesse était sortie et on eût dit une statue. Il avait la bouche entr'ouverte, les narines gonflées et une main sur sa poitrine, comme s'il eût voulu contenir les battements de son cœur. Quand elle revint, il laissa tomber sa

main et parut respirer. Elle s'avança vers lui, il s'était levé.

— Rasseyez-vous, lui cria-t-elle.

Et elle vint en courant s'asseoir à ses côtés en dépliant sa broderie.

Je les voyais alors en plein, et j'entendais leurs paroles. Ce fut une causerie très-oiseuse. Madame parlait de faire rebâtir le château afin d'y passer les étés ; elle préférait ce site sauvage aux deux autres résidences que possédait M. le comte, l'une dans l'Orléanais, sur les bords de la Loire, l'autre en Normandie, en vue de la mer. Elle n'aimait pas toutes ces grandes eaux. Elle préférait les petits lacs et les torrents qui grondent ; elle trouvait d'ailleurs plus décent, quand on s'appelait Flamarande, de demeurer à Flamarande.

Le marquis n'abondait pas dans son sens; il pensait que le comte ne se déciderait jamais à vendre sa terre de Normandie, où il avait été élevé, ni celle des bords de la Loire, où ses parents étaient décédés. Il connaissait le chiffre de la fortune de M. de Flamarande, dont madame ne paraissait pas se douter, jeune mariée et enfant qu'elle était. Il disait que, pour remettre en état Flamarande, il faudrait plus d'un million en comptant le chemin praticable à établir. C'était là une grosse dépense, devant laquelle le père et les ancêtres du comte avaient reculé. Gens du grand monde, ils avaient trouvé le pays trop triste, les communications trop

difficiles et les dépenses à faire trop considérables: Flamarande avait été délaissé depuis plus d'un siècle. Madame parut se rendre à ces raisons, que je goûtais fort pour mon compte, l'idée d'habiter cet affreux coupe-gorge ne me souriant pas du tout. J'étais loin de penser que j'y viendrais volontairement finir mes jours.

Quand je vis que leur conversation n'avait rien que de très-innocent, je me retirai sans bruit. Madame tint fidèlement compagnie au blessé et ne vit pas les alentours, comme elle l'avait projeté. M. le comte rentra vers le soir, exténué de fatigue et n'ayant rien tué. La chasse était trop difficile pour lui dans un pays pareil. Il n'était pas fort et se montra fort abattu au souper; mais il ne me parut en proie à aucune velléité de jalousie. Comme je lui arrangeais son nécessaire de toilette dans son grenier à paille, il voulut savoir si le marquis était réellement très-blessé. Je répondis que j'avais vu le mal et qu'il était sérieux; j'attendais qu'il me demandât si c'était un accident volontaire. Il n'y songea point, et je crus convenable de ne rien dire.

Le lendemain, on repartit dans la matinée. M. de Salcède insistait pour que l'on prît à travers la montagne pour gagner Montesparre, qui n'était qu'à cinq lieues par cette voie, tandis qu'il en fallait faire dix pour s'y rendre par la route postale. L'homme qui conduisait notre petite calèche nous dit que, si nous voulions mettre pied à terre dans

les endroits dangereux, il se faisait fort d'arriver sans encombre. Madame préféra faire le grand détour, disant que M. de Salcède voudrait marcher dans la traverse, et qu'il ne faudrait pas le lui permettre.

— En d'autres termes, lui dit son mari, la traverse vous fait peur.

— Eh bien, reprit-elle, je l'avoue, si elle est pire que le bout de chemin qui nous sépare de la route,... oui, j'aurai grand'peur; mais je ferai ce que vous voudrez.

Madame savait bien que cette soumission-là était un ordre pour son mari; il commanda de reprendre le chemin que nous avions suivi l'avant-veille, et ce fut avec un grand soulagement que je me retrouvai dans notre grosse voiture de voyage sur la route postale de Montesparre.

VII

Montesparre était situé aux environs d'Aurillac, dans un pays riant, modérément accidenté ; nous y fûmes rendus pour l'heure du dîner. Le château était une maison du siècle dernier qu'on avait récemment flanquée de deux corps de logis assez laids. Madame de Montesparre, veuve à vingt-deux ans, jolie femme, fort aimable et très-bonne, n'avait pas les goûts romantiques. Médiocrement riche d'ailleurs, elle ne rêvait pas, comme madame Rolande, de donjons et de précipices ; elle avait hérité de cette terre de bon rapport, elle y venait passer tous les étés, et s'y occupait de ses affaires en personne positive, dévouée à son fils unique, âgé de cinq ans. Elle recevait pourtant beaucoup de monde, et ne dédaignait pas le plaisir. Voulant loger tous ses hôtes, elle avait agrandi son château, mais sans aucun luxe. Tout était simplement confortable ; le jardin était fort beau et bien tenu.

Mes maîtres, reçus à bras ouverts, car les deux dames paraissaient tendrement s'aimer, furent installés dans un appartement du rez-de-chaussée qui se composait de trois pièces : un petit salon, une chambre à coucher et un grand cabinet de toilette, chacune de ces pièces ayant une fenêtre sur le petit jardin qui remplissait l'intervalle entre les deux nouveaux pavillons. C'était un parterre fraîchement planté, mais de plantes bien serrées et de belle venue, de manière que les fenêtres des deux pavillons qui se faisaient vis-à-vis ne plongeaient pas directement les unes dans les autres. M. de Salcède fut logé dans la partie ancienne qui formait le fond du fer à cheval. Les domestiques eurent des chambres dans le haut des corps de logis. Je me trouvai au troisième juste au-dessus de l'appartement de mes maîtres. Je demande qu'on ne me reproche pas ces détails, absolument nécessaires au récit que je prends le soin d'écrire.

Mon maître ne s'était pas senti disposé à s'occuper d'affaires pendant notre excursion à Flamarande ; il m'avait chargé de m'enquérir de toutes choses pendant qu'il allait à la chasse, et, en une après-midi, il m'avait fallu ne point perdre de temps pour me faire une légère idée de la valeur et du rendement de la terre. Cela consistait en une ferme de trois mille francs. Pour lui, c'était si peu de chose que, depuis trois ans, il n'avait pas compté

avec son fermier. Il m'avait commandé de l'augmenter, si, après vérification de ses livres, je trouvais le chiffre du fermage trop au-dessous de sa valeur. Michelin me parut un très-galant homme qui voulait s'en remettre à la loyauté héréditaire dans la famille de Flamarande. Il ne fit donc aucune difficulté pour me confier ses livres, que j'emportai à Montesparre, où je devais avoir le loisir d'en faire l'examen.

Cela me prit du temps, car, si les livres de Michelin enregistraient chaque chose avec exactitude, ils manquaient absolument de méthode, et je devais m'en faire une pour m'y reconnaître. Je devais aussi me renseigner sur la valeur des produits du pays. Je passai donc un mois à Montesparre, absorbé par ce travail et ne sachant presque rien de ce qui se passait dans le château : confiné dans ma chambre, j'y travaillais avec ardeur, et, en fin de compte, je jugeai devoir déclarer à mon maître que le père Michelin donnait un prix convenable et peu susceptible d'augmentation : le pays ne produisant que de l'herbe, tout le revenu était fondé sur l'élevage des bestiaux.

— C'est fort bien, Charles, répondit M. le comte. Retournez à Flamarande, et renouvelez mon bail avec Michelin aux mêmes conditions que par le passé.

Je voulus me rendre à pied à Flamarande par la traverse, et, comme on me dit qu'un guide était nécessaire, j'en pris un. Ce fut le même Ambroise

Yvoine, espèce de maquignon braconnier qui apportait de temps en temps des plants à M. de Salcède. Je fis bien, car le sentier était épouvantable, et j'y eus plus d'une fois le vertige; mais j'étais résolu à m'aguerrir, et, comme j'avais une très-bonne mémoire des localités, mes affaires avec Michelin terminées, je revins seul à Montesparre. Je commençais à trouver très-beau et très-intéressant ce pays, qui m'avait d'abord frappé de terreur.

Ces détails n'ont aucun intérêt, j'en tombe d'accord; mais il faut bien que l'on sache pourquoi le roman commencé sous mes yeux entre madame de Flamarande et M. de Salcède offrit une lacune importante à mes observations.

Quand je me retrouvai libre d'esprit et maître de mes heures, je repris le cours de mes remarques. Le beau marquis avait été très-vite guéri de sa blessure, il marchait comme un cerf et montait à cheval comme un centaure. M. le comte était, lui, très-souffrant d'une maladie chronique qui alors n'avait pas de gravité, mais à laquelle il a fini par succomber. Il s'était fatigué à Flamarande et s'en ressentait encore. Il sortait donc le moins possible et jouait beaucoup au billard avec un vieux ami de la maison qui perdait régulièrement trois fois sur quatre ; puis il lisait, me dictait quelques lettres et faisait une sieste après midi. Pendant ce temps, madame de Flamarande courait à cheval et en voiture avec madame de Montesparre et cinq ou six per-

sonnes de leur intimité, parmi lesquelles M. de Salcède paraissait tenir le premier rang. On en causait à l'office. Les gens de la maison assuraient que madame de Montesparre avait une préférence évidente pour le jeune marquis, et tous faisaient des vœux pour qu'il succédât au vieux baron de Montesparre, que personne ne regrettait. Il était bien jeune, ce bel Alphonse, pour devenir l'époux d'une veuve déjà faite : mais il était si raisonnable, si studieux, si doux ! Il paraissait adorer le petit *Ange* de Montesparre, « M. Ange, » comme on l'appelait. Il lui serait un excellent père. Madame n'était pas, à beaucoup près, aussi riche que le marquis, mais qu'importe quand on s'aime ? Donc, ils s'aimaient ; tout le monde le croyait, excepté votre serviteur.

VIII

M. de Flamarande le croyait aussi, ou feignait de le croire.

Un soir, pendant que je le déshabillais, sa femme étant restée au salon, où l'on dansait, il m'adressa tout à coup d'un air indifférent une question très-directe.

— Charles, me dit-il, vous recueillez certainement les propos de l'antichambre ; vous me l'avez promis. Que dit-on du mariage projeté entre la maîtresse de la maison et mon jeune ami Alphonse?

Je lui rapportai tout ce que je viens de dire, et, comme il ajoutait :

— Et vous, Charles, qu'est-ce que vous en pensez?

— Je pense, répondis-je, que, si ce mariage était dans la pensée du marquis de Salcède, M. le comte le saurait et ne me le demanderait pas.

— Vous avez beaucoup d'esprit, Charles, reprit M. le comte d'un ton ironique assez méprisant. Je vous donne le bonsoir.

Je me retirais vexé, il me rappela.

— Attendez! Je veux savoir ce qu'on dit de moi dans la maison.

Je répondis avec quelque dépit :

— Maîtres et serviteurs disent que M. le comte a une femme beaucoup plus jeune et plus belle que la baronne de Montesparre.

Sa pensée saisit le lien de ma réflexion.

— Et on ajoute, dit-il, que là où brille madame Rolande, personne ne peut songer à madame Berthe. C'est très-judicieux! Merci, Charles; à demain.

Une soudaine tristesse avait envahi sa figure. Sa voix n'était plus âpre, mais comme suffoquée. Je sentais des remords. Peut-être avais-je, par mon sot dépit, enfoncé l'aiguillon de la jalousie dans ce cœur disposé à en absorber le venin. Ce n'était certes pas là mon intention. Je ne suis pas un méchant homme, et je fis en m'endormant un examen de conscience assez douloureux. Comment devais-je donc me conduire dans la situation délicate où M. le comte me plaçait? Pourquoi m'interrogeait-il, s'il devait s'offenser de mes réponses? Étais-je donc chargé d'avoir plus de clairvoyance que lui? Il avait quelque soupçon, puisqu'il me questionnait; voulait-il me laisser tout l'odieux de

l'éclairer en feignant de prendre mes révélations pour des calomnies?

Je résolus de m'éclairer moi-même, afin d'être tout armé en cas d'une nouvelle attaque. J'observai avec un grand art. Je trouvai mille prétextes plausibles pour rester près des maîtres sans attirer l'attention, et je me composai le visage d'un homme sourd ou d'un niais qui ne comprend rien.

Au bout de huit jours, je savais que madame de Montesparre était bien réellement éprise de M. de Salcède, et qu'elle confiait ses sentiments à madame de Flamarande. Celle-ci la dissuadait de son rêve, disant qu'*Alphonse* était trop jeune pour se marier et trop savant pour aimer. Se savait-elle préférée? Elle était par trop naïve, si elle ne s'en doutait pas.

Je surprenais des conversations intimes. Un jour, la jolie Berthe dit à la belle Rolande :

— Vous avez l'air de railler mon sentiment. On dirait que vous ne le comprenez pas. N'avez-vous jamais aimé?

— J'aime mon mari, répondit la comtesse un peu sèchement.

— On aime toujours son mari quand on est honnête femme, reprit la baronne; cela n'empêche pas d'avoir des yeux. Vous avez les plus beaux qui soient au monde. Ouvrez-les et dites-moi si Alphonse vous paraît indigne de mon affection.

— Non certes! je le crois le plus pur et le plus estimable des hommes.

La baronne reprit :

— Et comme il est beau, instruit, aimable et généreux !.. Voyons, chère enfant, la vérité est dans la bouche de vos pareilles en candeur et en droiture; si vous étiez à ma place, — supposons ! libre, absolument libre de choisir, est-ce que vous n'aimeriez pas Salcède?

J'ouvrais mes oreilles toutes grandes pour saisir la réponse. Elle fut dite si bas que je n'entendis rien.

IX

Un événement fortuit me mit à même de mieux voir et de mieux entendre. Le valet de chambre de madame de Montesparre (elle n'en avait qu'un, qui faisait tout le service) tomba malade, et, comme on n'avait personne de convenable pour le remplacer, la baronne me demanda si je voulais bien diriger le service de la table et du salon pendant quelques jours. M. le comte était auprès d'elle lorsqu'elle m'adressa cette demande, et il me regardait attentivement. Mon premier mouvement fut de m'excuser, disant que je ne connaissais pas ce genre de service.

— Il n'importe, dit M. le comte en me regardant toujours d'un air d'autorité. On vous demande de présider au service des autres ; ce que souhaite le plus madame la baronne, c'est une figure comme il faut à la tête de son intérieur.

— Si monsieur le comte l'exige?

— Non, je n'ai pas ce droit-là, je vous le demande.

— Monsieur le comte sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

Je m'installai dans ma fonction temporaire, et dès lors je pénétrai dans mon Salcède comme avec une lame d'épée. Il ne pensait pas plus à épouser la baronne qu'à s'aller noyer; mais il était un peu plus habile que je ne l'aurais cru. Il la ménageait sans doute pour écarter les soupçons. Il la comblait de soins et se montrait plus occupé d'elle que de la comtesse. Il était avec elle sur le pied d'une amitié délicate, dévouée, et il ne lui faisait pas la cour; mais il était si parfait pour elle, pour son fils que, sans être sotte, elle pouvait bien s'y méprendre.

Encore moins il faisait la cour à madame de Flamarande. Il se tenait à distance respectueuse, et c'était elle qui paraissait vouloir l'apprivoiser, ainsi que l'en avait chargée son mari. Elle n'y mettait aucune coquetterie, elle n'en avait pas; mais, avec son grand air de candeur et de désintéressement, elle lui plaidait sans cesse la cause de l'amour et paraissait ainsi servir les secrets desseins de son amie. Il se laissait volontiers endoctriner et ne donnait la réplique que pour la forcer de continuer son joli prêche.

Je découvris, en l'écoutant, qu'elle avait autant d'esprit que de beauté, et que, si elle ne le faisait pas exprès, elle n'en agissait pas moins de ma-

nière à lui faire perdre le peu de raison qui lui restait. Le pauvre garçon était ivre d'amour. Il ne songeait plus à la botanique, ni à aucune étude ; il ne sortait plus seul que le matin avant le lever de ces dames, et c'était pour rêver sans agir. Quand il paraissait devant elles, ce n'était plus le piéton poudreux et barbu que nous avions pour ainsi dire ramassé sur les chemins; c'était l'homme le plus soigné, le mieux mis, le plus agréable à voir que l'on puisse imaginer, un véritable cavalier, comme on dit pour désigner un homme fait pour servir et charmer les femmes. Avec sa grande taille, sa belle figure, ses yeux noirs rêveurs ou passionnés, il éclipsait tous les autres gentilshommes, et M. le comte, avec sa maigreur, sa taille un peu voûtée, ses yeux pénétrants, mais durs ou sardoniques, sa mise assez négligée et son peu d'empressement auprès du beau sexe, ne paraissait plus rien du tout.

C'est en servant à table que j'appris à connaître M. le comte. Je dois avouer qu'il était d'un commerce plus intéressant qu'agréable avec les personnes de sa condition ; il avait l'esprit chagrin comme les gens qui souffrent du foie. Très-instruit et doué d'une grande mémoire, il aimait la discussion; mais il n'y portait pas l'aménité qui la rend supportable aux gens du monde. Il tranchait sur toutes choses d'une façon qui blessait et poussait à la contradiction. Plus fort que ses interlocuteurs,

il les battait aisément. On lui en voulait, on le déclarait pédant, acerbe et finalement ennuyeux, ce qui est la vengeance des esprits superficiels. Il eût pu être écouté, car il instruisait et parlait bien; seulement son caractère éloignait de lui et gâtait le bien qu'il eût pu faire.

Sa femme s'en apercevait-elle? Elle l'écoutait d'un air respectueux et craintif. Elle n'avait ni familiarité ni enjouement avec lui. Ils causaient peu ensemble, et elle n'osait pas causer devant lui, tandis qu'avec Salcède et la baronne elle redevenait vivante et animée.

Je me disais à part moi :

— Quand on se décide à mettre l'amour dans sa vie, on devrait bien se demander si on est propre à inspirer l'amour. Je comprends le beau Salcède s'attachant aux pas des belles femmes; il les aime trop pour n'en pas être aimé. M. le comte s'est trompé de route, c'est lui qui eût dû se donner à la science, le mariage d'amour n'est pas du tout son fait.

Nous étions à Montesparre depuis six semaines, nous devions y passer deux mois. M. de Salcède avait promis d'y rester huit jours, et il ne parlait plus du tout d'aller en Allemagne comme il l'avait annoncé. Son pied, parfaitement guéri, ne pouvait plus lui servir de prétexte, et il n'en cherchait pas. Il n'avait plus, je crois, aucun projet, aucun but dans la vie; il aimait, avec ou sans espoir, il ai-

mait, comme on dit, pour aimer. Les soupçons du mari allaient grand train, et je reconnus qu'il observait toutes choses encore mieux que moi. Un jour, je le vis en conférence très-animée avec M. de Salcède. Je crus qu'ils se querellaient et finiraient par se battre ; mais je les vis s'embrasser, et j'en conclus qu'il n'y avait rien ou que monsieur était radicalement trompé.

X

Le soir, comme j'étais dans un coin du vestibule, madame descendait l'escalier sans me voir, et M. de Salcède montait.

— On va danser, lui dit-elle ; est-ce que vous vous retirez ?

— Il le faut, répondit-il d'un ton navré.

— Comment, il le faut ? Pourquoi ?

— Je suis un peu souffrant.

— Si ce n'est qu'un peu, la danse vous guérira. Voyons, je compte sur vous. Promettez-moi de redescendre.

Il s'inclina et ils se croisèrent. Elle, légère comme un oiseau et légèrement vêtue de gaze, car il faisait très-chaud, disparut dans les détours vaguement éclairés de la rampe. Lui, après avoir monté deux ou trois marches, se retourna et resta immobile, la suivant des yeux, en proie à une émotion si violente, que je crus qu'il allait mourir. Quand il fut

remonté chez lui, je descendis à mon tour pour veiller aux rafraîchissements de la soirée, et je me trouvai face à face avec le comte de Flamarande, qui sortait de l'ombre d'un couloir. Lui aussi avait observé, et il était plus agité encore que M. de Salcède; il était pâle comme la mort et parlait seul, les dents serrées comme s'il eût voulu rugir.

— Il me trompe ! disait-il. Infâme, infâme !

Il ne me vit pas, tant il était préoccupé, et descendit au salon, où M. de Salcède ne vint pas ce soir-là, au grand déplaisir de la baronne, qui ne s'en cachait guère. Madame, plus indifférente ou plus habile, dansa gaiement et ne parut point contrariée. M. le comte ne la quittait pas des yeux. S'en apercevait-elle ?

Le lendemain, Julie m'apprit que nous partions le jour même, et, peu d'instants après, le comte m'ordonna de veiller à ses paquets. Les chevaux de poste arrivèrent au moment du déjeuner. Monsieur fit croire à son hôtesse qu'il avait reçu de Paris des lettres pressantes, qu'une affaire grave le rappelait, qu'il lui fallait se hâter. M. de Salcède était là et reçut le coup en pleine poitrine. Il ne s'y attendait pas. Il croyait avoir apaisé les doutes de son ami.

— Pourquoi ce départ ? lui dit-il en l'attirant dans une embrasure où je me trouvais occupé à arranger une poulie de rideau qui ne marchait pas.

Le rideau me cachait, et, comme monsieur ne répondait pas :

— Puisque ma soumission n'a pu désarmer vos injurieux soupçons, reprit-il, c'est à moi de vous céder la place. Je vais partir à l'instant même.

— Je vous le défends, répliqua le comte d'un ton sec. Ce serait affliger trop vivement madame de Montesparre. Il vous a convenu de feindre avec elle, vous êtes forcé de continuer le rôle de prétendant.

M. de Salcède allait répliquer. Il m'aperçut au-dessus de lui sur un marchepied et ne répliqua point.

On déjeuna, la voiture roula sur le sable du parterre. Madame de Montesparre paraissait désolée de perdre si tôt sa jeune amie; il me sembla, à moi, qu'elle était contente d'être délivrée d'une rivale si redoutable. Quant à M. de Salcède, il fit bonne contenance, et madame Rolande, soit qu'elle fût une personne froide, soit qu'elle eût une grande force d'habileté, ne parut que surprise par l'événement et incapable de se révolter contre les circonstances.

A midi, nous roulions sur la route de Paris lorsque, au détour que faisait la route en face du chemin de Flamarande, une roue cassa à la descente, et la voiture versa. Heureusement personne ne fut blessé, et on put faire tenir la roue tant bien que mal pour sortir de là ; mais il fallait prendre un

parti. Le relais de poste le plus rapproché était à quatre lieues ; c'était un pauvre hameau où il serait impossible de faire réparer la voiture, qui certes n'était pas en état d'aller plus loin. M. le comte proposa à madame d'aller coucher à Flamarande. On chercha un moyen de transport ; il n'y en avait pas. Madame, qui était la résignation même, assura qu'elle irait fort bien à pied, et on allait s'y décider lorsqu'un équipage passa sur la route et nous héla à grands cris.

C'était la famille de Léville qui s'en allait dîner à Montesparre et qui, voyant notre détresse, jugea que nous étions fous de ne pas retourner à ce bon gîte, où les moyens de réparer notre véhicule étaient assurés. Ces braves voisins insistèrent tellement que monsieur dut céder pour n'être pas ridicule dans son caprice et inhumain pour sa jeune femme, condamnée à faire deux lieues à pied pour aller coucher sur la paille à Flamarande. On s'empila donc dans la voiture des Léville ; la nôtre suivit de loin, au pas. Nous rentrâmes à Montesparre six heures après l'avoir quitté.

XI

Nous trouvâmes la baronne toute seule. Ses hôtes étaient partis pour la chasse, et ne devaient rentrer qu'à la nuit. Elle s'empressa de réinstaller la comtesse dans son appartement, et, comme je défaisais la malle de monsieur dans le petit salon, j'entendis qu'il disait à la baronne :

— Comment ! tout le monde vous a quittée aujourd'hui, même Salcède ?

— Même Salcède, répondit-elle. Il voulait bien me tenir compagnie ; mais, depuis quelques jours, il a de violents maux de tête, et je l'ai forcé d'aller avec les autres. Que voulez-vous ! il est habitué à vivre au grand air, nos salons l'étouffent.

On dîna donc avec les Léville, et on se retira de bonne heure sans attendre les chasseurs, qui avaient annoncé vouloir dîner chez l'un de ces messieurs ; peut-être même ne rentreraient-ils que le lendemain. Ils avaient bien recommandé qu'on ne

les attendît pas plus tard que dix heures. A onze heures, personne n'étant rentré, on ferma les portes. Madame de Flamarande, très-fatiguée, s'était couchée; monsieur, très-agité, restait au salon avec madame la baronne. J'attendais, seul dans l'antichambre, qu'il se retirât et m'envoyât dormir, lorsque je crus entendre sonner à la grille. Je m'y rendis après quelque hésitation, n'étant pas sûr de ne m'être pas trompé.

— Restez tranquille, me dit le jardinier, qui faisait office de concierge, je ne dormais pas ; c'est M. de Salcède qui vient de rentrer. Les autres ne rentreront pas ce soir; on peut dormir.

Je m'étonnais de ne pas m'être croisé avec M. de Salcède, puisqu'il demeurait dans le corps de logis où étaient le salon et les appartements de la baronne. Je jugeai qu'il avait pris par le parterre, et que j'allais entendre sa voix dans le salon. Il n'y était pas. Je me dis encore qu'il s'était peut-être un peu exalté dans cette partie de garçons, et qu'il avait été droit à son lit, sans vouloir se montrer. Un quart d'heure après, M. le comte quittait la baronne et me disait:

— Je n'ai besoin de rien.

— Personne n'est rentré ? me demanda la baronne.

Je répondis que M. de Salcède était rentré seul.

— Eh bien, reprit-elle, où donc est-il, que nous ne l'avons pas vu ?

— Il sera monté se rhabiller, dit M. le comte avec ironie, et vous pouvez encore le recevoir ; il n'est pas bien tard.

Je suivis monsieur, qui prit le parterre pour regagner son rez-de-chaussée. Il ne s'étonna pas de voir la porte-fenêtre du petit salon ouverte, et il entra tranquillement ; mais aussitôt j'entendis un cri étouffé et vis M. le comte ressortir en tenant à la gorge M. de Salcède, qu'il avait surpris chez lui. Monsieur n'avait aucune arme, sans quoi il l'eût certainement égorgé. Il essayait de l'étrangler, et sans doute la fureur décuplait ses forces ; mais M. de Salcède, qui était plus fort que lui, se dégagea aisément et lui dit d'une voix assez calme :

— Pas de bruit ! Au jardin ! expliquons-nous au jardin !

Le jardin n'était séparé du parterre par aucun mur. Ces messieurs s'éloignèrent donc ; je remarquai que le marquis tenait un bouquet qu'il n'avait pas lâché dans la lutte, et qu'il cachait sur sa poitrine sans que monsieur, exaspéré, y fît attention. Il ne pensait qu'à tuer son rival, car il se retourna et me dit :

— Deux fusils de chasse, les premiers venus : on tirera au sort. Courez !

— Il n'en trouvera pas, répondit M. de Salcède ; qu'il apporte le vôtre, vous en disposerez, si vous me trouvez coupable.

Ils s'éloignèrent, et mon premier mouvement fut

de savoir si la comtesse était complice de l'entreprise par trop évidente de M. de Salcède. En mettant tout au mieux, il avait voulu lui dire un éternel adieu. S'y était-elle prêtée?

Je pénétrai dans le petit salon et n'entendis aucun bruit. La porte de la chambre à coucher était ouverte. Je m'avancai sur le seuil ; madame ne se servait pas de veilleuse, tout était sombre. Je n'osai pas avancer, je restai à l'entrée, retenant ma respiration. Je saisis celle de la comtesse, égale et tranquille comme le souffle doux d'un enfant qui dort. Je ne pouvais pas pousser plus loin mes investigations ; je remarquai seulement que sa fenêtre était entr'ouverte, retenue par l'espagnolette ; elle dormait souvent ainsi, craignant beaucoup la chaleur.

XII

Quand j'eus fini cette inspection sommaire, qui ne pouvait rien m'apprendre, je me gardai bien d'aller chercher le fusil demandé, et j'allai furtivement rejoindre les deux adversaires au fond du jardin.

Ils parlaient avec animation à voix basse, mais avec cette articulation nette et serrée qu'on a dans les grandes crises de la vie. M. de Salcède subissait un rude interrogatoire, tout en protestant de l'innocence de ses intentions.

— C'est vous, disait-il, qui m'apprenez la présence de madame la comtesse dans son appartement ; en y entrant comme en sortant, j'étais persuadé qu'elle n'y était pas. Je ne l'ai pas vue, je ne l'ai pas devinée. Je vous avais vus partir ensemble. Pouvais-je prévoir que vous étiez revenus ?

— Vous avez appris par quelque hasard qu'un accident de voiture nous avait forcés de revenir.

— Je ne l'ai appris de personne.

— Vous l'avez appris par le concierge en rentrant.

— Nous n'avons pas échangé un mot, cet homme et moi.

— Pourquoi rentriez-vous ici quand tous vos compagnons restaient au rendez-vous de chasse ?

— Seul je n'étais pas ivre, et leur bruit m'était insupportable.

— Vous êtes un maladroit : vous deviez feindre l'ivresse et dire qu'en entrant chez moi, vous avez cru entrer chez vous.

— Je n'ai rien à feindre. J'ai cru entrer dans un appartement où il n'y avait plus personne.

— Eh bien, alors pourquoi ? Expliquez donc cette charmante fantaisie !

— Je ne peux pas l'expliquer, on n'explique pas une fantaisie.

— Il suffit, reprit le comte. Il ne me convient pas que ma femme soit l'objet d'une fantaisie quelconque dans votre pensée. Nous allons entrer dans cette prairie au bout de laquelle est un petit bois, nous tirerons au sort, et celui à qui échoira le fusil tuera l'autre à bout pourtant.

— Non, Adalbert, non ! nous nous donnerons rendez-vous à Paris, où dès demain je vais me rendre pour recevoir vos ordres.

— Vous espérez que jusque-là j'aurai faibli, qu'on m'aura persuadé... Non, je veux votre mort

ou la mienne tout de suite. Charles ne revient pas...

Je me montrai et déclarai que le fusil de M. de Salcède était hors de service.

— C'est faux, s'écria M. le comte, j'irai le chercher moi-même !

Et, s'élançant avec une vigueur soudaine, il fit un cri et tomba en portant la main à son côté droit. Sa maladie de foie, exaspérée par cette colère, lui ôtait la force de se venger sur l'heure. M. de Salcède le prit dans ses bras sans rien dire et le porta chez lui. Sur le seuil, il le remit à mes soins et disparut sans m'adresser un mot.

Madame parut s'éveiller d'un profond sommeil, et, tout effrayée de voir son mari évanoui, elle m'aida à le mettre au lit et courut appeler la baronne, qui ne s'était pas couchée, attendait toujours Salcède au salon et ne se doutait de rien.

Ces dames soignèrent le comte, qui revint à lui et ne parla de l'événement ni à l'une ni à l'autre. Je compris que je devais me taire aussi. Le lendemain de grand matin, M. de Salcède était parti, laissant à madame de Montesparre un billet où il lui disait que son père était gravement malade, et qu'il courait le soigner. M. le comte, encore souffrant, ne se leva que dans la soirée, s'informant beaucoup de la voiture de voyage, qui ne fut en état de marcher que le jour suivant.

Nous étions à Paris quatre jours après l'événement que je viens de raconter. Le lendemain de

notre arrivée, M. le comte sortit de bonne heure et rentra très-pâle vers midi. Je devinai qu'il venait de se battre, et je l'examinai avec anxiété.

— Je n'ai rien, me dit-il tout bas. Je suis vengé.

Dans la journée, il m'envoya demander des nouvelles de M. de Salcède. Elles étaient fort mauvaises.

— M. le marquis est fort mal, lui dis-je en rentrant. Il ne passera pas la journée, et son père est mort de saisissement en le voyant rentrer dans l'état où M. le comte l'a mis.

M. de Flamarande eut encore une crise, et, quand il en fut revenu, il me dit de fermer les portes et me parla ainsi qu'il suit :

— Charles, j'ai été indignement trompé, mais je me suis trop cruellement vengé. D'un coup d'épée j'ai tué le jeune homme qui avait été mon meilleur ami, et le vieillard qui fut le meilleur ami de mon père. J'espère que je mourrai bientôt à mon tour, car je déteste la vie. J'ai fait mon testament, j'ai assuré votre sort. Puis-je compter sur votre éternelle discrétion ? Vous seul au monde connaissez la cause de ce duel. Madame de Flamarande, quand elle l'apprendra, voudra qu'on lui explique tout. Vous n'expliquerez rien, vous direz que vous ne savez rien.

— Ce sera dire la vérité, monsieur le comte, car je ne sais rien, et il est possible que madame la comtesse ne sache rien non plus.

— M. de Salcède aurait pénétré chez elle à son insu ? Vous trouvez cela probable ?

— Je le trouve possible.

— Qu'aurait-il été faire chez elle, s'il l'eût crue partie?

— Prendre quelque chose d'oublié par elle, respirer un parfum, un bouquet peut-être !

— Un bouquet ? Oui ! quand je lui ai percé la poitrine... le malheureux faisait semblant de se défendre... il se livrait !... on a trouvé sur lui un bouquet flétri... Ah ! c'est cela, un gage de leur amour, le bouquet d'adieu ! J'ai cru que c'était une manie de botaniste d'avoir ces fleurs sur le cœur en mourant. Il les a réclamées d'une main défaillante, et moi, j'ai ordonné qu'on les lui rendît... On l'enterrera avec cela. Eh bien, il est plus heureux que moi, et il me brave jusque dans la tombe! Il a été aimé un jour dans sa courte vie, et moi, je pourrais vivre un siècle... je ne le serai jamais!

XIII

Je voulus le dissuader de cette triste pensée, que je ne partageais que trop.

— Non, mon cher, reprit-il, vous vous trompez, aucune femme n'a pu m'aimer, et madame de Flamarande se bornait à m'estimer. Ce n'est pas sa faute, je ne lui en veux pas. Je sais où gît le mal. Pour être aimé des femmes, il faut les aimer passionnément, et ce n'est pas ainsi que j'aime. Je n'ai pas cette dose d'enthousiasme et de folie qui fait qu'elles apparaissent comme des êtres supérieurs. Mademoiselle de Rolmont m'a plu pour sa beauté, pour sa splendide organisation, qui promettait des rejetons vigoureux à ma famille. Il fallait cela pour la retremper, car je suis faible et maladif. J'ai été trop choyé dans mon enfance, je me promettais d'élever mes enfants dans de meilleures conditions d'hygiène... Mes enfants! Dieu merci, je n'en aurai pas, je n'en veux plus, je n'au-

rais plus la foi qui sauve! Ah! je suis bien malheureux!

Je crus qu'il allait pleurer, mais c'était un homme qui ne pleurait pas. Il se tordait les mains en parlant, c'était le paroxysme de son chagrin. Il me fit grand' peine. Jusque-là, je m'étais dévoué par reconnaissance, je ne m'étais pas senti d'affection pour lui. Je n'aimais pas son ton cassant et sa politesse méprisante. Je le jugeais d'un caractère trop trempé en dédain et en rudesse pour inspirer la sympathie; mais, quand je vis cet homme, si obstiné et si sec, s'épancher avec moi et me révéler les faiblesses de son esprit, je me pris d'un vif intérêt pour son infortune.

Je me disais bien qu'il est des agitations terribles, où, se renfermer en soi-même, c'est risquer d'éclater. Le comte avait dans ce moment un impérieux besoin de s'épancher, et j'étais le seul être au monde qu'il pût choisir, puisque, seul au monde, après M. de Salcède, je connaissais son secret, la cause de son duel. C'est notre destinée, à nous autres subalternes, d'être initiés forcément aux mystères des familles, et nous prenons souvent pour une confiance honorable le besoin que l'on a de nous. Je ne me faisais pas d'illusions là-dessus; mais la vue de cet être fort, que j'avais cru si supérieur à moi et qui semblait me demander aide et conseil, m'attendrit profondément.

En ce moment, j'eusse donné ma vie pour lui, et

je haïssais sa femme, qui le soignait pour une maladie de foie sans se douter du chagrin dont il était dévoré.

Le lendemain matin, je retournai à l'hôtel Salcède, non pas de la part de mon maître, il me l'avait bien défendu, mais comme si j'étais désormais attaché à madame de Montesparre et chargé de lui écrire. On préparait les funérailles de M. de Salcède père. Quant au fils, il avait eu une certaine lucidité pour le voir mourir ; mais il ne comprenait plus rien, son état paraissait désespéré.

Madame de Flamarande apprit dans la journée, par des visites qui lui vinrent, que le vieillard était mort et que son fils était mourant. J'étais présent quand elle reçut le coup. Elle ne m'en parut pas affectée comme je l'aurais cru; elle fit beaucoup de questions auxquelles on ne put répondre. L'affaire avait été tenue si secrète, qu'en parlant d'une blessure grave et en supposant un duel, on ignorait encore avec qui M. de Salcède avait pu se battre.

Je rapportai les faits à mon maître.

— Vous assurez, me dit-il, que madame la comtesse a paru plus surprise que consternée ? Ne se doute-t-elle pas réellement de la vérité ?

— Ou madame est sans reproche, répondis-je, ou elle est d'une habileté de premier ordre.

— Toutes les femmes ont cette habileté-là ! re-

prit-il, elles la trouvent dans leur berceau. Ce sont des êtres inférieurs en tout ce qui est bon, supérieurs à nous quand il s'agit de faire le mal. Pauvre Salcède ! il avait raison de les craindre ; sa première expérience lui coûte cher ! Et moi qui les défendais contre lui ! Le diable m'emporte, je crois que j'ai été amoureux de ma femme !

Son rire sardonique m'effraya.

— M. le comte me paraît tourner à la haine, lui dis-je avec assurance ; qu'il prenne garde à ce sentiment-là. C'est encore de l'amour, et c'est pire, c'est de la passion.

Son rire nerveux devint froid et triste.

— Ah ! si j'avais cela pour me sauver de l'ennui de vivre ! dit-il en étendant sa main comme pour prendre la mienne, que, par respect, je retirai sans avoir l'air de le faire exprès ; mais, ajouta-t-il en soupirant, je suis condamné à vivre sans autre préoccupation grave que celle de ma maladie physique. Triste souci pour un homme qui eût voulu employer sa force et sa raison à quelque chose de mieux ! Non, Charles, la passion, une passion quelconque me sauverait de moi-même ; mais je n'ai pas cette ressource, je me suis trop adonné à la clairvoyance dans les choses humaines. Je suis devenu misanthrope, rien ne me paraît plus valoir la peine d'être aimé ou haï.

— Vous avez pourtant savouré la vengeance...

— C'est une jouissance atroce, je n'en veux plus.

J'ai cru qu'elle me soulagerait, elle a empiré mon mal physique et m'a plongé dans une profonde tristesse. Ah ! s'il n'y avait pas eu là une question d'honneur, j'aurais tout pardonné !

XIV

En ce moment, madame entra chez lui, et, après s'être informée de sa santé, elle me demanda tout bas si monsieur connaissait la position de M. de Salcède. Je craignis une explication tragique, et j'engageai madame à ne pas parler de cette affaire à son mari, tant que sa crise hépathique ne serait pas dissipée.

Il n'en fut donc point question, et les jours suivants se passèrent sans que madame montrât un chagrin particulier. Elle envoya, il est vrai, plusieurs fois son valet de chambre prendre des nouvelles du blessé; mais, le jour où M. le comte lui dit d'un ton glacé :

— Savez-vous, ma chère, que le jeune Salcède a perdu son père et qu'il est lui-même fort mal ?

Elle répondit sur un ton d'angélique innocence :

— Je sais cela, je ne voulais pas vous en parler pour ne vous point affecter; puisque vous êtes au

courant, je vous ferai plaisir en vous apprenant que les dernières nouvelles de votre ami sont bonnes. On espère le sauver.

M. le comte pâlit et répondit :

— Je vous en félicite !

L'étonnement de madame fut si sincère que j'en fus frappé, et mon regard suppliant engagea M. le comte à expliquer sa réponse aussi adroitement que possible.

Madame reprit sa tranquillité et lui dit :

— S'il est vrai, comme on le prétend, que M. de Salcède a été blessé en duel, je m'étonne qu'il ne vous ait pas pris pour témoin, et que vous n'appreniez qu'aujourd'hui ce qui le concerne.

M. le comte la regarda bien en face, puis il dit :

— C'est moi qui ai frappé Salcède, parce qu'il se conduisait comme un enfant. Il compromettait une personne que j'avais le devoir de faire respecter.

— Et cette personne, reprit la comtesse, qui soutenait son regard avec l'immobilité du marbre, cette personne, c'est... ?

— C'est madame de Montesparre.

— Comment ! vous vous êtes battu pour la baronne, vous ?

— Je l'aime médiocrement, j'en conviens. Je la tiens pour une folle, mais elle est votre amie et n'avait pas d'autre défenseur que moi. Quand nous étions à Montesparre, je n'ai pas voulu faire de

scandale; j'ai donné rendez-vous ici à Salcède. Voilà ce qui s'est passé. Vous le raconterez, si vous voulez.

— Jamais ! s'écria madame, je ne veux écouter personne et ne répondre à personne sur un pareil sujet. Comment l'expliquerais-je ? je n'y comprends rien. M. de Salcède compromettait Berthe ! est-ce possible? N'avait-il pas l'intention de l'épouser ? N'est-il pas un honnête homme, votre meilleur ami ?

— Il n'est plus mon ami, je le tiens pour un traître, et je vous avertis que nous ne le reverrons jamais; cela vous est assez indifférent, je suppose ?

— La seule chose qui m'intéresse, c'est le danger auquel vous vous êtes exposé à mon insu et le chagrin qu'a dû ressentir madame de Montesparre.

— Madame de Montesparre ne sait rien encore. Elle apprendra en même temps le danger et le salut de son amant. Est-ce vous qui vous chargerez de le lui écrire ?

— Non certes, à moins que vous ne l'ordonniez ; je ne saurais comment lui dire ce que vous m'apprenez. Je croyais leur liaison si pure et le caractère de M. de Salcède si loyal ! Savez-vous, mon ami, que je vous en veux de m'avoir présenté comme un homme de mérite cet homme que je dois mépriser maintenant, puisqu'il vous a mis dans la nécessité de le châtier ?

— Nous ne parlerons plus de lui, reprit M. de

Flamarande avec une dignité froide, nous ne prononcerons jamais son nom, et, si vous voulez m'être agréable, vous ne parlerez jamais de lui avec madame de Montesparre. La baronne n'est point une personne de votre âge. Elle a trop d'expérience pour vous. Je désire que votre grande amitié improvisée se calme assez pour que vous n'ayez plus lieu d'échanger des confidences.

—En ceci comme en tout, répliqua la comtesse, je ferai votre volonté.

Quand elle se fut retirée, le comte, qui m'avait fait signe de passer dans son cabinet, me rappela.

— Vous avez entendu, Charles?

J'hésitais à répondre.

— Je désire, reprit-il, que vous soyez au courant de tout ceci. Savez-vous pourquoi j'ai fait ce mensonge à madame?

— Pour l'éprouver sans doute. M. le comte n'espère pas qu'elle ignorera toujours la vérité.

— Je désire qu'elle l'ignore jusqu'à ce que je connaisse, moi, son véritable caractère. Que sait-on d'une femme? Celle-ci montre une douceur candide et me cache peut-être des abîmes de perversité.

— Oh! monsieur le comte! à seize ans, sortant d'une famille austère..., ce serait trop fort, c'est impossible.

— Nous verrons, j'observerai. Je ne peux rien savoir du passé, l'avenir m'éclairera.

Nous n'étions qu'à la mi-septembre. Ce n'était pas une saison pour s'installer encore à Paris. M. le comte emmena madame dans sa terre de Normandie. Je vis, à ses prévisions domestiques, qu'il comptait l'y garder longtemps. M. de Salcède allait réellement mieux, mais de longtemps, disait-on, il ne pourrait quitter sa chambre.

XV

Comme nous nous installions à Ménouville, le facteur me remit une lettre pour madame. Elle était datée de Paris, mais je reconnus l'écriture de madame de Montesparre, que j'avais eu l'occasion de voir plus d'une fois, et je crus devoir porter cette missive à M. le comte, qui m'ordonna de la lui lire. Je l'ai gardée, la voici :

« Mon amie, j'arrive à Paris le lendemain de votre départ ; j'avais tant besoin de vous voir, de vous parler ! Votre mari est vraiment trop cruel de vous avoir emmenée dans un pareil moment. Quel drame atroce ! Je ne sais pas comment j'ai résisté. C'est l'espoir de sauver Salcède qui m'a donné la force d'accourir. Je le sauverai ! Dieu m'aidera, mais quelle douleur de le voir étendu sur son lit comme une statue sur un tombeau ! Savez-vous avec qui et pourquoi il s'est battu ? C'est

un secret bien gardé, je vous jure. Ils avaient pris pour témoins des amis discrets et sûrs, votre mari devait en être. Ne savez-vous rien ? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? Je m'y perds, mais je le saurai ! Plaignez-moi, ma chère beauté, et donnez-moi du courage ; j'en ai tant besoin ! Aimez toujours votre pauvre Berthe. »

— Ne remettez pas cette lettre, me dit le comte. N'en remettez aucune avant qu'elle passe par mes mains. Je veux que madame la comtesse rompe avec cette folle de baronne, qui se perd de réputation sans même y songer. Cette intimité lui a été funeste. Rien de pernicieux pour une jeune femme comme les confidences d'une veuve passionnée en quête d'un mari. Tout le mal est venu de là. J'ai été d'une confiance stupide. A force d'entendre parler d'amour et vanter Salcède, la comtesse a été troublée, surprise, enivrée. L'amour-propre s'en est mêlé. Enlever un fiancé à sa meilleure amie, nulle femme ne résiste à cela, c'est le plaisir des dieux.

— Il y a une chose qui m'étonne, monsieur le comte, c'est que, professant un si grand mépris pour les femmes et ne faisant point d'exception pour madame la comtesse, vous la traitiez avec les mêmes égards que si vous n'aviez jamais eu le moindre soupçon sur son compte.

M. de Flamarande se laissait dès lors interroger

par moi comme si j'eusse été son égal. Privé d'amis, — son caractère ne lui en faisait pas, — il n'était pas fâché de se montrer homme supérieur, ne fût-ce que devant son valet de chambre. Celui-là ne discutait pas et ne l'écoutait que pour s'instruire.

— Apprenez, Charles, me dit-il, qu'un homme de ma sorte se conduit comme un petit bourgeois mal élevé quand il s'en prend à sa femme, coupable ou non ; c'était à lui de tout prévoir et de la mieux garder. Je n'ai ni colère ni ressentiment contre madame la comtesse. Le vrai coupable, c'est celui que j'ai puni et que je punirai encore, s'il s'avise de trop ressusciter. Le misérable ! je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir joué. Sachez, mon cher, que la veille de l'événement je l'avais interrogé comme un frère aîné.

» — Prenez garde, lui disais-je, vous n'aimez pas la baronne, vous la trompez.

» — Je ne la trompe pas, répondait-il, je ne lui ai jamais parlé d'amour.

» — Pourtant vous êtes très-amoureux, cela se voit ; c'est donc d'une autre ?

» — Ce n'est d'aucune autre.

» — Salcède, vous mentez ! vous êtes un enfant, j'ai eu tort de vous prendre pour un homme. Je vois que vous espérez me tromper ; c'est inutile, je vois clair.

» — Vous m'outragez, répondait-il. Je vous aime

trop pour me jouer de votre honneur ; il m'est sacré. Si un autre que vous doutait de ma loyauté, je lui demanderais raison.

» Il parlait avec feu, avec une sorte d'éloquence ardente, des bontés de mon père pour lui dans son enfance, de la protection que j'avais exercée sur lui à son entrée dans la vie, des services sans nombre que je lui avais rendus... J'étais dupé, vaincu, lorsqu'il eut l'imprudence de me dire qu'il respectait ma femme plus que je ne le faisais moi-même, puisque je m'inquiétais de l'admiration qu'elle inspirait et la croyais susceptible de courir un danger quelconque. Alors, s'oubliant, il me parla d'elle avec l'enthousiasme d'un dévot pour la Vierge des cieux, et je vis qu'il l'aimait passionnément. Je jugeai ne devoir pas lui dire que je le pénétrais. Je feignis d'avoir confiance en son honneur, il y croyait peut-être encore lui-même. Il pleurait, je l'embrassai, mais je ne le perdis pas de vue. Je l'avais prié de ne plus danser avec la comtesse. Il m'a obéi, mais comme son regret fut visible ! Sans doute elle lui en a fait des reproches, et il a éclaté. Tout cela a marché si vite que je n'ai pu prévoir le rendez-vous du lendemain... Sous mes yeux !... Ah ! quelle audace ! Non, non, je ne pardonnerai jamais ! Si j'ai été épris de ma femme, je ne le suis plus. Son châtiment à elle sera de ne plus voir le monde, d'être sévèrement gardée et de consumer sa jeunesse sans amour, sans triomphes d'aucune sorte. Elle n'aura même

pas le plaisir de me voir jaloux ; je ne le serai pas. Il n'y aura pas de luttes, pas d'orages, dans mon intérieur; ce serait une distraction, je veux qu'elle s'ennuie, que sa beauté ne lui serve de rien, qu'elle soit privée de ces combats domestiques que les femmes adorent, je veux que sa force de dissimulation et de résistance s'épuise sans emploi. Voilà ce que je veux, et vous verrez, Charles, vous verrez comme je m'entends à punir, sans qu'on voie la main qui serre le nœud coulant !

XVI

M. de Flamarande était bien capable de se tenir parole. Il se fâcha avec tous ses voisins à propos de politique, en montrant tout à coup des idées exaltées qui lui étaient venues, ou qu'il feignit d'avoir. Il porta froidement à l'extrême son caractère quinteux et sa discussion tranchante. On s'éloigna de lui, il défendit à sa femme de faire des visites et des invitations, sous prétexte qu'il avait besoin de repos. Madame se résigna à la solitude avec une inébranlable douceur. Je croyais voir dans cette soumission la preuve de son innocence. M. le comte l'interpréta en sens contraire.

— Elle sait, disait-il, qu'elle mérite pire que cela. Sa douceur que vous admirez tant est un aveu dont je prends note.

Madame de Montesparre écrivit une seconde fois.

« Vous ne m'avez pas répondu, Rolande ! Je le comprends. Je sais à présent pourquoi. Vous ne pouvez vous résoudre à me parler de ce pauvre malheureux ! Vous savez ce que j'ignorais, ce que je sais enfin ; c'est votre mari qui l'a traité en ennemi mortel, en jaloux féroce. Ah ! que je le hais, votre cher époux !... Mais vous, Rolande, quel est donc votre rôle en tout ceci ? Je m'y perds. Vous n'êtes pas coquette, peut-être aimiez-vous Salcède ? Sans doute vous avez été flattée de l'emporter sur moi et de voir à vos pieds un jeune homme si accompli, si supérieur au triste mari imposé à votre inexpérience. Vous aurez eu un instant d'émotion que M. dē Flamarande aura surpris. Quoi qu'il en soit, vous êtes une enfant, et je vous pardonne. Je me sens, dans ma douleur et mon humiliation, bien supérieure à vous, puisque je n'abandonne pas mon infidèle et me dévoue à lui, quoi qu'il arrive.

» Ne soyez pas surprise si à l'avenir je cesse nos relations, et si j'évite de vous rencontrer. Vous portez un nom qui m'est désormais odieux, et, que vous soyez niaise ou perfide, je ne peux plus avoir de confiance en vous. »

J'étais d'avis que M. le comte me laissât recacheter cette lettre, afin que madame la reçût, et qu'on pût s'emparer de la réponse.

— Non, dit-il, la réponse ne serait qu'une protestation mensongère. Il n'y aura plus de confi-

dence sincère entre ces deux femmes. Mettez cette lettre de côté, et qu'il n'en soit pas question.

Un matin que madame était un peu souffrante, le médecin, qui venait voir monsieur tous les deux ou trois jours, déclara, après examen et consultation, que madame la comtesse était enceinte. Elle en conçut une joie folle, et vint s'en vanter à monsieur, qui parut prendre fort bien la chose, mais qui me dit, dès que nous fûmes seuls :

— Voilà qui résout la question, Charles ! cet enfant n'est pas de moi.

— M. le comte croit pouvoir affirmer que cela est impossible?

— Non, ces choses-là ne peuvent jamais s'affirmer que dans le cas d'absence ; mais je suis marié depuis six mois, je suis souffrant au point d'avoir peu d'espoir d'être père avant parfaite guérison. Ma femme réalise cet espoir juste au moment où je surprends un homme dans son appartement. Il y a de quoi réfléchir. Je réfléchirai !

Il se mit en effet à réfléchir beaucoup, pendant que madame se livrait à la joie avec une candeur qui tantôt me persuadait, tantôt me surprenait comme une audace exorbitante.

— Charles, me dit un soir M. le comte, j'ai réfléchi. C'est à vous de me renseigner sur la question légale. Votre père était très-fin en affaires, vous devez l'être aussi. Quel est le moyen d'éluder une paternité douteuse? Il doit y en avoir plusieurs.

— Il n'y en a pas un seul, monsieur le comte, à moins de quelque crime dont la pensée ne vous est sans doute jamais venue.

— Soyez tranquille, je ne suis pas un héros de mélodrame. Je méprise les choses tragiques, et ne connais rien de bête comme le crime; mais je n'appelle pas crime la résistance à une loi inique, ma conscience proteste contre l'obligation de transmettre mon nom et ma fortune à l'enfant dont je ne suis pas certain d'être le père.

— Mais dans le doute, monsieur le comte...

— Le doute est pire que la certitude. Si j'avais la certitude, je réaliserais ma fortune, je ferais un sort à la comtesse et je m'expatrierais résolûment. Avec le doute, il faut que j'aie des égards pour elle ou que je sois universellement blâmé, car aucun époux n'a de certitude, et le doute est un état normal dont tous savent prendre leur parti.

— Et vous ne voulez pas prendre le vôtre?

— Jamais! Je suis l'homme de la stricte équité. J'ai été élevé dans ces idées-là. Je ne veux pas subir la loi avilissante que les autres acceptent lâchement. Voyons, y a-t-il moyen de cacher la naissance de l'enfant et de ne point le faire inscrire aux registres de l'état civil sous mon nom?

— Non, monsieur le comte, il n'y a pas moyen sans risquer des peines qui ébruitent le secret.

Et je lui donnai une consultation en règle avec les textes de lois.

— Je savais vaguement tout cela, reprit-il, et depuis quelques jours je compulse le Code, moi aussi. Eh bien, je m'arrêterai à ma première idée. Il faut que l'enfant soit inscrit sous mon nom, et qu'il disparaisse aussitôt.

Le comte parlait avec tant de résolution, que la sueur m'en vint au front.

— Il faut qu'il disparaisse ! répétais-je machinalement.

— Vous êtes de mon avis, reprit-il. Il s'agit de trouver le moyen sans encourir les peines légales et sans enfreindre la vraie loi, la loi morale de l'humanité. J'y penserai encore. Pensez-y de votre côté.

XVII

Une troisième lettre de madame de Montesparre nous arriva sur ces entrefaites.

« Rolande, pardonnez-moi. J'ai été injuste, insensée. Je vous ai accusée, je m'en repens, vrai ; pardonnez-moi. J'ai confessé tout doucement mon pauvre malade. Je sais maintenant toute la vérité ; elle est cruelle pour moi, mais elle vous disculpe. Vous étiez aimée passionnément, et vous ne vous en doutiez pas. Je ne devrais pas vous le dire, mais j'aime les situations nettes, et, après vous avoir offensée par mes soupçons, il m'est impossible de ne pas réparer ma faute par le pardon que je vous demande humblement. M. de Salcède ignore ce que je vous écris. Il espère que vous ne saurez jamais son amour ; il serait mort plutôt que de vous le laisser pressentir. Il n'a pas de torts envers moi, ni envers vous, ni envers M. de Flamarande. Il n'a

fait de mal qu'à lui-même ! Il me témoignait une amitié qui est sincère, et qu'il ne m'ôtera jamais. Il vous respecte, il vous vénère et... il vous adore, ce n'est pas sa faute. Après votre départ de chez moi, il a voulu entrer dans votre chambre avant qu'elle fût rangée et occupée par une autre personne. Encore, non, je le fais plus coupable qu'il ne l'est. Il passait devant votre petit salon sans avoir rien prémédité ; il ne voulait voir que vos fenêtres. Elles étaient ouvertes, et la lune éclairait un bouquet qu'il avait vu dans vos mains le matin et que vous aviez oublié sur la table de votre petit salon. Il a poussé la porte vitrée, il a pris le bouquet, il n'a pas même franchi le seuil de votre chambre, bien qu'il la crût déserte. Il se retirait au moment où votre mari l'a surpris. Celui-ci n'a voulu entendre à rien et lui a donné rendez-vous à Paris pour se battre. Salcède s'est battu comme un fou qui cherche la mort, et, s'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait, c'est que Dieu ne l'a pas voulu. Il m'a montré votre bouquet taché de son sang. Ah ! quelle passion, et que vous êtes heureuse, vous, d'être aimée ainsi par un tel homme ! Mais il croit que vous le dédaignez, et, si j'étais égoïste, je souhaiterais, moi, qu'il en fût ainsi ; j'aurais l'espérance de le voir guérir au moral comme au physique. Quoi qu'il arrive, je reste votre amie à tous deux. Je l'emmènerai à Flamarande aussitôt qu'il sera capable de supporter le voyage. Envoyez-moi

un mot pour lui, une parole de pitié et de pardon. Il ne la demande pas, il ne demande rien ; mais il se tourmente affreusement de votre situation. Il craint que votre mari ne vous accuse de légèreté et ne vous rende malheureuse. Je le crains aussi.

» Rassurez-moi et répondez-moi, je vous en supplie.

» BERTHE. »

Madame de Flamarande semblait justifiée par cette lettre. M. le comte n'y crut pas.

— Cette fois, dit-il, Salcède a eu de l'esprit. Il a fait sa paix avec la baronne en avouant un amour platonique et en lui laissant l'espoir d'être aimée par reconnaissance. La baronne n'est pas bien fière ; elle pardonne tout, pourvu que le mariage s'ensuive. Elle veut ruser avec la comtesse et lui faire croire à une magnanimité dont nulle femme n'est capable, elle pas plus qu'une autre. Serrez cette lettre ; la réponse ne serait pas plus sincère que la demande. Je ne veux plus de ces épanchements féminins, qui ne sont que ruses et grimaces, et qui ont peut-être pour but de me tromper.

Une quatrième lettre de la baronne, qui vint deux mois plus tard, et qui était datée de Montesparre, disait :

« Je l'ai amené ici, où il a encore failli mourir

en arrivant. Le voilà un peu mieux, mais je ne suis pas encore tranquille. Le souvenir de son pauvre père et la crainte d'avoir troublé votre ménage l'empêchent de guérir. Et vous, cruelle Rolande, vous ne répondez pas? Vous me gardez rancune, ou vous haïssez ce malheureux, qui meurt pour vous. Vous lui imputez les mauvais traitements que votre mari vous inflige peut-être ! Peut-être encore que M. de Flamarande intercepte nos lettres. Les miennes pourtant vous justifient avec une sincérité de premier mouvement qu'il ne peut pas méconnaître. De grâce, si vous le pouvez, écrivez-moi une seule ligne, un seul mot : *Je pardonne !* Il ne le demande, ni ne l'espère ; mais, si je pouvais le lui montrer, je suis sûre que je lui rendrais la vie. Ne soyez pas prude, ma chère Rolande. J'espère bien que vous ne vous reverrez jamais et qu'il vous oubliera ; mais aidez-moi à le sauver. Dieu vous en tiendra compte. »

Cette lettre fut encore serrée dans un coffre à part sans être remise à madame de Flamarande. M. le comte prétendit que la baronne, avec son esprit romanesque et son amour extravagant, travaillait à perdre entièrement la comtesse. Je n'étais pas convaincu par lui ; il me permettait de discuter et de lui dire tout ce qui me semblait être à la décharge de l'accusée ; mais à toutes mes allégations il avait une réponse obstinée :

— Qu'elle ne revoie jamais ni Salcède ni aucun homme capable de l'émouvoir, et surtout que l'enfant disparaisse ! Après cela, je compte la traiter comme si elle était justifiée.

XVIII

Pendant que M. le comte faisait ces projets sinistres, sa pauvre femme remplaçait sa sérénité feinte ou organique par une joie inusitée. Je savais ce qu'elle disait à Julie, qui ne se faisait pas prier pour causer avec moi.

— Madame est une étrange personne, disait-elle ; elle a l'éclat de la beauté qui la fait paraître femme, mais en réalité c'est une enfant. Quand on pense qu'elle va être mère à dix-sept ans ! En vérité, c'est trop tôt ; elle ne sait rien de la vie, et ne se trouve pas malheureuse dans une situation qui désespérerait une personne raisonnable ; elle est capable d'aimer son mari, qui certes est un homme de mérite, mais qui est bien, en tant que mari, le moins aimable et le plus *grincheux* des êtres. Vous ne voyez pas, vous qui ne pénétrez pas dans l'intérieur de madame, comme il lui parle sèchement et du haut de sa grandeur. Il l'épilogue et la reprend à

chaque mot; c'est comme un méchant vieux professeur avec une petite pensionnaire qu'il ne veut pas gronder, qu'il raille pour lui ôter toute assurance et lui rabattre l'amour-propre. S'il me parlait comme cela, à moi, je saurais bien lui dire son fait; mais elle, c'est comme un agneau que le loup regarde: elle tremble, ferme les yeux, et ne répond rien. Elle croit mériter ses dédains, elle se dit ignorante et sans esprit, et pense qu'il lui a fait beaucoup d'honneur en la prenant pour femme; elle ne souffre pas que je le blâme en rien, elle assure qu'elle est très-heureuse. Il pourrait la mettre dans une cave au pain et à l'eau sans qu'elle consentît à le trouver injuste.

Comme je demandais à Julie si sa maîtresse ne regrettait pas Montesparre, si son séjour prolongé dans un château désert ne lui causait pas de l'ennui :

— Si fait, répondit-elle. Elle s'est ennuyée au commencement, mais elle s'en prenait à elle-même de ne pas savoir s'occuper comme M. le comte, qui s'enferme dans son cabinet et se plaît à lire toute la journée. Elle essayait de lire des livres d'histoire, mais elle n'y avait pas de goût, et elle bâillait sans cesse. Depuis qu'elle espère un poupon, elle est toute changée; elle se jette dans cet amour-là comme une femme qui n'en connaîtra jamais d'autre. Elle ne pense qu'à cela; elle voit son bébé en rêve, elle cherche à dessiner sa figure, elle prie,

elle pleure et elle rit. Elle aime son mari parce qu'il lui a permis d'être mère; elle dit que c'est bien heureux qu'il l'ait amenée dans cette solitude où elle aura le loisir de ne s'occuper que de l'enfant, et la voilà qui coud des brassières et brode des petits bonnets. Et puis elle veut s'instruire, car elle compte faire la première éducation, et à présent elle lit, elle fait des extraits, elle dessine, elle tapote son piano; enfin c'est la plus heureuse des créatures. Ah! que Dieu lui a fait une grande grâce en la créant si simple!

— Vous voulez dire, comme disent toutes les femmes, qu'elle manque d'esprit et de jugement?

— Eh bien, répondait Julie, est-ce que ce n'est pas aussi votre opinion? M. le comte l'a choisie comme cela pour avoir à lui seul tout l'esprit du ménage; c'est bien dans son caractère.

La grossesse de madame devenait très-apparente, lorsque M. le comte décida qu'on irait passer l'hiver à Sévines, près d'Orléans, au bord de la Loire. Il ne donna aucune raison de ce changement de domicile. Madame n'en demanda pas et fit ses malles.

— Je serai heureuse partout, disait-elle à Julie. Est-ce que je ne porte pas mon trésor avec moi?

Quoique dans un pays riant et luxurieux, Sévines était un endroit fort triste; ce grand fleuve déroulé en pays plat, avec de larges rives sablonneuses, ne valait pas la vue des falaises. Le parc était vaste et fort beau pour ceux qui aiment l'hu-

midité des grands ombrages; mais, dépouillés de leurs feuilles et peuplés de corbeaux, ils étaient mortellement ennuyeux à regarder. M. le comte n'était pas venu à Sévines depuis la mort de son père. Son premier soin fut d'aller au cimetière de la paroisse pour visiter sa tombe, ce qui surprit les domestiques. Le cocher, qui était un des anciens de la maison, me dit, en le voyant agenouillé sur cette pierre :

— Si M. le comte dit à présent des paroles douces à monsieur son père, ce seront les premières que le vieux aura reçues de lui. Je veux croire qu'ils s'aimaient, mais ils avaient le même goût pour la dispute et se querellaient toujours.

XIX

Le comte me dit quelques jours après :

— Charles, il faut vous mettre en route et trouver une nourrice pour l'aimable héritier que l'on me destine. Faites un bon choix. Je souhaite que l'enfant ne souffre de rien, mais il faut que cette nourrice ne soit pas de la localité et n'y soit connue de personne. Payez-la très-cher et annoncez-lui qu'elle aura à m'obéir aveuglément et sans réplique.

J'hésitais ; j'avais peur, je l'avoue, des projets de mon maître. Je lui déclarai qu'avant de les mettre à exécution, je voulais les connaître.

— Soit, répondit-il ; tout cela est bien simple. Il faut que cette nourrice soit une veuve ou une fille mère, qu'elle n'ait pas de famille ou du moins pas de proche parent. Aussitôt l'enfant enregistré et baptisé, je l'envoie loin d'ici avec elle. Il faudra qu'elle vive, là où je lui commanderai de se fixer, dans le plus strict incognito. Elle changera de nom,

et l'enfant sera censé lui appartenir. Elle en aura tout le soin possible et attendra mes ordres. Dites-lui que c'est une fortune à gagner sans nuire à personne et sans courir aucun risque.

— Elle ne le croira pas, monsieur le comte ; il y a du risque à se faire l'agent et le complice d'un enlèvement de mineur.

— Le risque sera pour vous et pour moi, Charles ; mais nous agirons de manière à nous en préserver.

— M. le comte veut que l'enfant vive dans de bonnes conditions de santé et qu'il ne souffre de rien ?

— Je le veux absolument. Je n'ai pas d'aversion pour un être qui n'a pas conscience du bien et du mal.

— Si j'ai bien compris M. le comte, il veut que l'enfant, en grandissant, ignore qui il est, et que personne ne puisse le lui dire.

— Vous avez compris.

— Cela est très-difficile à exécuter.

— Tout est possible avec de l'argent. Trouvez une femme honnête et malheureuse ; vous la conduirez loin, très-loin, hors de France, s'il se peut ; du moins vous voyagerez aussi longtemps que l'enfant pourra supporter le voyage. Vous l'établirez dans quelque endroit sauvage, isolé. La nourrice l'y élèvera comme s'il était son fils, ni mieux ni plus mal. Elle aura une forte récompense, si elle le mène à bien pendant trois ans. Vous la surveil-

lerez d'ailleurs ; mais inutile de lui dire tout cela d'avance. Qu'elle vienne au jour dit, et qu'elle ne sache rien, sinon qu'il faut m'obéir, n'obéir qu'à moi ; c'est à vous de la choisir propre à l'exécution de mes desseins, c'est-à-dire libre de tout lien et prête à tout pour gagner honnêtement beaucoup d'argent.

— Et madame la comtesse, que dira-t-elle ?

— Ce qu'elle voudra. Il faut que l'enfant passe pour mort et qu'il le soit pour elle. Il mourra en nourrice. Voilà le thème.

— Et elle en mourra aussi, elle !

— Allons donc !

— Elle est déjà maternelle avec passion, monsieur le comte !

— Je ne veux pas qu'elle meure. Je la distrairai. Il y aura des larmes, je m'attends à cela ; mais ma résolution est inébranlable. Je l'ai juré en arrivant ici, sur la tombe de mon père, car nous nous entendions, lui et moi, sur un point capital, l'honneur de la famille. Pas de bâtards, pas d'enfants étrangers ! Le crime plutôt que la honte ; mais je suis sans passions. Il n'y aura pas de crime ; notre siècle s'entend mieux que les siècles passés à infliger le châtiment purement moral.

— Enlever un enfant à sa mère ! Et si elle n'est pas coupable ? si on a pris son bouquet sans qu'elle le sût ? si on est entré chez elle sans qu'elle s'en doutât ? si cet enfant est le vôtre ?

— Je n'en puis être sûr, tant pis pour elle ! Une femme d'esprit sait toujours empêcher un homme de concevoir des espérances et de troubler la quiétude du mari ; mais c'est trop discuter. Je suis venu m'établir ici pour être dans le véritable sanctuaire de mes souvenirs. C'est ici que j'ai fermé les yeux de ma mère, la femme sans reproche et sans faiblesse. Elle m'approuverait aujourd'hui et mon père m'aiderait. Refusez-vous de m'aider, Charles ?

— J'obéirai, monsieur le comte, mais à une condition essentielle : c'est que vous signerez la déclaration que j'ai préparée après mûre réflexion, pour votre décharge et pour la mienne, au cas où nous serions découverts.

Voici ce que j'avais préparé :

« Moi, comte Adalbert de Flamarande, je déclare que Louis-Gaston de Flamarande, mon fils, est envoyé par moi dans le Midi pour y être élevé dans les conditions d'hygiène particulières que je crois nécessaires pour le préserver du mal héréditaire dont mon père est mort, et dont j'ai souffert toute ma vie. En faisant le sacrifice de l'éloigner momentanément de moi, je crois remplir mon devoir envers lui. »

Le comte hésita beaucoup à signer cette petite page. Elle lui semblait hypocrite et lâche. Il prétendait ne pas vouloir mentir. Je lui dis qu'en faisant passer l'enfant pour mort, il mentirait bien davantage.

— Non pas, reprit-il. Un accident subit comme celui dont je voulais profiter me dispensait du mensonge, tandis qu'il me faudra inventer je ne sais quel autre sinistre.

— Eh bien, obligez madame à consentir à la séparation. Persuadez-lui que la vie de son enfant l'exige pour les raisons que j'ai spécifiées dans la déclaration. Ce sera moins cruel quand vous lui direz, dès que vous la verrez en état de recevoir le coup, que cet enfant à peine connu d'elle est mort loin d'elle.

—Non, non ! s'écria le comte. Je veux qu'elle le pleure amèrement. C'est là le châtiment, et il n'est que trop doux.

Puis, regardant d'un air sinistre le fleuve couleur de plomb qui reflétait un ciel gris et bas :

— Il pleuvra encore, dit-il, et la Loire monte toujours ! Évidemment le ciel est pour moi et avec moi. Donnez-moi cette déclaration, puisqu'il faut cacher le motif de ma vengeance pour en assurer l'effet !

XX

Il la signa, et je promis de lui obéir. Ce qui me décida, c'est que j'avais la femme sous la main et que j'étais sûr d'elle. C'était une suivante niçoise que j'avais connue à Paris, et qui, chassée pour une faute, était sans place et dans la misère avec un enfant naissant sur les bras. Je me rendis auprès d'elle et je m'assurai de son silence. C'était une personne fine et discrète, très-bonne mère, et qui me posa deux conditions : elle voulait conduire dans son pays l'enfant qu'on lui confierait ; elle avait là pour toute famille une sœur qui l'aimait et à qui elle avait, par lettres, avoué sa faute. Cette femme l'avait invitée à venir la trouver avec son enfant ; elle irait donc et lui présenterait le nourrisson comme sien, tandis qu'elle mettrait son véritable enfant en nourrice aux environs de Paris. Elle s'engageait à garder le nourrisson trois ans, après lesquels elle comptait reprendre son enfant.

Cette mère n'avait qu'un but, sortir de la misère et gagner de quoi élever son fils. J'exigeai de mon côté que la sœur ne serait jamais dans la confidence. Je payai une forte avance, et, quand madame la comtesse fut près de son terme, j'installai la Niçoise à Orléans, M. le comte ne voulant pas qu'elle parût dans la maison avant le moment nécessaire.

Pendant que nous faisions ces tristes préparatifs, madame cousait les dentelles autour du berceau de satin rose. Elle ne sortait plus de sa chambre, monsieur ne la voyait presque pas, et je ne la voyais pas du tout. J'étais content de ne pas avoir le spectacle d'une joie que je devais changer en désespoir, et j'évitais de causer d'elle avec Julie.

Le 15 mai 1841, madame ressentit dans la nuit les premières douleurs, et je partis en chaise de poste pour aller chercher l'accoucheur et la nourrice à Orléans. Il n'y avait qu'une lieue à faire ; mais elle me parut mortellement longue. La Loire, dont je suivais les rives, montait d'une manière effrayante, et menaçait de me couper la voie au retour, si j'étais retardé à la ville. Il avait plu tous les jours précédents ; le ciel était noir et le vent lourd. Le cocher me mena ventre à terre, et le médecin fut prêt en un instant. Il refusa la chaise de poste, disant qu'il connaissait le chemin mieux que nous, et monta dans sa voiture. Je courus chercher la Niçoise, qui, au moment de quitter

son enfant pour le confier à une de ses amies, pleura beaucoup. Je dus la brusquer un peu pour l'emmener, et je la conduisis sans encombre à Sévines. Le jour paraissait quand j'aperçus dans l'aube pâle et grisâtre les grands arbres du parc au-dessus de la terrasse dont les eaux jaunes du fleuve battaient le pied. Mon cœur était serré; j'avais froid. Ce cocher qui fouettait avec rage ses chevaux effrayés par le mugissement de la Loire, cette femme qui pleurait à mes côtés, ce château où tant d'autres larmes plus douloureuses allaient couler..., tout était sinistre, et je tremblais comme un criminel.

Le médecin était déjà rendu, et déjà l'enfant était né; madame n'avait pas fait entendre une plainte. M. le comte ne pouvait croire que ce fût déjà fini. On lui présentait son fils, qu'il ne regarda ni ne toucha. Il paraissait aussi calme que j'étais agité.

— Tout va bien, me dit-il en me prenant à l'écart. J'avais bien compté sur une inondation à cette époque de l'année, mais en voici une qui dépasse mes espérances. Elle entre déjà dans le parc par le côté de la prairie. Dans la journée, votre Niçoise promènera l'enfant de ce côté-là. Il faudra qu'on la voie s'y rendre et qu'on ne la voie pas rentrer. Vous me comprenez?

— Où la cacherai-je?

— Dans mon propre appartement, où vous la conduirez par la galerie. Il s'agit de n'être pas

vu. Je ferai une diversion. Veillez à tout. Dès la nuit, une voiture sera prête. Vous y monterez avec la nourrice et l'enfant, et vous filerez sur le Midi sans vous arrêter nulle part; mais attendez. Je veux rendre la chose aussi peu tragique que possible. Appelez-moi le docteur.

Le docteur fut appelé, et, comme il vantait le courage et la belle humeur de madame la comtesse :

— Docteur, lui répondit M. le comte, méfiez-vous un peu de cette belle humeur-là. Madame est très-nerveuse et très-exaltée. Tâchez d'obtenir qu'elle repose et ne voie pas l'enfant avant quelques heures d'ici.

Le médecin crut devoir se conformer à cette précaution. Madame ne voulait pas dormir. Il l'y engagea en lui disant que c'était nécessaire. Elle voulait voir son enfant. Elle se plaignait doucement de ne pas le nourrir elle-même et de ne pas avoir encore aperçu la nourrice. M. le comte dut s'en mêler et lui parler de sa voix sèche et impérative. Elle se soumit, s'enferma avec Julie et dormit, vaincue par la fatigue.

XXI

Cependant l'inondation se déclarait ; le docteur n'osait pas se remettre en route. Les paysans riverains fuyaient éperdus en emmenant leur bétail et leur mobilier. Dans la maison, bien qu'il n'y eût aucun danger à craindre et qu'on fût très-habitué à la vue de pareils sinistres, on était triste ou agacé, les femmes avaient peur ou se lamentaient sur les nombreux désastres que l'on pouvait prévoir. Vers une heure de l'après-midi, M. le comte alla voir la prairie, qui disparaissait rapidement sous les vagues chargées d'écume et de sable ; il me commanda de faire sortir la Niçoise avec l'enfant. Il ne pleuvait pas ; il y avait même un pâle rayon de soleil. M. le comte voulait qu'elle allât du côté de la prairie, qu'elle laissât tomber en cet endroit un châle et quelque objet appartenant à l'enfant, puis qu'elle fût ramenée et cachée par moi. Je devais ensuite donner l'alarme. On prendrait des

précautions pour que la comtesse ne fût informée de rien. Au milieu de l'émotion produite par l'événement, je partirais, sans être vu, avec la nourrice et l'enfant, comme si j'allais à leur recherche. Tout était minutieusement prévu par le comte; mais je fus pris d'épouvante, et je refusai d'agir.

— Monsieur le comte, m'écriai-je, je vois bien que vous voulez éluder l'essentiel. Malgré vos promesses, vous espérez échapper à la loi. Il faut que l'enfant soit présenté à la municipalité, il faut que vous le reconnaissiez, il le faut absolument; autrement, vous êtes passible de poursuites judiciaires, amende et prison.

— Je le sais, répondit-il. Je m'expose à cela, moi! reculez-vous?

— Oui, monsieur le comte. Rien d'illégal, c'est ma devise. Connaissant la loi par état pour ainsi dire, je serais inexcusable de l'enfreindre.

M. le comte me parla d'une somme considérable à gagner, et, voyant qu'il m'offensait sans me convaincre, il céda.

— La comtesse, dit-il, verra donc son fils! J'aurais voulu, dans son intéret, qu'elle n'eût pas le temps de s'attacher à lui; mais, puisque vous avez peur...

— J'ai peur de la tuer, m'écriai-je, et, s'il faut vous le dire, je n'ai pas d'autre peur.

Il garda un moment le silence, puis il me dit d'un ton singulier :

— Qu'on m'apporte l'enfant!

J'obéis à cet ordre étrange sans oser rien pressentir.

La nourrice apporta l'enfant.

— Laissez-le-moi, nous dit le comte, et retirez-vous.

La Niçoise eut peur, et par instinct retint l'enfant contre sa poitrine.

— N'avez-vous pas entendu? reprit le comte froidement. Placez-le sur mon lit et ne revenez que quand je sonnerai.

Nous sortîmes; mais, moi, je restai, l'œil et l'oreille collés au trou de la serrure. J'avais peur aussi pour la pauvre petite créature. J'étais résolu à la défendre, et je n'osais formuler ma pensée en moi-même.

Je vis alors une chose bizarre qui me fit douter de la raison de mon maître.

XXII

L'enfant dormait sur le lit. M. le comte prit dans sa ruelle un petit crucifix or et nacre qui lui venait de sa mère, et, le plaçant sur le marmot :

— Voici, dit-il, l'épreuve terrible ! Enfant, je vous adjure, au nom du Seigneur, de proclamer la vérité ! Ouvrez les yeux, si je prononce le véritable nom de votre père.

Et, d'une voix ferme, avec une attitude inspirée, il prononça par trois fois :

— Flamarande ! Flamarande ! Flamarande !

Le marmot ne bougea pas. Alors, le comte lui dit, comme s'il eût pu le comprendre :

— Vous n'êtes donc pas mon fils? Peut-être avouerez-vous à présent le nom de votre père.

Et il appela :

— Salcède ! Salcède ! Salcède !

Le hasard voulut que le pauvre petit ouvrît les yeux, et M. le comte sonna vivement.

J'appelai la Niçoise, qui se tenait à trois pas de là, et je la fis rentrer. Le comte lui remit l'enfant en lui disant :

— Tenez-vous prête à sortir.

Puis, me retenant :

— Faites atteler, dit-il, nous irons à la municipalité. Il faut que le grand mensonge soit accompli. Demain matin le baptême, et demain soir le départ.

La mairie était à deux kilomètres du château. M. le comte fit monter en voiture la Niçoise et l'enfant, et, comme je lui tenais la portière :

— Je monte sur le siége, dit-il. Venez-y avec moi.

Puis, s'adressant au cocher :

— Donne-moi les rênes, Joseph ; je veux conduire. Monte dans la voiture ; je veux être aujourd'hui ton cocher.

— Monsieur le comte, dit Joseph, le cheval est terrible. Il n'a pas travaillé depuis huit jours, et le chemin est très-mauvais aujourd'hui.

— Eh bien, c'est pour ça, dit le comte en montant lestement sur le siége. Tu oublies, mon garçon, que c'est moi qui t'ai appris ton métier.

Joseph, soit respect, soit crainte d'un accident, monta sur le siége de derrière. Le cheval se cabra furieusement, le comte le fouetta de même ; nous partîmes ventre à terre. J'étais très-effrayé. M. de Flamarande était-il fou ? Voulait-il nous précipiter avec lui dans la Loire ?

Heureusement le hameau de Sévines était sur le chemin qui s'éloigne en droite ligne du fleuve, mais nous devions trouver par là un petit affluent probablement débordé aussi. Nous le franchîmes à gué sans accident, mais non sans terreur. Seul, M. le comte était impassible.

J'assistai comme témoin à la déclaration ; l'enfant reçut les noms de Louis-Gaston de Flamarande, et, quand nous remontâmes sur le siége, M. le comte me dit :

— Vous n'avez jamais conduit une voiture?

— Quelquefois un cabriolet.

— Eh bien, vous pouvez conduire ce coupé; prenez les rênes.

J'obéis; cependant, au passage du ruisseau, je voulus les lui rendre.

— Non pas, dit-il, allez toujours.

Et il se mit à cingler le cheval, qui franchit comme un trait ce gué couvert d'un mètre d'eau. Alors, le comte, reprenant les rênes :

— C'est bien, dit-il, vous en savez assez; vous prendrez demain soir cette voiture et ce cheval, c'est Zamore, vous le connaissez à présent. Il est capable de tout; vous le conduirez toute la nuit sans vous arrêter, jusqu'à ce qu'il tombe. Il sera perdu, ne vous en inquiétez pas et prenez la poste dès qu'il sera fourbu. Ne vous arrêtez qu'au terme de votre voyage.

— Et si l'enfant était malade en route?

— Ne vous arrêtez pas.

— Et s'il mourait?

— Ces enfants-là ne meurent jamais. A propos, êtes-vous capable de changer votre figure, de vous coller des favoris, de mettre une perruque? Entrez ce soir dans le grenier numéro 7, dont voici la clef. On a joué ici la comédie avant mon mariage. J'ai fait transporter là tous les accessoires. Vous trouverez ce qu'il vous faut. Vous êtes adroit et intelligent. Comme vous avez appris à conduire, apprenez à vous transformer; ce que l'on ne sait pas, on l'improvise.

Le lendemain, l'enfant fut baptisé provisoirement, c'est-à-dire ondoyé dans la chambre de sa mère. A midi, le comte me manda chez lui.

— Vous êtes fort troublé, me dit-il; je vois que vous ne m'aiderez pas ici. Prenez Zamore et le coupé et rendez-vous à ma ferme de Montcarreau pour toucher l'argent qui m'est dû. Vous attendrez la nuit pour en partir, et, au lieu de rentrer ici, vous irez m'attendre à l'entrée du bois Verson, à l'endroit où je vous ai parlé, il y a huit jours, des affaires de Montcarreau.

Quand Joseph me remit Zamore, voyant que j'avais fait grande attention à la manière dont il s'y prenait pour l'atteler :

— Je pense, me dit-il, que la joie d'avoir un héritier a un peu troublé la cervelle de M. le comte. Vous charger de conduire Zamore ! c'est sé-

rieux, ça; y avez-vous pensé, monsieur Charles?

— J'y penserai en route, répondis-je. Je n'ai pas de réflexion à faire avant d'obéir.

La ferme de Montcarreau était assez proche, et les chemins n'étaient pas défoncés par là. Le fermier me remit l'argent, et j'acceptai son dîner afin de gagner la soirée. J'étais dans une agitation inexprimable, mais je me contenais. Enfin la nuit vint, sombre et pluvieuse. Je me rendis au bois Verson, où j'attendis une heure. Je passai ce temps à caresser Zamore pour l'empêcher de casser tout. Le pauvre animal ne comprenait pas pourquoi, étant si proche du château, je ne le faisais pas rentrer, et moi, en le caressant, je pensais tristement :

— Tu ne sais pas, Zamore, que tu n'y rentreras jamais !

XXIII

Enfin, à dix heures, j'entendis dans l'obscurité les faibles vagissements de l'enfant, qui approchait rapidement. M. le comte conduisait résolûment la Niçoise à travers les sentiers du bois. Il la fit monter dans le coupé sans dire un mot, monta sur le siége et conduisit pendant près d'une lieue, qui fut franchie en dix minutes.

Alors, il me dit :

— Voilà le train dont il faut marcher. Je connais mon Zamore, il ira de cette allure jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Vous serez alors près de Vierzon. Arrêtez-vous pour lire mes instructions détaillées que voici ; ne les perdez pas.

Il me remit un papier, sauta à terre et disparut.

Zamore était une bête admirable, M. le comte l'avait payé dix mille francs et disait l'avoir eu pour rien. Il n'était terrible que d'impatience ;

quand on ne le contrariait pas, il prenait une allure rapide, régulière et cadencée, ne s'effrayant de rien, ne reculant devant rien et ne montrant d'autre souci que celui d'avancer. Je le connaissais déjà, je n'avais plus peur de lui, je le tenais à peine. Il marchait, marchait, voyant clair dans les ténèbres, car j'avais eu soin de ne pas allumer les lanternes.

Dans l'intérieur de la voiture, la nourrice ne bougeait pas, l'enfant semblait dormir. Moi, je n'avais nul besoin de sommeil, j'avais la fièvre. J'avançais comme dans un rêve. Je sentais un vent tiède fouetter ma figure, et cela me soulageait. J'avais une idée fixe que je me répétais tout bas, mais en articulant les paroles, comme si j'avais eu besoin d'entendre une voix me les dire.

— Si tu avais refusé cette mission, ton maître eût fait périr l'enfant, car, s'il n'est pas cruel, il est fou, et cet enfant, que tu enlèves à sa mère, tu le sauves; marche donc, tu accomplis un devoir impérieux !

Et je me répétais d'une voix égarée: *Impérieux ! impérieux !*

Nous avions dépassé la Loge, qui était à cette époque le dernier relais de poste avant Vierzon. Zamore, qui n'avait pas ralenti un instant son allure, s'arrêta court et fit mine de se coucher. Je descendis et lui essuyai les naseaux avec mon mouchoir, qui fut aussitôt rempli de sang. Les clochers de

Vierzon se dressaient à peu de distance. Je regardai ma montre: nous avions gagné une heure sur le temps prévu par le comte. Je pouvais laisser respirer le noble animal. Je profitai de ce répit pour jeter les yeux sur le papier que m'avait remis mon maître. Il m'avait muni d'un petit appareil pour me procurer de la lumière.

« 1° A peu de distance de Vierzon, vous vous arrêterez cinq minutes pour arranger votre visage, car vous pouvez rencontrer dans cette ville quelque personne de connaissance. Si vous aviez à mettre Zamore en dépôt, prenez le nom de Jacques le Seuil, et dites que vous viendrez chercher votre cheval dans quinze jours. Payez d'avance sa nourriture.

» Vous prendrez connaissance du second paragraphe quand, les chevaux de poste étant attelés, vous remonterez dans le coupé. Faites que la nourrice ne sorte pas de la voiture et ne se laisse pas apercevoir à Vierzon ni ailleurs. »

Je recommandai donc à la Niçoise de s'enfermer, et, tirant Zamore par la bride, j'essayai de le faire marcher. Il s'y refusa. J'attendis encore quelques minutes; alors, il frappa du pied comme pour me dire qu'il voulait repartir, et je remontai sur le siége; l'hémorragie semblait arrêtée. Il reprit alors son trot admirable; seulement, il secouait la

tête, et, en me retournant, à la lueur du jour naissant, je voyais la trace de son sang sur la blancheur du chemin. Il arriva ainsi au relais, et, pendant qu'on le dételait, il tomba pour ne plus se relever.

— Votre cheval est mort, me cria-t-on.

Je ne puis dire l'impression que me causa cet incident prévu et le sentiment de douleur que j'éprouvai quand on ajouta :

— Une belle bête ! c'est malheureux.

Dix minutes après, n'ayant pas eu la peine de prendre et de laisser un nom quelconque, j'étais dans le coupé, et la voiture filait sur la route de Bourges. Je regardais l'enfant qui reposait tranquillement. Je ne répondais pas à la Niçoise, qui me parlait et que je n'entendais pas. Je me sentais tout à coup glacé et brisé. Je la priai de me laisser dormir une heure, et je dormis.

Au relais suivant, ayant consulté mes instructions, j'achetai des aliments pour nous. Il y avait dans la voiture un peu de linge pour l'enfant ; il m'était prescrit de lui fournir, ainsi qu'à la nourrice, tout ce qui serait nécessaire, mais de faire des emplettes fréquentes et de peu d'importance pour ne pas attirer l'attention. Je devais permettre à la nourrice de descendre de temps en temps et de marcher un peu, si elle en éprouvait le besoin ; dans les endroits habités, elle ne devait pas se laisser voir. Notre itinéraire par Bourges, Moulins, Roanne,

Lyon, etc., était tracé avec une exactitude et une netteté remarquables. Ce n'était pas là le travail d'un fou. Tout était minutieusement prévu, même les questions qu'on pouvait nous adresser et les réponses que nous devions faire.

XXIV

Dès que je fus assez remis de ma fatigue et de mon émotion pour causer avec la Niçoise, je vis que la pauvre femme avait été aussi bouleversée que moi, et j'eus à me défendre de ses reproches. Elle était avant tout en défiance de mon travestissement et ne consentit à me reconnaître que quand j'eus retiré ma perruque et mes favoris blonds.

— C'est égal, répétait-elle, vous m'avez fait faire une mauvaise action. Vous me disiez que je gagnerais beaucoup d'argent sans faire rien de mal; vous m'avez trompée ! Nous enlevons ce pauvre petit, et sa mère, qui n'en sait rien, ne l'aurait certainement pas souffert. Elle est bonne, cette dame, c'est un ange de douceur, et le mari a l'air d'un diable qui se moque de Dieu et des hommes. Il fait peur quand il vous regarde. Je n'ai pas osé lui résister hier quand il m'a dit d'aller à la

prairie. J'ai pourtant demandé pourquoi dans cet endroit-là, que l'on disait tout inondé ?

» — Pourquoi ? m'a-t-il répondu. *Pourquoi* est un mot qu'il ne faut pas me dire, ou notre contrat est rompu.

» J'ai fait ce qu'il voulait. J'ai suivi l'allée qui traverse la prairie ; c'était très-glissant, j'avais peur de tomber. J'ai été jusqu'à une cabane où il y avait des cygnes, et je suis revenue vite en passant par l'allée couverte, comme M. le comte me l'avait ordonné. Là, je l'ai trouvé qui m'attendait, et il m'a conduite dans son appartement, où il y avait de la lumière, parce que tout était fermé.

» — Je vous cache, me dit-il : ne bougez pas d'ici. Voici un sofa pour vous reposer, si vous voulez, ou pour faire dormir l'enfant. Dans cette armoire, vous trouverez de quoi manger.

» Il est sorti, et j'ai cru entendre remuer beaucoup dans la maison et marcher au dehors, comme si on me cherchait. A la nuit, M. le comte est revenu me dire de changer l'enfant avec des effets qui étaient dans une autre armoire. C'étaient des affaires beaucoup moins belles et pas marquées. Il a pris alors tout ce que l'enfant avait auparavant sur le corps et l'a fait brûler dans un grand feu. Puis il m'a dit de me tenir prête à le suivre quand il reviendrait, et, à neuf heures et demie du soir, il a reparu, m'a fait passer par un escalier qui tourne dans une tourelle, et, me soutenant pour

m'aider à marcher, car je tremblais et perdais la tête, il m'a conduite à ce bois où vous attendiez. Pourquoi tout cela? Je veux le savoir.

— Vous m'aviez juré, lui dis-je, de ne pas le demander.

— Je veux le savoir, ou, dès que je serai rendue chez nous, je fais ma déclaration au maire. Je ne veux pas me mettre une méchante affaire sur les bras.

J'eus beau donner à cette femme l'explication dont j'étais convenu avec M. le comte, elle ne voulait pas me croire, et je dus lui montrer la déclaration qu'il m'avait signée. Elle savait lire et parut se tranquilliser. Elle eut grand soin de l'enfant, et je l'aidai de mon mieux, assez inquiet au fond d'exposer un nouveau-né à une pareille course ininterrompue pendant quatre jours et quatre nuits. Il ne parut pas s'en apercevoir. Il restait tranquille comme s'il acceptait la vie dans n'importe quelles conditions. Il nous rendit le voyage plus facile et moins dangereux que je ne m'y étais attendu. La Niçoise, sauf la préoccupation du chagrin qu'elle causait à la véritable mère, était gaiement maternelle pour son nourrisson et ne se plaignait de rien. Elle avait une grande joie de revoir les oliviers grisâtres et les collines pierreuses de son pays. Elle me le vantait avec l'emphase méridionale. Selon elle, son village était le plus bel endroit de l'univers.

Le pays était beau, je dois le dire, mais le village était bien le plus affreux coupe-gorge que j'aie vu. C'était à trois lieues de Nice, dans la montagne, au pied des grandes Alpes. Il y faisait très-froid ; c'était perché sur un rocher en pain de sucre, d'où la vue était admirable ; mais, comme c'était un ancien domaine de templiers, fortifié et entouré de murailles ébréchées et de tours décrépites, une fois entré dans le bourg, on ne voyait plus qu'un amas de vieilles maisons se pressant contre le rocher en ruelles profondes, étroites et sombres. Pas un point d'où l'on pût apercevoir la mer et les montagnes ; on eût dit qu'au milieu d'une terre splendide et sous un ciel d'azur les anciens fondateurs de cette citadelle avaient résolu, pour n'être pas vus du dehors, de ne voir eux-mêmes que leur sordide demeure. La place, au centre du bourg, était toute bordée d'arcades basses et massives formant galerie, et les habitations placées au-dessous ne recevaient même pas la lumière du ciel. La Niçoise, qui demeurait par là, voulut en vain me faire convenir que cela ressemblait aux galeries du Palais-Royal.

Je pensai avec effroi à ce que ressentirait la comtesse de Flamarande, si elle pouvait voir l'affreuse prison où son fils entrait, au sortir de sa demeure soyeuse et parfumée ; mais je regardai les gamins maigres, bruns, agiles et forts, qui jouaient bruyamment sur ces pavés disjoints et faisaient

retentir de leurs voix énergiques les voûtes suintantes de misère et de tristesse.

— Ils vivent quand même, me disais-je, ils ont une vie intense et ardente. Ils sont plus forts et plus sains que le comte de Flamarande élevé dans le coton.

XXV

Je me présentai à la sœur de la nourrice comme un pasteur protestant qui, voyageant seul dans sa voiture de poste, avait rencontré une mère et son enfant très-fatigués à un relais de diligence. Je les avais pris par charité dans ma voiture, j'étais un homme évangélique. J'en avais au moins la mine, le costume et le langage.

La pauvre sœur de ma Niçoise ne savait comment me témoigner sa reconnaissance et son admiration. Ce fut bien autre chose quand, après avoir exploré le village, je trouvai une maisonnette plus propre et mieux aérée que la sienne, dont je payai d'avance le loyer — vraiment ce n'était pas cher ! — et où les deux sœurs me promirent de s'installer le lendemain. J'avais fait cette pauvre munificence de mon chef et à mon compte, car M. de Flamarande dans ses instructions n'avait pas prévu que je dusse me tant soucier du bien-être du

pauvre petit exilé. Moi, je pensais racheter ma complicité dans cette ténébreuse affaire en me préoccupant de Gaston, comme s'il eût dû porter un jour le nom de Flamarande et retrouver sa mère.

Le lendemain matin, ayant veillé à tout, tout prévu, et remis à la nourrice une somme assez ronde pour payer son silence, je remontai dans ma voiture, et, conformément aux derniers paragraphes de mes instructions, je pris la poste pour l'Italie et m'en allai louer et préparer une villa aux environs de Pérouse, sur les bords du beau lac de Trasimène. Là, je devais attendre l'arrivée de mes maîtres.

Tel fut l'accomplissement du projet hardi et bizarre que le comte avait formé d'ensevelir vivant le fils de sa femme et de le faire passer pour mort dans l'inondation de Sévines. J'avais jugé ce projet irréalisable, mais le succès dépassa de beaucoup mes prévisions, car des années devaient s'écouler avant que le secret fût éventé.

Trois semaines après mon installation au lac de Pérouse, je reçus une lettre qui m'annonçait l'arrivée du comte pour la fin de la semaine, et qui se terminait par ces mots : « Veillez à tout, conformément à mes instructions, derniers paragraphes. »

Je compris qu'il s'agissait de l'enfant, et je relus attentivement le thème relatif à mon départ de Sévines. Je devais ignorer absolument la disparition de l'enfant, puisqu'il était censé englouti par

les eaux le 16 mai à deux heures de l'après-midi et que j'avais quitté Sévines à midi ; j'avais été dépêché par M. le comte pour une rentrée importante qu'il avait à faire à Marseille et qui lui causait quelque inquiétude. Auparavant, j'avais été à la ferme de Montcarreau, où il y avait aussi de l'argent à toucher. Le fermier m'ayant fait attendre, je ne m'étais mis en route pour Marseille que le soir, et j'avais pris la poste après avoir, par l'ordre du comte, vendu en route le cheval dont il voulait se défaire. Enfin, à Marseille, j'étais censé avoir reçu de M. le comte une lettre qui m'ordonnait, aussitôt après avoir touché l'argent, de me rendre à Pérouse. Cette lettre n'entrant dans aucun détail, je devais ignorer absolument l'événement de Sévines et témoigner beaucoup d'étonnement et de consternation à Julie, la seule personne qui pût m'en parler, car elle était la seule qu'on dût mener à Pérouse. Quant à madame, il n'était pas probable qu'elle eût l'idée de m'interroger ; mais ma leçon était faite, je pouvais l'attendre de pied ferme.

De pied ferme ! oui, sans doute, j'avais pris déjà l'habitude du rôle impassible qui m'était imposé ; mais mon cœur m'étouffa quand je vis descendre de voiture cette femme si belle et si heureuse un mois auparavant. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Bien qu'elle n'eût pas fait de maladie grave en apprenant son malheur, elle dépérissait,

rongée par un chagrin lent et profond. Je pensai qu'elle venait là pour mourir, et M. de Flamarande me parut haïssable. La pensée me vint de tout révéler; mais j'étais trop avancé, trop compromis pour reculer si vite.

— Attendons, me disais-je. Si elle surmonte cette crise, il sera moins douloureux pour elle d'accepter un fait accompli que de savoir son fils banni et remis à des mains étrangères. Elle ne se résignerait sans doute pas à l'y laisser, et, l'obstination et la résolution de M. le comte étant données, qui sait ce qu'il n'imaginerait pas encore pour que l'enfant ne fût jamais retrouvé?

Je supportai donc l'épreuve quand madame, en me voyant venir à sa rencontre, me dit :

— Vous savez, Charles, ce qui m'est arrivé?

Elle n'attendit pas ma réponse, et ma figure seule lui exprima mon feint étonnement. Dès que je fus seul avec Julie et qu'elle eut répondu à mes premières questions, elle entra dans les détails que je brûlais de savoir.

XXVI

— C'est une désolation, me dit-elle, et je crois que madame n'y survivra pas. Quant à moi, j'en ferai une maladie, car de la voir pleurer le jour et la nuit..., oui, Charles, ses larmes ne tarissent pas; elles tombent sur son pain quand elle mange, elles inondent son oreiller quand elle dort. Monsieur lui parle, l'exhorte au courage; elle ne répond pas, elle n'essuie pas seulement ses yeux, dont les pleurs ont déjà creusé un sillon sur ses joues. Je ne croyais pas qu'une femme pût regretter comme cela un enfant de deux jours, qu'elle a à peine vu. Ce que c'est que la maternité! Dieu m'en préserve à tout jamais!

— *Amen*, Julie; mais vous ne me dites pas comment le malheur est arrivé.

— Qui peut le savoir? Personne ne le sait. Cette imbécile de nourrice que vous aviez procurée...

— Ce n'est pas moi. Je ne la connaissais pas, c'est M. le comte qui m'a donné l'ordre d'aller

la chercher à Orléans ; elle était retenue d'avance.

— Ah ! c'est possible. Il n'a dit à personne qui elle était et d'où elle sortait ; même cela inquiétait madame, et tout le monde était étonné autant qu'on peut l'être d'une bizarrerie de M. le comte, qui ne fait rien comme les autres... Tant il y a qu'elle a été à la prairie jusqu'à la cabane des cygnes, comme si cela pouvait intéresser un pauvre petit dont les yeux ne sont pas encore ouverts ! Sans doute qu'elle n'avait jamais vu de cygnes et qu'elle a cédé à une stupide curiosité ; elle y a été et elle n'en est pas revenue. On a vu la trace de ses pieds sur le sable, on l'appelait, on la cherchait partout, quand un jardinier a rapporté son châle et le petit bonnet de l'enfant que l'eau roulait sur le sable de l'allée. On a couru partout ; je crois que, pendant huit jours et huit nuits, on ne s'est pas arrêté un instant. M. le comte ne rentrait plus ; il allait partout, tantôt avec Joseph, le plus souvent seul, à cheval ou à pied ; sa figure restait tranquille, il n'ouvrait la bouche que pour donner des ordres. Il n'espérait rien, il voulait retrouver le corps ; il a fallu y renoncer. Quand quelqu'un se hasardait à lui marquer du chagrin ou de l'intérêt, il disait d'un ton brusque :

» — Ne me parlez pas.

» Quant à madame, elle nous accablait de questions et nous demandait son enfant d'une voix déchirante. On lui a fait croire qu'il ne fallait pas qu'il vînt dans sa chambre pendant qu'elle se-

rait sous le coup de la fièvre de lait; monsieur n'avait sans doute pas le courage de la tromper, c'est le docteur qui en était chargé. Enfin, lorsque cela n'a plus été possible, on a été forcé de lui avouer que le petit était malade et qu'on l'avait fait changer d'air, parce que l'humidité du rivage avec cette rivière débordée lui était contraire. Cela a pu se soutenir pendant quelques jours encore; mais, dès qu'elle a pu se lever, elle a voulu aller voir son enfant, et c'est le docteur qui s'est résigné à lui dire qu'il était mort d'une fluxion de poitrine. On lui a caché cette fin trop tragique de l'enfant noyé avec sa nourrice. Nous ne l'avons pas perdue de vue afin qu'elle n'entendît rien qui pût la lui apprendre, et elle n'en sait rien encore, car, aussitôt que le médecin l'a déclarée en état de partir, M. le comte nous a annoncé, à elle et à moi, qu'il nous menait en Italie pour distraire et guérir madame; mais il n'en viendra pas à bout : madame ne s'intéresse à rien, ne voit rien, ne pense à rien qu'à sa douleur; elle ne se plaint pas, elle se soumet à tout ce qu'on lui prescrit pour sa santé ; elle ne dit pas : « A quoi bon vivre? » mais elle se le dit à elle-même; c'est bien facile à voir, elle en mourra.

Malgré les prédictions de Julie et mes propres inquiétudes, madame se rétablit peu à peu, et même sa tristesse sembla se dissiper. Julie m'en apprit la cause. La comtesse, au bout de trois mois, était de nouveau enceinte et se reprenait à l'espoir d'être

mère. M. le comte en parut satisfait. Il montrait depuis l'événement de Sévines une étonnante égalité de caractère. L'Italie lui faisait du bien ; il semblait tout à fait guéri. Il chassait beaucoup sur les bords du lac, voyait peu sa femme en dehors des repas, mais la traitait avec plus de douceur qu'auparavant.

Il se rendit au désir qu'elle lui exprimait de faire ses couches en Italie. Leur villa n'était pas bien belle, je n'avais pu trouver mieux ; mais le site était admirable, l'air excellent, et rien ne rappelait le triste séjour de Sévines.

Un jour, M. le comte me parut de bonne humeur, et je me hasardai à lui demander la permission d'aller à Marseille, où j'avais affaire.

— C'est fort bien, me dit-il, je vous donne un mois de congé. Vous aurez le temps de vous informer de la santé de l'*autre* ; vous écrirez à la Niçoise, et vous saurez si elle ne manque de rien. Nous n'avons personne dans notre secret, il faut qu'elle ait tout intérêt à le garder.

Je ne confiai point à M. le comte que j'avais le projet d'aller à Nice et de voir par moi-même. J'avais un impérieux besoin de me préoccuper du pauvre enfant, j'en rêvais toutes les nuits ; j'étais comme un homme qui a un crime sur la conscience.

XXVII

J'allai donc à la forteresse des templiers, jouant toujours mon rôle de pasteur charitable, et je trouvai l'enfant superbe, les deux femmes heureuses. J'étais tout joyeux en retournant à Pérouse, il me semblait avoir reconquis le droit de soutenir le regard de madame.

Je trouvai un certain changement dans le ménage. M. le comte avait de grands égards pour sa femme, il craignait qu'elle ne s'ennuyât dans sa solitude de Trasimène, et s'apprêtait à lui faire passer l'hiver à Naples. Je ne pus me défendre de lui dire que je voyais avec satisfaction qu'il avait renoncé à son système de ressentiment.

— Oui, répondit-il, j'ai abrégé le temps des épreuves. Elle a expié par beaucoup de larmes ; c'est bien assez, le spectacle n'est pas réjouissant. Elle va me donner un héritier ; il m'en faut un, le mariage n'a pas d'autre but. Cette fois-ci, je suis sûr d'elle,

je ne l'ai pas perdue de vue. Je tiens à ce qu'elle ne soit ni triste ni malade, je lui dois des distractions.

On passa l'hiver à Naples après avoir visité Florence et Rome. Madame eut une très-heureuse grossesse. Au mois de mai 1842, juste un an après la naissance du premier Flamarande, il en naissait un second, beau et bien constitué comme l'autre. Madame avait demandé à retourner au lac de Pérouse ; elle aimait l'endroit et le climat. Monsieur ne lui avait pas refusé la joie de nourrir elle-même son second fils, Juste-Roger de Flamarande. Elle reporta sur son nouveau trésor l'ardent amour qu'elle avait conçu pour le premier ; elle ne le quitta pas un instant, et ne parut plus vivre que de sa vie. Dès lors, M. le comte fut tranquille et se dit que son but était rempli. Madame vécut si retirée, et cela volontairement, elle eut une conduite si exemplaire, on pourrait dire si édifiante, qu'il oublia le passé comme un mauvais rêve, et que son ménage parut un des plus heureux qu'on puisse imaginer.

Comme l'Italie était très-favorable à sa santé, il résolut d'y vivre plusieurs années. Il eût aimé à se fixer à Florence, mais madame préférait Pérouse, et il y loua un vieux palais, près de cette admirable place où tant de monuments étalent leur magnificence. Il y vit du monde et ne montra plus la moindre jalousie. On passait les étés au lac, ce

beau lac rose où Roger avait vu la lumière sous de plus heureux auspices que Gaston à Sévines.

Ce bonheur dura trois ans. Personne n'eût voulu croire qu'un drame poignant s'était accompli dans cet heureux intérieur. M. de Salcède était guéri et parti pour un voyage au long cours. Je voyais Gaston tous les ans : il grandissait, il était beau, il menait joyeuse vie avec les gamins de son âge. Il paraissait heureux, sa nourrice l'adorait, car il était doux et bon. J'avais donc l'esprit tranquille de ce côté-là, et je me disais qu'en voyant la comtesse si sage, si vertueuse, son mari repousserait ses propres soupçons et lui rendrait son premier-né.

J'essayai de l'y amener.

— Jamais ! me dit-il, oh ! cela, jamais ! Comment pouvez-vous avoir une pareille idée à présent que j'ai un vrai fils, un beau garçon qui est ma chair et mon sang, et qui, devant Dieu comme devant les hommes, a le droit de porter mon nom et de perpétuer ma race ? Quoi ! j'irais lui donner pour aîné, pour chef de famille, un problème, un objet de doute, de honte et de douleur? Non, non, jamais ! Je veux que le fils douteux vive dans l'ignorance de ses droits légaux, c'est-à-dire des droits illégitimes que la loi lui confère. Les ignorant, il ne les réclamera jamais.

— Jamais est un grand mot, monsieur le comte ! Le temps amène tant de choses imprévues !

— Celle-ci, reprit-il, est aussi sûre que peut l'être une chose humaine. Il s'agit seulement de la compléter, car nous sommes trois dans le secret, et la nourrice, n'étant plus nécessaire, est de trop dans nos affaires. L'enfant a maintenant trois ans, il est temps de l'isoler de cette famille que je lui ai provisoirement donnée. Vous allez partir pour le chercher, et vous le conduirez n'importe dans quel autre milieu, où vous vous arrangerez de façon qu'il arrive absolument inconnu et soit élevé en paysan ou en ouvrier, en homme du peuple enfin. Puisque vous vous intéressez à lui, faites que son éducation soit morale et qu'il ait le moyen de s'établir un jour dans l'humble condition que je lui assigne. Je fournirai l'argent nécessaire, mais que je n'entende plus jamais parler de lui, ou malheur à lui !

— Alors, répondis-je consterné, que M. le comte veuille bien me donner ses instructions écrites comme la première fois ; je m'y conformerai.

—Non, Charles, reprit-il de son ton le plus absolu. Plus d'instructions ! vous prendrez tout sur vous. Vous savez mes intentions, ma volonté inébranlable. Moi, j'ai une foi absolue en votre délicatesse. Vous ferez à l'enfant tout le bien possible dans la limite tracée, c'est-à-dire que ce Salcède sera peuple, élevé par le peuple, établi dans le peuple. Épargnez-lui la misère, le rachitisme, l'abaisse-

ment, mais non le travail ! Ne le gâtez pas, il deviendrait un bandit, car je compte ne lui donner jamais que le nécessaire. Allez, mon ami, débarrassez-moi de lui pour toujours et réclamez de ma gratitude tout ce que votre conscience vous autorisera à réclamer.

— Rien, monsieur le comte, oh ! rien, jamais pour cette affaire désolante ! Vous ne pouvez rien pour me soustraire au châtiment, si je suis découvert.

— Vous vous trompez : je peux vous autoriser à produire la déclaration que vous m'avez fait signer, et qui nous justifie l'un et l'autre. Je vous y autorise d'avance en cas de malheur; mais aucun malheur ne vous arrivera, et, j'en ai la certitude absolue, tout réussira !

— Vous ne pouvez pas l'avoir !...

— Je l'ai.

XXVIII

Avait-il encore fait quelque épreuve, quelque incantation mystique, comme celle qu'il avait fait subir à Gaston le lendemain de sa naissance? M. le comte ne doutait de rien, il était superstitieux. Moi qui ne croyais point à mon étoile, j'étais un trop pauvre sire pour en avoir une, je partis fort inquiet pour Nice, où j'espérais rencontrer la nourrice de Gaston le jour du marché. Je l'y trouvai en effet et lui commandai de partir pour Paris le surlendemain; moi, je m'y rendais à l'instant même; j'allais, muni de ses instructions et de ses pouvoirs, lui chercher son fils à Saint-Germain, et je le lui amènerais à la diligence, où elle devait se trouver à l'heure et au jour dits avec Gaston. Ainsi s'accomplit l'échange des deux enfants, comme il avait été convenu. Je remis à la Niçoise la somme de vingt mille francs pour s'établir aux environs de Paris, ainsi qu'elle en avait l'intention. Je pris

Gaston par la main, et, sans attendre que cette femme, partagée entre le chagrin de le quitter et la joie de retrouver son fils, eût pu l'informer de rien, je l'emmenai dans un fiacre.

Je pris grand soin de l'amuser, de le distraire et de le faire reposer pendant deux jours dans un domicile improvisé que je m'étais assuré dans un faubourg ; après quoi, je pris la diligence, et le conduisis secrètement à Flamarande.

Puisque j'avais carte blanche, j'avais fait mon plan. Je m'étais attaché à cet enfant, je tenais à ce qu'il fût heureux ; pour rien au monde, je ne l'eusse confié à de simples mercenaires. Je n'avais jamais rencontré de famille plus unie et plus honnête que celle de Michelin. De plus, je ne voyais pas de localité plus propre que le hameau perdu de Flamarande à ensevelir un secret. C'était une impasse de la montagne, impraticable ou peu s'en faut pour des gens civilisés. Madame de Montesparre, depuis le départ de M. de Salcède, dénoûment douloureux de ses espérances, avait pris Montesparre en dégoût. Elle n'y allait plus et parlait de le vendre. M. de Salcède, s'il revenait de ses lointaines pérégrinations, n'avait plus de raisons pour aller explorer les environs de Flamarande ; mais, eût-il dû y retourner et madame de Montesparre dût-elle encore lui donner asile dans son château, quel risque pouvaient-ils faire courir au secret de mon maître après les précautions que je comptais prendre ?

D'ailleurs ce qui me détermina principalement, ce fut l'espoir qu'avec le temps M. le comte reconnaîtrait son erreur et réparerait son injustice. Je voulais qu'en ce cas Gaston se trouvât sous sa main, et que, se conformant au texte de la déclaration que j'avais obtenue, le comte pût, sans révéler sa jalousie, dire à sa femme :

— J'ai voulu le faire élever en paysan pour lui assurer une forte constitution, et, prévoyant votre opposition, je vous l'ai soustrait; mais je ne l'ai point banni de la maison paternelle, il est dans ma terre, dans ma propriété, il est *chez moi*, élevé par des gens qui sont à moi. Je n'ai pas cessé de veiller sur lui.

Il était bien nécessaire, le cas échéant, que M. le comte pût parler ainsi à sa femme et à tout le monde. L'interprétation donnée ainsi par lui de sa conduite étonnerait sans doute de sa part, cependant elle étonnerait moins que de celle de tout autre. On le savait bizarre, et bien des gens le supposaient fou. Dans tous les cas, si quelque blâme pouvait l'atteindre, il n'était passible d'aucun recours judiciaire. Il avait usé de son autorité paternelle avec l'intention d'en user dans l'intérêt de son fils. J'avais obéi, moi, au chef de la famille; je pouvais faire constater les soins et les égards que j'avais eus pour l'enfant. Il n'était ni dans la catégorie des *abandonnés* ni dans celle des *recélés*. Il n'y avait pas *suppression d'état*. Son acte de nais-

sance était en règle. Celui de son décès n'existait pas plus que celui de sa nourrice, puisqu'on n'avait pu constater que la probabilité de leur mort.

L'installation à Flamarande me parut donc une trouvaille, une idée excellente, et je m'y rendis, résolu à confier l'enfant comme mon fils aux fermiers de M. le comte.

XXIX

Les choses tournèrent autrement que je ne l'avais prévu. J'avais pris la diligence sans autre mystère que celui de m'affubler de mon costume de pasteur protestant, qui, étant non pas un déguisement, mais un habillement quelconque, sérieux et décent, avait l'avantage de me servir partout et d'être improvisé n'importe où. Le véritable travestissement était celui de ma figure, que j'étais devenu très-habile à rendre méconnaissable. Je pouvais donc me présenter à Flamarande sans être reconnu pour le valet de chambre et l'homme de confiance de M. le comte. J'avais laissé à l'enfant le costume de villageois, qu'il portait à Nice. Il avait alors trois ans et trois mois, car nous étions en été. Il était très-grand pour son âge, et je pouvais facilement lui donner quatre ans. Il ne savait pas un mot de français et ne parlait que le patois méridional de sa montagne. Il n'y avait donc pas de risque qu'il pût

donner aux autres patoiseurs de Flamarande le moindre renseignement sur son propre compte. Il se passerait assez de temps avant qu'il pût s'entendre avec eux, pour lui faire oublier jusqu'à son nom, et encore ce nom n'était-il pas le sien. Je lui avais imposé celui d'*Espérance*. Il ne s'en connaissait pas d'autre.

J'approchais de Flamarande avec une grande impatience d'arriver. Mon petit Espérance n'était pas embarrassant ; je n'ai jamais connu d'enfant plus tranquille et plus doux. Il avait une santé excellente. Rien ne le fatiguait ni ne l'effrayait ; mais il avait plus de mémoire et d'attachement que je n'aurais voulu, et sa tristesse morne me rendait extrêmement malheureux. Il devait s'ennuyer beaucoup, ne comprenant rien et ne se faisant comprendre de personne, pas même de moi. Je devinais bien son idée fixe. Il me redemandait sa *mama*, c'est-à-dire sa Niçoise, tous les quarts d'heure. Je lui disais par gestes que nous allions la rejoindre. Il se résignait ; cependant il y avait dans ses beaux grands yeux une expression de détresse et d'effroi qui me déchirait le cœur. Je ne me donne pas pour plus sensible qu'un autre, mais une peine morale infligée à un enfant m'a toujours navré comme un fait hors nature.

J'avais pris à Aurillac, où nous avions quitté la diligence venant de Clermont, un cabriolet de louage pour deux jours, car je comptais arriver le soir à

Flamarande et repartir le lendemain matin. Je ne dissimulais pas Gaston, assis à mescôtés. Il devait passer pour mon fils.

Je n'avais pu trouver un bon cheval. Celui qui nous conduisait paraissait très-fatigué quand nous arrivâmes au cabaret de *la Violette*, situé au détour de la route, en face du chemin de Flamarande. Je n'avais pas dit au conducteur où j'allais précisément. J'avais annoncé une journée de six à huit lieues. L'habitude de compter par kilomètres n'était pas encore populaire dans les campagnes, et la lieue de pays était une mesure vague qui prêtait à contestation. Aussi, quand j'ordonnai à mon homme d'entrer dans la montagne, il discuta, prétendit avoir fait plus de dix lieues, et déclara que son cheval n'irait pas plus loin ce jour-là. Je pouvais très-bien coucher à *la Violette*, qui était là devant nous, un bon gîte, disait-il, bien qu'il ne payât pas de mine. Je m'y refusai, et pour avoir raison de sa résistance, je lui permis de faire reposer son cheval et de boire un verre de vin à *la Violette*, bien qu'il m'eût déjà fait faire à mi-chemin une halte de deux heures. Je demandai une tasse de lait pour Gaston. J'avais apporté des gâteaux, je le fis manger et m'armai de patience.

L'endroit était triste, un véritable désert de bruyères, sur un sol si tourmenté qu'on n'apercevait à perte de vue ni cabanes ni troupeaux. La route, n'étant, à vrai dire, qu'un chemin d'utilité commu-

nale, était peu fréquentée; nous n'avions, durant les deux dernières heures, rencontré qu'un muletier.

La nuit tombait, et mon automédon me questionnait sur le but de mon voyage. J'allais lui répondre quand je vis entrer le muletier, que nous avions devancé et dont la figure ne m'avait pas frappé.

— Ah! voilà Yvoine! s'écria notre hôte; sois le bienvenu, mon vieux, et assieds-toi là. Où donc vas-tu aujourd'hui?

Ce nom d'Yvoine réveilla mes souvenirs. C'était le montagnard que nous avions rencontré portant le bagage de M. de Salcède le jour où je le vis pour la première fois revenant à pied de Flamarande. Il avait rebroussé chemin avec nous, et avait accompagné le lendemain M. le comte à la chasse. Depuis il était venu à Montesparre apporter des plantes de montagne à Salcède, et se mettre à ses ordres pour de nouvelles excursions que Salcède, enchaîné par l'amour, avait toujours différées. Je connaissais donc très-bien Ambroise Yvoine, un brave homme faisant tous les petits métiers de la plaine à la montagne. Il me sembla qu'il me regardait avec attention, et je me sentis très-inquiet; mais, après quelque hésitation, il me parut absolument trompé par l'arrangement de ma figure, de ma voix et de mes manières. Il répondit à ses hôtes qu'il allait à la foire de Salers vendre trois mulets, et il demanda le gîte

pour la nuit. On lui apporta à souper. Il me regardait de temps en temps, mais il détournait les yeux comme par savoir-vivre quand je le regardais.

XXX

Bien qu'il ne me reconnût pas, sa présence me gênait un peu, et j'avais hâte de partir. Voyant que mon conducteur s'obstinait et que la promesse d'une augmentation de payement ne le décidait pas, — il ne voulait pas désobliger les cabaretiers de *la Violette*, qui comptaient bien me garder la nuit, — je pris mon parti, et, l'emmenant dehors, je lui payai sa journée en lui déclarant que je n'avais plus besoin de lui. Il exigea la journée du lendemain qu'il emploierait à rentrer chez lui. Je la lui payai également et je le quittai sans lui dire où j'allais, mais en lui laissant croire que je me rendais à Lascelle, qui est un hameau plus rapproché que Flamarande et qui est un peu plus fréquenté.

Lorsque je fus hors de sa vue, je m'outillai pour porter Gaston et mon petit paquet sans trop de gêne. L'enfant marcha assez longtemps; mais, quand

la nuit fut tout à fait venue, il s'endormit en marchant comme si un ressort se fût détendu à l'heure dite. Je le pris dans mes bras. Il était lourd comme un enfant qui dort; mais j'étais encore jeune et assez robuste, la nuit était pure et fraîche. En n'allant pas trop vite, je ne me fatiguai pas beaucoup.

Pourtant je vis avec plaisir le donjon se dessiner en blancheur vague sur les noires montagnes qui l'entouraient. Je m'arrêtai pour souffler. Il pouvait être dix heures. J'avais encore dix minutes à monter, c'était le plus rude du chemin. Je me hâtai, je savais que les fermiers se couchaient de bonne heure comme tous les paysans habitués à se lever avant le jour. J'étais essoufflé et en nage quand je gagnai la porte de la ferme; elle était fermée au cadenas, je frappai en vain. Réveiller des paysans dans leur premier sommeil, c'est la chose impossible. Et puis il y a chez presque tous la pensée qu'un voyageur nocturne ne peut être qu'un malfaiteur, qu'un événement nocturne ne peut être qu'une fâcheuse affaire dont il est bon de ne pas se mêler, et que l'honnête homme couché dans son lit ne doit pas s'éveiller pour quelqu'un qu'il ne connaît pas ou pour quelque chose qu'il ne sait pas.

J'aurais facilement escaladé la porte si j'eusse été seul, mais je ne voulais pas compromettre Gaston dans cette aventure, et d'ailleurs les chiens, qui aboyaient faiblement et comme pour l'acquit de

leur conscience, eussent pu me faire un mauvais parti en me voyant forcer l'entrée.

Le pauvre petit s'était éveillé, et, assis par terre, il attendait avec la patience qui lui était naturelle qu'il plût à la Providence de lui accorder un lit. Il me faisait de la peine, son caractère ou son tempérament rendait si faciles les hasards auxquels je confiais son existence que je lui en étais reconnaissant, et me prenais à l'aimer comme s'il m'eût appartenu.

Au milieu de mes perplexités et voyant qu'au bout d'un bon quart d'heure personne ne venait m'ouvrir, j'eus l'idée de faire le tour des bâtiments pour tenter quelque autre entrée, et, reprenant l'enfant dans mes bras, je longeai les murs jusqu'à ce que j'eusse rencontré une porte basse qui se trouva ouverte à demi. Je la poussai et pénétrai dans une ancienne poterne où donnaient les portes des étables. J'entrai dans celle des vaches, et, voyant au fond une crèche vide avec un tas d'herbes sèches à côté, j'y fis vite un lit provisoire pour Gaston, je l'enveloppai de mon pardessus et de mes foulards, et, désormais tranquille sur son compte, je me disposai à frapper plus près de l'oreille des fermiers, c'est-à-dire à la porte du pavillon qu'ils habitaient.

Mais il fallait braver deux grands chiens de montagne, et ils me firent un si mauvais accueil, que je rentrai vite dans l'étable en leur fermant la

porte au nez. J'étais las, je me jetai sur la litière fraîche et je dormis environ deux heures, avec la préoccupation de ne pas être aperçu et pris à première vue pour un voleur. Le jour ne paraissait pas encore, j'essayai inutilement de me rendormir. Je n'étais pas dans une situation à avoir l'esprit bien tranquille, quoique ma conscience ne me reprochât rien, lorsque je pouvais lui donner de bonnes raisons. Dans le sommeil, n'étant plus aux prises qu'avec mon imagination, elle condamnait ma conduite sous forme de rêves extravagants et pénibles. Je me sentais plutôt surexcité que fatigué, et je me mis à repasser dans mon esprit le rôle que j'allais jouer et le thème que je m'étais préparé.

J'étais encore incertain sur un point essentiel. Devais-je me faire reconnaître pour l'homme attaché au comte de Flamarande, ou, déguisé d'accent et de visage, apparaître comme un étranger? Dans le cas où Gaston ne serait jamais accepté par le comte, c'était trahir une partie de son secret que de me donner pour le père d'un enfant né dans sa maison, pour ainsi dire, et, en admettant qu'il dût pardonner, mieux valait laisser croire qu'il s'intéressait jusqu'à un certain point au fils de son fidèle serviteur.

Tout à coup une idée malheureuse, mais que je crus la meilleure, par la raison qu'elle était autre, traversa mes irrésolutions. Le hasard m'amenait

à une situation imprévue, ne devais-je pas en profiter? Je me trouvais là à l'insu de tous; je pouvais, sans danger pour l'enfant, le laisser trouver par les Michelin, qui viendraient certainement au point du jour aux étables. Il faisait encore nuit; comme j'étais arrivé et entré sans rencontrer personne, je pouvais me retirer, m'en aller par le chemin de Montesparre, que je connaissais, et ne laisser aucune trace de mon passage, autre que l'enfant, qui ne savait pas mon nom et n'était pas en état de donner le moindre renseignement sur moi et sur lui-même.

XXXI

J'avais à craindre pourtant que les Michelin ne voulussent pas se charger de Gaston tout de suite par pure charité et sans faire de démarches pour le restituer à quelqu'un. Écrire me paraissait dangereux; d'ailleurs, je n'avais rien pour écrire et il faisait nuit. Je m'avisai d'attacher un billet de mille francs au chapeau de Gaston, me réservant de régulariser plus tard ses moyens d'existence. Puis je m'approchai de lui et l'embrassai tendrement sans qu'il se réveillât.

Trois heures après, j'étais en vue de Montesparre. Je prenais une petite diligence qui passait et qui me conduisit à une ville peu éloignée. Je m'y reposai, et, grâce à une autre diligence, je repris la route de Paris, d'où j'écrivis aux Michelin que, par l'ordre de M. le comte, je me rendais chez eux pour régler l'année et aviser aux réparations nécessaires. En même temps, je leur écrivis, avec une

écriture bien contrefaite, une autre lettre que je mis à un autre bureau de poste, et qui contenait ces mots :

« L'enfant que vous avez trouvé dans la crèche n'est pas dans la misère. Élevez-le comme un des vôtres et ne faites aucune démarche pour connaître ses parents ; ils veilleront sur lui, et, si vous êtes prudents, si vous n'avez pas et ne faites pas naître d'inutiles curiosités, vous recevrez tous les ans, jusqu'à sa majorité, la même somme que celle que vous avez trouvée sur lui. Moitié de cette somme annuelle vous sera attribuée pour les soins que vous prendrez de lui. L'autre moitié servira à payer son entretien et sa première éducation. On exige qu'elle soit en tout semblable à celle de vos enfants. »

Ces deux lettres expédiées, je me disposai à repartir pour Flamarande. J'eusse préféré n'y pas retourner si tôt ; mais, tout en ayant décidé de n'avoir rien de commun avec l'aventure de la crèche, j'étais impatient de savoir si mon cher petit *Espérance* était bien accueilli et bien soigné.

Je trouvai les Michelin dans la joie. La bru, accouchée depuis quinze jours, revenait de l'église, où elle avait été faire ses relevailles. Je me gardai bien de questionner, et, dès que je vis paraître Gaston endimanché comme les autres, avec des primevères sauvages et des rubans à son chapeau, je demandai si c'était un parent de la famille.

— C'est notre enfant, me répondit Michelin fils, c'est le bon Dieu qui nous l'a envoyé comme par miracle; mais c'est une histoire que je ne confie pas à tout le monde et que je vous dirai comme je la dirais à M. le comte, s'il me demandait la vérité. Je veux qu'il sache ce qui en est, parce que, s'il nous blâmait de garder ce petit, nous nous mettrions à la recherche de ses parents.

— Qu'est-ce que cela peut faire à M. le comte que vous éleviez un enfant de plus ou de moins? Vous êtes le maître dans votre famille, monsieur ne se mêle pas de vos affaires. Il n'est pas sûr qu'il revienne jamais ici. Si vous voulez qu'il ne sache pas ce que c'est que cet enfant, je n'ai pas de raisons pour lui en parler, et, d'ailleurs, vous n'êtes pas obligé de me le dire.

— Je ne vous le dirai pas, monsieur Charles, reprit Michelin, je ne saurais, car l'enfant m'est inconnu; mais voici l'histoire. — « Ma chrétienne de femme, étant sur son terme, priait soir et matin la bonne Vierge de lui donner un garçon, parce que, — nous sommes contents d'avoir des filles, — cependant nous serions encore plus contents d'avoir un homme pour conserver *le nom et le rang* de la famille,... si bien que ma femme avait mis au-dessus de son lit une petite image de la naissance du bon Jésus dans la crèche, et elle avait bon espoir.

» Il y a aujourd'hui quinze jours, elle entra en

mal d'enfant sur les dix heures du soir, et je m'en allai par la porte de derrière chercher la sage-femme. Toute la nuit, on a attendu la délivrance; mais, comme ça ne se décidait pas, j'ai été ouvrir l'étable pour envoyer les bêtes à la pâture, et, devinez ce que je trouve dans la crèche? un petit d'environ quatre ans, beau comme un diamant, fort comme un taureau, couché là comme un agneau dans la litière et dormant comme chez lui. Je m'étonne, je le regarde, je lui parle, il s'éveille, me sourit et m'embrasse.

» — Oh! ma foi, que je dis, celui-là est ce qu'il m'aurait fallu pour être tout à fait content! Le malheur est que je vas trouver par là son père ou sa mère, des passants fatigués qui auront trouvé la porte ouverte et qui dorment aussi quelque part dans mon fourrage.

» Je cherche, j'appelle, je tourne et retourne, je ne trouve rien ni personne. Je reviens à l'enfant, je lui parle, il ne répond pas.

» — Peut-être qu'il est sourd-muet, que je pense.

» Je le regarde encore. Je vois à son chapeau un billet de banque de mille francs.

» — Oh! oh! ça n'est pas un pauvre! Qui diable peut vouloir abandonner un enfant si beau?

» Je le prends, je le porte à la maison. J'arrive juste au moment où ma Suzanne venait de me donner encore une petite.

» — Tout va bien, que je lui dis, voilà un mari pour ta fille. Tu demandais un garçon au bon Dieu, il a mis un petit Jésus dans ma crèche. Si on nous le réclame, voilà de l'argent qu'il faudra rendre. Si on nous le laisse, ma foi ! Dieu nous l'a donné, que sa volonté soit faite ! »

XXXII

Je feignis beaucoup d'étonnement et fis mille questions pour voir comment Michelin y répondrait.

— Si je savais quelque chose, reprit-il, je vous le dirais sous le sceau du secret, car vous êtes homme de bon conseil et vous représentez notre maître ; mais je n'ai rien à confier, je ne me doute absolument de rien ; personne n'y comprend goutte. On n'a pas vu ici la figure d'un étranger depuis plus de deux mois. J'ai eu l'idée d'aller hors de chez nous pour savoir si on avait vu passer du monde avec un enfant de trois ou quatre ans sur le chemin de *la Violette* ou sur celui de Montesparre ; mais, à vous dire la vérité, je ne souhaitais pas beaucoup m'informer. Si j'avais retrouvé les parents, ils eussent repris le petit, et j'avais intérêt et plaisir à le garder. Bien m'en a pris de ne pas être trop curieux, car il y a quatre jours j'ai reçu une lettre que je vas vous faire lire.

Ici, Michelin me montra la lettre que je lui avais écrite, et moi, voulant connaître à fond ses intentions, je lui demandai si la somme promise lui paraissait suffisante pour qu'il se chargeât d'un enfant infirme.

— D'abord, répondit-il, l'enfant n'est ni muet ni sourd. Il parle un langage que nous n'entendons point du tout, mais il commence à gazouiller des mots que nous lui apprenons, et il apprendra peu à peu, car il a de l'esprit. Seulement, il est encore triste et pleure de temps en temps en réclamant sa *mama*. Il a donc une mère, et nous voyons bien, à l'argent qu'elle donne et qu'elle promet, qu'il n'est point abandonné. Nous avons tout intérêt à le rendre heureux et à le garder longtemps, car, dans nos pays, où l'on fait si peu de dépense pour vivre, la pension qu'on annonce est une fortune pour lui et pour nous.

— Si on vous tient parole ? Ne craignez-vous pas que le billet de mille francs ne soit tout le bénéfice que vous aurez ?

— Il en sera ce que Dieu voudra, monsieur Charles. Si l'argent n'arrive pas, nous ferons notre possible pour découvrir les parents ou les tuteurs, c'est notre devoir ; mais, si nous ne découvrons rien, eh bien, nous sommes des gens à qui, de père en fils, on n'a rien eu à reprocher. Nous garderons l'enfant, nous l'élèverons comme s'il était à nous, et, l'âge venu, s'il est bon sujet,

nous l'établirons du mieux que nous pourrons.

Michelin ne se vantait pas, il était homme d'un suprême bon sens, charitable et juste. Ce n'était plus tout à fait un paysan ; son père lui avait fait donner une certaine éducation, il savait lire, écrire et compter passablement. Il avait quelques notions d'histoire et de géographie ; sa moralité m'était bien connue. Il aimait l'argent, mais l'argent bien acquis. J'étais sûr qu'il ferait les choses en conscience. Sa femme était douce et propre. Je ne pouvais rien souhaiter de mieux pour Gaston.

Je demandai comment il s'appelait.

— Il n'a pas su nous le dire, répondit Michelin, car il ne comprend pas nos questions. Nous lui avons donné le nom qui nous est venu.

— Quel nom ?

— Espérance, et c'est peut-être le sien, car il l'a entendu tout de suite.

Je dissimulai un mouvement de surprise. Ce n'était pourtant pas le hasard seul qui, deux fois de suite, baptisait ainsi l'enfant condamné par son père. La sollicitude ou la pitié des autres venait naturellement lui promettre le retour de tous les biens dont on l'avait frustré. Je ne craignais pas que l'enfant me reconnût, puisqu'il ne m'avait vu que déguisé. Je lui parlai donc, mais il me regarda avec une fixité qui m'épouvanta ; puis, sautant sur mes genoux, il se mit à jouer avec les breloques de ma montre, comme il l'avait fait dans

le voyage de Paris à Flamarande. Pour un limier de police, c'eût été un indice important; les paysans qui m'entouraient n'en cherchèrent pas si long, et je pus jouer avec les enfants, car les petites Michelin se mirent de la partie, et ma montre à répétition courut ce jour-là de graves dangers.

Michelin fils avait de l'amitié pour moi. Il me fit une demande à laquelle je ne crus pas devoir me refuser. Sa dernière petite fille n'était pas baptisée encore. On avait compté sur un vieux parent malade qui venait de mourir, et on me priait de le remplacer en devenant le parrain de l'enfant. On fit donc le baptême le lendemain, j'eus pour commère l'aînée des sœurs de l'enfant, grave personne âgée de six ans. On donna en mon honneur le nom de Charlotte à ma filleule.

XXIII

Au dîner qui suivit la cérémonie, nous eûmes un convive inattendu qui me causa quelque trouble. Ce fut Yvoine ou Ambroise, car on l'appelait de ces deux noms, qui venait acheter le bétail de rebut pour en spéculer, comme c'était son état et son habitude. Quoique fin maquignon, il avait une véritable honnêteté relative. On l'aimait à la ferme, on le recevait avec amitié. Je dus soutenir son regard interrogateur, qui me parut singulièrement pénétrant, et qui n'était peut-être qu'un affaiblissement de la vue dont il voulait avoir raison ; pourtant il chassait encore et lisait les textes les plus fins dans les almanachs. Je lui parlai sans affectation et lui demandai s'il avait des nouvelles de son ancien ami le marquis de Salcède.

— Ma foi, non, répondit-il ; on a dit à Montesparre, l'an dernier, qu'il était mort à l'étranger ; je ne sais pas ce qui en est.

— Vous devriez le regretter. Il vous payait bien et vous employait souvent?

Yvoine ne parut pas entendre; il pensait à la vache que Michelin voulait lui vendre, et il lui parlait avec animation du prix des bêtes à la dernière foire de Salers. Je l'observai attentivement, et, voyant qu'il ne s'intéressait à rien autre chose, qu'il ne faisait même pas attention à Espérance. qu'il eût fort bien pu reconnaître, je me rassurai et m'applaudis d'avoir affaire à des gens si peu observateurs ou si peu curieux.

Un mince accident changea le cours de l'interminable discussion établie entre Michelin et Yvoine à propos de la vache borgne qui faisait l'objet du litige. Une des petites filles rentra en apportant une poule qu'une pierre détachée du donjon venait d'écraser à deux pas d'elle. Suzanne Michelin s'apitoya un peu sur la poule; puis, s'adressant à moi, elle se plaignit du danger continuel que cette ruine faisait courir à ses enfants.

— Les pierres pleuvent de là, me dit-elle, et il y a des endroits où nous n'osons plus aller; mais comment tenir des enfants qui ne font que ce qui leur est défendu?

Michelin appuya le dire de sa femme et me pria d'informer M. le comte.

— Le donjon est bien solide, dit-il, et durera plus longtemps que nous tous. Il n'y a que le couronnement qui s'en va, et, tant qu'il y aura un ma-

chicoulis, il y aura du danger pour nous. Ce ne serait pas une grosse dépense d'enlever le tout, et d'y mettre un toit de tuiles ou de chaume.

— Non, dit Yvoine, pour un billet de douze cents francs, je m'en chargerais bien, et on pourrait serrer des récoltes dans ce grand bâtiment qui ne vous sert à rien qu'à tuer vos poules. Voyons, monsieur Charles, il paraît que vous avez pouvoir pour tout faire dans les propriétés de M. le comte, faites marché avec moi, donnez-moi la préférence.

— Vous êtes donc maçon aussi, maître Yvoine ?

— Et charpentier, monsieur Charles ; je suis tout, je m'entends à tout pour gagner ma vie.

— Je ne puis prendre sur moi de porter une dépense de douze cents francs au compte du maître sans l'avoir consulté.

— Moi, dit Michelin, je crois que ni M. le comte ni madame la comtesse ne souffriront qu'on ôte les machicoulis.

— Pour ce qu'ils en font ! dit Yvoine.

— N'importe, reprit le vieux Michelin, mon fils a raison ; les seigneurs d'aujourd'hui ne vivent plus comme ceux d'autrefois, mais ils tiennent à leurs vieux châteaux, et une tour sans machicoulis, ça n'a plus l'air de rien.

— Eh bien, dit Ambroise, ne faisons pas de toit et n'utilisons pas le donjon ; mais réparons-le pour que vous ne viviez plus dans le danger. Avec cinq cents francs, je me charge non pas de remettre ce qui

manque, mais de faire tenir ce qui reste. J'ai mon cousin le maçon qui travaillera ça pour le mieux.

Quand Yvoine flairait un marché quelconque, il était ardent et tenace. Il voulut absolument m'engager à faire affaire avec lui et je fus forcé de lui dire que j'en parlerais à M. le comte.

— Laisse donc M. Charles tranquille, lui dit Michelin. Tu es fou de croire que M. le comte voudra dépenser quoi que ce soit pour une ruine où il est venu une fois, et où il ne reviendra sans doute jamais.

— Eh bien, reprit Ambroise avec feu, s'il est indifférent à M. le comte que vous soyez écrasés par les ruines de son manoir, cela vous fait quelque chose à vous autres. Écoutez, père Michelin, chef de la famille, vous n'avez pas l'intention de faire estropier votre monde. Donnez-moi le droit d'habiter le donjon pour le restant de mes jours, et je le répare à mon compte sans qu'il vous en coûte un sou.

— Voilà une drôle d'idée, répondit le vieillard. Tu demeurerais quelque part, toi ?

— Je suis las de vivre sur les chemins et de coucher souvent à la fraîche étoile. Me voilà vieux, sans famille, et je n'en suis pas à demander l'aumône. Laissez-moi demeurer auprès de vous. Je payerai mon loyer en tenant la tour en bon état de réparation, et, pour la nourriture, je vous fournirai plus de gibier que vous n'en pourrez manger.

— Si j'étais le maître, reprit le vieux Michelin, je ne dirais pas non : tu es un bon vieux diable, et tu ne nous gênerais point ; mais je ne sais pas si j'ai le droit de louer un des bâtiments du château.

— M. Charles est là pour vous le dire, repartit maître Yvoine.

— Vous avez parfaitement le droit, dis-je à Michelin, de sous-louer les bâtiments inutiles à votre exploitation, surtout à un honnête homme comme Yvoine.

XXXIV

— Merci, monsieur Charles, dit le maquignon en me regardant de cet air qui lui était particulier, moitié amical, moitié ironique, et que j'interprétais selon l'impression qu'il faisait sur moi.

Cette fois, il me sembla que son regard et l'accent de sa voix signifiaient : « A charge de revanche ! »

En ce moment, Espérance, poussé par les autres enfants, qui jouaient bruyamment autour de nous, vint tomber, le corps en avant, sur les genoux d'Yvoine.

— Eh ! eh ! dit celui-ci en le prenant et l'asseyant sur lui, te voilà, petit voyageur ? Je te connais déjà, je t'ai vu à *la Violette !*

— Vous connaissez cet enfant ? lui dis-je. Vous êtes plus avancé que tous les gens d'ici. Personne n'a pu me dire qui il est et d'où il vient.

— Je vous le dirai, moi, reprit Yvoine à voix basse, mais dans le pertuis de l'oreille, car les Mi-

chelin n'aiment pas qu'on parle de ça et n'iront jamais aux informations, soyez-en sûr.

— Ce serait donc un secret de leur famille ?

— Point. Ils ne savent pas d'où sort le petit ; mais je gage qu'ils sont bien payés pour en prendre soin, car ils y tiennent et ne le laissent pas courir dans la montagne. Ils ont crainte qu'il ne leur soit volé et que d'autres n'en aient le profit.

J'écoutais d'un air d'indifférence, mais avec des battements de cœur.

— Vous prétendez le connaître ? dis-je à Yvoine en lui remplissant son verre.

Il l'avala d'un trait, en homme qui ne craint pas de parler plus qu'il ne veut, et, sans répondre, il regarda Gaston attentivement après lui avoir levé la tête ; puis il l'embrassa en couvrant cette petite figure de son épaisse barbe grise, hérissée comme le dos d'un sanglier en colère.

— Il est gentil, pas vrai ? me dit-il en se retournant vers moi avec son air moitié bienveillant, moitié malicieux.

— Très-gentil, répondis-je, et... vous le connaissez ?

— Je le connais, comme vous le connaissez vous-même.

— Moi ? mais je ne le connais pas !

— Eh bien, regardez-le, et vous le connaîtrez. Ça d'abord... ces mains-là, et ces petits pieds, ça n'est pas de notre race, à nous autres, c'est de la

race du Midi, c'est le soleil du Midi qui a rougi le cou et les oreilles. Notre soleil, à nous, mord bien quand il s'y met ; seulement, il ne dore pas, il noircit. Et puis voyez les yeux de ce petit-là ! Ça n'est pas les yeux d'un paysan, ça ne s'étonne de rien et ça a l'air de penser au-dessus de son âge. C'est le fils d'un monsieur très comme il faut, qu'au premier moment j'ai pris pour vous, monsieur Charles.

— Pour moi, Yvoine ?

— Pour vous. Et demandez-moi pourquoi, je n'en sais rien. Il ne vous ressemblait pas plus que je ne vous ressemble. Je ne sais pas du tout pourquoi j'ai pensé à vous en le voyant, et puis j'ai vu que ce n'était ni votre âge ni votre manière de parler.

— Comment donc était-il, ce monsieur si *comme il faut ?*

— Ah ! oui-dà, non ! je ne vous le ferai pas connaître. Je suis l'ami des Michelin, et me voilà de leur secret par conséquent.

— Mais vous savez d'où il venait ?

— Il venait d'Aurillac, voilà tout ce que j'en sais, et je le saurai quand je voudrai.

— En vérité ? vous êtes un habile homme !

— Pas plus que vous ; mais je roule comme un vieux caillou sur les chemins, et je tâche de comprendre ce que je vois.

— Vous avez voyagé, puisque vous connaissez le soleil du Midi ?

— J'ai été soldat, j'ai fait des campagnes en Afrique. Revenu au pays, j'ai exercé trente-six métiers, au loin et auprès.

— Vous savez peut-être le patois ou la langue que parle cet enfant ? Essayez donc de le faire causer.

— J'ai essayé, je n'y ai rien compris ; puis je le comprendrais que je n'en dirais rien.

— Pourquoi, Yvoine ?

— Parce que je ne suis pas bavard, voilà tout. Mais la nuit vient, et Michelin m'attend pour me montrer sa vache borgne. Au revoir, et votre serviteur, monsieur Charles.

Il se leva en emportant Espérance sur son épaule, et il me laissa en proie à de graves perplexités. Était-ce là un homme capable de pénétrer un secret comme celui de M. de Flamarande, et dont il fallait acheter le silence en lui faisant quelque feinte ouverture ? C'était beaucoup risquer avec un paysan qui était peut-être plus facétieux que malin.

XXXV

Je partis sans l'avoir revu, et je me rendis de nouveau à Paris, où M. le comte, devant revenir passer l'hiver avec sa famille, m'avait dit de l'attendre tout en m'occupant des réparations à faire à son hôtel. Il tenait beaucoup, en quittant l'Italie, à ne pas habiter une maison froide, et le système de chauffage à l'hôtel était à changer entièrement. Cela dura plus que je n'eusse souhaité, et je ne pus écrire que tout était prêt et fonctionnait bien avant la fin de décembre.

A ce moment, désireux de reconnaître l'hospitalité des Michelin et d'avoir des nouvelles de mon petit Espérance, je fis emplette de divers cadeaux pour la famille et les expédiai francs de port à Flamarande. Tout en faisant la plus belle part à ma petite commère, je n'avais pas oublié l'enfant de la crèche, et j'attendais avec impatience un accusé de réception, lorsque je reçus une lettre d'une bonne

écriture et d'une orthographe passable signée Ambroise. Yvoine se trouvant à la ferme à la réception de mon envoi, il avait été chargé de m'écrire au nom de la famille et de me remercier. La maison était très-préoccupée de la mort récente du vieux fermier, qui était fort aimé et fort regretté des siens. Les enfants se portaient bien, ma filleule était superbe, ma commère florissante, et le petit Espérance commençait à rire et à jaser en français. « C'est un enfant charmant, disait Yvoine, et tout le monde l'aime beaucoup. Il paraît avoir oublié son pays et ses parents, car il n'est plus triste et ne pleure jamais. »

J'expédiai aussitôt à Yvoine une belle pipe montée en argent, et je lui écrivis pour le remercier de sa lettre. Je le priais de me donner souvent des nouvelles de ma filleule et de la famille, sans oublier le petit étranger. Involontairement je traitais Yvoine en ami. Je sentais en lui un aide ou un adversaire, et sans me rendre compte de ce que je pouvais avoir à craindre, je songeais à lui avec une préoccupation vague mais constante.

M. le comte arriva le 10 janvier, avec madame et le petit Roger, que je n'avais pas vu depuis six mois et qui devenait merveilleusement beau, moins beau pourtant, à mon sens, que Gaston. Ces deux enfants ne se ressemblaient sous aucun rapport. Roger était blond, il avait les traits purs et l'air de douceur de sa mère. Gaston ne ressemblait

qu'à lui-même. Il était brun, et appartenait aussi bien au type de M. de Flamarande qu'à celui du marquis de Salcède. Ses traits étaient moins réguliers que ceux de Roger, mais il avait des yeux et un regard que je n'ai vus qu'à lui.

M. le comte était guéri, et ses intérêts exigeaient son retour en France. Comme madame regrettait l'Italie, il lui promettait d'y garder un pied-à-terre afin de l'y conduire aussi souvent que possible. Ce n'est pas que la comtesse montrât de la répugnance à revoir Paris et le monde, mais elle craignait que son fils ne fût éprouvé par ce changement de climat. Il ne le fut pas sérieusement. Pourtant elle demanda à son mari et obtint la permission de vivre très-sédentaire et de ne voir ses amis que le soir, chez elle; elle n'était heureuse et gaie qu'avec son fils, le reste ne l'intéressait pas. Aucune coquetterie ; ses belles robes et ses splendides joyaux voyaient rarement le jour. Elle recevait le jeudi dans l'après-midi, et, ce jour-là, on retenait les intimes pour dîner. Le dimanche, on faisait des invitations, et les salons étaient ouverts le soir. Le reste du temps, madame sortait pour promener Roger ou jouait avec lui dans ses appartements. Quand il dormait, elle étudiait les différentes méthodes pour sa première éducation. M. le comte faisait quelques visites, montait à cheval, ou s'enfermait avec moi dans son cabinet pour lire des livres nouveaux et les journaux.

Ainsi, malgré la brillante fortune et la grande existence de M. le comte, nous avions des occupations tranquilles et sérieuses. J'étais trop dans les affaires de M. le comte pour ne pas savoir qu'il avait beaucoup entamé son capital avant son mariage, et qu'il ne se trouverait au pair de son revenu qu'en vendant une de ses terres. Il en était question, et je le voyais avec chagrin s'obstiner à garder Sévines, qui était triste par lui-même et ne pouvait rappeler à madame que des souvenirs douloureux. Lorsque je le pressais de prendre un parti plutôt que de payer des intérêts en pure perte, il alléguait que sa dépense n'était pas considérable.

—Madame de Flamarande a une grande qualité, me dit-il un jour; elle n'est pas mondaine, elle n'a pas la passion des bijoux et des chiffons. Je ne connais pas de femme dans sa position qui dépense moins. Quand je l'ai épousée, on a dit qu'elle me ruinerait, et on s'est grandement trompé.

Je saisis avec empressement cette occasion de faire l'éloge de madame Rolande, et le fis avec une vivacité qui frappa M. le comte.

— Dieu me pardonne, Charles, dit-il avec son rire le plus lugubre, vous vous montez la tête ! Moi qui vous croyais si calme !

J'étais monté en effet. Je donnai un libre cours à mon effusion.

— Non, monsieur le comte, m'écriai-je, je ne suis plus calme; vous avez tué mon repos, vous

avez à jamais troublé mon sommeil. Oh! vous pouvez bien me regarder avec votre œil terrible, vous pouvez lire jusqu'au fond de mon cœur, vous n'y trouverez qu'un amer chagrin, celui que je me flattais de ne jamais connaître, le remords d'une faute.

— Pourquoi ne pas dire un crime? reprit M. le comte avec ironie.

— Je ne dirai pas un crime, répondis-je avec feu; je dirai le mot vrai, une lâcheté! Oui, vous m'avez fait commettre une lâcheté! Je vous suis si dévoué que, si vous m'eussiez ordonné d'aller étrangler M. de Salcède, je n'aurais pas reculé. J'aurais pu m'en repentir, mais non pas en rougir comme de ce que j'ai fait, car j'ai fait la guerre à une femme et à un enfant, à deux êtres hors d'état d'offrir la moindre résistance. Une femme en couches et un enfant né de la veille, le bel exploit vraiment! Oh! oui, j'en rougis, et ne recouvrerai jamais l'estime de moi-même.

Le comte de Flamarande était devenu très-pâle à mes premières paroles. Certes, il avait eu envie de me jeter par la fenêtre; mais on ne se brouille pas avec son unique confident. Il se contint et me parla avec douceur.

— Vous êtes très-exalté, mon pauvre Charles, me dit-il. Ce n'est pas un tort que d'avoir une conscience timorée; cependant, c'est un danger lorsqu'on ne raisonne pas mieux que vous ne faites.

Il essaya de me prouver par beaucoup de sophismes que j'avais été le ministre d'une punition méritée, et je fus entraîné à lui dire que je croyais cette punition injuste, que je regardais sa femme comme la victime la plus pure et la plus intéressante.

— Ce que c'est que la beauté ! reprit-il en ricanant. Il faut donc que les esprits les plus droits et les caractères les plus purs subissent son prestige! Je ne vous le reproche pas, Charles ; je l'ai subi aussi, je le subis peut-être encore, puisque je pardonne.

—Non, m'écriai-je, vous ne pardonnez pas! Votre dépit est assouvi, voilà tout. Vous lui ôtez son fils et vous osez dire : « J'ai pardonné ! »

— Son fils, elle l'a oublié. Elle en a un autre, elle a le mien; elle aurait tort de se plaindre. Vous ne m'avez pas dit où est l'autre Qu'en avez-vous fait?

— Vous m'aviez défendu de vous en parler, vous ne vouliez plus entendre prononcer son nom. Tenez-vous maintenant à savoir où il est ?

— J'aime mieux l'ignorer, ne me le dites pas.

Et, au bout d'un instant, ayant réfléchi, il reprit :

— Si fait, je dois le savoir.

— Il est chez vous, monsieur le comte.

— Comment, chez moi ? ici ?

— Il est chez vous, à Flamarande.

— Quelle idée ! On l'y découvrira. Sous quel nom est-il là ?

— Sous aucun nom.

Et je ne pus me défendre de lui raconter, avec un certain orgueil assez sot, comment, aidé par les circonstances, j'avais réussi à faire adopter Gaston par les Michelin sans rien révéler sur son compte.

Il admira mon habileté, me fit de grands compliments et me congédia en me laissant un vague espoir, car il eut l'air sinon d'approuver, du moins de trouver ingénieuse ma combinaison en vue de faciliter l'explication qu'il aurait à donner, s'il lui arrivait de rendre l'enfant à sa mère ; mais ce fut en vain que je le tourmentai maintes fois à cet égard. Il fut inébranlable, et je dus renoncer à le fléchir. Je tombai alors dans une grande tristesse, et ma santé en fut souvent altérée ; je ne pouvais plus soutenir la présence de madame la comtesse, quand elle entrait d'un côté, je sortais de l'autre ; je n'osais pas regarder et caresser Roger, que j'aimais pourtant avec tendresse ; je ne pouvais voir cette enfance si heureuse et si choyée sans me représenter mon pauvre petit Gaston gardant les vaches et marchant pieds nus sur les rochers. Quand madame conduisait Roger chez Susse ou chez Giroux, le mettant à même de choisir les plus beaux jouets, et qu'elle rentrait avec sa voiture pleine de ces objets coûteux et fragiles dont l'enfant s'amusait une heure pour les mettre en

pièces, je songeais à Gaston jouant avec les pommes de pin de la forêt ou les cailloux roulés du torrent. En était-il plus malheureux ? Non certes, au contraire, peut-être ; mais les caresses d'une mère, la protection et la sollicitude de tous les instants, ce regard extatique attaché sur lui lorsqu'il s'endormait, ce sourire d'adoration à son réveil, cette prévision de son moindre désir, voilà ce qu'il n'avait pas, ce qu'il n'aurait jamais, et je me surprenais à parler tout haut dans ma chambre et à dire en pleurant presque :

— Toi, mon pauvre cher enfant, tu m'auras, je le jure ! tu m'auras pour t'aimer et pour veiller sur toi.

Le printemps arrivé, M. le comte annonça qu'il vendrait Sévines. Je pensais que madame en serait contente, car il parlait de l'envoyer sous mon escorte à sa villa de Pérouse, tandis qu'il irait s'occuper de la vente de sa terre. Madame lui témoigna le désir de ne pas le quitter, elle ne répugnait pas à revoir Sévines.

— J'aime mieux cela, répondit le comte.

Et, à moi, il me dit quand nous fûmes seuls :

— Je ne m'attendais pas à cette résignation, car je sais qu'elle a gardé de Sévines un souvenir affreux. Elle est vraiment la douceur même ; c'est un tempérament sans énergie, et, si les douleurs sont vives chez elle, elles ne sont pas profondes.

— Monsieur le comte a réussi, repris-je, à lui te-

nir secret le genre de mort attribué à l'enfant : ne craint-il pas qu'elle ne l'apprenne quand elle se retrouvera sur le théâtre de l'événement ?

— Si elle doit l'apprendre un jour, mieux vaut qu'elle l'apprenne à Sévines qu'ailleurs ; ce sera une affaire enterrée, et elle n'aura plus la préoccupation de la fluxion de poitrine pour Roger.

Le premier soin de madame dès qu'elle fut installée à Sévines fut de demander à pénétrer dans le caveau de famille pour y voir la tombe de son premier-né.

— Je ne savais pas si M. le comte avait prévu la nécessité de cette tombe, et je fus fort troublé quand madame me fit demander les clefs. Je courus dire mon embarras au comte, qui se leva tranquillement et se rendit chez elle. Julie m'a raconté leur conversation.

— Il faut, dit-il à sa femme avec assez de douceur, que vous me fassiez la promesse de renoncer à voir cette tombe. Votre santé est nécessaire à votre fils, et vous devez refouler et fuir les émotions qui l'ont si sérieusement compromise.

Madame répondit qu'elle aurait le courage nécessaire ; elle le jura, mais elle insista avec une obstination tout à fait inusitée. M. le comte y mit beaucoup de patience, et, comme il ne gagnait rien sur elle, il sentit qu'il allait s'emporter et se leva en lui disant :

— Je voulais vous épargner une douleur nou

velle, mais, puisque vous la cherchez, il faudra bien que votre blessure soit rouverte ; seulement, je ne m'en charge pas. Demandez à Julie pourquoi votre fils n'est pas dans le caveau de la famille, je l'autorise à vous le dire, puisque vous m'y forcez.

XXXVI

Julie, restée seule avec madame, eut à subir ses questions, et, avec tous les ménagements dont elle se sentit capable, elle apprit à sa maîtresse que la nourrice et l'enfant avaient disparu sans que l'on pût retrouver leur trace.

— Quoi ? disparu ! s'écria la pauvre mère affolée, mon fils a été enlevé ? Pourquoi ? comment ? par qui ?

Et, tombant dans les bras de Julie :

— Dites, ma chère, s'écria-t-elle encore, mon fils disparu, on ne sait pas ce qu'il est devenu ? il existe peut-être encore ?

Julie m'a avoué qu'elle fut si émue des caresses de sa maîtresse qu'elle lui donna un espoir qu'elle n'avait pas elle-même.

— Ce qu'il y a de certain, lui dit-elle, c'est que l'enfant n'a pas été malade et qu'il a disparu le surlendemain de sa naissance On a cherché partout et on n'a rien pu découvrir.

En ce moment, M. le comte rentra pour savoir si Julie avait fait la triste révélation dont il l'avait chargée. Au lieu de trouver madame dans les pleurs, il la trouva dans une joie relative. Elle était comme folle, elle voulait partir sans savoir où elle voulait aller, elle prétendait qu'on n'avait pas bien cherché et qu'elle était bien sûre, elle, de trouver son enfant. Monsieur marqua de l'impatience, gronda Julie d'avoir sottement expliqué le fait, et se chargea de l'expliquer lui-même.

— La nourrice s'est noyée avec l'enfant, dit-il, on n'a retrouvé d'eux qu'un bonnet et un châle.

Madame resta pâle et fixe comme une statue. En un instant, elle se représenta la fin tragique de son pauvre petit enfant, et alors elle fit le geste de s'élancer les bras en avant, comme pour le ressaisir; mais elle tomba la face sur le plancher et resta évanouie.

Quand elle revint à elle, elle eut la fièvre et le délire. Le docteur fut appelé, et, apprenant ce qui s'était passé, il exigea que l'on ne combattît pas trop les chimériques espérances de la mère. Madame fut très-malade pendant deux semaines, et je ne la trouvai pas guérie quand je la vis reparaître. Elle n'était pas affaiblie comme on devait s'y attendre; elle avait au contraire une agitation fébrile qu'on ne lui connaissait pas, elle était active, résolue et insoumise, elle parlait de son fils, elle questionnait tout le monde, elle voulait savoir le

moindre détail de la catastrophe. Évidemment elle ne voulait pas croire à sa mort, bien qu'elle n'osât dire ses espérances dans la crainte de les entendre traiter d'illusions.

Je vis, en cette circonstance, combien la trame la mieux ourdie remplace imparfaitement le fait réel. Madame questionnait tous ceux qu'elle rencontrait, le moindre ouvrier, les pêcheurs du rivage, les paysans, qu'elle les connût ou non. Elle se promenait tous les jours à pied ou en voiture le long de cette Loire inexorable à laquelle elle redemandait en vain son enfant. Elle entrait dans toutes les maisons et dans les plus humbles chaumières pour demander des détails. Il y avait eu peu de personnes noyées à l'époque qu'elle indiquait; mais il y en avait eu, des femmes et des enfants particulièrement, comme toujours. On avait pu constater les décès en retrouvant les cadavres, et nulle part on n'avait pu saisir le moindre indice de celui qu'elle cherchait.

Alors madame disait :

— Est-ce que vous croyez possible qu'une rivière engloutisse une femme et un enfant au point qu'on ne les retrouve jamais ?

Et les paysans riverains lui répondaient qu'ils ne le croyaient pas, la Loire roulant sur des bancs de sable qui reparaissaient à fleur d'eau durant l'été. On n'y connaissait pas de gouffres ni de tourbillons de ce côté-là. Et madame rentrait pour in-

terroger les gens de la maison ou le docteur, qui venait tous les jours. Elle voulait savoir si on avait pris des informations le long du fleuve jusqu'à la mer, elle voulait entreprendre cette exploration, et, si monsieur ne s'y fût opposé, elle serait partie tout de suite.

Il arriva alors une chose assez bizarre et bien imprévue : c'est que la population environnante, au lieu de croire la comtesse folle ou de la trouver seulement déraisonnable, se prit à partager ses illusions et à dire tout haut que rien ne prouvait la mort, tandis qu'il y avait des probabilités pour l'enlèvement. Le paysan aime le merveilleux, et bien des gentilshommes partagent ses superstitions. On parla de nourrices voleuses d'enfants qui spéculaient plus tard sur leur restitution. On parla aussi de bohémiens, et on réveilla même de vieilles légendes sur des esprits funestes qui sortaient du fleuve dans les inondations et allaient chercher des enfants jusque dans leur berceau pour les porter dans la demeure d'autres familles, procédant ainsi à des échanges fantastiques, suivis de grands malheurs.

Les imaginations, une fois éveillées par l'intérêt qu'inspirait la comtesse de Flamarande et les espérances où elle s'obstinait, ne connurent plus de frein. Une vieille femme prétendit avoir vu une forme blanche traverser la Loire furieuse en marchant tranquillement sur les eaux avec un petit

enfant dans les bras, comme on représente la sainte Vierge. D'abord elle avait cru à un miracle; mais, en y réfléchissant, elle croyait se souvenir d'avoir trouvé une ressemblance entre la silhouette de cette apparition et la tournure de la Niçoise. D'autres se mirent à raconter leurs rêves, et madame, tournant aussi à la superstition, alla consulter une somnambule à Orléans.

Il se passa une chose bien extraordinaire dont il me fut rendu compte, et qui renouvela mes perplexités.

La somnambule dit à madame qu'elle voyait un enfant mort depuis trois jours, couché dans l'herbe pourrie d'un étang qu'elle ne sut pas nommer, et qu'elle décrivit de la façon la plus vague. Madame ne put rien lui faire préciser, et le magnétiseur demanda à la somnambule si l'enfant était bien mort depuis trois jours, et si ce n'était pas trois ans qu'elle avait voulu dire, à quoi elle répondit qu'elle ne voyait plus rien et n'était pas bien lucide ce jour-là.

—Il lui faudrait, reprit l'opérateur en s'adressant à la comtesse, pouvoir toucher un objet ayant appartenu à l'enfant, un bonnet, une mèche de cheveux.

La comtesse tira de son sein le petit bonnet retrouvé dans le parc, pauvre relique qu'elle s'était fait donner et qu'elle ne quittait plus. Alors la somnambule parut retrouver sa lucidité.

— Je vois, s'écria-t-elle. Il n'a pas été pris par les

eaux. Il a été emporté par un homme, un homme bien mis. — Ah ! je vois une voiture, et un autre homme qui emmène l'enfant et qui roule vite, vite ; le cheval tombe, il est mort ; mais l'enfant est emmené plus loin, toujours plus loin, cela se perd, je ne peux plus les suivre, je ne vois plus rien ; je souffre, j'étouffe, je veux qu'on me laisse dormir ou qu'on m'éveille.

On n'en put tirer davantage ; mais madame, se promettant de renouveler l'épreuve, rentra comme affolée de joie. Elle s'était fait accompagner de Julie, par qui je connus exactement ce qui s'était passé. Madame avait tout noté avec soin, même l'incident du cheval mort, et à plusieurs reprises elle demanda à Julie si un des chevaux de la maison avait disparu également dans la nuit fatale. Julie, embarrassée et ne se souvenant pas, prit sur elle de m'appeler.

— Charles, me dit la comtesse, combien y avait-il de chevaux dans les écuries avant le jour de mon malheur, et combien en restait-il le lendemain ?

Je répondis que je n'en savais rien, puisque j'étais absent au moment de la catastrophe.

— Eh bien, reprit-elle, envoyez-moi Joseph, il le saura bien.

Et puis, se ravisant :

— Attendez, dit-elle, il y en avait un très-beau, le plus beau de tous, qui s'appelait Zamore ; je m'en souviens parce que j'en avais peur. Je ne

crois pas l'avoir revu depuis l'événement, et il n'est plus ici : qu'est-il devenu ?

Je sentis mes jambes trembler sous moi et ne pus répondre.

— Parlez donc, monsieur Charles ! s'écria Julie ; c'est vous qui avez fait sortir Zamore pour la dernière fois. Joseph s'en est assez tourmenté, puisqu'on ne l'a jamais revu.

— Charles ! s'écria à son tour madame la comtesse, vous ne voulez pas le dire, et pourtant vous le savez. Ce cheval est tombé mort en enlevant mon fils ! Vous devenez tout pâle. Ah ! Charles, vous savez tout !

Et, s'élançant vers moi, elle me saisit les deux mains ; puis, sans que je pusse l'en empêcher, elle tomba à mes genoux.

— Charles, vous êtes un honnête homme, vous, un cœur excellent. J'ai su vous apprécier, vous n'êtes pas un domestique, vous êtes l'ami de la famille ; vous me voyez à vos pieds, comme vous me verriez à ceux du docteur, s'il pouvait me dire la vérité. Vous me la direz ; vous êtes bon, vous comprenez ma souffrance, vous aurez pitié de moi... Charles, répondez-moi, mon bon Charles, mon ami !...

Et je sentais ses larmes chaudes tomber sur mes mains, qu'elle retenait dans les siennes.

Je me sentais défaillir, j'étais vaincu. J'allais tout avouer lorsque M. le comte entra brusquement, et, voyant sa femme à mes pieds, il fut saisi d'un

accès de colère tel que je ne lui en avais jamais vu auparavant.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il en bégayant; que faites-vous aux pieds de ce laquais?

— Il n'est point un laquais, répondit madame en se relevant, il est notre serviteur dévoué.

Et elle expliqua rapidement les faits en insistant pour savoir ce que Zamore était devenu.

Pour que M. le comte pût soutenir ses artifices, il eût fallu qu'il daignât mentir, et, quelque habile qu'il fût à cacher la vérité, il ne pouvait plier sa fierté au mensonge. On pourrait même dire que toute son habileté consistait à produire des faits et à avoir l'air de les subir sans être en situation de les expliquer. Acculé cette fois, il trouva plus facile de s'emporter que de répondre. Il déclara à sa femme qu'elle devenait folle, puisque, au lieu de subir son chagrin avec la dignité dont il l'avait crue capable, elle courait les chemins pour interroger les passants ou consulter les charlatans. Il railla amèrement les épreuves de somnambulisme, il l'accusa de négliger son fils vivant pour courir après un fantôme, enfin il lui ordonna de se tenir prête à partir le lendemain pour l'Italie. Il n'entendait pas qu'elle donnât dans le pays de Sévines le triste spectacle de sa démence.

— Mon Dieu ! lui répondit la comtesse atterrée, c'est vous qui me blâmez de vouloir retrouver notre enfant !

— *Votre enfant*, répondit le comte, a été cherché minutieusement et ne sera jamais retrouvé; soumettez-vous à la volonté de Dieu.

Et, sentant qu'un mot de plus de la comtesse allait le faire éclater, il se retira en m'ordonnant de le suivre.

Je trouvais qu'il avait terriblement accentué les mots *votre enfant*, et que sa physionomie avait révélé sa jalousie avec une amertume effrayante. Madame en avait-elle été frappée comme moi? Julie, qui était fine, n'avait-elle pas dû pressentir la vérité?

— Vous vous êtes trahi, dis-je à monsieur quand nous fûmes dans son cabinet.

— Qu'importe? répondit-il en brisant son magnifique encrier en porcelaine de Sèvres: n'est-il pas temps qu'elle comprenne que je ne suis pas un niais et qu'elle me délivre de cette persécution? Elle est aussi par trop simple ou par trop audacieuse! Qu'elle sache donc que je suis son juge et sente que je suis son maître!

— Songez, monsieur le comte, que, le jour où elle saura vos soupçons, elle ne doutera plus de l'existence de son enfant et arrivera à le découvrir.

— J'y mettrai bon ordre, elle partira demain pour Pérouse.

— Elle est encore malade. Julie l'entend parler et sangloter la nuit; elle a certainement la fièvre.

— Morte ou vivante, elle partira demain et elle

partira seule. Je garde Roger, je ne veux pas qu'il entende et qu'il voie ces aberrations.

— Monsieur le comte, vous êtes assez vengé, vous l'avez dit ! Ne recommencez pas ! Allez trouver madame et apprenez-lui tout. Elle se justifiera, j'en suis certain.

— Charles ! vous voulez me trahir, vous êtes tout à madame, vous n'êtes plus à moi. Il faut nous séparer, votre mission est accomplie, votre aisance assurée, adieu !

J'aurais dû accepter la rupture, je ne pus m'y résoudre. J'aimais les deux époux, j'aimais les deux enfants. Je n'avais plus d'autres affections sur la terre. J'étais déjà comme les vieux domestiques qui se sentent de la famille et n'en veulent point d'autre. Je refusai mon congé, je refusai ma fortune et ma liberté. Je promis d'obéir à mon maître et de ne plus me laisser attendrir.

Mais je crus devoir préserver madame d'une douleur nouvelle. J'allai la trouver et je lui parlai ainsi :

— M. le comte est fort affecté de la situation d'esprit de madame ; il craint que M. Roger n'en ressente le contre-coup et paraît décidé à faire partir madame sans son fils. Au nom de mon respect et de mon dévouement pour madame, je la supplie de renoncer à l'espoir de retrouver Gaston, afin d'éviter la douleur d'être séparée de Roger.

XXXVII

Madame la comtesse trembla de la tête aux pieds, comme un peuplier saisi par l'ouragan; puis, faisant un grand effort pour parler :

— Merci, Charles, me répondit-elle. Je vois votre amitié pour moi, je vous remercie. Je me soumettrai à tout pour l'amour de Roger. Dites-le à M. le comte, et priez-le de ne pas me tuer.

— Madame, repris-je, ferait mieux d'aller elle-même lui dire ce qu'elle compte faire.

—J'irai ! reprit-elle avec une résolution soudaine. Je ne veux plus avoir peur de lui.

— Allez-y tout de suite ; ne laissez pas à monsieur le temps de prendre une de ces résolutions sur lesquelles il ne revient pas.

— J'y vais ! Merci encore, Charles; j'ai foi en vous. Je sens que vous êtes mon ami !

Et la pauvre femme se traîna chez son juge. J'espérais une explication complète ; si violente qu'elle

pût être, elle me semblait préférable à la muette dissimulation qui allait s'établir entre eux ; mais madame, soit qu'elle n'eût pas du tout compris son mari, soit qu'elle l'eût trop compris, se renferma dans la promesse de ne plus agir en quoi que ce soit contrairement à ses intentions.

— A ce prix, lui répondit le comte en lui ouvrant la porte, — ce qui me permit d'entendre la fin de leur entretien, — je vous laisserai emmener Roger. Soyez sûre que le soin de votre bonheur et de votre santé me préoccupe, et que vous agirez contre vos propres intérêts toutes les fois que vous essayerez de soustraire vos actions et vos projets à mon approbation.

La pauvre madame jura qu'elle ne le ferait plus et se prépara au départ. Monsieur m'avait désigné pour l'accompagner, mais je le suppliai de m'en dispenser. Je ne pouvais pas croire que madame renoncerait à m'interroger, et je ne me sentais plus la force de me taire. Je n'avouai pas à quel point la confiance suppliante de cette femme infortunée m'avait troublé. Monsieur le devina peut-être ; il me garda près de lui. Joseph fut désigné pour accompagner madame. On devait vendre tous les chevaux de Sévines.

La vente de la terre marcha avec rapidité. Autant monsieur avait montré d'hésitation à s'en défaire, autant il avait hâte maintenant de se dérober aux questions et aux insinuations de toute sorte

dont il se voyait l'objet. Les recherches désespérées de la comtesse, après avoir agi sur l'imagination des paysans, faisaient leur effet plus haut et donnaient lieu à des commentaires différents chez les voisins plus ou moins proches de M. le comte. Les personnes qui ne l'aimaient pas, et il y en avait malheureusement beaucoup, le tenaient pour bizarre et disaient que, si madame de Flamarande était folle comme il le donnait à entendre, elle était encore la plus sage des deux. Ces personnes hostiles le disaient capable de tout. On s'accordait à penser qu'il avait fort bien pu enlever l'enfant à sa mère pour essayer sur lui un système d'éducation conforme à son esprit paradoxal. Enfin la mort de Gaston, acceptée tout d'abord comme un malheur fortuit, était révoquée en doute. Julie avait été volontiers expansive avec des gens moins discrets que moi. Elle avait partagé les espérances de sa maîtresse après les avoir fait naître pour la consoler. Elle avait avoué que M. le comte lui avait toujours fait peur, elle avait insisté sur la disparition de Zamore, cheval de trente mille francs, disait-elle, que Joseph avait cru vendu par moi, selon les ordres de son maître, mais que personne du pays n'avait ni acheté ni revu.

M. le comte, ennuyé de l'air dont on le questionnait, brusqua la vente et le déménagement. Le premier souci fut pour lui la translation des tombes de ses parents, qu'il n'osait transporter en Norman-

die, et que tout à coup il se décida à envoyer à Flamarande.

— Je puis vendre Ménouville, me dit-il quand sa résolution fut prise, et je ne vendrai jamais ce pauvre rocher de Flamarande, qui n'a de valeur que pour moi-même. Mes reliques de famille seront là bien tranquilles. Allez-y, Charles ; restaurez la petite chapelle au pied du donjon. J'enverrai les cercueils et les tombes. Vous les ferez installer. Trouvez-moi un homme sûr avec une voiture couverte et des chevaux forts.

J'acceptai cette commission, qui, sans me séparer pour toujours de mon maître, m'assurait deux ou trois mois de liberté. J'en avais besoin ; je me sentais devenir très-malade. Le séjour de Sévines m'était odieux. M. le comte devait y rester le temps nécessaire pour conclure le marché ; après quoi, il irait rejoindre madame et Roger, il passerait l'été avec eux au lac de Trasimène ; nous devions nous réunir tous à Paris au milieu de l'automne.

XXXVIII

Je me rendis donc à Flamarande, impatient de revoir mon petit Espérance et de me reposer des émotions qui m'avaient bouleversé. La plus terrible avait été certainement de me trouver aux prises avec les questions et les prières de madame de Flamarande. Cette tendre mère, dont j'avais causé le désespoir et qui, au lieu de me maudire, me pressait les mains et m'appelait son ami, était toujours devant moi. En vain, durant près de quatre années, j'avais évité d'être sous ses yeux ; en vain j'avais arrangé mes occupations avec un art infini pour qu'elle n'eût pas l'occasion de remarquer mon existence : le moment était venu où il avait fallu être quelque chose dans sa vie et devenir quelqu'un pour elle. Durant quatre années, sa première question s'était présentée à moi comme une terreur, maintenant le souvenir de cette scène me devenait un supplice. J'en rêvais toutes les nuits, je sentais

mon cœur se briser avec celui que j'avais si cruellement déchiré. Il me venait des inquiétudes affreuses. Peut-être était-elle gravement malade, peut-être devenait-elle folle ; peut-être Roger, abandonné aux autres domestiques, avait-il besoin de moi. Pourquoi leur avais-je lâchement retiré le concours de mon dévouement ?

J'étais dans la plus noire disposition d'esprit en faisant usage de ma liberté. La vue d'Espérance me ranima. Il avait grandi beaucoup, et sa beauté attirait tous les regards. J'avais voulu surprendre mon monde pour m'assurer qu'il était bien portant et bien soigné. Je le trouvai propre et sain, sachant à peu près se faire entendre en français et en patois du pays, ayant oublié ses Alpes et sa nourrice, ne connaissant plus d'autre famille que celle de Michelin, d'autre pays que son rocher de Flamarande, et accepté par les habitants d'alentour comme un petit ours trouvé dans une crèche et apprivoisé comme un agneau.

Il était donc enseveli à jamais, l'enfant du doute et de la colère ! Plus jamais celui que la loi lui donnait pour père ne consentirait à le voir et à l'accueillir. La mère ne baiserait jamais ses beaux yeux noirs ; son charmant frère ne jouerait jamais avec lui. C'était là mon succès, à moi, mon œuvre de dévouement et d'habileté. Ah ! si les personnes qui avaient sujet de se méfier de moi et de me maudire eussent pu se douter de ce qui se passait

en mon esprit, c'est à moi justement qu'elles eussent donné leur confiance et leur amitié ; mais les mauvaises actions portent leur châtiment avec elles. On ne serait pas assez puni, si, ayant fait le mal, on pouvait le réparer.

J'étais à Flamarande depuis quinze jours quand Michelin m'éveilla en m'annonçant que les *colis* expédiés par le roulage à mon adresse venaient d'arriver. Ces colis n'étaient autre chose que les cercueils de métal scellés qui contenaient les restes du vieux comte de Flamarande et de sa digne épouse. La même voiture portait les pierres tumulaires en marbre blanc et noir que je devais faire établir dans la chapelle, déjà convenablement réparée.

Je me levai à la hâte. Déjà on déchargeait ces objets vénérables dans la chapelle même. Tous les hommes du village, jaloux de témoigner leur affectueuse déférence à Michelin, aidaient au déballage et au transport des pièces. Une forte charrette barrait l'entrée de la chapelle, et quatre grands chevaux de trait hennissaient en secouant leurs colliers à grelots trempés de sueur. Les enfants de la maison, curieux de toute chose nouvelle, gênaient les ouvriers en suivant tous leurs mouvements et leur faisant des questions qui n'obtenaient pour réponse que des exclamations d'impatience.

— Veux-tu t'ôter de là ?... au diable les enfants !

Espérance ne partageait pas cette fièvre de cu-

riosité. Il avait en tout une certaine lenteur grave, et on disait dans la famille que celui-là ne remuait jamais un doigt sans avoir *demandé à sa tête* s'il devait le remuer. Mes yeux, qui avaient l'habitude de le chercher, tombèrent sur lui. Je le vis assis tranquillement dans la chapelle, sur le ballot de paille qui contenait les os de son grand-père, et paraissant réfléchir profondément.

— A quoi penses-tu? lui dis-je, frappé de cette physionomie dont l'expression calme et chercheuse semblait devancer les pensées et les réflexions d'un autre âge.

Il crut que je lui reprochais de s'être assis sur cette paille et se leva en disant :

— Je ne fais point de mal.

Je lui tendis la main, je savais qu'il n'aimait pas à être embrassé, et j'obtenais de lui de temps en temps qu'il plaçât sa petite main dans la mienne, Il n'était point démonstratif et ne caressait personne au monde que la petite Charlotte, ma filleule, sur les genoux de sa mère.

Quand tout fut déballé, le roulier qui avait amené ces tombes et que je n'avais pas songé à regarder vint à moi et me dit avec une voix qui me fit tressaillir :

— Eh bien, monsieur Charles, êtes-vous content de moi? n'ai-je rien cassé en route?

— Ambroise Yvoine! m'écriai-je en levant la tête, comment, c'est vous?...

— C'est moi qui ai pris ce chargement à Sévines, chez M. le comte. Il ne m'a pas reconnu, mais j'ai vu avec plaisir qu'il se portait assez bien.

— Mais comment diable étiez-vous à Sévines?

— J'étais à Orléans, employé comme homme de peine à la compagnie du roulage. On m'a choisi pour accompagner le roulier, parce que justement je revenais au pays, et il va venir vous présenter sa note.

— C'est bien; mais vous ne me dites pas comment vous aviez été si loin chercher de l'ouvrage, quand vous parliez de laisser là les aventures et de vous installer à Flamarande.

— J'avais été là parce que j'y ai un frère établi, qui demandait depuis longtemps à me voir. Me voilà revenu, et je m'installe ici, c'est décidé. Je ne suis plus roulier, je ne suis plus braconnier, je ne suis plus maquignon; me voilà architecte; puisque j'ai promis de réparer les machicoulis, je tiendrai parole.

— Vous les réparerez, Ambroise, mais vous serez payé. J'ai parlé de cela à M. le comte; il m'a donné carte blanche. Dès que la chapelle sera entièrement remise en bon état, je ferai refaire le couronnement de la tour, et vous y travaillerez.

— Comme journalier? Non, merci, ce n'est pas là mon affaire. J'aime à diriger les autres, et je m'y entends; mais, puisque vous êtes chargé de cela, je deviens inutile.

— Oh ! moi, je n'y entends rien ; vous dirigerez, Yvoine, et nous allons en causer en déjeunant ensemble.

Je le pris sous le bras, et, en le conduisant au pavillon où je prenais les repas avec la famille, je lui demandai ce qui se passait à Sévines.

— Rien que je sache mieux que vous, répondit-il, car j'y ai pris mon chargement le lendemain du jour où vous avez quitté le château.

— Au fait, oui, repris-je, vous avez eu quinze jours de route. Et dans le pays, à Orléans, il n'y avait rien de nouveau ?

— Toujours les mêmes causeries.

— A propos de quoi ?

— Oh ! vous savez bien, l'enfant perdu, ou enlevé, ou noyé, on ne sait pas ; chacun dit son mot.

— L'enfant... de Sévines ?

— L'enfant de M. le comte et de madame la comtesse, une affaire déjà ancienne dont on s'est remis à parler. Vous savez mieux que personne ce qui en est, vous qui étiez là dans le temps.

— Non, je n'y étais pas, je n'y étais pas le jour de ce grand malheur...

— Le grand malheur... Alors vous croyez l'enfant noyé ?

— Et vous, Ambroise ?

— Moi, je le crois aussi. Est-ce que nous vivons dans un temps où on pourrait comme ça faire dis-

paraître un petit et sa nourrice? Avant la Révolution, dans les temps anciens, je ne dis pas. Vous connaissez bien la légende du château de Flamarande.

— Il y a une légende?

— Et une belle. Je vais vous la dire, si vous le souhaitez.

— Dites, mon cher; je vous le demande.

— C'était du temps du roi Louis.

— Quel roi Louis? Il y en a eu beaucoup.

— L'histoire ne dit pas lequel; mais j'ai entendu dire au curé de Saint-Julien que ça devait être du temps de Louis douzième. La dame de Flamarande avait mis au monde un petit, beau comme un soleil; mais voilà que son mari a prétendu qu'il était le fils du seigneur de Mandaille, et, pour le prouver, il a mis un crucifix sur la poitrine de l'enfant endormi en disant: « Quand je nommerai ton père, au nom du Sauveur, je t'adjure d'ouvrir les yeux. » Alors il s'est mis à crier: « Flamarande, Flamarande, Flamarande! » et le marmot n'a pas bougé; mais, quand le comte a appelé par trois fois: « Mandaille, Mandaille, Mandaille!... »

— Est-ce que vous êtes malade, monsieur Charles? Vous êtes blanc comme un linge!

— Je suis sujet aux crampes d'estomac. N'y faites pas attention, Yvoine, et continuez, je vous prie. Votre légende m'amuse beaucoup.

— Eh bien, quand le seigneur de Flamarande

crut que le bon Dieu, qui abandonne tant de maris aux hasards de la guerre, faisait un miracle pour lui, il prit le petit Gaston.

— Il s'appelait Gaston ?

— Oui, Gaston ; il paraît que c'était un nom à la mode de ce temps-là, et il commanda à ses valets de le faire mourir ; mais ils eurent pitié du petit et le laissèrent avec la chienne levrette de la dame, qui les avait suivis, dans un bois des environs qu'on appelle, depuis ce temps-là, le bois Gaston. La levrette ne rentra pas ; elle abandonna ses petits et nourrit l'enfant, et un beau jour on le vit revenir au château, tout grand et tout fort, mais d'un air si sauvage qu'on en eut peur. Il ne parlait point et ne put dire qui il était. Personne ne s'en douta. On voulait le chasser. La dame de Flamarande seule en eut pitié et commanda qu'on lui donnât du pain et des habits. Elle obtint de son mari qu'on lui ferait garder les vaches, et du chapelain qu'on lui apprendrait à parler et à connaître le bon Dieu. Et plus tard, devenu chef des vacheries de Flamarande, il fut grand homme de bien, et mourut comme un saint, sans jamais avoir connu sa seigneurie ni songé à la réclamer.

— Et voilà tout ? Comment a-t-on fait pour savoir que cet enfant, nourri dans les bois, était un Mandaille ?

— Il n'était pas un Mandaille. Quand il fut mort, comme on le mettait dans la bière, on trouva sur

lui une relique que sa mère lui avait mise au cou le jour de sa naissance. Elle pleura de n'avoir pu reconnaître son fils qu'après la mort, et jura à son mari qu'il lui avait fait insulte, car elle n'avait point aimé le sire de Mandaille. Alors le sire de Flamarande voulut renouveler sur le mort l'épreuve qu'il avait faite sur le *naissant*. Il lui mit le crucifix sur la poitrine et appela par trois fois Mandaille sans que rien bougeât ; mais, quand il appela: « Flamarande, Flamarande, Flamarande ! » à la première fois le mort ouvrit les yeux, à la seconde il regarda son père d'un air de reproche, à la troisième il sourit en manière de pardon ; puis il referma les yeux et jamais plus ne les rouvrit. Alors le sire de Flamarande pleura, lui fit dire beaucoup de messes et le fit enterrer dans la chapelle du château, où vous trouverez sa pierre dans un coin avec une épée en signe de sa noblesse et une houlette en mémoire de son état de berger.

— J'ai vu en effet cette pierre. Michelin n'a pas pu m'expliquer ce que signifiait la houlette.

— Ah ! c'est que Michelin est dans les jeunes, qui sont instruits et ne croient plus à ces histoires-là ; mais son père la connaissait bien, et il l'a racontée à M. de Flamarande, votre maître. Il la lui a racontée devant moi, le soir du jour où j'ai conduit M. le comte à la chasse.

— Ah ! vraiment ! devant madame la comtesse, par conséquent ?

— Non, elle n'était pas là; mais M. de Salcède y était.

— Et ils ont trouvé l'histoire ?...

— Très-belle.

— Et vous, Yvoine, y croyez-vous ?

— Je ne la crois pas impossible. Quelque pauvre femme aura recueilli l'enfant et l'aura nourri en secret par crainte du seigneur de Flamarande. Quant aux miracles, on y croyait dans le temps, et il n'y a pas de légende sans cela. Moi, je n'en ai jamais vu; mais je ne dis ni oui ni non, je suis trop bête pour raisonner là-dessus. — Êtes-vous mieux, monsieur Charles, et vous sentez-vous de l'appétit?

On se mettait à table, et je m'efforçai en vain de manger; j'étais trop ému. Le récit d'Ambroise était pour moi une révélation. Évidemment ce récit avait vivement frappé M. le comte et s'était emparé de son cerveau. Ce nom de Gaston donné précisément au fils qu'il répudiait n'était-il pas comme un besoin de recommencer la légende? Attendrait-il que Gaston fût mort pour tenter la seconde épreuve?

Mais cette légende existait-elle ? n'était-ce pas un autre genre d'épreuves que me faisait subir Ambroise Yvoine? Il arrivait des environs de Sévines, où il avait pu, en recueillant les propos, partager les soupçons relatifs à la disparition de Gaston. Maquignon qu'il était, il avait dû s'inté-

resser à celle de Zamore, qui était devenu dans les légendes orléanaises un animal fantastique comparable à la monture des quatre fils Aymon. On disait qu'il avait porté le comte, la nourrice et l'enfant en une nuit d'Orléans à Paris, où son maître avait mis Gaston aux Enfants trouvés.

Que ne disait-on pas ! Mais Yvoine avait-il assez d'imagination pour inventer une légende aussi conforme à la réalité présente? Je voulus en avoir le cœur net. J'allai dans la journée me promener au hameau de Saint-Julien, où je fis une visite au curé et amenai la conversation sur ce sujet, tout en visitant avec lui les antiquités de son église. Son récit fut absolument conforme à celui d'Ambroise Yvoine. Je rentrai un peu calmé, mais une nouvelle agitation m'attendait à peu de distance de mon gîte.

XXXIX

Un homme de haute taille venait à ma rencontre. Ce n'était qu'un paysan portant un panier et dont le costume n'offrait rien de frappant ; mais, à mesure qu'il s'approchait de moi, j'étais saisi de l'élégance de sa démarche, et le nom de Salcède s'écrivait en lettres de feu dans mon cerveau. La nuit commençait, et je ne pouvais distinguer sa figure. Je doublai le pas pour le voir de plus près, m'apprêtant à le saluer pour le forcer à soulever le chapeau déformé qui lui ombrageait fortement le visage, lorsque, au détour d'une roche qui me le masqua durant quelques secondes, je ne vis plus personne sur le sentier. Il avait disparu comme disparaîtrait un fantôme, car d'un côté le rocher à pic n'offrait aucun interstice dont il eût pu profiter ; de l'autre, le même roc plongeait verticalement dans l'abîme où roulait le torrent. Je restai là quelques instants stupéfait, regardant avec soin de tous côtés ; je

ne vis rien qui pût m'expliquer ce qu'il était devenu. Je me demandai si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Pour moi, le comte de Flamarande était alors un exalté très-près de la démence, et je songeais avec terreur que cet état moral pouvait être contagieux.

Je repris le chemin du manoir et trouvai très-près de là Ambroise, qui rentrait aussi, portant le petit Espérance sur son épaule.

— Nous n'allons pas vite, me dit-il, nous vous attendions. Quel gibier guettiez-vous donc là-bas que vous avez tant regardé et tant cherché ?

— Je cherchais, lui répondis-je, à me rendre compte du chemin qu'avait pu prendre un homme que j'ai vu venir, et que vous avez dû rencontrer.

— Simon, le meunier de Saint-Julien ? Nous n'avons rencontré que lui.

— Par où a-t-il pu passer dans l'endroit où je l'ai perdu de vue ?

— Vous souhaitiez lui parler ?

— Non, je me disais qu'il avait pu tomber dans le précipice, et que le bruit du torrent m'avait empêché d'entendre ses cris.

— Quand Simon de Saint-Julien se laissera tomber, répondit Ambroise en riant, c'est que quelqu'un lui aura cassé les deux jambes.

— Alors vous n'êtes pas inquiet ?

— Moi ? jamais ! rien ne m'inquiète.

Et, se retournant vers l'enfant :

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? Tu souhaites marcher ? Eh bien, embrasse-moi, je te mettrai sur tes pattes.

Espérance ne se fit pas prier et l'embrassa, faveur qu'il ne m'avait jamais accordée de bonne grâce. J'en fis la remarque.

— Et pourtant, voyez un peu ! répondit Ambroise, il vient d'embrasser Simon sans en être beaucoup prié. Il faut croire qu'il y a des figures qui lui plaisent et que la vôtre ne lui revient pas.

Simon de Saint-Julien existait-il ? N'était-ce pas un nom improvisé par Yvoine qui avait réponse à tout avec une aisance admirable ? A souper, j'amenai la conversation sur les hommes de belle taille, et je prétendis que ceux du pays me semblaient être généralement au-dessous de la moyenne.

— Pourtant, ajoutai-je en élevant la voix, j'en ai vu un très-grand aujourd'hui. Comment l'appelez-vous donc, maître Ambroise ?

— Simon le meunier, répondit-il également à voix haute et avec la promptitude qu'il mettait toujours à répondre sur la dernière syllabe de son interlocuteur.

— Vous avez vu Simon aujourd'hui ? dit Michelin. C'est pour de vrai un bel homme et bien découplé. D'où vient donc qu'il n'est pas venu nous dire bonjour en passant ?

— Il était pressé de rentrer, reprit Ambroise ;

il avait été jusqu'à Mandaille pour un payement qu'on lui devait.

Je fus encore rassuré ce jour-là, mais les jours suivants, à propos des plus futiles circonstances, je recommençai à me tourmenter. Vraiment Ambroise Yvoine me semblait jouer avec moi comme un chat avec une souris. Il avait des allures qui prêtaient beaucoup à mes soupçons. Il s'était installé dans le donjon, où il avait fait apporter quelques pauvres meubles, et il dirigeait le travail des ouvriers avec beaucoup d'intelligence et de bonne humeur ; mais il n'était pas toujours là, et, quand il disparaissait, nul n'eût pu dire où il était et à quoi il s'occupait. A vrai dire, nul autre que moi ne s'en tourmentait, et, quand je le questionnais, il répondait en riant :

— Ah voilà ! qui peut savoir ce que je fais et où je vais quand je le sais tout au plus moi-même ? Je suis l'oiseau qui voltige de place en place et qui vit pour vivre. Demandez au martinet sur combien de pierres du donjon il a passé en tournant dans les airs. Bien sûr, le soir venu, il n'en sait pas le compte ; pourtant il a son idée, et j'ai souvent la mienne. Il pense à attraper des mouches, et moi, je pense à n'en pas trop gober.

XC

Ainsi toutes les réponses facétieuses de ce bonhomme avaient pour moi un sens que je croyais toujours dirigé contre moi, et, quand je me disais qu'il n'y songeait peut-être pas du tout, je me trouvais sot et malheureux. Vingt fois par jour je me sentais prêt à lui dire :

— Ne jouons donc pas au plus fin, entendons-nous plutôt pour rendre l'enfant à sa mère. Chargez-vous de lui porter cette révélation. Ce secret me pèse, rendez-moi le service de m'en débarrasser.

Mais alors une mauvaise honte me retenait. J'avais mis de l'amour-propre à mener à bien la chose qu'au premier abord j'avais jugée impossible; confesser à ce bohémien qu'il était plus habile que moi me causait une répugnance insurmontable. Ainsi, partagé entre la lassitude de mon méchant rôle et la crainte de voir le triomphe d'Ambroise, je me consumais et devenais de plus en plus malade,

si bien que je fus pris d'une grosse fièvre et dus garder le lit pendant quatre jours. Les Michelin me soignèrent très-affectueusement; mais ce fut Yvoine qui me guérit en m'administrant un breuvage de sa façon, composé avec des plantes de la montagne. Je le pris sans avoir conscience de rien, car durant quarante-huit heures je perdis la notion du lieu où j'étais et des personnes qui m'entouraient.

Quand je revins à moi, le jour paraissait à peine; je regardai autour de moi avec étonnement, surpris de sortir du chaos de rêves où je me débattais, et de voir Ambroise à mon chevet. Je l'interrogeai; il m'apprit que j'avais beaucoup battu la campagne, mais qu'il connaissait cette fièvre-là et m'avait servi de médecin. Je continuai à prendre ses médecines et m'en trouvai fort bien, car, au bout de quelques jours, j'étais délivré de tous les malaises que j'avais éprouvés auparavant.

— Mon brave Ambroise, lui dis-je un matin en déjeunant avec un appétit que je n'avais pas eu depuis six mois, je ne sais pas si je vous dois la vie; mais, à coup sûr, je vous dois la santé. Et puis je sais à présent que vous m'avez soigné comme si j'eusse été votre frère. Vous avez passé des nuits debout et des jours sans me quitter un instant. Je voudrais vous témoigner ma reconnaissance; dites-moi ce qui vous ferait plaisir.

— Je ne vous demande rien que de vous bien porter, monsieur Charles, répondit-il d'un air de

franchise ; je ne suis pas malheureux et n'ai guère de fantaisies. Pourtant j'en ai une, qui est de demeurer dans cette ferme, ma vie durant. Vous savez que j'ai choisi cette famille Michelin pour la mienne. J'ai amassé quatre ou cinq sous, et, comme je n'ai pas de descendance, mon frère d'Orléans n'en ayant pas non plus, moi, j'aimerais à mourir ici et à laisser ce que j'ai à un des petits enfants, à votre filleule, ou votre commère, ou le petit Espérance, si sa famille vient à l'abandonner. J'en ai touché deux mots à Michelin et à sa femme, et ils m'ont dit que, si vous approuviez, ils me garderaient ici volontiers. Alors c'est à vous de décider, car, si nous avons déjà parlé de cela en riant, à présent c'est chose sérieuse. J'ai senti mes premiers rhumatismes l'hiver dernier, et je ne veux pas finir dans un fossé. Je pourrai encore courir par le beau temps ; mais, quand viendra la neige, je veux avoir mon gîte comme un vieux lièvre ; ça vous va-t-il ?

Je ne pouvais certes pas refuser, et je montrai même de la joie de pouvoir être agréable à Yvoine ; mais cette apparente insistance à demeurer auprès d'Espérance me donna encore à penser. J'essayai en vain de lui arracher quelque aveu. Je dus reconnaître que, s'il s'était emparé de mon secret, il était plus habile que moi à le garder. Et n'en devait-il pas être ainsi ? N'avait-il pas le beau rôle, le rôle généreux, tandis que, contrairement à ma

conscience et à mes instincts, j'avais le rôle du traître dans cette comédie ?

Je passai encore six semaines à Flamarande. Je m'y sentis plus calme et, en dehors de mon chagrin intérieur, plus heureux que je ne l'avais été depuis longtemps. Ces Michelin étaient réellement de braves personnes, leurs enfants m'aimaient, et Ambroise me distrayait par son esprit enjoué et actif. Je me portais bien, je chassais un peu; je n'avais plus le spectacle des larmes de madame de Flamarande et le supplice des confidences de son mari. Je m'appartenais enfin, et peu à peu je m'habituais à l'idée de secouer le joug qui m'avait été imposé. Je prenais la résolution d'écrire à madame la comtesse pour l'informer de l'existence et de la bonne santé de son fils aîné. Je lui écrivis même beaucoup de lettres, que je brûlai toutes, retenu par la crainte qu'elles ne fussent surprises par son mari.

D'ailleurs, cela ne pouvait pas s'expliquer par écrit. Une femme si pure et si noble! comment oser lui dire de quoi elle était accusée ? Une mère si passionnée ! comment l'empêcher de commettre quelque imprudence dont le résultat lui eût été funeste ? M. le comte avait trouvé le plus cruel des châtiments en cas de révolte de sa part ; il avait parlé de lui retirer Roger, et il était homme à le faire. Je devais être là, je devais préparer la comtesse à cette révélation ; je ne pouvais en charger

personne. Tout cela ne devait avoir lieu qu'à son retour d'Italie. Je m'attachai à cette résolution forcément ajournée, à cet espoir de racheter le repos absolu de mon cœur et de ma conscience, et je pris courage en m'occupant de Gaston avec un profond attendrissement.

Malheureusement pour moi, Gaston ne m'aimait pas, et toutes mes avances le trouvaient insensible. Il n'était ni brutal ni maussade, mais il me répondait d'un air ennuyé et s'essuyait le front du revers de sa main quand je me hasardais à y déposer mes lèvres par surprise.

Son instinct de réserve était moins sensible avec les autres. Les paysans ne sont pas démonstratifs, et personne ne quêtait ses caresses. Il était tout l'opposé de son frère Roger, qui montrait déjà un caractère tout en dehors. Gâté, ardent, fantasque, Roger n'avait pas une minute de repos. Il fallait que tout mobilier ou toute personne lui passât par les mains. Il brisait tout, et dans ses jeux il se souciait peu de vous faire du mal : mais il avait tout aussitôt des repentirs charmants : il vous caressait avec passion, trouvant des mots tendres et comiques pour vous consoler. Ses prières étaient irrésistibles, ses colères effrayantes, ses gentillesses adorables. Tout émotion, il donnait aux autres des émotions continuelles.

Gaston, paisible et méfiant, était très-mystérieux. Sa douceur était inaltérable. Il n'avait aucune fan-

taisie et s'amusait seul autant qu'avec les autres enfants. Tout paraissait l'intéresser, il examinait des heures entières le travail des fourmis ou celui des abeilles. Il se couchait à plat ventre dans la prairie et contemplait les petits brins d'herbe ou conversait avec les grillons. Il aimait peu les grands animaux, mais il n'en avait pas peur, et, à vrai dire, il ne paraissait jamais effrayé de rien. Il était bon et cédait tout aux fillettes de la maison ; mais il paraissait n'aimer que la plus petite et ne se laissait entraîner à aucune partie bruyante. Recueilli et comme rentré en lui-même, il ne demandait jamais rien, et, si on eût oublié de lui donner à manger, il s'en fût allé cueillir les myrtiles de la montagne et les framboises des bois plutôt que de réclamer.

On ne s'étonnait pas de le voir si différent des autres. On l'avait vu d'abord triste ou résigné, parce qu'il ne pouvait se faire comprendre, et on se rendait assez bien compte du travail imposé à un enfant qui commence à parler, lorsque tout à coup il lui faut oublier une langue et en apprendre une autre. On se disait qu'il deviendrait tout à fait gai quand il pourrait s'exprimer tout à fait ; mais ces bonnes raisons ne me persuadaient pas. Je voyais toujours en lui l'être arraché brusquement à son milieu et condamné à une existence contraire aux instincts et aux tendances de sa race. Les enfants de Suzanne Michelin avaient été vachers et faiseurs de fromage dans le sein de leur mère ; Gaston avait

été porté en carrosse et nourri de bouchées à la reine avant de naître; Espérance ne savait pas cela, mais il le sentait, et, sans donner une forme à ses idées d'enfant, il éprouvait sans doute l'étonnement et peut-être l'effroi de vivre autrement qu'il n'eût vécu sans le comte de Flamarande et sans moi! Aussi, quand il me regardait, j'étais prêt à baisser les yeux, et, quand il se refusait à mes caresses, je me disais :

— C'est bien fait, tu as ce que tu mérites.

J'avais obtenu de mon maître un mois de vacances, j'en pris deux sans lui en demander la permission. Je craignais de me trouver près de lui et ne désirais que le mécontenter pour avoir le droit de rompre. Il avait répondu de ma dette paternelle, et mes créanciers avaient pris patience; mais j'étais encore assez jeune pour trouver un emploi, et M. le comte savait bien que j'étais trop scrupuleux pour oublier de m'acquitter.

XLI

Je partis pour Paris à la fin de septembre, chassé du Cantal par le froid qui devenait très-vif. J'aurais voulu emmener Ambroise à qui, en dépit ou peut-être à cause de mes défiances, je m'étais singulièrement attaché. Je lui représentais que j'étais en position de lui faire gagner sa vie, et que je ne comprenais pas sa retraite d'hiver dans la montagne, lui qui commençait à craindre les rhumatismes et à vouloir se soigner.

—Vous ne connaissez pas nos pays, me répondit-il : il n'y a que le vent qui soit un peu désagréable sur les hauteurs ; mais, quand vient la neige, nous ne souffrons plus du froid. Elle nous enferme dans nos baraques et nous garantit. Quelquefois elle couvre nos toits de plus d'un mètre d'épaisseur; alors nous creusons des chemins couverts pour circuler d'un bâtiment à l'autre, et il y a des villages où on vit ainsi gaiement comme des cri-cri qui

chantent dans une miche de pain. Ici, à Flamarande, on n'est jamais recouvert entièrement, parce que le rocher à pic permet de se déblayer tous les jours. On laisse pourtant les étables se couvrir, et on y couche même les enfants, parce que c'est plus sain et plus chaud.

— Ainsi, lui dis-je, Espérance va dormir cet hiver dans la neige?

— Sous la neige, ce qui n'est pas la même chose que sur la neige; et pourquoi ce petit-là craindrait-il le froid plus que les autres enfants?

— Je ne sais pas, mais peut-être n'y est-il pas habitué. Vous dites qu'il est de race méridionale... S'il a été élevé dans les pays chauds...

Ambroise me regardait si attentivement, que je crus m'être trahi, et me hâtai de parler d'autre chose.

Je m'en retournai à Paris par Clermont. Je m'attendais à des reproches, car je ne m'étais guère pressé en route; mais M. le comte ne parut pas s'être aperçu de ma négligence, et il ne me fit aucune question sur l'emploi de mon temps. Il ne s'intéressa qu'à l'installation des restes de ses parents dans la chapelle restaurée, et paya la note des dépenses sans me demander pourquoi j'avais fait en même temps réparer le donjon. J'essayai encore de lui parler de Gaston. Il me fit signe de la main que ce sujet m'était désormais interdit, et je n'y revins pas.

Madame la comtesse arriva dans les premiers jours de novembre. Elle aussi avait fait l'école buissonnière, car la vente de Sévines avait pris du temps, et M. le comte disait n'avoir pu ni la rejoindre en Italie ni la faire revenir à Paris. Il n'était plus jaloux d'elle, on eût dit qu'il ne l'avait jamais été. Il était de meilleure humeur qu'avant les événements. Ses dettes étaient payées, sa santé raffermie, et il avait une femme soumise, un fils superbe ; c'était tout ce qu'il avait ambitionné.

Roger était plus gâté, plus diable, plus séduisant que jamais. Madame se portait très-bien aussi, et je crois qu'elle avait embelli encore. J'avais beaucoup redouté de la revoir maigrie et triste comme à son départ. Loin de là, elle semblait radieuse. Elle avait pris son parti, Gaston paraissait oublié, Roger était assez, il était tout pour elle. Dans cette situation, je me demandai si je devais troubler la paix reconquise dans cet intérieur par une révélation périlleuse, et je retombai dans mon accablement. J'avais dû ma guérison physique et morale à une courageuse résolution de consoler cette mère éperdue. Je la retrouvais oublieuse ou abusée définitivement. Je me sentais comme forcé de rester criminel envers elle et coupable à mes propres yeux. Ma timidité vis-à-vis d'elle en augmenta d'autant. Je m'étais flatté, dans mes bons rêves de Flamarande, de conquérir par mes aveux et mon repentir la bienveillance presque

amicale qu'elle m'avait témoignée dans sa douleur et que j'avais tant besoin de mieux mériter. Pour voir sa joie et sa reconnaissance, j'aurais, je crois donné ma vie, et j'eusse bravé la fureur, le mépris de mon maître; mais quoi! elle ne pensait plus à Gaston. Elle était calme, elle était belle. Elle me regardait tranquillement, elle me parlait avec une douceur polie et froide. Ses yeux n'interrogeaient plus les miens. Sa main ne se tendait plus vers la mienne. Elle avait oublié tout, je n'étais plus que le valet de chambre de M. le comte. Elle n'avait même plus un ordre à me donner.

Un jour, elle me trouva à quatre pattes dans l'antichambre, servant de monture à l'impétueux Roger, qui, tout en me tenant au cou et m'embrassant, me donnait des coups de talon dans les côtes. Elle le prit vivement dans ses bras, comme si elle eût craint que je ne lui fisse du mal.

— Ah! madame, lui dis-je en me relevant, vous ne savez pas comme j'aime les enfants!

— Je le sais, répondit-elle, je sais que vous avez un très-bon cœur; mais vous gâtez trop Roger. Il en abuse et deviendra méchant.

Il me sembla que le moment était comme fatalement amené pour ma confession et j'allais supplier madame de m'entendre en particulier; mais, avant que j'eusse pu trouver un mot pour exprimer mon intention, elle avait disparu, emportant son fils, et je n'eus pas le courage de la suivre.

Un autre jour, je reçus des mains du facteur une lettre à son adresse, et je reconnus l'écriture de madame de Montesparre. J'étais résolu à ne plus servir d'espion, et j'allais remettre cette lettre à Julie lorsque M. le comte passa près de moi rapidement et la prit en disant :

— Suivez-moi.

Quand je fus dans son cabinet :

— Lisez-moi cela, dit-il.

Je ne voulais plus, je tremblais, ma révolte allait éclater. Il ne voulut pas s'en apercevoir. Il brisa le cachet et me remit le papier en disant :

— Lisez donc !

Je lus :

« Montesparre, le 2 janvier 1846.

» Ma chère Rolande, j'ai à vous parler ; je serai à Paris dans quelques jours. Je descendrai à mon appartement, toujours le même, et je vous attendrai, car j'ai horreur de votre mari et ne veux pas le voir. Je ne vous parlerai pas de Salcède, je ne sais où il est. Je vous parlerai de moi. Vous devinez que j'ai besoin d'un service, et, quel que soit le passé entre nous, je vous connais trop pour croire que vous hésiterez.

» BERTHE. »

— Fort bien, dit le comte en reprenant la lettre.

Madame Berthe est consolée aussi et veut procéder à quelque autre mariage. Madame de Flamarande n'a que faire de semblables confidences. Donnez-moi la cassette aux lettres.

J'objectai que toutes ces lettres supprimées constituaient une imprudence de la part de M. le comte. Madame de Montesparre venant à Paris, il était bien impossible que madame la comtesse ne la rencontrât pas dans le monde, pour peu qu'elle y mît le pied. Ces dames ne manqueraient pas de s'expliquer, et la confiscation de leur correspondance éveillerait les soupçons de madame de Flamarande.

— Vous êtes bien simple, me répondit le comte, si vous croyez que madame de Flamarande n'a pas deviné tout ce qui ne lui a pas été dit. Elle s'est confessée par son silence, elle a accepté son châtiment, elle a fait son devoir et réparé sa faute. Je veux qu'on la laisse tranquille désormais; elle va fort peu dans le monde, elle acceptera sans regret de n'y plus aller du tout. Elle recevra chez elle, et madame de Montesparre n'osera s'y présenter. Tout est bien ainsi; mais vous ne me disiez pas, Charles, que la baronne était à Montesparre.

— Elle n'y était pas à mon dernier voyage.

— On la disait malade dans le Midi, reprit le comte; elle a maintenant des allures assez mystérieuses, quelque nouvelle passion sous roche; elle en a trop pour être l'amie d'une femme qui n'en

doit point avoir. Donnez l'ordre qu'on ne la reçoive pas, si elle se présente.

Je ne donnai point d'ordre, et huit jours se passèrent sans qu'on entendît parler de la baronne. Je m'informai comme par hasard à son hôtel, elle était arrivée; mais, huit jours s'étant encore écoulés sans qu'on la vît et sans qu'elle écrivît de nouveau, M. le comte pensa qu'elle avait renoncé à voir la comtesse, soit qu'elle fût justement blessée de son silence, soit qu'elle eût déjà oublié le désir, un instant éprouvé, de revoir sa chère Rolande. C'était, selon lui, le plus probable. Les femmes, disait-il, sont moins nuisibles qu'on ne croit; leur légèreté les détourne le plus souvent des malices dont elles nous menacent.

Je n'étais pas aussi tranquille. Qui sait si madame de Montesparre ne tenait pas la clef du grand secret? Si je ne m'abusais pas, Ambroise m'ayant reconnu à *la Violette*, et depuis étant allé à Sévines, Ambroise Yvoine devait tout savoir ou tout pressentir. Si l'homme que j'avais vu disparaître comme par enchantement à mon approche, et qu'Ambroise prétendait être le meunier Simon, n'était autre que M. de Salcède déguisé, et si la baronne était alors secrètement à Montesparre, était-il invraisemblable que ces trois personnes, liées entre elles, eussent commenté l'apparition miraculeuse d'un enfant mystérieux dans la crèche de Michelin? Madame de Montesparre aurait, dans ce cas, résolu d'avertir

madame de Flamarande, et, en lui écrivant prudemment comme pour lui demander un service, elle se réservait de lui apporter une grande joie. Il fallait donc me hâter de tout révéler à la comtesse, si je voulais en avoir le mérite, au lieu de porter la honte et l'odieux d'être signalé par d'autres à son aversion.

Je ne dormais plus, et de nouveau je me sentais très-malade.

— Il faut en finir, me disais-je ; ce soir, demain, je parlerai.

Et je ne parlais pas, redoutant l'éclat de cette bombe incendiaire que j'allais lancer dans un intérieur redevenu si paisible et si satisfait.

Et d'ailleurs, comment parler dans cette maison où tout était minutieusement surveillé par le maître en personne ? Il ne se fiait peut-être plus à moi, et, sans en faire rien paraître, il m'espionnait sans doute assez pour voir que je n'espionnais plus. Une fois déjà, à Sévines, il m'avait surpris, prêt à le trahir ; il avait vu sa femme à mes pieds. — Je songeai que, si je pouvais rencontrer madame dehors, j'aurais bien l'habileté de lui parler sur la portière de sa voiture sans être entendu de Joseph ; mais Roger et sa bonne, une grosse Normande très-curieuse, l'accompagnaient partout. Je me mis à suivre madame dans Paris. Je n'étais pas valet de pied, je ne pouvais monter derrière sa voiture. Je prenais un cabriolet de place et le payais fort cher

pour qu'il suivît son équipage ; mais elle ne faisait pas ou presque pas de visites, et c'était toujours dans des hôtels où les maîtres occupaient le rez-de-chaussée. Il n'y avait pas moyen de la rejoindre dans un escalier et de lui parler sur un palier quelconque. Elle n'allait ni chez sa couturière, ni chez sa modiste ; toutes ses fournisseuses la servaient à domicile. Aux promenades publiques, elle tenait toujours son fils par la main, et là d'ailleurs elle n'eût pas pu s'arrêter, encore moins se dérober pour parler à un valet de chambre. Un jour que je la suivais avec beaucoup d'espoir, car Roger était un peu enrhumé et elle était sortie sans lui, je la vis avec surprise prendre le chemin du bois de Boulogne. Il faisait très-sombre et très-humide, et ce n'était ni le jour ni l'heure pour se promener.

A cette époque-là, le bois n'était pas un parc royal à l'anglaise. Il n'y avait ni lacs, ni rochers, ni cascades, mais il y avait des arbres, des bruyères, des chemins où l'on entrait profondément dans le sable, des clairières mélancoliques, des endroits déserts en un mot, et, sachant que madame aimait ces endroits-là, je me disais qu'elle y mettrait pied à terre et que je pourrais l'entretenir en toute sécurité. Par malheur, je ne pouvais la suivre que d'assez loin, mon cocher avait un mauvais cheval : je la perdis de vue après qu'elle eut dépassé la porte Maillot, dont j'étais loin encore. Si peu qu'il y eût d'équipages ce jour-là, les traces des roues s'entre-

croisaient sur le sable, et je dus aller au hasard. Ce maudit sable rendit encore plus pénible l'allure de mon cheval. Je payai l'homme, et, sautant à terre, je m'en fus à travers bois, coupant les taillis pour aviser chaque allée, me fiant à mon étoile plus qu'à mon discernement.

XLII

Je perdis ainsi deux heures. Une pluie fine tombait, et la nuit se faisait plus tôt que de coutume. Je m'étais égaré et me trouvais dans une véritable lande où je n'avais plus espoir de rencontrer personne et où je cherchais à m'orienter pour regagner la porte Maillot, lorsque, de derrière une touffe de jeunes pins, j'entendis sortir une voix qui me fit tressaillir, et qui, bien que voilée par la prudence, prononça distinctement ces mots :

— Adieu!... oh! que je vous aime, que je vous aime!

C'était la voix de la comtesse. Deux personnes sortirent du massif, la femme enveloppée et voilée disparut; l'homme, très-grand, d'une silhouette très-élégante à laquelle je ne pouvais me méprendre, s'éloigna; c'était M. de Salcède.

Je m'élançai sur ses traces sans trop me dissimuler. Il ne s'aperçut pourtant de ma poursuite

qu'assez loin de là, et alors, me prenant sans doute pour un voleur, il arma un pistolet de poche. J'étais exaspéré ; j'aurais volontiers joué ma vie. Je continuai à le suivre, et, comme il entendait mes pas derrière les siens, il en parut ennuyé et s'arrêta court. Il aimait mieux être attaqué que surpris.

J'eus l'idée d'agir comme les voleurs et de lui demander l'heure, afin de le voir de près et d'entendre sa voix me dire avec menace de passer mon chemin. Il n'était pas homme à s'effrayer ; il me répondrait certainement et ne tirerait pas sur moi, si je ne l'attaquais pas. Je le savais doué d'un grand sang-froid ; mais alors il me reconnaîtrait, il saurait que je surveillais ses rendez-vous avec la comtesse, et il m'échapperait. Je voulais absolument savoir où il demeurait ; je ralentis mon allure pour le rassurer. Nous étions dans l'allée des pins ; l'obscurité augmentait lorsque je vis les lanternes d'un coupé qui était arrêté là. Il sauta dedans sans rien dire au cocher, mais j'eus le temps de voir, aux reflets troublés de ces lanternes, non pas une figure distincte, mais une barbe grise et des cheveux d'un blanc de neige.

Je m'étais donc trompé ? Ce n'était pas là le jeune et beau Salcède ; mais alors quel était donc ce vieillard à qui madame de Flamarande donnait rendez-vous au fond d'un bois par une triste soirée de février, et à qui elle disait avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh ! que je vous aime ! »

Le coupé avait filé vers la porte Maillot avec la rapidité de l'éclair. J'étais à pied, accablé de fatigue, brisé par l'émotion. Je ne pus trouver de voiture et dus marcher encore jusqu'à l'Arc de triomphe. Là, je crus m'évanouir ! j'avais oublié de déjeuner. J'entrai dans un petit restaurant des Champs-Élysées pour me reposer plutôt que pour manger, et, m'asseyant dans un coin, je me pris à commenter amèrement la situation.

L'homme que j'avais vu était-il Salcède ? Pourquoi non ? On peut se déguiser avec une barbe et une perruque blanches. Si ma première impression ne m'avait trompé ni au bois de Boulogne, ni sur le sentier de Flamarande, Salcède était en France. Il y était caché et déguisé, puisque pas une personne de sa connaissance ne l'avait vu et ne savait son retour. Avec l'aide d'Ambroise, il avait pu percer le mystère qui pesait sur Espérance ; il avait dû alors revenir à Paris, et, craignant d'écrire à la comtesse pour l'informer de cette grande découverte, il avait dû lui demander un rendez-vous par l'intermédiaire de madame de Montesparre. Je ne surveillais plus la remise des lettres aux personnes de la maison ; madame avait fort bien pu, depuis huit jours, s'entendre avec la baronne.

Ainsi le fait était accompli ! Madame de Flamarande savait tout, je n'avais plus rien à lui dire. Elle devait me haïr et me mépriser profondément. Quant à son mari, il devait lui être devenu odieux,

et sa reconnaissance pour Salcède, pour l'homme qui lui rendait la joie de savoir son fils vivant, devait facilement avoir passé de l'enthousiasme à la passion.

— Il y a plus, me disais-je ; cette passion a pu naître pendant le dernier séjour de madame à Pérouse. C'est là déjà qu'elle a pu recevoir des lettres, qu'elle a pu être informée et, qui sait? recevoir Salcède. Elle n'est pas revenue d'Italie si calme et si belle sans qu'une grande joie soit entrée dans son cœur et dans sa vie. Qui sait si elle n'a pas été à Flamarande avec Salcède et si elle n'y a pas vu son fils pendant que j'y étais ? Yvoine est aussi habile que moi. M. de Salcède l'est peut-être plus que nous deux. Si tout est consommé, que me reste-t-il à faire ?

Le plus simple et le plus logique eût été à coup sûr de suivre mon premier élan et de me confesser à madame, comme si elle ne savait rien. Je ne devais pas, dans ce cas, compter sur sa reconnaissance. Au lieu des paroles de bonté et d'affection que j'aurais pu mériter, j'aurais sans doute à essuyer les reproches du premier moment ; mais elle n'en eût pas moins reconnu vite que je m'étais dévoué à son fils, et que je m'y étais attaché au point de trahir le secret du comte. Au lieu de rester le bourreau et l'ennemi de cette mère si cruellement éprouvée, je devenais son soutien, une sorte de muet protecteur entre elle et son mari, un intermédiaire dévoué entre elle et son enfant.

Oui, voilà ce qu'il fallait faire ; mais un inexplicable sentiment de colère et de ressentiment m'en empêcha.

— N'ai-je pas été bien simple, me disais-je, d'avoir cru à la vertu d'une femme si habile à cacher ses émotions et si ardente à les satisfaire ? Où ai-je pris l'idée romanesque qu'elle était une victime digne de respect et de pitié ? quel voile avais-je donc sur les yeux quand j'accusais son mari de folie et d'injustice ? Après le châtiment qu'elle a subi et la menace d'être séparée de son second fils, aurait-elle l'audace de revoir Salcède et de tromper ainsi M. le comte, si elle n'avait pas été déjà une épouse coupable ? Oui, oui, M. de Flamarande a vu clair, Gaston est le fils de Salcède, et j'ai servi une vengeance bien fondée. Aurais-je la sottise de m'en repentir et la lâcheté d'en demander pardon ? Non certes ! J'ai été joué par elle, j'ai failli céder à son prestige, tomber sous son empire, me faire le serviteur du mensonge et de l'adultère ; mais c'est fini, bien fini : je la méprise et je la hais.

XLIII

Après deux heures de trouble et d'inexprimable souffrance, je me remis en route sur la trace de Salcède. Je me rendis au faubourg Saint-Honoré, à son hôtel. Je savais que la maison était louée à un banquier allemand, mais je pensais qu'il avait dû y garder un pied-à-terre. Je m'informai. Il n'avait pas conservé une seule chambre de son hôtel, et, depuis près de trois ans, on n'avait pas reçu de ses nouvelles. J'allai m'informer avec précaution chez madame de Montesparre. J'étais assez lié avec mademoiselle Suzanne, sa fille de chambre, et je la savais bavarde; mais elle n'était pas dans la confidence de sa maîtresse, elle n'était au courant de rien, elle n'avait vu M. de Salcède ni à la campagne ni à Paris depuis son départ pour le nouveau monde, trois ans auparavant. Il avait quitté la France assez mal guéri, et madame la baronne l'avait beaucoup regretté après l'avoir beaucoup

retenu ; mais elle paraissait en avoir pris son parti et se préparait à rentrer dans le monde.

Mes investigations de ce jour-là eussent été parfaitement inutiles sans l'idée qui me vint de demander à Suzanne si, après la mort de son père et sa maladie, M. de Salcède n'était pas très-changé.

— Changé? répondit-elle ; ah! je le crois bien! ses beaux cheveux noirs sont devenus tout blancs.

— Alors il avait l'air d'un vieillard?

— Non, il avait toujours sa belle figure jeune, et je crois même qu'avec sa tête *à frimas* il était encore plus beau et plus original ; mais, s'il est mort, comme c'est malheureusement probable, il a pu se faire teindre comme tant d'autres, et sans doute il n'y paraît plus.

Sûr de mon fait cette fois, je rentrai à l'hôtel Flamarande. Il était onze heures ; M. le comte, qui paraissait rarement à son club, y était allé ce soir-là. Madame était seule dans ses appartements ; après avoir assisté au coucher de Roger, elle avait défendu sa porte ; au dire de Julie, elle lisait.

Je priai Julie de demander pour moi un instant d'audience à madame, et peu d'instants après je fus introduit dans son petit salon. Quel sentiment me poussait à cette entrevue? C'était un besoin, vague mais impérieux, de souffrir, car mon intention n'était pas formulée dans ma tête troublée. J'étais à peine sûr du prétexte que j'allais donner pour avoir sollicité mon audience ; j'en avais préparé

plusieurs, comptant choisir celui que m'inspirerait l'accueil de la comtesse.

Elle était toute vêtue de blanc avec des nœuds de moire rose pâle sur son peignoir à dentelles. Je la savais frileuse, ce n'était pas la robe de chambre qui convenait à la saison, je m'attendais à la voir vêtue de cachemire ouaté. Cette toilette légère et comme transparente me troubla. Elle avait dû se sentir mouillée et glacée en revenant de son rendez-vous. Son âme ou ses sens exaltés rendaient-ils son corps insensible ?

Elle lisait, c'est-à-dire qu'elle feignait de lire, car, en m'entendant ouvrir la porte, elle avait posé son livre au hasard devant elle. Pourtant, si elle était agitée, elle le cachait bien. Il était impossible de croire à des transports intérieurs en voyant le sourire tranquille avec lequel elle m'accueillit en me disant :

— Que désirez-vous, monsieur Charles ?

— Puis-je espérer, répondis-je, que je ne serai entendu que de madame la comtesse ?

— Mais certainement, si vous avez fermé la porte.

— Elle est fermée.

— Très-bien ; parlez, mon ami.

Puisqu'elle avait l'air si bon et si confiant, je résolus de l'attaquer par le sentiment pour savoir si elle me haïssait.

— Depuis quelque temps, lui dis-je, il m'a sem-

blé que j'étais désagréable à madame la comtesse.

— Vous ? mais non, pas le moins du monde.

— C'est que, si je déplaisais à madame, je quitterais le service de M. le comte.

— Vous auriez tort. M. le comte tient à vous, et il a raison. Je serais désolée qu'il fût privé de vos soins. Il ne trouverait pas un homme aussi intelligent et aussi dévoué.

— Alors c'est par attachement pour monsieur que madame me tolère dans sa maison?

— Je ne vous tolère pas, Charles, je vous estime.

— Ah! ce n'est pas possible, m'écriai-je. Madame ne pense pas ce qu'elle dit !

— Je ne comprends pas, reprit-elle en me regardant comme pour voir si je n'étais pas égaré; qui peut vous donner une pareille idée?

— Beaucoup de propos qui ont été faits le printemps dernier à Sévines.

Elle répondit très-vivement :

— A Sévines, j'étais folle! Ne parlons pas de Sévines, vous savez bien que je n'avais pas ma tête. Vous aurais-je dit quelque chose de blessant? Je le regretterais beaucoup.

— Madame a été pour moi extrêmement bonne au contraire.

— Eh bien, alors?

— Je me figure que depuis on a dû dire à madame que je la trahissais.

— Pourquoi aurait-on dit cela ? Est-ce que vous êtes capable d'une mauvaise action ou d'un mauvais sentiment ? Je ne le crois pas, moi.

— N'a-t-on pas dit à madame que je m'étais prêté à l'enlèvement... ?

J'allais droit au fait, je m'y sentais entraîné par une force irrésistible ; j'allais me confesser, mais non plus avec l'humilité du repentir ; j'allais avouer ma culpabilité pour lui faire entendre que je connaissais la sienne. Elle ne me donna pas le temps de parler. Elle se leva brusquement en me disant d'une voix émue, mais non irritée :

— Ne me parlez pas de cela, Charles ! je vous en prie, et au besoin je vous le défends. Sévines m'a été fatal, j'y ai perdu mon enfant, et j'ai failli y perdre la raison. Vous m'avez plainte, je le sais, vous trouviez M. le comte trop sévère ; mais moi, je ne me plains pas. Il m'a rendu service en m'empêchant de nourrir une illusion et en ne me cachant plus la mort tragique de mon pauvre enfant. A présent, je suis résignée, et, ainsi que mon mari me l'a prescrit, je supporte mon malheur avec dignité. Ne me rappelez donc pas ces déchirements, si, comme je le crois, vous m'êtes attaché. Restez chez nous et croyez que vous pouvez contribuer à ma consolation en soignant, en aimant Roger comme vous le faites. Ah ! je devine maintenant pourquoi vous avez cette crainte de m'avoir déplu ! Je vous ai reproché dernièrement de le gâter ; je ne vous

reproche rien, Charles, rien, entendez-vous? Je vous supplie de ne pas gâter trop Roger, mais aimez-le et ne le quittez pas, voilà ce que je vous dis sincèrement, car je le pense. Bonsoir, mon ami, ne vous tourmentez plus et croyez bien que je sais vous apprécier.

Elle ne me permit pas de répliquer un mot, car elle s'était levée et elle passa dans sa chambre, où dormait Roger.

Congédié avec ces paroles de bonté, je me retirai plus oppressé, plus mécontent d'elle et de moi qu'auparavant. Elle savait tout et ne daignait pas me faire de reproches. Je n'étais rien pour elle qu'une force aveugle au service de son mari. Si elle maudissait le bourreau, elle ne voulait pas qu'on s'en doutât, et elle ne s'en prenait pas à moi, l'instrument de torture; désormais satisfaite et consolée, elle pardonnait, mais du haut de sa froide bienveillance et de sa systématique douceur. Ah! que la scène eût été différente, si elle m'eût laissé lui dire que je la savais coupable! C'est alors que je l'eusse vue peut-être encore à mes pieds.

— Eh bien, ce moment viendra, me disais-je. Je la suivrai et je l'observerai si bien que je la surprendrai avec M. de Salcède. Il faudra bien alors qu'elle sente en moi quelque chose de plus que l'espion de son mari, car celui-ci ne saura rien, et je la condamnerai tout seul. Je l'épouvanterai pour mon propre compte. Qu'elle s'humilie alors, qu'elle me

demande grâce. Je pardonnerai, je lui prouverai que je suis quelque chose de plus qu'un bonhomme et un estimable domestique.

Dès le lendemain, j'allai voir la Niçoise pour savoir si, dès le temps où Gaston était avec elle dans sa montagne, elle n'avait pas été tâtée et questionnée par des étrangers, La Niçoise habitait Villebon à cinq lieues de Paris. Elle y était propriétaire et envoyait ses fruits et ses légumes à la halle. Je lui servais régulièrement sa rente, car, en outre du capital qui lui avait été donné pour s'établir, M. le comte lui faisait une pension pour porter un nom d'emprunt et ne jamais se faire connaître.

J'étais sans inquiétude sur son compte. Elle m'avait prouvé sa discrétion, et elle avait trop d'intérêt à se taire pour y manquer. Je ne l'avais pas vue depuis six mois et n'avais pas entendu parler d'elle. J'appris avec surprise qu'elle avait vendu sa maisonnette et son jardin. Elle avait quitté la campagne, on ne savait pas son adresse. Pourtant, à force de questionner et de m'informer, je découvris qu'elle habitait Paris, rue Neuve-des-Mathurins, 19. J'y courus le soir même, m'étonnant de n'avoir pas été averti par elle de ce changement de domicile.

Je fus introduit dans un joli petit appartement fraîchement décoré et trouvai ma Niçoise en robe de soie, coiffée en cheveux et chaussée comme une vraie Parisienne. Ce n'était plus une villageoise, c'était une petite rentière, vivant sagement et ne

songeant qu'à bien élever son fils. Dès mon premier regard sur elle et sur son intérieur, je compris qu'elle avait vendu notre secret et je lui reprochai sa trahison.

— Je n'ai rien fait de mal, répondit-elle. On m'a découverte je ne sais comment. Je vivais tranquille à Villebon et ne me montrais jamais à Paris. On est venu me supplier, me menacer, me questionner. On m'a promis le double de ce que j'avais reçu de vous, et on a ajouté qu'on ferait plus tard un sort à mon fils. J'ai refusé; mais, quand j'ai vu les billets de banque et le monsieur si *comme il faut*...

— Un grand jeune homme avec des cheveux blancs ?

— Justement; mais je ne sais ni son nom, ni son pays, ni où il demeure. Il me parlait du chagrin de cette pauvre mère à qui on cache toujours son fils, à ce qu'il paraît. J'ai cédé, je vois bien que vous allez me retirer ma pension, c'est votre droit et c'est juste. Je peux m'en passer, j'en ai une meilleure, car le capital est placé au nom de mon fils.

Je crus prudent de ne pas punir par l'amende la trahison de cette femme ; elle nous abandonnait, mais elle ne nous dénonçait pas. Je me retirai en lui laissant croire que M. de Flamarande avait toujours l'intention de reprendre son fils, et que madame de Flamarande acceptait le retard apporté à cette décision. Je n'informai mon maître de rien,

c'était facile. Il ne parlait pas volontiers de Gaston et ne faisait pas de questions sur son compte. D'ailleurs, j'avais pris mon parti : ne pas trahir la comtesse, ne plus jamais servir la vengeance de son mari, ne pas troubler le bonheur de la mère recouvrant son fils ; mais tourmenter et humilier la femme au bras de son amant.

Je m'attachai à ses pas, et je devins aussi habile à ce triste métier d'espion que pas un limier de la police. Il me répugnait et me fatiguait, mais une fièvre intérieure me poussait et me soutenait. Peine inutile ! madame ne retourna plus seule au bois de Boulogne ni à aucune espèce de rendez-vous. Toutes ses démarches bravèrent le grand jour. Elle n'alla pas voir madame de Montesparre et parut irrévocablement brouillée avec elle.

De toutes les lettres qu'elle écrivit et dont il me fut possible de voir la suscription, aucune ne fut adressée à la baronne, ni à Salcède, ni à aucune personne qui pût m'être suspecte. J'eus beau chercher M. de Salcède à Paris, il fut introuvable ; si je ne l'eusse vu de mes propres yeux, si je n'eusse appris qu'il avait les cheveux blancs, si la Niçoise, sans le connaître, ne m'eût révélé son action sur elle, je me serais cru visionnaire.

XLIV

Dans les premiers temps, après le rendez-vous que j'avais surpris et l'explication que j'avais tenté de provoquer, madame la comtesse, toutes les fois que je me trouvai en sa présence, me témoigna de la bienveillance et s'informa avec intérêt de ma santé, qui était redevenue chancelante. J'espérais lui inspirer un peu d'effroi ; mais, quand elle vit l'air contraint dont je recevais ses avances, elle reprit son grand air d'indifférence ou d'impassibilité.

Trois ans s'écoulèrent ainsi, moi la surveillant toujours, elle n'y prenant pas garde et déjouant toutes mes ruses par la franchise apparente d'une conduite exemplaire. Il est vrai qu'à Paris seulement, durant l'hiver, elle était obligée à cette prudence ; elle passait tous les étés dans sa terre de Ménouville en Normandie, et là elle n'était guère surveillée, car M. le comte n'aimait pas beaucoup ce

séjour et faisait de fréquents voyages à Paris, où je le suivais toujours. La tranquillité de mon maître était extraordinaire après les violentes agitations qu'il avait subies. Il n'était plus jaloux et vivait dans les meilleurs termes avec sa femme, tout en s'occupant d'elle le moins possible. Dois-je avouer qu'il avait une maîtresse fort pimpante, une des reines du mauvais monde ? Il faut bien que je dise tout dans cette véridique histoire où je me suis trouvé investi par ma conscience du rôle de magistrat instructeur. M. le comte avait besoin d'une intimité de ce genre : il lui fallait de la passion, de la jalousie, de la colère. Il en eut à souhait pour son argent, et je le vis en passe de se ruiner. Heureusement il fut vite supplanté et s'accommoda d'une personne de moindre appétit, d'un oiseau de moindre volée. Il eut son ménage chez elle, c'est-à-dire qu'elle fut titulaire d'un autre logis et qu'elle s'y trouva assez bien pour ne pas lui donner de graves sujets d'inquiétude.

Madame la comtesse le sut et ne parut pas s'en affliger ; son indifférence fut pour moi une nouvelle preuve de son amour pour un autre ; mais que faire pour m'emparer de ce terrible secret ? Au bout de trois ans, j'y renonçai ou du moins je voulus me persuader que j'y renonçais. Je me demandai pourquoi je me laissais ainsi dévorer par un vautour, et j'eus peur de trouver au fond de moi-même un sentiment dont je n'avais pas voulu, dont

je ne voulais pas me rendre compte. Si j'ai été dupe de mes illusions, ma conscience ne me le reproche pas bien haut à l'heure qu'il est, car jamais je n'ai cédé à une pensée indigne d'un homme raisonnable et d'un fidèle serviteur. J'ai cru agir en vue de la morale et de la vérité, ce que je vais dire le témoignera de reste.

Je n'étais plus retourné à Flamarande, je n'écrivais plus aux Michelin, je ne recevais plus de nouvelles d'Ambroise Yvoine, Gaston m'était devenu plus qu'indifférent depuis que je me le représentais protégé et veillé de loin par sa mère, ou de près par M. de Salcède. Après avoir aimé cet enfant étranger à la famille, je l'oubliais, et, comme M. le comte, je le trouvais bien où il était; mais il me fallait chérir un enfant, moi! Il est étrange que, n'ayant jamais eu de goût pour le mariage, j'aie senti toute ma vie, depuis le drame de Sévines, l'amour paternel dominer ma vie. Je m'attachai donc avec une sorte de passion à celui que je regardais désormais comme le seul enfant de la famille. Je fis de Roger mon idole, mon maître présent et futur, mon orgueil et ma consolation. A force d'être gâté, il devenait adorable, car les enfants, quoi qu'on en dise et qu'on en pense, ont besoin de se sentir aimés pour devenir aimants. Je rendais bien justice à sa mère, elle le chérissait ardemment, passait sa vie près de lui et semblait ne vivre que pour lui; mais se soumettrait-elle toujours à l'obligation de lui

sacrifier son autre fils ? Un jour ne viendrait-il pas où elle relèverait la tête, où elle se plaindrait d'avoir été outragée par les soupçons de son mari, où elle invoquerait au besoin l'appui des lois pour faire reparaître l'enfant exilé et pour faire valoir ses droits à la succession de son père légal ? Dans cette hypothèse, ce serait au tour de Roger d'être sacrifié ; il perdrait son avantage de fils unique, son titre et la moitié de sa fortune. Le fils de M. de Salcède devenait par droit d'aînesse le comte de Flamarande et peut-être le vengeur irrité de sa vie d'exil et d'abaissement. Peut-être serait-il l'ennemi, le persécuteur autorisé de mon cher Roger !

C'est cette crainte-là qui maintenait mon dépit contre la comtesse de Flamarande. Je craignais le réveil de cette tendresse maternelle étouffée par la volonté, soutenue par l'espoir d'une éclatante réparation. Voilà pourquoi j'aurais voulu avoir des preuves contre elle, afin de pouvoir lui dire en temps et lieu : « Soumettez-vous à l'arrêt de votre mari, ou je vous livre au jugement de l'opinion »

Enfin je me calmai. Les preuves n'arrivaient pas. J'en étais réduit à me dire que madame la comtesse était beaucoup plus forte que moi pour mener une intrigue et cacher un secret.

XLV

Je me tenais tranquille depuis longtemps, découragé et n'observant presque plus rien, lorsque M. le comte eut affaire en Angleterre et s'y rendit sans me prescrire de l'accompagner. Je crus deviner qu'il voulait y installer sa maîtresse, et que ma présence le gênait. Je ne lui avais pas dissimulé combien je blâmais cette liaison et combien peu de cas je faisais des femmes entretenues. Il me laissa donc à Paris auprès de madame la comtesse, qui était souffrante d'une bronchite et qui attendait d'être guérie pour retourner en Normandie avec le printemps; mais, au lieu de guérir, elle parut plus malade et garda souvent la chambre. Julie n'était plus à son service. Elle avait voulu se marier, et madame lui avait fait un sort. Elle l'avait remplacée par mademoiselle Hurst, une vieille fille anglaise, qui parlait couramment plusieurs langues étrangères et qui était fort utile à Roger. Hélène Hurst

était une personne douce et froide, qui parlait le français avec difficulté et avec répugnance, disait-elle, mais qui au fond n'aimait pas la conversation et se méfiait de moi. Il m'était devenu à peu près impossible de savoir à quoi s'occupait madame, et si elle était malade en réalité.

Une fois elle gardait la chambre et même le lit, au dire d'Hélène, lorsque, me sentant surpris et impatienté de cette claustration, je me hasardai à montrer de l'inquiétude et à demander pourquoi Hélène n'appelait pas le médecin.

— Madame ne veut pas, répondit l'Anglaise ; elle suit ses prescriptions, elle se préserve du froid et s'abstient de parler.

Là-dessus elle me tourna le dos et entra dans l'appartement de madame, portant une théière et fermant soigneusement chaque porte après elle.

Je n'avais aucun prétexte pour la suivre, et jamais je ne pénétrais dans les appartements de madame ; je n'avais même plus l'occasion de la voir, car je ne menais plus Roger à la promenade. Il avait huit ans, et M. le comte lui avait donné un précepteur, bien qu'il n'en eût aucun besoin et que sa mère lui eût donné autant d'instruction que son âge en comportait. Ce précepteur était une espèce de prêtre étranger, espagnol autant qu'on en pouvait juger par un léger accent. Il était ponctuel, doux, calme, nullement fanatique, et muet comme un coffre avec les gens de la maison. Impossible de

savoir s'il plaisait ou déplaisait à madame. Il avait été choisi par monsieur; il n'y avait pas de conflit apparent au sujet de l'éducation de Roger.

L'enfant demeurait toujours auprès de sa mère. Il prenait ses leçons dans le salon particulier de madame, et l'abbé le promenait quand elle ne pouvait pas sortir. Il prenait ses repas avec elle. L'abbé logeait et mangeait dehors. A partir de six heures du soir, on ne le voyait plus. Il demeurait fort près de nous ; mais je savais qu'il ne rentrait à son logis que vers dix heures du soir.

Inquiet de la disparition de madame, car il y avait quatre jours déjà qu'elle ne bougeait pas, je me décidai à interroger l'enfant, un matin que je le trouvai galopant sur son cheval de bois dans la galerie. Il parut surpris de mes questions.

— Maman va bien, me dit-il, elle est au lit.

— Est-ce qu'elle mange un peu ?

— Certainement. Comment vivrait-elle, si elle ne mangeait pas ?

— Vous déjeunez toujours avec elle ?

— Non; depuis... depuis je ne sais pas combien de jours, elle mange dans son lit, et moi avec Hélène dans le salon.

— Mais vous la voyez souvent, tous les jours ?

Roger me regarda, étonné et confus, comme si je le faisais ressouvenir de sa mère absente et déjà oubliée.

— Je vais l'embrasser, me dit-il.

Et il sortit en courant.

Je ne le retins pas. Il me répugnait de faire constater par ce cher enfant l'absence de sa mère, ou de l'amener à la trahir. Je le revis dans la journée et ne lui demandai rien. Je me reprochais d'en avoir déjà trop dit. Je me rassurai en le retrouvant gai et pétulant comme à l'ordinaire.

Deux jours se passèrent encore ainsi. Le cuisinier préparait les minces repas de la malade. Le valet de chambre de madame les portait dans l'antichambre et les remettait à Hélène, qui déposait les assiettes vides au même endroit. Les visites étaient consignées à la porte sans exception. On avait ordre de dire que madame était sortie et même partie pour la campagne. Le médecin vint et s'en retourna, la croyant guérie.

Le lendemain, Roger vint à moi dans la galerie, il avait l'air soucieux, et j'en fis la remarque.

— Dis-moi, s'écria-t-il en me jetant les bras au cou, si, quand une personne est malade, c'est qu'elle est fâchée ?

Et, comme je ne comprenais pas, il ajouta :

— Maman ne veut plus que je la voie et que je l'embrasse.

— Est-ce que vous ne l'avez pas embrassée hier ?

— Ni hier, ni ce matin, ni les jours d'avant. Je l'ai bien vue couchée sur son lit avec sa grande robe blanche, mais elle regardait du côté de la mu-

raille, et, quand je lui ai parlé, elle n'a pas bougé. Ça m'a fait peur, je me suis mis à crier; Hélène est venue me prendre et m'a dit : « Si vous criez, vous ferez mourir votre maman ! » Et elle m'a donné un pantin bien drôle, ce qui m'a consolé, comme tu penses. Mais, ce matin, elle a voulu m'empêcher d'entrer, et j'ai pleuré encore; j'ai même pleuré bien fort pour que maman entende, et pourtant elle n'a pas bougé, elle n'a pas dit : « Qu'est-ce qu'il a donc? Ne le contrariez pas. » Peut-être que maman est fâchée parce que je lui fais du bruit, ou peut-être qu'elle est morte et qu'Hélène ne veut pas me le dire.

Les craintes de l'enfant se communiquèrent à moi, et je ne sus que lui répondre. Alors il se mit à sangloter et à répéter :

— Maman ! je veux voir maman !

Je le conduisis à Hélène, qui le prit et l'embrassa en disant :

— Oui, oui, vous verrez maman.

Et elle me ferma brusquement la porte au visage.

J'interrogeai Paul, le valet de chambre de madame.

— Je suis inquiet, lui dis-je; si madame est sérieusement malade, mon devoir serait d'écrire à monsieur.

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Paul, je n'entre jamais dans la chambre de madame. C'est

Hélène qui fait tout son service. Écrivez à M. le comte, si vous croyez devoir le faire; moi, je ne me permettrai pas cela. Je sais qu'Hélène est tranquille et ne montre aucune tristesse, qu'elle amuse le petit dans le salon, et qu'il y fait grand train, chose qu'on ne lui permettrait pas, si madame était bien malade.

Je n'osais montrer mes doutes, mais j'étais convaincu que madame n'était pas dans la maison depuis huit jours, et qu'Hélène mettait un paquet de lingerie sur son lit pour simuler aux yeux de Roger une personne couchée.

Pour moi, cette absence mystérieuse était un fait avéré d'inconduite.

J'aurais pu écrire au mari, faire chasser la confidente. Je ne voulais pas persécuter madame. Je me tins tranquille, mais j'observai attentivement l'heure de son retour, car il fallait bien qu'elle rentrât, ce qui était plus difficile que de sortir sans être observée.

Le soir même, vers dix heures, comme je me tenais en observation, tantôt dans l'avant-cour, tantôt devant la loge, où je feignais de jouer avec le chien, je vis une femme voilée, mal vêtue, et qui paraissait courbée par l'âge, passer sans rien dire devant la loge du suisse et monter l'escalier de service du premier pavillon de droite, celui qu'occupait la comtesse.

Je m'élançai sur ses traces.

Malgré son dos voûté et sa démarche traînante, elle monta si rapidement qu'au moment de la rejoindre, je vis se refermer la porte de l'office, par où elle venait d'entrer.

XLVI

Je retournai vivement admonester le suisse pour avoir laissé monter une personne inconnue.

— Je la connais très-bien, répondit-il ; c'est la tante de mademoiselle Hélène. Elle vient la voir très-souvent. C'est une vieille Anglaise très-honnête.

Que faire et que dire, à moins de provoquer un scandale ? J'étais pourtant sûr de mon fait ; mais quelle preuve pouvais-je invoquer ?

Le lendemain matin, Roger avait vu et embrassé sa mère ; il était gai et heureux. Le médecin fut appelé. Selon Hélène, madame se sentait beaucoup mieux et voulait demander au docteur si elle pouvait se lever et prendre l'air. Il vint, trouva sa malade guérie, ordonna une promenade en voiture, et conseilla le départ pour la campagne.

Je m'étais pris d'une apparente amitié pour le bouledogue du suisse, j'avais un prétexte pour sur-

veiller la cour et la porte de l'hôtel. Madame sortit à une heure avec Roger, Hélène et l'abbé. Elle était fraîche comme une rose; elle n'avait pas été malade. Pourtant, si elle s'était rendue à Flamarande, elle devait être fatiguée; mais la joie de voir Gaston et celle de retrouver Roger l'avaient empêchée de le sentir.

Étais-je fou ou avais-je deviné juste?

— Si elle a été à Flamarande, pensais-je, c'est là que je dois aller chercher la vérité. Si elle y a été seule, je l'absous; mais, si elle y a été avec Salcède, je reprends ma tâche. Je cherche une preuve et je la garde pour sauver Roger du partage qui le menace.

J'étais libre de mes actions, car, depuis que M. le comte était occupé de ses maîtresses (que je ne voulais servir en aucune façon), je n'étais plus dans sa maison qu'un fonctionnaire de luxe. Je partis donc pour l'Auvergne au moment où madame la comtesse partait pour la Normandie. Je passai par Montesparre afin de savoir si la baronne y était. Dans ce cas, on pouvait supposer qu'elle avait suffi pour favoriser l'entrevue entre la comtesse et son fils. Je m'informai prudemment. La baronne était attendue. Il n'y avait encore personne chez elle.

La saison était encore fraîche le soir et le matin; mais dans la journée le soleil donnait une douce chaleur, et le ciel d'un bleu vif, rayé de légères bandes blanches comme de l'écume, était admi-

rable. La neige, en partie fondue, laissait à découvert de vastes espaces d'un vert frais, et les ruisseaux, débarrassés tout récemment de leurs aiguilles de glace, bondissaient et jasaient joyeusement. Les torrents, gonflés par cette subite fonte des neiges, avaient des cascades imposantes. Je n'avais jamais vu le pays aussi beau que dans ces jours du printemps tardif mais soudain et énergique de la montagne. J'eus donc du plaisir à marcher dans la traverse difficile de Montesparre à Flamarande.

J'étais parvenu vers trois heures de l'après-midi à une courte distance du manoir lorsque je vis s'ouvrir à ma gauche un sentier frayé que je n'avais jamais remarqué, bien que j'eusse souvent chassé dans tous les environs du château. Comme j'ai une très-bonne mémoire locale, je fus bientôt certain que ce sentier n'existait pas lors de mon dernier séjour à Flamarande, et, comme j'étais à l'affût de toute découverte favorable à mes recherches, je m'enfonçai résolûment dans ce sentier, qui gravissait le rocher par des gradins naturels et aboutissait à une sorte d'impasse.

J'allais revenir sur mes pas lorsque je vis que la roche avait été entamée par la pioche, et qu'il était facile d'en gagner le faîte.

— Si je ne me trompe, pensais-je, ceci doit aboutir au cirque de Mandaille et aux sources de la Jordanne. J'avais calculé juste. Après avoir gravi plusieurs monticules superposés, je me trouvai en face

d'un amphithéâtre de laves que je n'avais jamais exploré, mais que j'avais vu plusieurs fois des hauteurs environnantes. C'était un désert dans le désert de ces montagnes ; aussi fus-je vivement frappé en découvrant à quelque distance en avant de moi une petite construction qui n'y était pas trois ans auparavant. C'était une maisonnette rustique plus élevée et mieux bâtie que celles du pays. Une habitation nouvelle dans une région sans habitants me parut chose assez remarquable et digne d'une sérieuse attention. J'approchai comme par hasard, et, ne voyant personne, je jetai un regard sur l'enclos. Ce n'était qu'un fouillis d'arbustes et d'arbres de la montagne, pins, sorbiers, hêtres, sureaux et châtaigniers, croissant pêle-mêle comme si le propriétaire, ayant acheté ce petit bois, n'avait pas encore eu le temps d'en faire un jardin et de le renfermer.

Enfin j'aperçus une éclaircie et vis, vers le milieu, une sorte de petite lande bossuée couverte de plantes sauvages, sans aucune trace de culture. Je gagnai la maison et dus la tourner pour trouver la porte, qui n'était pas sur le sentier, et dont on ne pouvait approcher qu'en traversant le ruisseau sur des blocs de rocher disposés en manière de pont. Rien de joli et de pittoresque comme cette habitation rustique. Le bâtiment carré était des plus insignifiants ; mais le site était ravissant pour moi, qui avais peu à peu appris à comprendre

la nature. Les gazons, tout semés de fleurs, s'abaissaient d'un côté jusqu'au lit du petit torrent, et de l'autre se relevaient en pente mollement sinueuse jusqu'aux premières assises rocheuses de la montagne. Les massifs d'arbres étaient si bien disposés et si bien éclairés par le soleil, qu'on se serait cru dans un jardin anglais savamment aménagé pour imiter la nature en ce qu'elle a d'élégant, de frais et de pur dans les endroits privilégiés. Il n'y avait pourtant pas ce qu'on appelle des points de vue. La montagne formant impasse présentait un cirque peu élevé qu'on pouvait embrasser d'un coup d'œil. Les bois qui marquaient la limite entre les derniers étages de la prairie et la roche nue formaient une ceinture irrégulière du plus charmant effet ; plusieurs ruisseaux, les sources du torrent de Jordanne, bondissant des hauteurs en minces cascatelles, se réunissaient à peu de distance de la maisonnette pour se diviser encore au delà et former d'autres cascades dont les notes différentes se mariaient en une sauvage et pourtant douce harmonie. Ce que j'avais pris pour un enclos n'était qu'une petite île inculte.

Au-dessus des brèches volcaniques qui fermaient l'enceinte apparaissaient les cimes de montagnes plus élevées : le puy Marie, les puys Griou et Chavaroche. De ce côté-là, il paraissait impossible de sortir de l'impasse ; mais, vers le midi, par un interstice des collines boisées au milieu desquelles

les différents ruisseaux de la Jordanne s'étaient creusé des gorges et des ravines pleines de végétation et de fraîcheur, j'entrevis le rocher de Flamarande, à environ un kilomètre de distance à vol d'oiseau. Sa base plongeait dans une brume qui témoignait des chutes plus importantes de la Jordanne autour du massif ; le haut du donjon se découpait nettement dans le ciel, et je ne pouvais m'y tromper. S'il y avait par là un sentier praticable, je pouvais être rendu en dix minutes au vieux manoir.

XLVII

Le soleil était encore assez haut pour me permettre d'explorer ce charmant et singulier refuge, sans crainte d'être surpris par la nuit dans les difficiles sentiers qui m'y avaient amené et qui eussent été encore plus difficiles à reconnaître dans l'obscurité. J'étais un bon piéton et je grimpais adroitement, mais je n'avais pas l'œil montagnard, qui perce les ténèbres. Je ne voulus pas quitter cette demeure isolée, qui m'intriguait, sans l'avoir explorée autant que possible. Est-ce là que se cachait la comtesse de Flamarande quand elle venait secrètement voir son fils?

Sans doute Ambroise Yvoine était son confident et le gardien de cette maison, qui paraissait habitée. Pourtant je n'apercevais ni une figure humaine, ni un chien, ni un animal quelconque ; les volets étaient clos, car il y avait d'épais volets de bois aux fenêtres d'en bas. Ce rez-de-chaussée, si on peut

l'appeler ainsi, était situé à la hauteur d'un entresol de Paris. Tout le pied du petit édifice était ou paraissait être un massif de forte maçonnerie destiné à résister aux crues du torrent ou à préserver les chambres de l'humidité. En examinant ce massif, je découvris bientôt qu'il était d'une construction ancienne, et même certains détails dans les matériaux et dans le mode d'emploi me firent juger que cette construction, contemporaine de celle de Flamarande, n'était qu'une ruine restaurée, peut-être une annexe détachée du manoir, et dont les débris oubliés, perdus dans la verdure, avaient échappé longtemps à mon attention.

Je fus encore plus sûr de mon fait quand je me trouvai assez près de la porte pour en examiner l'architecture massive, qui pouvait remonter au XII^e^ siècle. C'était exactement la même porte que celle de la poterne de Flamarande. En elle-même, la porte était moderne, taillée en planches de pin, et n'annonçait, par son épaisseur, aucune méfiance des dangers de la solitude. En y portant la main, je vis qu'elle n'était pas fermée, car elle s'ouvrit presque devant moi, sans crier sur ses gonds, sans faire résonner aucune sonnette.

Devant moi s'ouvrait un escalier étroit et raide, recouvert d'un bon tapis de sparterie qui dissimulait l'ébréchure des marches. Un peu plus haut, ces marches étaient en bois, le tapis était en laine, un vieux tapis, mais précieux, de ceux

qu'on appelait verdures d'Auvergne. Cela devait provenir du château de Flamarande, où j'en avais vu de semblables servant de tentures de lit dans les chambres occupées par les fermiers.

Je montai sans bruit et me trouvai en face d'une porte entr'ouverte. J'avançai la tête. Je vis une pièce déserte, très-simplement décorée, mais d'un goût et d'un confort qui n'étaient pas le fait d'une famille de paysans. Il n'y avait qu'une chambre à chaque étage. Celle-ci pouvait servir à la fois de salon et de réfectoire. Je l'examinai curieusement. Cette partie de l'édifice était entièrement neuve. Une seule fenêtre qui, par parenthèse était ouverte, sans aucune espèce d'ornement extérieur, éclairait discrètement ce réduit, capitonné en toile grise, bordé de torsades et de glands bleus. Une bonne cheminée de lave doublée de fonte était pleine de fagots et de pommes de pin qui devaient prendre feu en un instant. Les meubles étaient pareils à la tenture; aucune gravure, aucun tableau, rien qui pût trahir les souvenirs ou les goûts du propriétaire; sur le carreau formé de laves, un épais tapis de peaux de mouton à longue laine, bien blanc et tout neuf, comme tout le reste de l'ameublement.

De la fenêtre, on dominait tout le paysage et tout le petit enclos. Je constatai encore qu'il n'y avait pour tout jardin que le sol vierge de la montagne avec ses ruisselets capricieux et sa magnifique végétation. Quelques sentiers sinueux, des

pierres bien disposées pour franchir les petits cours d'eau, quelques arbustes étrangers à la contrée, mais plantés comme au hasard ou à titre d'essai; pas un légume, pas de parc ménagé pour quelque bétail, pas une poule; rien qui sentît le besoin de l'exploitation ou le souci de la vie matérielle. On s'était fait là un nid chaud et tranquille en plein désert et en pleine nature.

Je remarquai encore que, s'il y avait des troupeaux épars sur les hauteurs environnantes, ils étaient à une grande distance et ne descendaient plus comme autrefois dans cette partie du cirque de Mandaille, et je me rappelai que cette région n'était plus, depuis la Révolution, une dépendance de la terre de Flamarande. C'était un communal aliéné apparemment à un particulier depuis que je n'étais venu au pays. Évidemment, la solitude avait été si bien établie, que madame la comtesse pouvait, sous un simple déguisement, venir là, y rester quelques jours et en repartir sans que personne en eût connaissance. J'avais fait quelque chose de plus difficile en amenant Gaston, à l'insu de tous, au manoir même de Flamarande.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis grincer une forte serrure au-dessous de moi. C'était l'unique porte de l'habitation que l'on fermait. Entrait-on ou se disposait-on à sortir? Je me hasardai à regarder par la fenêtre. Je vis Ambroise Yvoine, qui mettait la clef dans sa poche comme un

homme qui va à la promenade. Il eût pu me voir en levant la tête. Je me retirai précipitamment et j'entendis, au claquement de ses sabots sur la roche, qu'il s'éloignait. Je pouvais maintenant le voir sans avancer la tête. Il marchait dans la direction de Flamarande, laissant sur sa gauche celle que j'avais prise pour pénétrer dans cette solitude. Il y avait donc par là une communication plus directe.

Évidemment j'étais prisonnier à l'insu d'Yvoine. Habitait-il cette maison ou venait-il seulement donner de l'air aux appartements? J'avais dû entrer sans qu'il me vît, j'avais dû me croiser avec lui sans le voir.

Étais-je enfermé là pour quelques heures seulement? reviendrait-il le soir ou dans quelques jours? Ma situation pouvait devenir inquiétante. Dans ce désert, il paraissait tout à fait inutile de crier et d'appeler, car la voix des bergers et les aboiements des chiens de la montagne n'arrivaient pas jusqu'à moi, et je ne pouvais les distinguer que comme des points épars dans l'herbage.

Mais il n'est pas difficile de descendre d'un entre-sol, même sur un mur lisse et recrépi, pour peu que l'on ait une corde ou un drap de lit. Les rideaux de la fenêtre pouvaient au besoin me servir. D'ailleurs, puisque j'avais trouvé la fenêtre ouverte, Yvoine viendrait certainement la refermer avant la nuit. Je me tranquillisai et même je songeai qu'il fallait mettre le temps à profit pour chercher dans

cette maison le secret de madame de Flamarande, non pas seulement ses visites à son fils, je ne pouvais plus douter du fait et j'étais résolu à ne pas y apporter d'obstacles, mais ses relations avec Salcède, dont je comptais acquérir la preuve.

Elle était là ou nulle part au monde, cette preuve qui devait être pour moi la garantie de Roger contre les empiétements de l'avenir. Il fallait la trouver, il fallait explorer minutieusement le *refuge*. J'ignorais encore que tel était le nom de cette habitation, qui, jadis, avait été en effet une dépendance du manoir.

Je montai résolûment à l'étage supérieur, où une autre pièce s'ouvrait sur l'escalier de bois garni là d'une simple natte. La porte n'était pas fermée à clef. Je pénétrai dans une sorte de cabinet de travail des plus simples : une grande table de bois blanc, un bureau en chêne, un fauteuil de cuir avec une chaise élevée à côté. Le long des murs, des rayons chargés de livres et d'herbiers ; — cela sentait le Salcède. Toute la flore des montagnes était là. Il y avait aussi des cadres d'insectes et des échantillons minéralogiques. C'était le cabinet d'un naturaliste. Ces études étaient fort étrangères à madame Rolande. Donc, j'étais chez M. le marquis de Salcède.

Je montai encore et ne trouvai qu'un petit grenier rempli de gros échantillons minéralogiques, de bottes de plantes sauvages séchées avec leurs

graines, des caisses, des malles, des armes et des chaussures de chasse ; aucune adresse sur les caisses, aucune malle dont je connusse l'origine, aucun carton, aucun vestige de la présence d'une femme.

Je redescendis au cabinet de travail. Je ne voyais de lit nulle part, je découvris enfin celui du naturaliste, caché par un panneau mobile de sa bibliothèque et formant alcôve dans l'épaisseur de la muraille. Ce lit, assez recherché, trahissait un reste des habitudes de l'homme du monde. Ce n'était point Ambroise qui couchait là.

Au salon, même perquisition me fit découvrir une alcôve pareille derrière un panneau de boiserie et un lit encore plus recherché avec oreiller, draps blancs très-fins pliés sur le matelas de grosse soie blanche, oreiller garni de dentelles, couvre-pieds de satin ouaté de duvet. C'était bien là le lit d'une femme élégante ; mais pas un chiffon, pas un ruban, pas une épingle oubliée.

Je remontai chez Salcède et portai toute mon attention, d'abord sur la grande table ; devant le fauteuil, un livre ouvert ; devant la chaise élevée, un cahier à moitié écrit d'une écriture enfantine très-ferme et d'une orthographe presque irréprochable ; sur la couverture le nom d'Espérance. C'était un cahier de dictées. Le gros livre était un traité de géologie.

Pas de doutes possibles. M. de Salcède s'était fait le précepteur de Gaston. Gaston venait là tous

les jours prendre ses leçons ; mais il n'y était pas venu depuis une quinzaine, car chaque dictée était datée, et l'encre du petit encrier qui servait à l'enfant était sèche ; j'en conclus que l'enfant avait été ou absent ou malade. Dans le premier cas, on l'avait conduit à sa mère ; dans le second, sa mère était venue le voir.

J'abordai alors la chose importante, le bureau de M. de Salcède, placé dans l'embrasure de la fenêtre, qui était assez profonde, la partie neuve de l'édifice ayant l'épaisseur qu'il avait dû avoir autrefois. Il n'y avait pas de serrure à ce meuble de fabrique moderne. Il s'ouvrait au moyen d'un secret ; mais il n'y a pas de secret de ce genre pour un valet de chambre investi, comme je l'étais, de la confiance de son maître. En un instant, je trouvai la combinaison, et le meuble fut ouvert sans effraction et sans bruit.

Le cœur me battait à se rompre. Je m'étais tellement monté la tête pour le maintien des droits de Roger que je n'étais en cet instant la proie d'aucun scrupule. Je craignais simplement d'être surpris avant d'avoir pu saisir la preuve de la vérité. Le soleil touchait déjà la cime dentelée des montagnes ; il jetait un vif éclat, mais la nuit viendrait vite dans le cirque, on rentrerait sans doute... Je n'avais plus un moment à perdre.

XLVIII

La première pièce qui me tomba sous la main fut une lettre datée du matin même et adressée à madame de Montesparre à Paris ; elle était sous enveloppe, non encore timbrée ni scellée.

« Le Refuge, 18 mai 1850.

» Admirable et généreuse amie, dites-*lui* qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y aura pas de rechute. *Il* reprend ses fraîches couleurs, il commence à sortir dans le sauvage jardin du manoir. Si on le laissait faire, il irait plus loin. Dans bien peu de jours, il pourra revenir prendre ses leçons au *Refuge*. Si j'apercevais chez lui la moindre fatigue, j'irais les lui donner au donjon. Ambroise ne le quitte pas et lui est fidèlement dévoué ; mais le sommeil du digne homme est moins léger que le mien, et, jusqu'à présent, j'ai passé les nuits près

de *lui*. Je suis venu aujourd'hui chez moi pour répondre à votre chère lettre. Je retourne au donjon ensuite, et demain je coucherai enfin dans mon lit, car mes soins sont complétement inutiles, et je commence à sentir un peu de fatigue. Vous pouvez donc m'écrire maintenant au Refuge. Nous avons décidément un facteur rural qui connaît fort bien le chemin de ma demeure, et qui ne se plaint pas d'avoir cette petite course en plus dans sa journée.

» Je ne vous dirai rien de ma situation morale. *La* voir pendant trois jours et penser au temps éloigné peut-être où je la reverrai... Je n'y veux point penser ! J'ai juré de ne pas quitter son fils, je me l'étais juré à moi-même avant de m'engager envers elle, je resterai. Ma vie ne m'appartient plus, elle lui sera à jamais consacrée. Vous le savez, vous m'approuvez, vous me secondez. Ah ! ma chère Berthe, quel cœur vous avez et quelle amie vous êtes ! Sans vous, je serais mort idiot ou furieux, et maintenant que, après ma longue agonie et mes tristes voyages, je suis redevenu un vivant, c'est à vous que je dois d'être un vivant utile, une force réparatrice ! Jouissez donc de votre ouvrage. Je ne sais si je suis toujours malheureux, mais je sais que je ne suis plus ni faible ni désespéré. Ce n'est pas être malheureux d'ailleurs que de vivre avec une souffrance. Le bonheur ne consiste pas dans l'absence des maux, il est uniquement dans la gran-

deur ou dans la beauté de l'idée qui nous les fait supporter. Je ne suis point lâche, et, si j'ai tant souffert, c'est que j'étais mécontent de moi-même. Depuis que je répare, je sens revenir ma fierté de vivre et cette sorte de joie qui consiste à atteindre un but digne de soi.

» Elle vous aura dit avec quel bonheur elle a pu embrasser son fils sauvé. Ce qu'elle ne vous aura pas dit, c'est l'héroïsme avec lequel, toute seule et par une saison encore rigoureuse chez nous, elle a traversé nos neiges et nos ravins pour venir soigner le cher malade. Je n'avais rien pu combiner pour lui rendre le voyage moins pénible; je ne voulais pas quitter l'enfant, même pendant une heure. Ambroise ne savait pas plus que moi à quel moment précis elle arriverait. Il l'a attendue une nuit entière auprès de Montesparre, mais sans se montrer au village, où il est connu. Caché avec sa petite charrette dans un taillis, il a guetté et recueilli la pauvre voyageuse. Le malheureux mulet, le seul qu'il eût pu se procurer secrètement, était presque mort de faim et de froid. Il ne marchait pas; elle a marché, elle, d'un pas rapide et résolu en prenant par des sentiers à travers les abîmes. Ambroise, l'ayant perdue de vue, a été fort inquiet; enfin, lorsqu'il est arrivé, il l'a trouvée au chevet de l'enfant. Pauvre femme! elle n'a pu se défendre de le couvrir de ses baisers et de ses larmes en l'appelant son fils; et lui, souriant et rayon-

nant dans sa pâleur, il lui a dit d'une voix faible :

» — Ma mère, ma mère, à moi !

» Heureusement nous étions seuls dans le donjon. Elle a pu y rester cachée les jours et les nuits suivantes, se retirant dans le tourillon que j'ai fait arranger un peu, au moment où les Michelin venaient voir l'enfant. Ces braves gens n'ont donc rien su de cette visite et *elle* a pu partir comme elle était venue, la nuit, sans être observée. Cette fois, Ambroise ayant pu prendre ses mesures, l'a conduite jusqu'à Saint-Sernin, où elle a pris la diligence du matin. *Elle* devait être brisée ! Pendant trois jours et trois nuits, je ne crois pas qu'elle ait dormi un instant, même sur le matelas que j'avais fait mettre pour elle dans la tourelle du donjon. J'espérais que, pendant les visites des Michelin et du médecin, elle dormirait quelques instants. Non ! je la retrouvais debout, regardant et écoutant à travers la serrure. Elle touchait à peine aux aliments qu'on apportait pour moi. Elle n'avait ni faim ni soif, ni sommeil ni lassitude. Elle n'était pas même pâlie par la fatigue; elle voyait son enfant, et il était sauvé !

» — Comment ferais-je pour souffrir de quelque chose, me disait-elle, quand j'ai tant de joie et de bonheur ?

» Je l'ai suppliée en vain d'aller, avant de repartir, prendre une nuit de véritable repos au Refuge ; je n'ai pu l'y faire consentir.

» — Tous les instants de ma vie, disait-elle, appartiennent à *lui* ou à *l'autre*; je ne me reposerai jamais qu'auprès de l'un d'eux.

» Depuis qu'elle est partie, malgré toutes nos précautions, on soupçonne quelque chose à Flamarande. L'enfant a encore eu un léger accès de fièvre, et il a demandé sa mère, *sa belle jolie mère* qui venait *les autres fois* auprès de son lit. La petite Michelin était près de lui en ce moment, et lui a dit :

» — Ta mère ? tu as rêvé ça. Tu n'as pas de mère, toi.

» — Si fait, j'en ai une à moi.

» — Et comment donc est-elle faite ?

» — Elle est faite comme les autres femmes.

» — Non, c'est une dame, puisqu'elle t'envoie beaucoup d'argent et de cadeaux.

» — Ce n'est pas une dame, elle est habillée comme toi.

» J'étais présent à cet entretien. J'ai dit à la petite Michelin qu'Espérance avait rêvé et qu'il n'était venu personne. Elle l'a cru, mais Espérance ne le croit pas ; sa mémoire restera probablement fidèle cette fois-ci. J'ai réussi à lui faire, sinon comprendre, du moins promettre de garder cette croyance pour lui. Malgré cette promesse, qu'il a tenue avec la volonté qui caractérise son admirable nature, la famille Michelin a une idée vague de quelque visite mystérieuse. Une autre des filles

Michelin prétend avoir regardé un soir par une fente de la porte au moment où elle apportait une tisane au malade, et avoir vu dans la chambre du donjon une grande belle paysanne qui a *fondu dans l'air* au moment où la porte a été ouverte. Les parents disent que c'est une vision. Les enfants aiment mieux croire à la vieille légende qui fait apparaître une dame blanche dans la tour de Flamarande. Ils ajoutent qu'elle revient pour protéger Espérance, et que c'est signe de prospérité pour la maison.

» Chère amie, le facteur n'emportera ma lettre que demain ; l'heure est passée pour aujourd'hui. J'y ajouterai un *post-scriptum* s'il y a lieu. Je vais, comme tous les jours, dîner chez les Michelin, et je passerai encore cette nuit au manoir. A vous de toute mon âme.

» ALPHONSE. »

Cette première lettre lue, cette première preuve acquise, je me sentis tout à fait calme et en mesure de procéder à un inventaire complet des papiers de M. de Salcède. Il ne devait rentrer chez lui que le lendemain. J'avais toute la soirée et toute la nuit pour me livrer à mes recherches en toute sécurité. La lettre me renseignait sur toutes choses. L'exploration de la maison m'avait prouvé que maître Yvoine n'y avait pas de gîte. Il vivait au donjon,

auprès de l'enfant, que M. de Salcède avait fait installer là comme étant un local plus sain et mieux aéré que la demeure des fermiers. Yvoine était venu au Refuge dans la journée chercher quelque chose pour M. de Salcède ; il avait toute sa confiance. Il n'avait pas remarqué la fenêtre du salon restée ouverte, et n'avait pas de raison pour revenir avant le lendemain. Il n'y avait pas de feu dans la maison, mais il y avait de quoi en faire. Le jour baissait, mais il y avait des bougies sur les cheminées. J'étais à jeun après une course pénible; je regardai dans les armoires. Comme il n'y avait pas de cuisine et qu'évidemment M. de Salcède ne prenait point ses repas chez lui afin de n'avoir pas l'espionnage d'une servante, il devait avoir quelque part un *en cas* quelconque, soit pour lui, soit en vue de la récente visite de la comtesse, qui n'en avait pas profité, puisqu'elle n'était pas venue chez lui.

En effet, je trouvai au salon du pain très-durci, une terrine de Périgueux non ouverte et des confitures intactes ; mais j'étais, en présence de ma découverte inespérée d'un amas de preuves, aussi surexcité que madame auprès du lit de son fils. Je n'avais ni faim, ni froid, ni soif, ni sommeil. Après avoir constaté que l'appréhension de quelque malaise physique ne viendrait pas troubler ma lucidité, je poussai soigneusement les contrevents. J'allumai deux bougies et je m'installai au bureau

de Salcède. Un silence absolu, solennel, planait sur la solitude de Mandaille. De temps à autre seulement, un bruit lointain d'écroulement sourd m'annonçait la chute d'une avalanche au flanc des montagnes.

XLIX

Au bout de trois heures, j'avais tout lu, même les lettres de madame de Flamarande, cachées dans un tiroir particulier avec un secret *ad hoc*. J'avais compté tout l'argent de M. de Salcède, vingt-cinq mille francs en billets de banque et en traites sur l'étranger, cinq mille francs en monnaies d'or et d'argent, françaises et étrangères. Un pareil *en cas* monétaire abandonné ainsi dans la maison du désert témoignait de la moralité du pays ou de l'insouciance du propriétaire. Pourtant Salcède devait tenir à cette bourse, elle était évidemment en réserve pour une éventualité imprévue qui le forcerait de passer soudainement à l'étranger avec l'enfant, peut-être avec la comtesse. Cette réserve n'était pas destinée à payer l'achat de sa terre et la construction de sa maisonnette; je trouvai toutes les factures acquittées, ainsi que le contrat de vente passé avec la commune. Une partie de la forêt qui gar-

nissait les pentes du puy Griou était comprise dans le marché. L'acquisition des terrains datait de 1847; la bâtisse avait été terminée en 1848. Il y avait donc environ deux ans que M. de Salcède était installé là sous le simple prénom de M. Alphonse, comme le témoignaient toutes les lettres à lui adressées poste restante à Saint-Cirgues de Jordanne, et je ne l'avais pas su, et M. le comte ne s'en était pas douté! et le monde entier, sauf mesdames de Flamarande et de Montesparre, le croyait fixé en Amérique! Ses lettres d'affaires ou de famille, venant de Paris ou d'Espagne, lui étaient parvenues par l'intermédiaire de la fidèle Berthe. Par elle, il savait du dehors tout ce qui pouvait l'intéresser. Personne ne savait rien de lui au delà du petit canton qu'il habitait. A Montesparre même, on ne paraissait pas soupçonner son voisinage. Il est vrai que je n'avais pu interroger aucune personne du château, et que mademoiselle Suzanne, que j'avais questionnée à Paris, avait fort bien pu se moquer de moi.

Tout me fut expliqué quand j'eus pris connaissance des nombreuses et émouvantes lettres de Berthe de Montesparre. C'était l'historique complet et minutieux des faits que j'avais pressentis et de ceux que j'avais ignorés. Je ne pourrais transcrire toutes ces lettres, et j'en donnerai seulement le résumé.

Madame de Montesparre avait toujours ardem-

ment aimé M. de Salcède, et, se croyant aimée de lui, elle avait eu l'imprudence de lui ouvrir son cœur; mais Salcède n'avait aimé qu'une femme en sa vie; il l'aimait toujours. Selon lui, cette femme, madame de Flamarande, ne lui avait jamais appartenu. Je n'avais sous les yeux aucune dénégation formelle écrite de sa main; je constatais seulement sa discrétion persévérante par les réponses de madame de Montesparre, qui, du reste, était fort sceptique à l'endroit de cette prétendue innocence. J'en citerai quelques traits que j'ai transcrits cette nuit-là.

« 1845, 13 avril, Paris.

» Quittez l'Amérique, revenez! *Elle* a ou elle aura bientôt besoin de vous. Elle n'est pas si consolée, elle n'est pas si heureuse que je vous le disais et qu'on le croyait autour d'elle. Elle a bien eu un second fils qu'elle adore et que son mari ne peut attribuer qu'à lui-même; mais l'autre, celui qu'elle a perdu et qu'elle a cru mort naturellement,... il faut bien à présent tout vous dire, vous êtes guéri, vous êtes de force à supporter un nouveau coup; ce premier enfant, qu'on lui a dit mort de maladie, M. de Flamarande l'a renié, et, selon toute apparence, il l'a fait ou l'a laissé mourir, ou encore il l'a fait disparaître et élever quelque part. Rolande est à Sévines depuis huit jours, et là elle a appris de son mari que l'enfant et la nourrice avaient été

noyés. Rien ne le prouve, elle n'y croit pas, elle espère, elle s'exalte, elle devient folle. Il la brutalise et la menace. Elle a dû renoncer à ses recherches et retourner en Italie ; mais, en partant, elle m'écrit en secret pour me supplier de les continuer, et je le veux bien, mais je ne sais comment m'y prendre. Il faut que vous acceptiez ce soin-là. Vous êtes riche, vous êtes libre, vous aimez les voyages, que je n'aime point du tout. Il faut retrouver cet enfant ou acquérir la preuve de sa mort, à laquelle je ne crois pas pour mon compte. Voici pourquoi : un mien cousin, qui demeure l'été près de Bourges (le vieux Frépont que vous avez vu à Montesparre lorsqu'il se faisait battre au billard par M. de Flamarande), m'a dit tout à l'heure avoir vu au relais de poste de Bourges, le 16 mai 1841, un voyageur qui pressait les postillons pour changer ses chevaux, et qui est remonté dans son coupé, d'où sortaient les vagissements d'un petit enfant. Frépont se rappelle la date, qui est celle de la naissance de sa petite-nièce. Il courait au-devant du père, qui arrivait de Paris, et il regardait avec anxiété toutes les voitures et toutes les figures qu'il rencontrait. Celle du voyageur en question lui parut *invraisemblable*, c'est son expression, et son accent contrefait. Il assure avoir parfaitement reconnu M. Charles, le valet de chambre dévoué et gâté du comte de Flamarande, le même qui a été dans la confidence de toutes choses à Montesparre. Mon vieux Frépont

affirme tellement le fait qui l'a frappé (à une époque où personne ne soupçonnait le comte), que je crois maintenant à un enlèvement. Il faut partir de là et surveiller ledit Charles, qui est toujours là et qui voyage beaucoup pour le compte de son maître. Venez à Paris sous le plus strict incognito. Ne descendez pas à votre hôtel et ne paraissez pas chez moi, car ma maison est surveillée par cet espion. J'attendrai à Paris que vous me donniez avis de votre arrivée. J'irai m'entendre avec vous à l'adresse que vous m'indiquerez. Au train dont marche la vapeur à présent, je compte que vous pouvez être revenu, au plus tard, à la fin du mois prochain. Je vous rappelle, entendez-vous, ingrat? Et ce n'est pas pour le plaisir de vous revoir, espoir égoïste que vous ne réaliseriez pas; je vous appelle à mon secours pour qu'à nous deux nous guérissions ce cœur brisé d'une pauvre mère dont la douleur me navre. Je ne la crois pas aussi innocente de son propre malheur qu'il vous a plu de me le dire et de me le jurer... Ne vous fâchez pas, mauvaise tête! Qui peut douter de votre honneur? Mais l'honneur d'un homme ne consiste-t-il pas, dans certains cas, à mentir très-résolûment pour sauver celui d'une femme? Pauvre Rolande! comment eût-elle résisté à votre passion? Elle était si jeune, si tristement mariée, et vous aviez le cœur tellement pris, la tête tellement montée! Quelque

jour, vous m'avouerez la *vraie vérité*, quand vous aurez bien reconnu que je ne suis plus une rivale et ne veux connaître sa faute que pour lui en épargner les cruelles conséquences. Venez, votre sœur Berthe vous attend. »

Les lettres suivantes de madame de Montesparre m'apprirent que Salcède avait immédiatement quitté l'Amérique, qu'elle l'avait revu à Paris, qu'ils y avaient cherché et retrouvé les traces de la Niçoise, que Salcède l'avait découverte à Villebon et amenée non-seulement à tout avouer, mais à lui donner des *preuves écrites*. La chose lui avait coûté cher, mais il ne le regrettait pas. Il y eût sacrifié sa fortune. Aussitôt après, il s'était agi de découvrir où j'avais conduit Gaston après l'avoir repris à la nourrice. On s'était attaché à mes pas, on avait su que j'étais allé installer à Flamarande les tombeaux retirés de Sévines lors de la vente. Salcède s'y était rendu, et, déguisé en paysan, il s'était facilement abouché avec son ancien guide Ambroise Yvoine, lequel, m'ayant parfaitement reconnu à *la Violette*, n'avait pas eu de peine à lui faire voir et embrasser Gaston, moi présent pour ainsi dire.

A partir de ce moment, madame de Flamarande avait été informée de tout par la baronne. Et ici je placerai un des billets de Rolande à Berthe, datant de cette époque, et communiqué à Salcède, qui

l'avait mis à part, avec d'autres lettres de *la même à la même*.

« Ma Berthe chérie, mon ange gardien, et *lui*, mon sauveur, ma providence, mes anges de consolation, soyez bénis! Vous l'avez retrouvé! Il n'est pas mort, il n'est pas exilé absolument de la maison paternelle. Il est bien portant, il est beau, il est heureux, et, puisqu'il est là, il me sera rendu; *son père* me rendra justice. Il n'y a pas d'explication à espérer de lui; il verra ma conduite et ouvrira les yeux à l'évidence. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, les droits de mon fils aîné subsistent, et un jour viendra... Mais je le verrai auparavant, mon enfant adoré, je veux le voir! J'irai chez vous si secrètement, que personne ne le saura jamais. Je veux voir aussi celui qui me l'a retrouvé; je veux le remercier, l'absoudre du passé à cause du présent. Il ne faut plus qu'il songe à autre chose qu'au bonheur qu'il me rend. Vite, vite, écrivez-moi que vous m'attendez, et je simule une indisposition pour m'enfermer. Je confie Roger à des gens sûrs, je prends le bateau à vapeur et je vous arrive. Répondez, répondez à votre Rolande qui vous adore. »

Vous était-il au pluriel? On pouvait le croire. Madame de Flamarande, qui était alors en Italie,

n'avait fait que la moitié du chemin. Après mon départ de Flamarande, on lui avait conduit son fils à Marseille, elle l'avait embrassé avec ivresse; mais Salcède n'était pas là, il avait craint de la revoir, sa passion étant plus vive que jamais. On avait donné pour prétexte à madame qu'il jugeait sa présence au rendez-vous trop dangereuse pour elle au cas où ce voyage serait découvert. Elle n'avait vu avec l'enfant que la baronne et Ambroise. Michelin, pour consentir à laisser voyager l'enfant, avait été mis dans la confidence jusqu'à un certain point. Il pensait que Salcède était son parent et connaissait sa mère. Il avait été si bien récompensé de son adoption et de ses soins, qu'il ne craignait plus rien et se fiait absolument à Salcède.

J'arrivai bientôt, par la lecture de ces lettres, à l'époque du fameux rendez-vous au bois de Boulogne. Salcède étant venu à Paris secrètement, la comtesse avait insisté pour le remercier elle-même. Il paraissait avoir beaucoup repoussé cette entrevue malgré le violent désir qu'il avait de s'y rendre. Il craignait pour la réputation de la comtesse et n'avait cédé qu'à la condition que la baronne serait présente; mais la baronne n'y alla pas. Elle lui avait écrit le lendemain une lettre fort significative.

« Non! je n'ai pas eu le courage de vous voir à ses pieds, voilà tout! Il ne m'est arrivé aucun ac-

cident. C'est volontairement que je vous ai manqué de parole. Je ne pensais pas que vous vous plaindriez de mon absence. Ah! pardonnez-moi de souffrir! vous m'avez entraînée dans un système d'héroïsme qui souvent dépasse mes forces. J'y persisterai, soyez tranquille; mais laissez-moi pleurer seule, et ne vous en inquiétez pas. Vous avez été heureux, vous l'êtes... C'est en même temps mon désespoir et ma consolation. »

Je cherchai en vain dans toute la correspondance une autre allusion à ce rendez-vous. Je dus me contenter de cette preuve, qui avait à mes yeux une grande importance.

Les lettres de 1848 et 49 ne me révélèrent aucune nouvelle entrevue de la comtesse avec Salcède ou avec Gaston; mais elles trahissaient la passion, conçue ou rallumée, de madame Rolande pour Salcède, passion exaltée, mystique, qu'elle interprétait dans le sens d'une reconnaissance toute maternelle, mais qui ne donnait pas le change à la clairvoyante Berthe, car la comtesse lui disait :

« Non, non, ne faites pas fausse route, mon amie, je n'ai point pour lui le sentiment que vous appelez *amour*, et, si c'est ce sentiment-là qu'il a jadis éprouvé pour moi et qui m'a été si fatal,

mon pardon l'efface, mais ma conscience ne l'absout pas. Heureusement vous vous trompez, parce que vous ne comprenez pas; non, vous ignorez cette amitié enthousiaste qui ne veut de l'être aimé que le plus pur de sa pensée. Il dit qu'il n'a pénétré chez moi (me croyant partie!) que pour prendre des fleurs dont j'avais aspiré le parfum; un parfum, c'est quelque chose d'immatériel, c'est le contraire de ce que vous supposez! Je ne veux pas croire, je ne crois pas qu'*il* ait un seul instant dans sa vie abjuré le respect dû à la femme de celui qui était son ami; la désirer eût été un crime à ses yeux comme aux miens. Je sais que peu d'hommes sont capables de cet amour de l'âme qui exclut l'idée de possession coupable; mais ne connaissez-vous pas cet homme si pur, si scrupuleux et si loyal? Toute cette vie studieuse et recueillie, cette vie angélique que vous admirez tant et dont vous me disiez : « C'est une exception parmi les » exceptions idéales, c'est le seul être au monde » qu'on puisse vénérer absolument. » Eh bien, cette vie-là n'est-elle pas faite pour vous rassurer? »

Dans une autre lettre, la comtesse disait à son amie :

« La preuve que je n'ai pas le genre d'affection que vous supposez, c'est que, le jour où *il* ne

vivra plus que pour vous, le jour où vous serez sa femme (et ce jour viendra, soyez-en sûre), je serai mille fois plus heureuse de notre affection et mille fois plus fière de lui et de moi. »

L

Tout cela était fort beau ; mais madame de Montesparre, plus positive ou plus clairvoyante, écrivait à Salcède :

« Je vous envoie toutes les lettres qu'elle m'écrit, parce que vous m'en avez arraché la promesse, et que je ne sais pas vous affliger ; mais je crains bien de répandre cette huile parfumée sur un feu toujours plus ardent. Je voudrais qu'elle m'écrivît sur un autre ton, de manière à vous bien prouver qu'elle ne vous aime pas comme vous l'aimez ; mais l'exaltation de la mère, qui vous doit tant, monte le langage de la femme à un diapason qui me fait trembler. Elle veut nous marier ! Ah ! qu'elle ne s'en mêle plus ! son premier essai à Montesparre m'a été si fatal ! A présent, je ne le voudrais plus, ce mariage que j'avais rêvé, et qui ferait le malheur de notre vie à tous trois ! Aussitôt que j'aurais le

droit d'être jalouse, j'en userais et j'en abuserais peut-être. J'aime mieux notre amitié désintéressée et ma tâche de dévouement. »

Madame de Montesparre n'était pas toujours si résignée. Il y avait des billets courts et passionnés comme ceux-ci :

« Sachez que je ne crois pas un mot de ce qu'elle dit et de ce que vous dites. Pourquoi mentir avec moi ? C'est un outrage, c'est une ingratitude atroce. »

Autre billet :

« Allons donc ! Gaston est fort bien votre fils ; je le sais à présent ! »

Autre :

« Si l'enfant appartient au mari, comment ne le haïssez-vous pas ? Moi, je le hais par moments, ce fils *adoptif* qui vous absorbe et que vous arrivez à me préférer ! »

La baronne avait fait des tentatives pour détourner Salcède de son installation au Refuge.

En 1848, elle avait eu la douleur de perdre son fils unique, Ange de Montesparre, et s'était d'autant plus attachée à Salcède qu'il s'était montré aussi désolé qu'elle de ce malheur. Elle voulait que le marquis s'établît à Montesparre avec Gaston, et on pressentait dans ses expressions le désir de le reconnaître pour son fils et celui de Salcède. La réparation du sacrifice qu'elle était prête à faire de sa réputation eût été un mariage entre eux. Salcède n'avait pas accepté cette solution. De là des querelles suivies de raccommodements. Le désespoir de la baronne était de voir le marquis rarement et en secret. Il n'allait chez elle ni le jour ni la nuit: ils ne se rencontraient que dans les courts et mystérieux voyages que Salcède faisait à Paris. Il paraissait se plaire beaucoup au Refuge, trouver un grand bonheur à faire l'éducation d'Espérance, enfin ne rien regretter du monde et des choses de la vie.

Je cherchai vainement une lettre directe de Rolande à Salcède. Ou elle ne lui avait jamais écrit, ou il portait son trésor sur lui. La conclusion à tirer de toutes ces écritures confidentielles, c'est qu'aucune ne contenait l'aveu de la faute commise, et ne constituait une preuve qui pût mettre Roger à l'abri des revendications de son frère. Au contraire : soit sincérité, soit habileté consommée, tout ce que madame de Flamarande avait écrit à son amie pouvait être invoqué par elle comme une

preuve de son innocence. Je ne vis donc pas d'intérêt certain à m'emparer de la correspondance, et le danger de commettre ce larcin ne me parut pas compensé par l'assurance de rendre à Roger un véritable service. Cependant c'étaient là les seules preuves que je pusse espérer de recueillir, et, pour en trouver d'autres, il fallait compter sur un nouveau hasard extraordinaire.

Je tombai dans de grandes perplexités. Tout à coup, en me voyant seul dans cette demeure silencieuse violée par ma curiosité, j'eus un sentiment de honte et d'horreur de moi-même. Il y avait de l'argent, beaucoup d'argent, confié pour ainsi dire et comme mis sous la protection de la loyauté publique, et moi, pire qu'un voleur d'argent, je songeais à dérober les secrets du cœur et de la conscience ! Je rangeai avec soin les papiers, je refermai tous les secrets du bureau, et je m'approchai de la fenêtre. Le jour paraissait à peine, mais les paysans étaient probablement déjà debout, et je me hâtai d'éteindre les bougies. Puis je songeai aux moyens d'opérer ma retraite sans laisser de traces de mon passage dans le pays, car j'étais quitte de tout devoir de protection envers Espérance, et je n'avais rien à apprendre à Flamarande qui ne me fût désormais connu. Je montai au grenier, et j'y pris une des cordes qui avaient servi à ficeler les gros colis. Je descendis au salon. C'est de là qu'à l'aide de cette corde convenablement arrangée je

pouvais m'enfuir; mais une idée qui traversa mon cerveau m'arrêta. Cette construction, qui portait dans les actes de vente le nom significatif de Refuge bien avant que M. de Salcède l'eût acquise, avait dû servir ou être destinée à servir de refuge en effet aux défenseurs du manoir en cas d'envahissement. Là, comme dans beaucoup d'autres forteresses de ce genre, il devait exister une communication secrète entre elle et le donjon. J'étais certain désormais d'avoir vu Salcède à Flamarande en 1845, déguisé en paysan. Je me rappelais l'avoir vu disparaître non loin du manoir, comme s'il eût percé le rocher. La communication souterraine, soit qu'elle eût été déblayée, soit qu'elle fût demeurée intacte depuis des temps reculés, devait donc exister encore, et elle avait dû servir récemment à madame de Flamarande pour entrer dans le donjon et pour en sortir sans être vue. L'entrée du passage devait être la maison même où je me trouvais, car, en lisant l'acte, je n'avais pu m'expliquer certains mots relatifs à un passage et à une entrée dont Salcède revendiquait l'usage exclusif et la propriété. Il fallait le chercher, ce chemin mystérieux, et m'en servir pour opérer ma retraite. Il ne fut pas difficile à trouver dans le parquet du salon sous une des peaux de mouton qui, jetées les unes près des autres, formaient un tapis non cousu et non fixé. La trappe était légère et sans ressort ni serrure. Elle ouvrait sur un marchepied de bois

de dix ou douze marches avec une rampe d'un seul côté, comme on en voit dans les ateliers de peinture.

Je me trouvai dans la cave de la maison, une voûte circulaire de construction ancienne meublée d'une seule barrique de vin et d'une petite provision de bois derrière laquelle on pouvait se cacher en cas de surprise. Je fis le tour de ce caveau, et je trouvai, dans une antique arcade surbaissée, une porte de chêne toute neuve, avec serrure sans clef, non fermée. Évidemment M. de Salcède et Ambroise passaient par là souvent, et, la veille, lorsque j'avais pénétré dans la maison, ce dernier était dans cette cave, puisque je ne l'avais pas vu. Je m'engageai dans le couloir qui s'ouvrait devant moi, au risque d'y rencontrer M. de Salcède rentrant chez lui après sa dernière veillée auprès de l'enfant. La galerie, maçonnée au commencement, pénétrait un peu plus loin dans l'épaisseur du roc entaillé par le pic. Elle était assez large pour donner passage à deux personnes, mais elle n'offrait aucun angle, aucun recoin où l'on pût espérer se cacher en cas de rencontre.

Je risquai encore quelques pas, examinant avec soin, grâce à la bougie dont je m'étais muni. Bientôt j'arrivai à une véritable caverne où le passage, élargi et irrégulier, n'offrait plus aucune trace du travail de l'homme. C'était un travail purement fortuit de l'action volcanique que jadis on avait découvert et utilisé. D'autres galeries étroites et

d'apparence peu praticable aboutissaient à celle où je me trouvais et dont le sol brut m'offrit la trace fraîche des gros souliers d'Amboise sur la pouzzolane. Je marchai alors avec plus de confiance, prêtant l'oreille au moindre bruit, mais certain de pouvoir au besoin me retirer ou me cacher dans quelque anfractuosité. J'avançais sans trouver d'obstacle depuis environ dix minutes, lorsqu'un point lumineux se montra devant moi. J'éteignis précipitamment ma bougie et regardai ce point éblouissant et fixe. Ce n'était pas une lumière en marche, c'était le jour ; la grotte s'ouvrait sur le torrent, dont le mugissement arrivait jusqu'à moi. J'y courus, mais pas d'autre issue que l'eau qui bondissait furieuse dans des abîmes. Je m'étais donc trompé de galerie, madame de Flamarande n'avait pu passer par là. J'examinai le tableau austère et charmant que les cascades et l'épaisse végétation échelonnée sur les parois du rocher formaient devant mes yeux. J'étais au fond d'un gouffre d'où il paraissait impossible de sortir par le côté du rivage sur lequel je me trouvais. Je reconnus en face de moi le sentier élevé où M. de Salcède m'était apparu pour disparaître comme par enchantement.

Il n'y avait pourtant pas moyen de passer sous la cascade, et je dus me livrer à d'infructueuses recherches qui me prirent du temps. Le jour augmentait, une lueur rosée répandue sur les objets m'annonçait que le soleil était levé. Je rentrai dans

l'obscurité et y marchai à tâtons, espérant surprendre le retour de M. de Salcède, qui me serait un indice pour trouver la sortie ; mais, ayant abouti à une impasse, je me disposais à rallumer ma bougie lorsqu'une soudaine terreur s'empara de moi en reconnaissant après mille recherches que je l'avais perdue. J'avais des allumettes chimiques. J'en allumai une qui me fit voir un endroit de la caverne que je ne reconnus pas pour l'avoir traversé un instant auparavant, mais qui me permit de sortir de l'impasse et de retrouver une voie praticable. Une seconde allumette me fit retrouver la ligne tracée à la craie sur le vrai chemin, mais sans qu'il me fût possible de savoir si je retournais vers le Refuge ou vers le lit du torrent. A la troisième allumette, l'humidité ayant pénétré dans l'étui, je ne pus me procurer un instant de clarté, si court qu'il fût, et je dus marcher dans les ténèbres. Je n'avais pris aucun aliment et aucun repos depuis plus de vingt-quatre heures. Je n'en souffrais pas sensiblement, mais mon cerveau fatigué perdait toute force de réaction, et mon imagination, assombrie par l'obscurité, commença à me tourmenter.

Je marchai sans me heurter à aucun obstacle et sentant la paroi du roc de distance en distance ; mais ce trajet que j'avais fourni si vite me parut d'une longueur effrayante, lorsque tout à coup je ne sentis plus rien autour de moi et fis quelques pas dans le vide. Je m'étais donc trompé,

j'étais perdu dans un labyrinthe peut-être inextricable. Un pas de plus, j'allais me briser contre quelque roche ou dans quelque abîme. L'effroi me prit à la gorge; j'eus envie de crier. La honte me retint; mais le sentiment d'une mort affreuse me rendit aussi pusillanime qu'un enfant.

— Tu as voulu t'emparer de la destinée des autres, me disais-je; tu étais valet, tu n'as reculé devant rien pour devenir moralement le maître d'existences plus élevées que la tienne, et voici que la tienne va s'éteindre misérablement dans ces ténèbres sans que personne te plaigne, car tu recueilles ce que tu as semé.

LI

Je ne suis ni poltron, ni trop ami de mes aises ; mais j'ai senti dans ma vie une alternative de courage et de lâcheté selon que ma conscience me soutenait ou me résistait. En ce moment, elle était contre moi, car je me sentis défaillir et je m'évanouis. Je restai sans connaissance une demi-heure ou davantage, je ne saurais le dire. Quand le sentiment de moi-même me revint, je résolus de sortir à tout prix de cette horrible situation, et je me mis à ramper au hasard devant moi. Je n'eus pas franchi deux mètres que je me heurtai contre des marches. Je les tâtai, elles étaient en bois, et je sentais une rampe sous ma main : j'étais dans la cave du Refuge. Je parvins à faire flamber une dernière allumette et à me convaincre que j'étais bien revenu au point de départ. La porte du couloir, que j'avais franchie sans en avoir conscience, était ouverte derrière moi ; au-dessus de moi, la trappe

du salon, que je soulevai facilement ; avec quelle joie je revis la lumière du jour !

Mais je baissai précipitamment cette trappe et retins ma respiration. On parlait dans la maison, et je saisissais la voix élevée d'Ambroise résonnant dans la cage de l'escalier. Les réponses de Salcède étaient monosyllabiques, mais c'était bien sa voix, je n'en pouvais douter. Ils étaient rentrés par le dehors pendant que je m'égarais dans le souterrain, ou bien ils avaient passé par cette voie pendant que je la perdais pour aboutir à l'issue donnant sur le torrent.

J'entendis bientôt que l'on marchait dans le salon, et je saisis distinctement les paroles.

— Qui donc a ouvert cette fenêtre ? disait Yvoine.

— Tu auras oublié de la fermer, répondait Salcède.

On ferma la fenêtre, et Ambroise reprit :

— A présent, vous devriez faire un bon somme, *monsieur Alphonse* ; vrai, vous êtes fatigué.

— Un peu en effet ; je vais dormir une heure, je travaillerai après.

— Si vous aviez faim, voilà le panier, que j'ai apporté.

— Laisse-le là, merci. N'oublie pas que l'enfant ne doit pas venir ici, c'est trop loin.

— Je le ferai patienter.

— Je le verrai à trois heures. Prends par l'*espélunque*, c'est plus court.

Je savais assez de latin pour comprendre que l'*espélunque* était un mot patois signifiant le souterrain. Ambroise allait donc lever la trappe et descendre. Mon premier mouvement fut de le devancer dans le souterrain afin de me dissimuler à l'endroit convenable et de le suivre quand il serait passé ; mais une invincible horreur des ténèbres me retint. D'ailleurs, le temps manquait. Je me blottis sous l'escalier de bois. Ambroise passa au-dessus de ma tête, et il passa sans lumière, en sifflant ; il s'engagea dans l'*espélunque* en homme qui connaît son chemin, exempt de toute appréhension. Il n'y avait donc aucun danger à courir dans ce passage, et j'eus honte de la frayeur que j'y avais éprouvée ; mais il ne m'était pas permis de suivre Ambroise. Il avait fermé la porte du caveau derrière lui, et je l'entendis retirer la clef ; sans doute M. Salcède en avait une autre.

Je n'entendais plus rien dans le salon. Salcède était remonté à sa chambre pour dormir ou pour travailler. Je ne pouvais plus fuir que par la fenêtre du salon. Je retrouvai la corde dont je m'étais muni lorsque j'avais formé ce projet ; je l'avais cachée sous des fagots. J'avisai par là une bouteille à demi pleine ; j'avalai environ la contenance d'un verre de vin éventé, très-mauvais, mais qui suffit à me rendre la force dont j'avais besoin.

Je remontai au salon et fus curieux de voir le contenu du panier qu'Ambroise y avait déposé

pour M. de Salcède. Je vis que le cénobite du Refuge était d'une frugalité extrême et vivait absolument comme un paysan. Je n'entendais plus aucun bruit dans la maison; je me demandais si j'allais en sortir tout de suite ou me livrer à quelque nouvelle investigation avant de renoncer à saisir la vérité.

Jamais pareille occasion ne se retrouverait, et je sentais d'ailleurs que je n'aurais plus le courage de la chercher. J'étais partagé entre le dégoût amer de mon entreprise et la rage de la justifier à mes propres yeux par un succès quelconque. Je ne sais quelle fatalité sous la forme d'idée fixe me faisait désirer de voir Salcède et de lui parler, dût-il me traiter comme je le méritais, dût-il me tuer.

Le peu de mauvais vin que j'avais avalé après un long jeûne m'avait surexcité. Je me persuadai tout à coup que la lâcheté des moyens par moi employés deviendrait de l'héroïsme, si j'allais braver le lion dans son antre en lui disant :

— Me voilà, c'est moi; ami, si vous me dites la vérité que j'ai voulu saisir à tout prix; ennemi, si vous me la cachez. J'ai rusé contre vous; pourtant je ne vous crains pas, puisque, au lieu de fuir comme il me serait facile de le faire, je viens me dénoncer moi-même et m'exposer à votre ressentiment.

Cette idée me procura une sorte d'exaltation que

je ne voulus pas laisser refroidir. Je montai résolûment à la chambre de Salcède, j'ouvris sans frapper et sans prendre aucune précaution : j'étais ivre. M. de Salcède était couché dans son alcôve. Il crut que j'étais Ambroise et me dit :

— Tu as oublié quelque chose?

J'eus peur; je me sentis dégrisé tout à coup. Je murmurai une réponse inarticulée en imitant le fausset enroué d'Ambroise. Je ne sais ce qu'il comprit, mais il y fut trompé et se retourna sur son lit en disant :

— Cherche, mon ami, cherche!

Un instant encore, et sa respiration égale et forte m'attestait qu'il dormait profondément. Je m'approchai et le regardai. Je voulais savoir s'il était encore capable d'inspirer l'amour.

Au premier coup d'œil, je crus voir un montagnard aussi *authentique*, c'est-à-dire aussi inculte qu'Ambroise ou Michelin. Il dormait tout vêtu, et ses habits de velours à côtes, ce velours marron, chéri des Auvergnats, avait pris la teinte cotonneuse et indéfinissable qui le caractérise dès qu'il a éprouvé la moindre usure. Ses gros souliers ferrés tout poudreux étaient par terre, mais ses bas et son linge irréprochables trahissaient le soin de sa personne, caché sous les dehors du paysan. Il avait toujours la taille fine dans sa ceinture de laine rouge; aucun embonpoint précoce n'avait envahi ce beau corps élancé dont l'élégance m'a-

vait toujours frappé; ses mains étaient toujours belles et fines malgré la teinte verte des ongles, signe indélébile du botaniste en activité, et quelques légères callosités dues au travail du géologue. Il portait la barbe courte, entière et frisée naturellement ainsi que sa chevelure, qui était blanche comme la neige, tandis que la barbe était d'un gris argenté. La fatigue et les intempéries n'avaient pas rougi la peau de son visage, qui restait pâle, un peu bistrée. A quelques pas de distance, on pouvait, à moins d'une vue très-nette, prendre cette belle tête pour celle d'un homme de cinquante ans blanchi prématurément; mais, de près, les tempes lisses, la bouche fraîche, la narine dilatée, le cou rond et sans pli, le sourcil noir en arc bien dessiné, c'étaient là des signes de jeunesse indiscutables, et en somme le marquis de Salcède, qui n'avait alors qu'une trentaine d'années, était plus beau encore avec son costume rustique et ses cheveux blancs que je ne l'avais jamais vu. Madame de Montesparre pouvait être plus que jamais éprise de lui, — madame de Flamarande aussi!

Je remarquai qu'il portait sur sa poitrine une sorte de scapulaire en maroquin noir. Ce devait être le fameux bouquet reposant sur la cicatrice du duel; mais peut-être y avait-il un billet dans cette relique... M'en emparer devint une obsession insurmontable. C'était risquer le tout pour le tout. Je pensai à Roger, à mon honneur, que je ne pour-

rais jamais invoquer, si je n'avais pas de preuve, et que je recouvrais vis-à-vis de moi-même, si je parvenais à démasquer le mensonge.

Aussi attentif, aussi souple, aussi prompt, aussi muet que le chat qui guette sa proie, je me plaçai de manière à me dissimuler, si Salcède ouvrait les yeux. Vingt fois, cent fois peut-être, je portai la main sur le trésor, autant de fois je la retirai, suivant tous les imperceptibles mouvements d'un sommeil où l'instinct de l'âme survit à l'accablement du corps. Enfin, par je ne sais quels miracles de patience et de dextérité, je parvins à soulever la boutonnière qui fermait le sachet, à y glisser le doigt et à y saisir parmi des feuilles desséchées une petite bande de papier roulé. En ce moment, Salcède porta machinalement la main à son trésor, il le sentit sous ses doigts et n'ouvrit pas les yeux. J'étais déjà dans l'embrasure de la fenêtre, et je lisais ces quatre mots : *Veille sur notre enfant!* et au-dessous la signature *Rolande*. C'était bien l'écriture de madame la comtesse; je m'approchai de la table, je cherchai un papier à peu près semblable à celui du billet. J'y calquai très-fidèlement les quatre mots, je le roulai dans mes mains pour enlever la fraîcheur du pli, et je parvins à le réintégrer dans le sachet. Je mis l'autographe dans mon portefeuille, et je descendis au salon, résolu à m'évader.

Mais attacher la corde solidement n'était pas fa-

cile, et j'entendis marcher au-dessus de moi. Salcède s'était réveillé. Il pouvait me voir en dehors de la fenêtre. Je résolus d'attendre qu'il fût sorti, et je redescendis dans le caveau. J'y restai plus d'une heure, en proie à une émotion terrible. Enfin la fatigue l'emporta, et je m'endormis à mon tour si profondément que Salcède, s'il eût eu quelque soupçon, eût pu me reprendre son trésor plus facilement que je ne l'avais conquis ; mais il travaillait apparemment, il était tranquille, et je ne fus réveillé que par le bruit de la trappe qui s'ouvrait. Je m'étais blotti pour dormir de manière à n'être pas aperçu à moins d'une recherche volontaire. Je l'entendis descendre l'escalier de bois et ouvrir la porte du souterrain qu'il ne referma pas à clef. Il s'en alla sans lumière comme avait fait Ambroise.

Je laissai passer un quart d'heure. Je remontai chercher une bougie : déjà j'en avais usé plusieurs; mais je savais que, dans un ménage de garçon sans service de femme, la consommation des objets de détail n'est guère surveillée ni remarquée. Muni d'allumettes nouvelles, je m'engageai dans le couloir secret, je suivis avec attention la ligne tracée à la craie, et je débouchai par une fente naturelle située dans les broussailles, de l'autre côté du ravin, à deux pas du sentier par où, en 1845, j'avais vu disparaître le faux meunier Simon. Là aussi il y avait à l'intérieur du tunnel une porte à serrure. M. de Salcède l'avait également laissée ouverte.

Il devait exister un troisième passage pour pénétrer à couvert dans le donjon ; mais, outre que je n'avais pas le loisir de le chercher, je ne voulais nullement être vu à Flamarande, et je m'en trouvais si près, que je dus gagner un bouquet de bois pour guetter le moment où je pourrais me risquer sur le chemin sans être aperçu. La faim me dévorait. Je fis comme les enfants de la montagne, je cherchai les myrtilles et les framboisiers. Tout cela était en fleurs. M. de Salcède eût fort raillé mes notions botaniques, s'il m'eût vu chercher des fruits à la fin de mai dans les montagnes froides.

Des voix d'enfants s'approchèrent. Je craignis d'être surpris et je me réfugiai dans la plus épaisse des touffes de buis. Ils vinrent tout à côté de moi visiter je ne sais quels engins, et j'entendis l'un d'eux s'écrier :

— Le pain est mangé, ils sont venus.

— Oui, dit un autre, mais il n'y a rien de pris. Dis donc, Espérance, te voilà content !

Au mot de *pain* prononcé par ces enfants, je m'étais senti plus affamé ; mais, au nom d'Espérance, j'avais oublié mes tortures. J'avais osé lever un peu la tête et regarder entre les branches. Je vis l'enfant, je le reconnus tout de suite parmi les autres. Il était pâle comme après une maladie, et, si quelques années de plus avaient accentué ses traits, la physionomie, à la fois douce et ferme, n'avait pas changé. A qui pouvait-il ressembler ?

Les lignes rappelaient celles de M. de Flamarande, l'expression était celle de M. de Salcède. Il était fort peu mieux habillé que les autres. Le classique velours brun faisait tous les frais de sa toilette, mais il était propre et paraissait plus soigneux que ses camarades.

A travers leur babillage confus pour moi, car c'était un mélange de patois et de français, relevé d'un fort accent de terroir, j'entendis souvent les mots *espeluchat*, *espeluque*, *espelunque*, accompagnant le nom de M. Alphonse. Personne ne l'appela ni Salcède ni M. le marquis, pas même Espérance, que j'entendais mieux que tous les autres, car, seul, il n'avait pas d'accent. Je parvins à comprendre que l'existence de l'*espeluque* n'était un secret pour personne ; de pareils secrets sont bien impossibles dans le voisinage des lieux habités ; mais la découverte était récente, et personne n'avait cherché à en faire un passage public, M. Alphonse en possédant seul l'entrée. Les enfants y avaient sans doute fureté au commencement, mais ils n'y avaient rien trouvé d'intéressant et ils y avaient eu peur de la femme blanche, qu'on disait être apparue dans le donjon dernièrement, et qui devait demeurer dans l'*espeluque*.

Je compris, par ce que je pus saisir, que M. de Salcède ne mettait aucun mystère dans ses allées et venues, et ne paraissait tenir à son passage que parce qu'il lui abrégeait la moitié du

chemin quand il était pressé. Il n'en était pas moins favorable au secret de ses démarches quand besoin était. En temps ordinaire, il ne le fermait pas dans le jour et personne n'en profitait pour aller piller sa cave. Il n'y avait pas de voleurs à Flamarande. Il n'y avait là d'autre voleur que moi !

Pourtant j'avais poussé le scrupule jusqu'à me laisser mourir de faim dans la maison du Refuge, et j'en souffrais cruellement. Il me tardait de voir partir les enfants, afin de m'emparer des petits morceaux de pain qu'ils mettaient à leurs piéges pour prendre les écureuils. Je vis donc avec effroi Espérance, resté le dernier, retirer ce pain. Il ne voulait pas qu'on prît les écureuils. Je me rappelai son amour d'enfant, je dirais presque son respect pour les animaux. Il était occupé à enlever ces amorces lorsque je vis arriver Ambroise, portant une petite fille d'environ six ans sur son bras. L'enfant était charmante. Ambroise imitait le galop d'un cheval pour la faire rire, et la petite, faisant semblant d'avoir peur, enfonçait ses petites mains dans la crinière grise et crépue du bonhomme. Espérance, qui s'était un peu éloigné, revint à eux et se retrouva près de moi. La petite sauta à son cou, et j'entendis qu'il l'appelait Charlotte. C'était ma filleule, celle qui était née la nuit où j'avais abandonné Gaston dans la crèche de Michelin.

— Allons, dit Ambroise, il faut rentrer, enfants. M. Alphonse est au château et trouve que le *gars*

Espérance reste trop longtemps dehors pour un malade.

— Je ne suis plus malade, répondit Espérance. Tiens, je vais porter Charlotte.

— Non pas, non pas! Dans quinze jours, à la bonne heure. Donnez-vous la main et passez devant, ou je tape.

Et il leva son bâton, ce qui fit rire les enfants, habitués à la plaisanterie.

Ces gens me firent envie. Ils paraissaient si heureux! plus heureux que moi, à coup sûr. Dès que je fus seul, j'allai à la recherche des miettes de pain rassemblées par Espérance et jetées parmi les buis. Je ne trouvai rien, et un instant j'eus l'idée de reprendre l'*espelunque* pour satisfaire ma faim au Refuge. Une répugnance invincible, scrupule bien exagéré de ma conscience troublée, m'en empêcha. J'appelai à mon aide toutes les forces de ma volonté, et je réussis à marcher une partie de la nuit pour gagner Murat par la percée du Liorant. Je tenais à prendre un chemin nouveau à chacun de mes voyages à Flamarande.

LII

Comment je regagnai Paris après tant de fatigue et d'agitation morale, je n'ai pas à le raconter. Ceci ne concerne que moi ; d'ailleurs, j'ai la mémoire trouble à l'endroit de cette partie de mon voyage. J'avais une fièvre violente, et je dus me mettre au lit en arrivant. Je fus très-sérieusement et assez longtemps malade. M. de Flamarande était toujours en Angleterre, et semblait vouloir s'y fixer. Il avait mal pris, comme on peut croire, la révolution de février, et il ne voulait pas entendre à l'éventualité de l'Empire. Il n'était pas plus d'accord avec les légitimistes, qu'il trouvait trop constitutionnels. Il ne concevait en politique qu'une monarchie absolue avec la prédominance du clergé. Il était brouillé avec son monde et se déplaisait partout en France. Il aimait mieux protester contre toutes choses par son absence, et se tenir à l'étranger en position d'émigré volontaire. Madame de

Flamarande était à Ménouville avec son fils, le précepteur et mademoiselle Hurst. Je passai l'été à Paris, souffrant, oisif et profondément dégoûté d'un service qui me créait une responsabilité sans travail et sans moyen de me rendre utile.

J'en écrivis à M. de Flamarande pour lui demander de me rendre ma liberté, que je ne pouvais reprendre moi-même après les services que j'avais reçus de lui. Il me répondit qu'il partait pour Ménouville et désirait m'y trouver, pour que j'eusse à lui expliquer les motifs de mon découragement. Je le revis donc en Normandie aux premiers jours de l'hiver. Il y venait pour remplacer son intendant, mort d'une fluxion de poitrine. Madame y était encore et l'attendait avec Roger, que je fus heureux de retrouver. La vue de cet enfant pouvait seule alléger le poids de ma tristesse.

J'avais résolu de ne jamais exposer la comtesse au courroux de son mari. Je me tins parole. Le comte ne sut pas ma course à Flamarande et ne m'adressa aucune question.

— Je vois, me dit-il, que vous voulez me quitter parce que l'ennui vous consume. Vous êtes une nature active et vous ne vous contentez pas d'une sinécure. Je vous offre un travail sérieux et une situation plus élevée. Remplacez ce pauvre Martin qui vient de mourir, soyez mon intendant. Je ferai avec vous le marché qui vous plaira, ou des ap-

pointements fixes ou une part proportionnelle dans les bénéfices.

La position était bonne et nullement au-dessus de ma compétence ou de mes forces. La portion des terres environnant le château n'étant pas affermée, on l'avait gardée en régie, et la surveillance de cette exploitation m'offrait un travail agréable; mais le comte y mit une condition à laquelle je répondis par un refus. M. de Flamarande, tout en délaissant sa femme, voulait qu'elle fût surveillée.

— Je ne m'occupe pas du passé, disait-il, je souhaite même qu'on ne m'en parle jamais. J'ai passé l'éponge sur cette mauvaise page du tableau. Il y a plus : que madame renoue ses relations avec la baronne, que le secret lui soit révélé, qu'elle sache où est son fils, qu'elle veuille le voir en secret, tout cela peut arriver. M. de Salcède peut revenir en France. Ils peuvent s'écrire à propos de l'enfant... Oui, je prévois toutes les éventualités, j'accepte toutes les hypothèses, excepté celle où les circonstances de ce rapprochement seraient telles que j'eusse à craindre l'intrusion d'un nouvel enfant dans ma famille. Comme cette fois j'aurais la certitude indiscutable qu'il ne m'appartiendrait pas, je désire, je veux être averti à temps pour prendre mes mesures.

Je lui fis observer qu'étant fixé à Ménouville, je ne pourrais jamais savoir ce qui se passerait à Paris. Il me répondit que j'aurais ce soin à Mé-

nouville seulement et qu'à Paris il aurait un autre surveillant. Il insista, je refusai. J'étais las jusqu'à l'écœurement du métier qu'il m'imposait. Je rougissais de m'y être prêté. J'avais à racheter ma dignité, fût-ce au prix de la misère. Je repoussai les dons qu'il m'offrait en cas de retraite. Il m'avait assez récompensé en m'aidant à payer les dettes de mon père. Je ne voulais rien de plus, rien surtout qui eût l'air de payer ma discrétion.

J'étais absolument décidé et j'avais pris congé de lui, ma valise était bouclée, j'allais partir, lorsque Roger entra dans ma chambre, et, se jetant à mon cou, me reprocha en sanglotant de ne plus l'aimer, puisque je voulais l'abandonner. Ne plus l'aimer ! quand ses larmes me déchiraient le cœur ! L'abandonner !... quand, pour préserver son avenir, j'avais fait des choses, non pas seulement pénibles et périlleuses, mais honteuses et répugnantes ! Il fallut céder à ses prières et à ses caresses. Je retournai auprès de son père et lui demandai de me garder sans conditions. Il céda à son tour.

— Vous aimez trop Roger, me dit-il, pour permettre qu'un scandale se produise autour de lui. Ne me promettez rien, j'y consens. Je mets mon fils sous la garde de votre affection pour lui et de votre respect pour l'honneur du nom qu'il porte.

Toutes choses réglées, M. de Flamarande repartit pour Londres, après avoir demandé à sa femme si elle voulait l'y accompagner ou retourner à Paris.

Il la laissait absolument maîtresse de son choix. Elle répondit qu'elle n'avait aucun choix à faire, aucun parti à prendre et qu'elle ferait ce qui lui serait ordonné par lui. Cette soumission aveugle l'embarrassa beaucoup. Il souhaitait n'avoir plus à s'occuper d'elle ; mais il ne voulait pas paraître la délaisser.

— Eh bien, lui dit-il pour terminer, allez à Paris. Le climat est meilleur pour Roger que celui de Londres ; mais, s'il vous vient le moindre désir de voir l'Angleterre, écrivez-moi, et je serai à vos ordres.

LIII

Il retourna en Angleterre, où il passa les dix dernières années de sa vie, ne venant plus que temporairement en France. Il se portait réellement mieux dans ce climat brumeux et tiède, car il semblait rajeunir. Il est vrai qu'il prenait plus de soin de sa personne, comme s'il eût craint de déplaire à quelqu'un en s'abandonnant à sa vie d'études. Le fait est qu'il était gouverné. Cet homme si absolu et si obstiné avait trouvé un maître à idées étroites, sans réflexion, avide d'amusements frivoles, et encore plus tenace dans ses instincts qu'il ne l'était dans ses raisonnements. Ils n'eurent heureusement pas d'enfants et menèrent une vie égoïste. Le comte allait peu dans le monde, ce n'était pas son goût, mais il recevait dans l'intimité des personnes triées par la maîtresse du logis, c'est-à-dire qu'elle éloignait toute relation sérieuse, sous prétexte que M. de Flamarande avait besoin

de distraction pour sa santé, et elle l'entourait d'hommes nuls et de femmes tarées. Il y avait du luxe chez eux, mais pas de manière à faire craindre que le capital de M. le comte ne fût entamé. Cette femme n'aimant que la dépense paraissait ne pas songer à capitaliser pour son compte.

Je vis ces choses à Londres une fois que je dus m'y rendre pour entretenir M. le comte des affaires de ma gestion. Il eut toujours la haute main sur l'éducation de Roger, qui ne fut point mis au collége et suivit seulement des cours, accompagné de son précepteur. Ce précepteur était toujours l'abbé Ferras, un homme très-doux et très-patient, manquant d'initiative en toutes choses et ne prenant point à cœur ce qui se passait autour de lui. Il ne songeait qu'à ses travaux de bibliophile, c'était là son unique passion. A la campagne, quand Roger prenait peu ou point ses leçons, le brave homme s'en consolait en travaillant à d'interminables catalogues. A Paris, sitôt qu'il avait accompli sa tâche quotidienne auprès de l'enfant, il allait bouquiner sur les quais ou sous les arcades de l'Odéon.

Il m'était facile de voir que Roger n'apprenait absolument rien avec lui. Sans les soins de sa mère, il eût été un parfait ignorant. Madame assistait à ses leçons et les prenait pour son compte; après quoi, elle les lui remâchait sous diverses formes jusqu'à ce qu'elle vît qu'il avait compris. Alors elle le laissait tranquille, car d'espérer qu'il

se donnerait la peine d'écouter de lui-même et de résumer quoi que ce soit par un effort de sa volonté eût été illusoire. L'effort du cerveau lui était inconnu, on s'était donné trop de mal pour lui en épargner un peu. Il comptait là-dessus, et disait naïvement à l'abbé :

— Pourvu que maman comprenne, c'est tout ce qu'il faut.

M. de Flamarande avait paru chérir son fils dans les premières années ; mais, quand il le vit si léger, si impétueux au plaisir et si peu capable de raisonnement suivi, il le mortifia par ses reproches ironiques. L'enfant prit peur de lui, et la peur est un éloignement. A mesure que les absences de son père prirent plus de fréquence et de durée, il l'oublia si bien qu'il était comme étonné quand il le revoyait. Le comte trouva donc froid et gauche cet enfant si expansif, si aimable et si séduisant avec les autres. Il eût aimé à être fier de lui, et il ne voyait de lui que ses défauts. Peut-être songea-t-il à l'emmener pour l'instruire à sa guise ; mais madame parut résolue à le suivre, et sans doute la femme illégitime n'eût point goûté cet arrangement. Il n'en fut plus question.

J'avais résolu de ne parler jamais de moi que quand je serais mêlé aux événements de la famille de Flamarande, et, comme il ne s'en passa pas de remarquable durant les premières années de ma gestion, je comptais me passer sous silence depuis

ce moment jusqu'à celui où je fus repris par la destinée ; mais j'ai pensé qu'en abordant mon récit j'avais entrepris forcément une étude psychologique sur moi-même, et je me vois entraîné à la continuer pour que ma conduite ait un sens.

D'abord, en m'installant, à la grande joie de Roger, dans le pavillon de l'intendance à Ménouville, je crus que j'allais être très-heureux. Je n'étais plus laquais, j'étais fonctionnaire. Je n'étais plus Charles, on m'appelait de mon nom de famille, j'étais M. Louvier. Je n'étais plus gouverné que par un maître absent qui me connaissait trop pour rien discuter. J'avais préféré un traitement fixe à tout ce qui eût pu ressembler à un tripotage dans les produits. Je m'efforçais d'augmenter le bien-être de la maison sans diminuer le rapport de la terre, et cela était très-facile du moment que je ne spéculais pas pour mon compte et que j'étais impossible à duper. De ce côté-là, je n'ai pas lieu de regretter le rôle que j'ai joué dans la famille.

Après les premiers soins que je donnai à mon installation, ma tristesse revint. C'était une sorte d'ennui de toutes gens et de toutes choses. L'estime et l'amitié qu'on me témoignait ne me paraissaient pas sincères. J'étais injuste, car tout le monde, madame elle-même, madame surtout, me témoignait une confiance sans bornes pour tout ce qui concernait ma gestion, et les subalternes que je gouvernais s'applaudissaient de ma politesse et de mon équité.

Mais quoi ! j'étais mécontent de moi-même. Le passé, avec lequel je voulais rompre, me poursuivait comme un mauvais rêve. Je ne pouvais plus dormir ; j'avais trop veillé, trop couru, trop cherché dans la vie des autres. Je ne gouvernais plus la mienne. Je ne pouvais contraindre ma volonté à être froide et calme comme il convenait à mes nouvelles attributions. Je voyageais en songe, je traversais des montagnes, j'enlevais des enfants qu'on me reprenait ; je m'égarais dans des cavernes, j'y étais poursuivi ou j'y poursuivais les autres. J'avais des curiosités insensées, des terreurs effroyables. Je m'éveillais baigné de sueur ou glacé d'effroi. Je me désespérais, j'avais un sommeil de parricide, et pourtant je n'avais voulu faire de mal à personne !

Quelquefois je ne voulais pas admettre le témoignage de ma conscience.

— Non, me disais-je, mes intentions ne sont pas sans reproche. Ce n'est pas dans le seul intérêt de Roger que j'ai caché l'autre enfant et que j'ai dérobé le secret de sa mère. J'ai été irrité contre elle, je me suis arrogé le droit de la juger, qui n'appartenait qu'au mari.

Et alors je sentais comme un poids écrasant sur ma poitrine ce mince fragment d'écriture que j'avais pris sur la poitrine de Salcède et que je portais comme lui dans un sachet : *Veille sur notre enfant !...* Je comprenais la puissance de ce talisman

sur une âme dévouée. Que le rôle de Salcède eût été beau, si la femme calomniée eût pu lui écrire : *Veille sur mon enfant !* Voilà ce qu'elle eût pu me dire, à moi, et j'eusse donné ma vie entière à cette tâche sacrée, tout aussi bien que Salcède; mais lui, où était le grand mérite de son dévouement envers son fils? Il ne faisait que son devoir en réparant le crime d'avoir trahi l'amitié et perverti l'innocence d'une jeune femme.

Mais pourquoi ne pouvais-je pas envisager froidement toutes ces choses et attendre paisiblement l'avenir avec l'arme que je possédais? — Non, je ne pouvais pas ; je ne savais pas être tranquille, j'avais besoin de condamner ou d'absoudre. Tantôt je me demandais pourquoi je n'agissais pas tout de suite auprès de la comtesse pour qu'elle renonçât à des projets funestes à Roger ; tantôt je me demandais si j'aurais jamais le courage de briser la fierté d'une femme si habile et le cœur d'une mère si passionnée. Si elle allait, en me voyant hostile, m'accuser d'avoir pour elle des sentiments indignes de ma raison et de ma dignité? L'idée d'être humilié, ridiculisé par elle m'était insupportable, et, quand je me représentais la scène qui pouvait avoir lieu, je passais des heures d'insomnie à préparer les dénégations les plus blessantes sans en trouver de suffisantes pour me disculper. Et puis toute cette énergie tombait. Je me sentais faible et pris de vertiges. Je me représentais des larmes, comme autre-

fois à Sévines, et je me disais que je n'étais pas né pour ce métier de bourreau.

L'obsession de mes pensées devint si cruelle, que je résolus de ne plus penser du tout, et je fis la guerre à mes souvenirs comme un médecin poursuivant pied à pied la maladie. Je me mis au régime, au moral comme au physique. Je me cherchai, en dehors de mes occupations domestiques qui ne m'enlevaient pas assez à moi-même, une passion, une manie quelconque pour me détourner de l'examen de la réalité. J'essayai plusieurs choses. Je m'adonnai à l'horticulture. J'eus les plus belles roses à vingt lieues à la ronde; mais Roger me les cueillait pour les porter à sa mère, et je n'avais ni l'autorité pour l'en empêcher, ni le mérite de les offrir moi-même.

Je fis des essais de greffe et de taille pour les arbres fruitiers. On m'en fit de grands compliments; mais j'aurais voulu une occupation qui me donnât des jouissances élevées. Je m'imaginai de rapprendre la musique, que j'avais un peu étudiée dans ma jeunesse. L'intendant qui m'avait précédé avait laissé chez moi un vieux piano qui avait servi à sa femme et qu'on n'avait pas jugé valoir la peine d'être emporté. Je me mis en tête de le réparer, et j'en vins à bout. Je recollai les touches, je remis des cordes neuves, je regarnis les marteaux, je l'accordai, et enfin je le fis parler. Alors je rappris tout seul à jouer des valses et des romances, et même à

en composer qui me parurent admirables, mais qui ne valaient rien et manquaient d'originalité. Roger, qui commençait à taper très-adroitement sur son piano et qui avait du goût, ne se gêna pas pour me dire que je n'y entendais rien, et se borna à admirer la patience de mon travail de luthier.

Je pris le goût des échecs avec l'abbé qui venait le soir me donner des leçons. Il me trouvait des dispositions, mais je ne réussis jamais à le battre. Enfin j'arrivai à prendre le goût d'écrire et j'essayai de composer des romans. Ce fut un amusement très-énergique, mais très-douloureux pour moi. Je retombais toujours dans les faits de ma vie personnelle. Je prenais le goût et le maniement de la forme, mais je n'avais pas d'imagination. Je ne pouvais rien supposer, rien deviner en dehors de ma propre expérience.

Un jour, — c'était en 1855, par une belle soirée de juin, je me rappellerai toujours cette date, qui apporta tant de changement dans mon existence morale, — j'étais au bout de mon courage. En proie à un véritable accès de *spleen*, je revenais d'une ferme où ma surveillance m'avait appelé, et je me dirigeais vers mon pavillon, où l'on m'apportait régulièrement des repas que je ne mangeais plus. Je suivais une falaise assez escarpée, et à chaque pas je me disais :

— Pourquoi vivre avec cette maladie incurable? Il serait si facile d'en finir!

L'obsession devint si forte que je m'arrêtai devant une coupure à pic et sentis le vertige s'emparer de moi. Je n'y résistai pas. Il paraît que j'étendis les bras comme si j'allais me précipiter. Je n'en eus pas conscience et ne saurais dire ni si j'avais la résolution du suicide, ni si j'avais encore assez de force pour vaincre la tentation. Il me semble que je rêvais. Peut-être que je parlai sans le savoir. Tout à coup une voix me fit tressaillir, et je vis en face de moi madame de Flamarande qui me regardait avec effroi. Je recouvrai ma lucidité pour me découvrir et m'effacer contre le rocher afin de la laisser passer. Elle passa sans m'effleurer; puis, s'arrêtant :

— Est-ce que vous rentrez, monsieur Charles? me dit-elle.

— Oui, madame la comtesse.

— Tout de suite?

— A moins que madame n'ait un ordre contraire à me donner.

— Non, merci.

LIV

Elle fit quelques pas et se retourna encore. J'étais resté immobile et la suivais des yeux, ne me demandant pas où elle allait ainsi à l'entrée de la nuit, cela m'était devenu assez indifférent ; mais, pensant avec amertume à l'espèce d'intérêt que j'avais cru lire dans son regard et qui n'était sans doute qu'une illusion de ma rêverie. Je fus donc très-surpris quand je la vis me faire signe d'aller à elle en même temps qu'elle venait vers moi.

J'obéis, et, quand je fus tout près :

— Pardon, si je vous rappelle, monsieur Charles, me dit-elle avec un sourire un peu contraint ; mais... est-ce que vous êtes sujet au vertige?

— Non, madame ; je m'en suis guéri.

— Ah ! c'est que... tout à l'heure il m'avait semblé...

Et, s'interrompant, elle ajouta en riant :

— C'est que j'ai le vertige, moi, et que je re-

grettais de m'être engagée seule dans un sentier pareil. Si ce n'est pas abuser de votre obligeance, je vous demande de m'accompagner à cette cabane que vous voyez là-bas presque sous nos pieds.

— Que madame la comtesse me permette de passer le premier.

— Passez, et donnez-moi le bout de votre canne en la tenant de l'autre bout. Si peu que je sente un point d'appui possible, je ne suis plus tentée de broncher.

Je la conduisis ainsi sans dire un mot jusqu'à la cabane d'un pauvre pêcheur malade à qui elle portait des secours. Je pensais malgré moi qu'elle avait là quelque rendez-vous et qu'elle m'autoriserait facilement à la quitter; mais elle me pria d'entrer avec elle afin de la ramener après.

Elle entendait fort bien la charité ; elle n'était pas de ces femmes nerveuses qui surmontent violemment et inutilement le dégoût de la maladie et de la misère. Elle ne paraissait pas éprouver ce dégoût, mais ne faisait rien de superflu pour le braver. Elle envoyait le médecin ou le chirurgien et ne touchait une plaie que quand personne ne savait s'y prendre dans la famille. Elle n'allait en personne chez les malheureux que pour leur témoigner de l'intérêt et connaître leurs besoins. Elle y mettait une grande simplicité et se faisait aimer sans faire de frais pour poser la *bonne châtelaine*.

Au bout de quelques moments d'entretien avec le malade et sa femme, elle reprit avec moi le chemin du château par la plaine ; c'était plus long, mais plus sûr, disait-elle. Je marchais derrière, je n'avais pas encore abjuré avec elle mes habitudes de domesticité ; elle s'en aperçut et me dit sans affectation :

— Le chemin est assez large, donnez-moi donc le bras, monsieur Charles, on ne voit plus très-clair à se conduire.

Je lui présentai mon bras en silence. Une méfiance profonde s'emparait de moi.

— Elle sait tout, pensais-je ; donc, elle me hait ou me craint. Peut-être Salcède s'est-il enfin aperçu de la substitution de son talisman. Elle veut le ravoir.

Mais elle me parla avec un grand naturel de toute autre chose que d'elle-même. Il ne fut même question que de moi. Elle ne marquait pas l'inquiétude que je lui avais supposée. Elle paraissait curieuse de ce que Roger appelait mes inventions. Elle m'interrogeait sur mes greffes de rosiers, sur l'habile réparation du piano, sur mes études musicales, sur mes parties d'échecs avec M. Ferras. Roger lui avait parlé de tout cela. Il n'y avait que mes études littéraires qui fussent restées connues de moi seul.

Comme elle me demandait à quoi je m'occupais avec le plus de plaisir, je lui répondis que j'avais

le malheur de me dégoûter de tout au moment d'aborder les véritables difficultés, et je compris alors à ses réflexions que ma tristesse l'avait frappée ou lui avait été rapportée, et qu'elle s'en inquiétait charitablement. Je me tins sur mes gardes et renfermai l'amertume de ma vie au fond de mon cœur. Elle me quitta à l'entrée du parc en me remerciant de mon assistance sur un ton d'égalité qui me toucha; mais je me rappelai vite que c'était sa manière habituelle, je ne lui avais jamais vu avec personne un instant de hauteur.

Je fus pourtant très-ému de cette promenade, et ma misanthropie en augmenta d'autant. Le lendemain, j'étais seul à faire des comptes devant ma fenêtre ouverte, et, après avoir fermé le registre, je restais dans une fixité douloureuse, lorsque deux ombres passèrent sur le cuir brillant de ma table, et je fis un effort pour sortir de ma torpeur; c'étaient Roger et sa mère.

— Le voilà dans ses extases, dit Roger, qui avait alors un peu plus de treize ans. Tu vois, mère, quelle figure il a! Il ne rit plus jamais, même avec moi! Juge s'il est malade! Et il ne se soigne plus, lui qui se soignait trop auparavant. Je t'ai amenée pour que tu le confesses, car, pour sûr, il a quelque grand chagrin, et à présent je te laisse avec lui. Il ne te résistera pas, il te dira son ennui, et tu le lui ôteras, ou il avouera qu'il est malade, et tu lui feras promettre de consulter tout de suite

très-sérieusement. — Allons, monsieur Charles, ajouta-t-il en allongeant le bras pour me prendre l'oreille, obéis à ton enfant gâté, ouvre ton cœur au bon Dieu, c'est-à-dire à maman.

Ayant ainsi parlé, le cher enfant disparut, et je restai seul face à face avec sa mère, qui, accoudée sur l'appui de ma fenêtre, plongeait dans mes yeux hagards ses yeux d'une limpidité pénétrante. Ce regard fut si franchement affectueux que j'en subis le magnétisme. Fasciné et surexcité en même temps, je ne saurais dire pourquoi, voulant parler pour nier mon mal, je fus suffoqué par des larmes qui m'empêchèrent de dire un mot.

Elle me regardait toujours, et elle me prit la main en me disant d'une voix qui brisa toute mon énergie :

— Pauvre Charles !

Il y avait tant de bonté, tant de sincérité dans son geste et dans son accent, que je perdis la tête et m'écriai, sans pouvoir ni choisir ni retenir mes paroles :

— *Veille sur notre enfant !*

Elle me regarda avec une surprise qui n'avait rien de joué, et je me hâtai d'ajouter, tout éperdu :

— Voilà ce que madame la comtesse veut me dire !

Elle quitta vivement la fenêtre en me faisant signe de la fermer, et elle entra chez moi par la porte vitrée, qu'elle referma derrière elle.

— Vous avez compris, me dit-elle avec feu. Je pensais à l'autre, à celui que vous aviez adopté alors que son père le repoussait et que sa mère désespérait de le retrouver. Charles, vous l'aimiez, je le sais ; pourquoi l'avez-vous abandonné ?

— Je l'ai abandonné, répondis-je, le jour où j'ai su qu'on vous l'avait rendu.

— Rendu !... Hélas ! je l'ai revu pour le quitter aussitôt, et je ne puis le voir que rarement et en secret. Vous savez bien cela, puisque vous avez deviné...

— Je n'ai pas deviné, madame, je sais..., je sais tout. Votre fils n'a plus besoin de moi.

— Vous savez tout !... Et M. le comte ?

— Il ne sait rien.

— Vous me le jurez sur l'honneur ?

— Et sur la tête de Roger.

— Je vous crois, Charles, oh ! je vous crois ! J'espérais que M. de Flamarande se doutait de la vérité et que je devais quelque chose à sa tolérance. Il persiste donc à m'accuser, car, pour agir comme il l'a fait, il faut qu'il m'outrage dans sa pensée. Je sais bien que cela est. Il me l'a assez fait entendre sans jamais me permettre de protester. Voyons,... le moment est venu, vous seul pouvez me dire la vérité, je veux la savoir. Suis-je accusée d'avoir cédé à la violence ou à la séduction ?

Elle parlait avec une assurance de fermeté qui

m'ébranla, et je craignis qu'elle ne m'arrachât tous mes secrets.

— Je supplie madame la comtesse, répondis-je, de ne pas m'interroger en ce moment où je me sens très-abattu ; un autre jour...

— Comme vous voudrez, reprit-elle. Ne parlons pas de moi, parlons de vous. Je vous vois très-malade en effet, et par une cause toute morale que je crois deviner. Vous me savez informée des événements de Sévines, et vous croyez que je ne vous pardonne pas le désespoir que vous m'avez causé. Eh bien, je vous l'ai pardonné absolument aussitôt que j'ai su par la Niçoise les soins que vous avez eus pour mon pauvre enfant; c'est elle qui a raconté comment, elle et vous, vous vous étiez prêtés à l'enlèvement pour éviter quelque chose de pire. C'est elle qui nous a révélé la déclaration de M. de Flamarande, que vous lui avez montrée. Vous l'aviez exigée, cette déclaration, elle aussi a voulu en avoir connaissance. Vous l'avez toujours... Je ne vous la demande pas, elle est dans vos mains, je suis tranquille. Vous ne m'accusiez pas, vous ! vous saviez, vous disiez que mon mari était en proie à un accès de folie. Quand il demanda à voir l'enfant, cette nourrice crut qu'il voulait... Ah ! mon Dieu, c'est affreux ! mais elle m'a dit que vous l'observiez et que vous avez sauvé mon fils. Après cela, comment ne vous aimerais-je pas, Charles ? Vous avez été bien habile à dissimuler, c'est vrai, vous m'avez

laissé souffrir bien cruellement ; mais j'ai compris votre silence. Le jour où j'ai connu les faits, j'ai vu pourquoi vous aviez caché mon fils à Flamarande, et je sais que tout a été combiné par vous dans son intérêt et dans le mien. Vingt fois j'ai été sur le point de vous en remercier, mais votre attitude et votre regard me disaient clairement : « Ne me parlez pas, vous feriez échouer mon dévouement ! » ou peut-être étiez-vous engagé par serment avec mon mari, et je ne devais pas détourner de son devoir un homme si généreux et si austère ; mais vous m'avez crue aveuglée, injuste, ingrate, vous me l'avez fait sentir une fois... J'aurais dû parler ; que de chagrins cela eût pu épargner, de nous entendre ! c'était impossible alors, je ne savais pas tout, je ne vous connaissais pas assez. Je ne suis pas méfiante, mais il s'agissait de mon fils, et vous comprenez que pour un fils on soit capable de faire violence à tous ses instincts comme à toutes ses idées ; puis j'ai cru plus tard que vous teniez à ne pas être interrogé. Depuis longtemps déjà je vous vois réservé, sombre et soigneux de m'éviter. Je m'en inquiète, Roger s'en alarme,... et hier je vous rencontre dans ces rochers faisant la figure d'un homme qui a de mauvais desseins contre lui-même. J'ai eu très-peur pour vous, voilà pourquoi je vous ai demandé de m'accompagner, bien que je n'eusse en aucune façon le vertige. Allons, mon brave Charles, il faut à présent vous réconcilier avec la

vie ; vous vous ennuyez, vous vivez trop seul, vous vous persuadez que personne ne vous apprécie et ne s'intéresse à vous ; vous vous trompez, vous êtes très-cher à Roger,... et à moi encore plus. Voici ce que je vous propose d'accepter...

Et, comme je faisais un geste de crainte :

— Oh ! n'ayez pas peur ! je ne vous offre aucun don, je vous connais ! Je veux seulement changer votre genre de vie, qui vous pousse à la consomption. Je veux que vous soyez notre hôte de tous les jours, c'est-à-dire que vous veniez dîner avec moi, Roger et M. Ferras. Vous ferez ensuite votre partie d'échecs. J'apprendrai, cela m'intéressera beaucoup. Ne résistez pas. Je sais ce que vous voulez dire : M. de Flamarande blâmera cette intimité. Il sera très-facile de la suspendre pendant les rares et courtes apparitions qu'il fait ici, et, si quelque autre personne s'offusque de me voir traiter amicalement l'homme savant et doux qui forme l'intelligence de mon fils, l'homme délicat et dévoué qui dirige les intérêts de sa vie matérielle, je vous assure que je ne me donnerai pas la peine de répondre. Dans la solitude où je vis, j'ai besoin de société, et je n'en puis trouver de plus convenable et de plus légitime. Vous savez que, quand Roger s'absente, je mange avec Hélène, et personne ne le trouve mauvais. Eh bien, nous ferons table commune, et nous formerons ainsi une famille de braves gens aussi parfaitement élevés les uns que

les autres. Promettez-moi de commencer ce soir, Charles. Roger viendra vous chercher.

Et, comme je balbutiais une réponse vague et troublée, elle me tendit encore la main en disant : « C'est convenu, » et sortit.

LV

J'eus bien de la peine à me remettre de l'agitation qui suivit un événement si imprévu. Je me sentais pris dans un piége; je me demandais avec effroi comment je pourrais m'en tirer. La séduction de cette femme était irrésistible. Elle me savait nanti d'une pièce au moyen de laquelle elle pouvait contraindre son mari à lui rendre son fils, et dès lors rien ne serait épargné pour me mettre dans ses intérêts. Comment et pourquoi avait-elle tant tardé? Avait-elle réellement compté sur ma loyauté inébranlable? Était-elle persuadée que je la croyais à l'abri de tout reproche? — Peut-être, car je n'avais révélé à personne au monde le rendez-vous du bois de Boulogne, non plus que mes découvertes ultérieures au Refuge. Elle pouvait donc espérer d'exploiter ma simplicité au profit de Gaston.

— Hélas! me disais-je, quel malheur pour moi

que cette victime de la sévérité conjugale ne soit pas une victime sans tache! Comme je serais heureux de me dévouer à elle, de lui rendre plus faciles et plus sûres les entrevues avec son enfant, de mériter sa confiance et de pouvoir me dire son sauveur et son ami, tandis qu'elle joue un rôle vis-à-vis de moi et va me forcer à en jouer un vis-à-vis d'elle!

Je n'étais pas encore décidé à profiter de son invitation lorsque Roger vint me chercher avec tant d'insistance et d'empressement qu'il me donna à peine le temps de faire ma toilette. Je me fis beaucoup prier. Ce dîner quotidien était très-incommode pour moi qui n'aimais plus à m'habiller et qui en avais fort peu le temps. Je ne mangeais pas, je serais un convive maussade. Mon admission à la première table me ferait des jaloux, des ennemis par conséquent. Je serais blâmé par M. le comte d'avoir accepté un pareil honneur. Roger n'écouta rien; quand il voulait quelque chose, il le voulait passionnément. L'idée venait de lui. Il ne concevait pas qu'elle ne lui fût pas venue plus tôt. Il en prenait la responsabilité auprès de son père. Enfin il me saisit par le bras et m'emmena de force, car il était déjà robuste, et j'étais affaibli par une maladie de langueur.

Le dîner était servi dans une petite salle où jusque-là M. Ferras avait mangé seul. Le brave homme, admis en même temps que moi et miss

Hélène à l'intimité de la comtesse, ne montrait ni surprise, ni satisfaction, ni embarras, ni déplaisir, ni curiosité. Peut-être était-il dans la confidence de quelque secret; peut-être était-il gagné à la cause de Gaston et chargé de me pénétrer; peut-être était-il l'insouciance même.

Nous fûmes servis par le groom que dirigeait miss Hurst. Cela ressemblait à une dînette d'écoliers prise en cachette du règlement. Évidemment madame voulait, en changeant ses habitudes et les nôtres se ménager l'occasion incessante de parler avec moi de ses joies ou de ses peines maternelles. Elle fut adorable de bonté, Roger étincelant de gaieté. L'abbé parut fort à l'aise. Hélène, occupée de nous tous, ne parut pas songer à elle-même. Je remarquai que la comtesse la traitait comme une amie; celle-là, je n'en pouvais douter, était dans toutes les confidences.

Après le dîner, madame alla au jardin, et chacun de nous à ses affaires; mais elle exigea que la partie d'échecs eût lieu au salon de huit à dix heures, comme elle avait lieu ordinairement chez moi. Cela fut réglé une fois pour toutes. Roger voulut essayer ce jeu sérieux et faillit en devenir fou. Il y renonça vite. Madame essaya aussi par complaisance ou par politique. Elle y prit goût et devint en peu de temps d'une très-jolie force. Quand je la gagnais, c'est qu'elle le voulait bien. Il venait rarement du monde le soir, et dans ces

cas-là, l'abbé et moi, nous voulions nous retirer; elle nous obligeait de rester et de faire notre partie dans un coin. Je dois dire que personne ne fut scandalisé de me voir au salon. Ma réputation de probité et de savoir-vivre était établie dans le pays. Il y avait déjà quinze ans que l'on m'y connaissait.

Je m'étais attendu à des questions, à des insinuations, à de fausses confidences. Il n'en fut rien; madame ne me reparlait plus d'aucune chose secrète. J'avais refusé de me laisser interroger sous le coup de la première émotion, et, comptant qu'on y reviendrait, j'avais depuis préparé mes réponses; mais madame se le tint pour dit et n'y revint pas, ce qui semblait être un témoignage de haute déférence pour mon caractère. Elle causait d'autres choses avec moi, absolument comme elle eût fait avec son pareil, et jamais je ne surpris le moindre effort pour influencer mes idées au profit des siennes. Ce n'était pas une bienveillance particulière pour mon petit entendement; elle était la tolérance même, et tout le monde avait depuis longtemps remarqué que son genre d'esprit ou son caractère était tout l'opposé de ceux de son mari. Elle haïssait la dispute et permettait tout au plus la discussion. Elle était toujours et d'autant plus modeste qu'elle était devenue plus instruite, car depuis plusieurs années elle travaillait pour faire travailler son fils, et son intelligence s'était extraordinairement

développée. J'étais plus à même qu'autrefois d'en juger, j'avais travaillé aussi.

C'était en somme une personne étrange à force de sembler parfaite. Elle était aimée de tous ceux qui l'approchaient un instant, et ceux qui vivaient auprès d'elle en étaient à l'adoration. Il fallait bien subir le charme de cette bonté pleine de naturel et de cette suave douceur. Je ne m'en défendis plus lorsque à la longue je vis que mon attachement ne me créait aucun engagement contraire à mes résolutions, et peu à peu je me sentis renaître dans cette vie nouvelle, qui était pour moi comme une réhabilitation après les choses humiliantes que j'avais cru devoir m'imposer. Mon antipathie pour la femme coupable s'effaça comme un mauvais rêve. Était-il possible d'exiger d'elle une réparation plus soutenue, une soumission plus héroïque à la volonté de son mari, un dévouement plus absolu au fils légitime, moins de trames ourdies contre son avenir, un sacrifice plus immense de son amour, passionné pourtant, pour l'autre enfant de son cœur ?

En tout temps, je la plaignais, mais il y en avait où j'étais forcé de l'admirer. J'avais besoin de me rappeler qu'elle avait pour consolation d'écrire à Salcède : *Veille sur notre enfant !* Je ne pouvais non plus me défendre d'une profonde reconnaissance pour la nouvelle existence qu'elle me créait ainsi sans conditions, et comme pour le seul plaisir de

remettre à sa place un malheureux être trop longtemps déclassé. Il est bien vrai qu'après les extrémités auxquelles mon zèle m'avait porté, je n'étais plus aussi sûr que je l'eusse été dix ans auparavant de mériter cette réhabilitation. Elle m'en croyait digne, elle ignorait mon long espionnage et ma terrible campagne au Refuge. J'usurpais donc ma place dans la haute estime qu'elle m'accordait.

Mais ignorait-elle absolument les excès de mon dévouement pour Roger? Salcède n'avait-il pas découvert ma ruse ? ne me ménageait-on pas d'autant plus qu'on avait lieu de me redouter ? Ces réflexions troublaient souvent mon sommeil. Je me voyais englué dans des relations intimes qui rendraient bien pénible mon opposition aux projets de l'avenir; mais ces projets existaient-ils ? Voulait-on amener M. de Flamarande à être forcé de reconnaître Gaston ? oserait-on jamais lever ce drapeau? espérait-on le convaincre et le séduire en lui montrant Gaston devenu par les soins de Salcède un petit prodige d'intelligence et de savoir ? Non, on ne pouvait pas oser ceci ni cela. Attendrait-on la mort du comte ? On pouvait attendre longtemps. Il était encore jeune et avait pris le dessus sur l'affection chronique dont il avait été longtemps menacé.

En somme, les années s'écoulaient sans qu'aucune tentative fût faite en ce sens, et sans que madame de Flamarande fît des absences possibles à

constater. Je fis avec moi-même un compromis qui me rendit le calme intérieur. Je n'étais point rigoriste par système. Rien ne m'empêchait d'être l'ami discret et dévoué d'une femme excellente et charmante qui, mariée à un homme bizarre, avait cédé à un adolescent plus aimable et le gardait pour amant. Le fils de l'adultère exilé par le mari, non rappelé par la mère, adopté par le père véritable, tout cela pourrait être toléré, et je n'avais point à m'en mêler. J'avais craint qu'on ne voulût m'engager à protéger cette intimité et à introduire l'enfant illégitime dans la famille légale. Rien de pareil ne s'était produit. Je pouvais désormais être en paix avec moi-même, subir sans effroi le doux ascendant de la bonté loyale, me pardonner d'en avoir douté au point de chercher contre elle, à tout prix, des armes exceptionnelles, me retremper enfin dans un milieu où mes facultés trop longtemps refoulées trouveraient tout le développement qu'elles pouvaient espérer.

FIN DE FLAMARANDE [1]

1. L'épisode par lequel se termine *Flamarande*, a pour titre *les Deux Frères*.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

LES DEUX FRÈRES

ASTOR NEW-YORK

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

Nouvelle édition, format grand in-18

Les Amours de l'âge d'or	1 vol.
Adriani	1 —
André	1 —
Antonia	1 —
Autour de la table	1 —
Le Beau Laurence	1 —
Les Beaux messieurs de Bois-Doré	2 —
Cadio	1 —
Césarine Dietrich	1 —
Le Château de Pictordu	1 —
Le Château des Désertes	1 —
Le Compagnon du Tour de France	2 —
La Comtesse de Rudolstadt	2 —
La Confession d'une jeune fille	2 —
Constance Verrier	1 —
Consuelo	3 —
Les Dames vertes	1 —
La Daniella	2 —
La Dernière Aldini	1 —
Le Dernier Amour	1 —
Les Deux Frères	1 —
Le Diable aux champs	1 —
Elle et Lui	1 —
La Famille de Germandre	1 —
La Filleule	1 —
Flamarande	1 —
Flavie	1 —
Francia	1 —
François le Champi	1 —
Histoire de ma Vie	10 —
Un Hiver a Majorque — Spiridion	1 —
L'Homme de neige	3 —
Horace	1 —
Impressions et Souvenirs	1 —
Indiana	1 —
Isidora	1 —
Jacques	1 —
Jean de la Roche	1 —
Jean Ziska. — Gabriel	1 —
Jeanne	1 vol.
Journal d'un voyageur pendant la guerre	1 —
Laura	1 —
Lélia. — Métella. — Cora	2 —
Lettres d'un Voyageur	1 —
Lucrezia Floriani. — Lavinia	1 —
Mademoiselle La Quintinie	1 —
Mademoiselle Merquem	1 —
Les Maîtres sonneurs	1 —
Les Maîtres mosaïstes	1 —
Malgrétout	1 —
La Mare au Diable	1 —
Le Marquis de Villemer	1 —
Ma sœur Jeanne	1 —
Maurat	1 —
Le Meunier d'Angibault	1 —
Monsieur Sylvestre	1 —
Mont-Revêche	1 —
Nanon	1 —
Narcisse	1 —
Nouvelles	1 —
Pauline	1 —
La Petite Fadette	1 —
Le Péché de M. Antoine	2 —
Le Piccinino	2 —
Pierre qui roule	1 —
Promenades autour d'un village	1 —
Le Secrétaire intime	1 —
Les 7 Cordes de la Lyre	1 —
Simon	1 —
Tamaris	1 —
Teverino — Léone Léoni	1 —
Théâtre complet	4 —
Théâtre de Nohant	1 —
L'Uscoque	1 —
Valentine	1 —
Valvèdre	1 —
La Ville noire	1 —

F. Aureau. — Imp. de Lagny

LES

DEUX FRÈRES

PAR

GEORGE SAND

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction et de traduction réservés

I B

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES DEUX FRÈRES

M. de Flamarande s'était imposé la tâche de venir voir sa femme et son fils deux fois par an, l'hiver à Paris, l'été à Ménouville. Lorsqu'il y vint en 1856, il me dit :

— Je sais, Charles, que vous vivez à présent de pair à compagnon avec mon fils et sa mère. Je n'y trouve point à redire. Comme je ne veux pas que les plaisirs du monde pénètrent ici et que j'ai réglé la dépense annuelle en conséquence, je ne suis pas fâché qu'on sache ne point s'ennuyer dans son in-

1. L'épisode qui précède *les Deux Frères*, a pour titre *Flamarande*.

térieur. Une vie plus dissipée, ajoutée à la dissipation naturelle de Roger, rendrait son éducation impossible. Quant à vous, plus vous verrez de près ce qui se passe, plus je serai tranquille. Vous ne me dites plus tout ce que vous savez. Je ne vous le demande pas, mais je suis certain que vous sauriez empêcher des entrevues irrégulières. Ne me répondez pas ; je sais que l'enfant de Flamarande et sa mère ne sont plus étrangers l'un à l'autre. Je sais, bien que vous m'en ayez fait mystère, que le père élève le fils, et que par conséquent on n'a pas la prétention de me l'imposer. Tout est bien ainsi, on me donne la satisfaction qui m'était due et que je souhaitais. Laissez donc toute liberté aux entrevues de Flamarande ou d'ailleurs ; pourvu que ni le père ni le fils ne paraissent jamais chez moi, je n'en demande pas davantage.

M. de Flamarande ne me permit pas de répondre, et s'en alla comme de coutume en raillant Roger de son ignorance et de sa légèreté.

La vie que l'on menait à Ménouville était fort restreinte. Monsieur avait effectivement fixé le chiffre de la dépense. Il ne voulait pas, disait-il, encourager les fantaisies de Roger et laisser le champ libre aux gâteries de sa mère. Madame ne se plaignait jamais de rien et se privait gaiement de tout pour mettre au service de son fils toutes ses ressources personnelles, qui n'étaient pas considérables. Je trichais un peu à leur insu pour

que Roger pût avoir chevaux et chiens sans que la mère fît trop retourner ses robes et relustrer ses rubans. J'avais su mettre assez d'ordre dans ma gestion pour que M. le comte trouvât de l'amélioration dans ses recettes sans se douter que certains excédants payaient les amusements de Roger et les charités de madame. Elle l'ignorait, car elle s'y fût refusée en ce qui la concernait. Quelquefois elle paraissait étonnée, après avoir tout donné, d'avoir encore quelque chose ; mais elle n'y connaissait rien. Son mari l'avait tenue en tutelle au point qu'elle ne savait pas mieux calculer qu'un enfant.

Roger, tout en ne travaillant rien, apprenait pourtant beaucoup de choses. Il ne mordit jamais aux mathématiques et aux sciences abstraites. Il n'avait pas non plus de goût pour les sciences naturelles, mais il aimait la musique et la littérature, il lisait volontiers l'histoire et apprenait les langues vivantes avec une admirable facilité. Sa mémoire lui tenait lieu de grammaire, comme son instinct musical de théorie. Très-bien doué, il plaisait tellement qu'on ne songeait pas à lui demander d'acquérir. Il acquérait pourtant dans la sphère de ses tendances par l'insufflation patiente et enjouée de sa mère, qui savait si bien l'instruire en l'amusant. Quand je lui exprimais mon admiration :

— Je n'y ai aucun mérite, me répondait-elle. Il

est si tendre et si aimable, si pur et si aimant, qu'on est payé au centuple de la peine qu'on se donne pour lui.

Cependant les passions commençaient à parler, et elles annonçaient devoir être d'autant plus vives que l'enfant avait vécu dans une atmosphère plus chaste. A un voyage que je fis dans l'hiver à Paris pour les affaires de la famille, je découvris des choses dont madame ne se doutait pas encore. A dix-neuf ans, mon Roger découchait déjà de temps en temps; entraîné par des petites moustaches de son âge, il jouait gros jeu et nouait des relations plus que légères à l'insu des parents. Il fut forcé de me l'avouer; je n'étais pas de ceux qu'on trompe. J'eus à payer quelques dettes que je ne pouvais faire figurer sur mes comptes et dont je lui avançai le montant sur mes économies; elles étaient très-minces, et il comprit qu'il n'y pouvait recourir souvent. Il jura de se corriger, tout en pleurant et m'embrassant. Il me bénissait surtout de lui garder le secret vis-à vis de sa mère; tout ce qu'il craignait au monde, c'était de lui faire de la peine.

Cette candeur de repentir s'effaça vite, et je vis bien, l'été suivant, que de nouvelles folies n'avaient pu être cachées à madame. Elle avait payé sans reproche, mais elle avait dit:

— Je ne suis pas riche; quand je n'aurai plus rien, que feras-tu ?

Je vis madame si gênée que je me décidai à écrire à M. de Flamarande pour lui remontrer qu'un jeune homme de vingt ans, destiné à être l'unique héritier d'une grande fortune, ne pouvait pas vivre comme un petit bourgeois de campagne, et qu'à mon avis M. le vicomte devrait commencer à toucher une pension convenable. Monsieur me répondit qu'il ne ferait pas de pension avant l'âge de vingt et un ans révolus; mais il trouvait nécessaire que Roger voyageât pendant une année pour voir et connaître le monde. Il ordonna qu'il eût à partir sur-le-champ pour l'Allemagne, et il traça un itinéraire détaillé que l'abbé Ferras devait suivre à la lettre. C'est lui qu'il chargeait de la dépense, et il en fixait le chiffre, qui était assez large, mais nullement élastique. Tout ce qui le dépasserait serait à la charge du gouverneur. M. de Flamarande n'appelait aucunement son fils à Londres ; il lui donnait des lettres de crédit et de recommandation pour Berlin, Vienne, la Russie, Constantinople et l'Italie. Au bout d'un an juste, il fallait être rentré à Ménouville, où M. le comte *espérait* que madame resterait durant l'absence de son fils.

Madame de Flamarande s'attendait à cette décision. Elle la trouvait fort dure, il lui eût été si doux de voyager avec son fils ! Elle ne comprenait pas non plus qu'un jeune homme dans l'âge des entraînements dût gagner à être séparé de sa mère. M. le comte en jugeait autrement. Il m'avait sou-

vent dit qu'il n'y a pas de frein possible aux passions de la première jeunesse, que les mères les rendent plus âpres encore en voulant les calmer, et que le seul remède, c'est de les mêler au mouvement de l'existence, afin d'empêcher les mauvais attachements de s'enraciner.

Qu'il eût tort ou raison, comme personne n'avait jamais eu l'idée de lui résister, le départ de Roger eut lieu sans délai. M. Ferras accepta son mandat avec la tranquille douceur qui lui était habituelle et sans marquer aucune inquiétude. Madame de Flamarande lui épargna les recommandations, sachant qu'il ferait de son mieux avec ponctualité, et elle cacha à Roger le déchirement de ses entrailles. Roger lui cacha le plaisir qu'il éprouvait à changer de place et à voir du pays. Il adorait sa mère et pleura en la quittant. Elle eut le courage de ne pleurer que quand il fut parti.

J'étais resté près d'elle sur le perron, d'où elle suivait des yeux la voiture, et je ne songeais pas à me retirer, car, moi aussi, je m'étais contenu et je ne pouvais plus retenir mes sanglots. C'est en ce moment d'affliction suprême où, seul, je partageais énergiquement ses regrets, qu'elle m'ouvrit enfin son cœur.

— Charles! me dit-elle en se jetant presque dans mes bras, voici la première fois depuis vingt ans que je suis sans lui et sans l'*autre*. Je n'ai jamais quitté Roger que pour aller embrasser ou regarder

Gaston à la dérobée. Ah ! si j'avais à présent le cher exilé près de moi ; je me sens mourir d'être seule !

Je crus que c'était une prière de l'aller chercher.

— Ici ? m'écriai-je, c'est impossible !

— Je le sais bien, répondit-elle, et je n'ai jamais songé à l'y faire venir. M. de Flamarande veut qu'il soit à Flamarande. Il y est et y restera tant qu'il consentira à y rester, car le voilà en âge d'être libre, et il est possible qu'il veuille changer de résidence et de situation. Jusqu'à présent je me suis flattée que mon mari me le ramènerait quand il aurait vingt et un ans, et c'est pour cela que je tenais à le laisser à Flamarande, dans la position apparente où on l'avait mis. On le voulait paysan, il est paysan ; courageux, fort et patient, il est tout cela. Il a donc été religieusement tenu dans les conditions exigées, et on n'aurait pas de prétexte pour le repousser ; mais il a vingt et un ans, et on ne le rappelle pas, on ne veut pas le rappeler ! N'est-ce pas, Charles, on prétend l'ensevelir et le renier à tout jamais ? Dites-moi la vérité. J'ai nourri de longues illusions, mais je vois que mes amis avaient raison de ne pas les encourager, et à présent je veux connaître mon sort. Dites-le-moi, vous savez que je n'abuse pas des questions.

— Puisque madame la comtesse l'exige, et qu'elle a le droit de savoir la vérité, je la lui dirai. Il est

certain que M. de Flamarande est plus que jamais décidé à n'avoir qu'un fils.

— Alors madame de Montesparre avait raison : il m'a condamnée sans retour sur une apparence. Dites-moi tout, Charles. Cette fois, j'insiste sur une question que je vous ai déjà faite il y a longtemps. Suis-je accusée d'avoir lâchement cédé à la brutalité d'une surprise infâme ou d'avoir trahi sciemment l'honneur conjugal?... Répondez sans crainte. Je peux tout supporter à présent !

Il y avait tant d'assurance dans sa voix, tant de fierté dans son regard, que je fus fortement ébranlé. Si je n'avais eu sur moi la preuve de sa faute, je serais tombé à ses pieds pour lui demander pardon de mes doutes.

Je lui répondis ce qui était vrai :

— Le comte de Flamarande ne s'est jamais expliqué catégoriquement avec moi sur ce point délicat. Évidemment son esprit s'est porté alternativement vers chacune de ces hypothèses, mais il n'a rien conclu, sinon que Gaston n'était pas son fils, et rien au monde n'a pu ébranler sa résolution de l'éloigner sans retour.

— La déclaration qu'il vous a signée pourtant, et que vous avez été forcé de montrer à la nourrice pour la tranquilliser ?

— Cette déclaration, je l'avais exigée. Il me l'a reprise depuis.

Ici je mentais, j'avais toujours ce précieux papier

d'où dépendait l'avenir de Gaston ; mais madame de Flamarande mentait plus énergiquement que moi en niant la nature de ses relations avec Salcède ; nous étions à deux de jeu. Elle fut très-abattue en voyant échapper le moyen de salut sur lequel elle avait le plus compté. Elle devint pâle et s'assit sur un banc, car nous parlions en marchant dans le parc.

Mais elle avait trop souffert toute sa vie pour n'avoir pas l'habitude d'un grand courage.

— Allons ! dit-elle avec un profond soupir, on veut qu'il soit le fils de Salcède, et, à moins d'entamer une lutte pleine de dangers et de scandales, il faut que mon fils ait le père que M. de Flamarande lui attribue ! C'est monstrueux, mais c'est comme cela !

— Je m'étonne, repris-je, que madame la comtesse, qui se montre si forte de son innocence et si indignée des soupçons de son mari, ne se soit jamais expliquée résolûment avec lui, du moment qu'elle a su les motifs de son éloignement pour Gaston.

— Je l'ai tenté une fois, j'avais surmonté la frayeur qu'il m'inspire. J'étais prête à exiger, à menacer. Alors il entra en fureur, et menaça à son tour, de quelle atroce menace, vous le savez : il me séparait de mon autre enfant ; il partait avec lui pour l'étranger. Il me laissait libre de plaider en séparation, il se laissait condamner par défaut, mais il mobilisait sa fortune au profit de Roger

seul et l'élevait dans cette notion atroce que sa mère lui préférait le fils de l'adultère. Il a fallu me soumettre et me résigner au silence.

— Je dois dire à madame, pour la tranquilliser au moins sur un détail, que M. le comte est informé — j'ignore absolument par qui — de ses entrevues secrètes avec M. Gaston et M. de Salcède. Il est résolu à fermer les yeux là-dessus et n'exige pas que M. Gaston soit éloigné de celui qui s'est consacré à son éducation.

— Il n'y a pas de mérite, reprit la comtesse avec vivacité, il a découvert cela bien tard, et je sais que ce n'est pas par vous. Il n'était plus temps alors de disposer de Gaston comme d'un petit enfant. Il n'était pas en son pouvoir d'éloigner M. de Salcède de Flamarande, puisqu'il est établi là sur une terre qui lui appartient. Quant à m'empêcher de voir mon fils à la dérobée et sans lui faire savoir qui je suis et qui il est... oui, il le pouvait. C'est pourquoi je tremble, et n'ai jamais pu embrasser Gaston sans subir la terreur de perdre Roger. Vous me dites qu'il tolère ces entrevues. A la bonne heure ! Je sais bien qu'il ne m'a jamais fait l'honneur d'être jaloux de moi !

— Madame se trompe, il fut un temps...

— Un temps bien court où je pouvais me croire aimée ; mais, pour avoir été si tôt changée en mépris, il fallait que l'affection fût bien peu sérieuse.

— Madame me permettra de lui dire que la faute

en est à M. de Salcède. Il a fait bien du tort à madame !

—Oui, vous l'avez vu sortir de mon appartement, où mon mari l'avait trouvé, tandis que, moi, *je ne le savais pas ;* mais Salcède ne m'y *savait pas* non plus! Sa faute est légère, et elle est si bien réparée !

— Il ne peut pas la réparer envers Gaston, qu'il a privé de nom et de fortune.

— Eh bien, Gaston aura la fortune et le nom de Salcède.

— Madame la comtesse en a la certitude ?

— Oui.

— M. de Salcède est bien jeune encore pour renoncer à s'établir.

— Je suis sûre de lui.

— Et madame s'arrête à la résolution de lui laisser adopter M. Gaston ?

— Il le faut bien, puisque le véritable père est inexorable ! Oui, je m'arrête à cette résolution, quelque douloureuse qu'elle me soit. J'avais au moins espéré qu'un mariage entre M. de Salcède et madame de Montesparre donnerait à mon fils une mère tendre sans que le marquis fût condamné au célibat ; mais madame de Montesparre, après avoir admis cette idée, la rejette et paraît avoir d'autres projets pour son compte.

— D'ailleurs, observai-je avec un peu d'irréflexion, M. de Salcède n'a jamais admis la pensée de ce mariage.

— Vous le savez, Charles ? vous en êtes sûr ? Comment pouvez-vous savoir cela ?

— La manière dont il s'est dévoué au fils de madame la comtesse prouve de reste la fidélité de son attachement.

— Oh oui ! s'écria-t-elle avec une émotion qu'elle n'essayait pas de me cacher, c'est un ami fidèle, admirable ! Grâce à lui, Gaston, qui était condamné à vivre ignorant, inculte, abruti peut-être par l'isolement, a reçu un développement complet. C'est un homme à présent, et déjà un homme d'une réelle valeur comme celui qui l'a formé !

Il me sembla que madame de Flamarande levait le masque et s'abandonnait à moi en toute confiance.

II

A partir de ce jour, madame de Flamarande m'entretint de ses peines. Elle les sentait plus vivement depuis qu'elle était séparée de Roger, et, n'étant plus forcée par sa présence de les renfermer, elle avait besoin de me les dire. J'eus ainsi toute la révélation de sa vie de contrainte et de secrète irritation. Elle n'était pas une victime aussi passive que je l'avais cru. L'amour maternel lui avait donné des forces surhumaines pour surmonter sa douleur; mais elle n'en avait pas moins ressenti violemment ce qu'elle appelait l'injure qui lui avait été faite, et sur laquelle je trouvais qu'elle revenait trop souvent. Je ne pus m'empêcher une fois de le lui dire et de lui avouer que, la cherchant et la suivant partout pour lui parler de Gaston, dans un temps où je la croyais calomniée, j'avais surpris son rendez-vous au bois de Boulogne avec M. de Salcède.

Je fus stupéfait de l'assurance avec laquelle elle me dit en me regardant en face :

— Eh bien, si vous avez entendu ce que je lui disais, tant mieux. Trouvez-vous étonnant que j'aie donné le plus pur de ma tendresse à un homme qui me rendait mon fils et qui lui donnait toute son existence? Cherchez donc un autre homme dans le monde qui, même étant le père de cet enfant, lui eût ainsi tout sacrifié jusqu'à aller vivre en paysan dans un désert de neige pour le voir tous les jours et l'instruire lui-même paternellement! Est-ce M. de Flamarande qui a eu pour Roger ces soins assidus et cette tendresse immense? On s'en étonnerait peut-être moins chez un vieillard; mais M. de Salcède était presque un enfant lui-même quand il s'est consacré à mon enfant. Il a été véritablement un ange, et je ne lui aurais pas dit que je l'aimais de toute mon âme! Est-ce que vraiment, Charles, vous me blâmeriez d'avoir vu en lui depuis ce jour mon meilleur ami?

Elle parlait avec tant de conviction que je ne trouvais rien à lui répondre à moins de briser les vitres. Elle semblait me dire : « Eh bien, oui, je l'ai aimé le jour où j'ai su que j'étais torturée à cause de lui. Jusque-là j'étais innocente, et Gaston est légitime; mais l'effet des accusations injustes de mon mari a été de me jeter dans les bras d'un homme plus digne de ma passion. »

Si j avais pu croire que cela fût vrai, je lui au-

rais donné l'absolution, mais la preuve que j'avais du contraire! Je ne pouvais pas la lui mettre sous les yeux, cette preuve que je rougissais d'avoir conquise. Je ne me sentais capable de la montrer que dans un cas de péril extrême pour Roger.

J'obtins facilement la confidence détaillée de ses entrevues avec Gaston. Elle faisait secrètement tous les ans, vers le mois de mai, un voyage à Montesparre. De là, déguisée en paysanne, elle allait soit à Flamarande, où elle entrait par un couloir souterrain aboutissant à l'intérieur du donjon habité par Ambroise et Gaston, soit au Refuge, d'où, selon elle, M. de Salcède s'exilait pendant quelques jours, soit dans quelque foire du pays où Ambroise, accompagné du jeune homme, conduisait les chevaux élevés par Michelin. Pour les vêtements, les connaissances spéciales, le langage et les manières de surface, Espérance était bien le fils de Michelin ou d'Ambroise. Il ne lui en coûtait pas de parler le patois, d'équiter pour la montre les chevaux nus, de manger au cabaret, de faire échange de quolibets avec les maquignons. On était tout surpris de découvrir en lui un homme parfaitement civilisé quand il se retrouvait avec ses pareils. La comtesse me raconta sa dernière entrevue avec lui.

— Cette année, c'était dans un buron du puy Mary, me dit-elle. Il lui avait pris fantaisie d'aller passer la saison sur les hauteurs avec les bergers,

et M. de Salcède ne l'en avait pas détourné, pour des raisons qu'il ne m'a pas précisément dites, mais que j'ai devinées.

— Dois-je essayer de les deviner aussi?

— Oui, essayez.

— L'amour a dû parler déjà au cœur de ce jeune homme.

— Justement! Mais ce n'est pas, comme chez Roger, une fièvre que peut apaiser la première beauté venue, sauf à être oubliée pour une autre le lendemain. Gaston, élevé dans un milieu sauvage avec des idées romanesques, rêve l'amour exclusif, éternel. Déjà depuis quelque temps Salcède le trouvait triste et préoccupé, il ne pouvait plus travailler. Il a presque confessé son intention d'épouser Charlotte Michelin.

— Ma filleule?

— Votre filleule. Elle est charmante, aussi sage que jolie et très-intelligente. C'est l'élève de Gaston, comme Gaston est l'élève de Salcède, et je crois bien que, moralement parlant, elle n'est inférieure à personne dans le monde; mais Gaston est trop jeune pour s'établir, et la position qu'on lui a faite présente d'étranges obstacles. Il ne peut se marier sans avoir un acte d'état civil, et nous ne pouvons lui révéler que le sien est à la mairie de Sévines. Il lui faudrait je ne sais quel acte de notoriété, dressé à Flamarande, qui ne lui donnera d'autre nom que celui d'Espérance, sous lequel on

l'a toujours connu, et qui demande des formalités. Enfin, voyant qu'il fallait tout au moins attendre, mon cher fils a voulu s'éloigner de Charlotte et tâcher de l'oublier au moins pendant quelque temps. Vous voyez par là les principes et la chasteté de ce jeune homme, élevé dans la solitude par un savant, qui est aussi un philosophe religieux.

» Voyant approcher l'époque de notre rendez-vous annuel, il se proposait de descendre au Refuge ; mais j'ai voulu le surprendre dans son chalet, où Ambroise m'a conduite à l'entrée de la nuit. Il faisait un temps magnifique. Toutes les bonnes senteurs de la forêt et de la prairie montaient vers nous, les ruisseaux chantaient des hymnes de réjouissance, et mon cœur chantait avec eux. J'envoyais des tendresses aux étoiles, qui sont si belles dans ce pays-là ; je suis comme folle toutes les fois que j'approche de mon cher fils exilé. Il ne m'attendait pas encore, il dormait. Les chiens ont fait peu de bruit. Ambroise, qui les connaît, les a vite apaisés, et il est descendu dans cette baraque, qui est une espèce de cave creusée dans le rocher avec un toit de planches au-dessus. Il s'est assuré que Gaston y était seul et l'a doucement averti. Ah ! Charles, si vous aviez entendu le cri de son cœur dans son premier réveil ! Le mien en a été si pénétré que j'ai béni Dieu de me donner de pareils moments de bonheur au milieu de mon infortune.

Il a gravi son échelle, il s'est élancé vers moi d'un seul bond, comme un daim qui sort de son refuge. Il y a longtemps que vous ne l'avez vu, Charles; vous ne pouvez pas vous figurer comme il est beau! Il est peut-être encore plus beau que Roger; il a des yeux de diamant noir, des cheveux de soie tout naturellement frisés, un sourire imperceptible qui a des profondeurs inouïes de sympathie et de compréhension. Il n'a pas encore la moindre barbe, et et il est plus petit que Roger, qui pourtant a l'air moins fort et moïns homme que lui. Gaston n'est pas non plus, à beaucoup près, aussi démonstratif, il a la gravité et la retenue du paysan. Il ne m'étouffe pas de baisers comme son frère, il se couche à mes pieds et colle ses lèvres à mes mains; mais j'y sens ses larmes, et dans un simple mot de lui il y a plus que dans un torrent de paroles charmantes.

» Je l'avais à peine embrassé que Ambroise, qui faisait le guet, est venu me reprendre pour me cacher. Deux autres vachers arrivaient avec un troupeau de chez Michelin pour prendre la place d'Espérance, qui, comptant me voir au Refuge, avait annoncé une absence de quelques jours.

» L'échange des paroles et l'installation des animaux m'ont paru bien longs. J'entendais la voix de mon fils dominer avec autorité les autres et les plaintes des bêtes impatientes, et cette voix de pasteur montagnard me semble toujours si étrange dans sa

bouche! Je l'écoutais avec stupeur, je le regardais agir. Quelle énergie! J'avais peur pour lui, car les vaches étaient pressées de revoir leurs veaux enfermés dans une grande étable, et elles menaçaient de tout briser. Enfin Gaston a simulé un départ et a fait des adieux en résistant à ses compagnons, qui voulaient le garder la nuit et lui disaient qu'il était fou de se mettre en voyage à pareille heure. Ne pouvant les éloigner de moi, il voulait m'emmener ailleurs, et nous avons gagné avec Ambroise une autre solitude où, dans une grange déserte et à demi ruinée, Ambroise faisant sentinelle au dehors, nous avons pu causer, mon enfant et moi. En retrouvant sa voix douce, son langage pur, sa prononciation exquise comme celle de Salcède, je m'émerveillais de ces soudaines transformations qui se produisent en lui, comme s'il y avait en mon enfant deux hommes différents.

» — N'en soyez pas surprise, me disait-il. Au fond, il n'y en a qu'un, ou du moins il y en a un qui domine, c'est le sauvage.

» Et, comme je me récriais, il m'a expliqué ses tendances telles qu'il les connaît et s'en rend compte à présent. Il aime la nature avec passion et ne se plaira jamais à d'autres spectacles; les arts lui parlent peu, il les ignore et ne sent pas le besoin de les connaître. Il est artiste pourtant par le sentiment poétique des beautés naturelles; mais il ne se contente pas d'une admiration vague. Il veut

connaître le pourquoi et le comment des choses terrestres. Il est naturaliste passionné, et voilà pourquoi il se traite de sauvage, parce que, selon lui, la solitude est un charme qui domine tout et qui ne peut jamais s'expliquer. — C'est, dit-il, qu'elle répond à un instinct mystérieux de l'homme primitif, et qu'à moins d'être cet homme-là on ne peut pas s'en faire une idée. Je vous explique cela comme je peux, Charles, car je devine un peu mon fils sans le bien comprendre. Je ne suis pas un être primitif, moi ; j'appartiens à la société, qui m'a formée pour vivre en elle et selon elle : mais, quand Gaston me parle du parfum particulier qui émane du désert, et d'un certain ordre d'idées que les hauteurs de la montagne font éclore, je me sens émue de son émotion, et je vois la nature à travers ses regards.

— Ne pensez-vous pas, dis-je à madame de Flamarande, que cet amour de la solitude est, chez le jeune homme amoureux, un désir de ne pas quitter le milieu où vit la jolie Charlotte?

— Ah ! répondit-elle, il y a de cela certainement; mais je ne devais pas l'interroger, et je n'eusse pas osé le faire. Que lui dire pour lui faire comprendre qu'il n'est pas par le fait le sauvage qu'il veut être, qu'il appartient à cette société qu'il repousse, qu'il a une famille, un père sans lequel, après tout, il ne peut disposer de son sort pour contracter un mariage régulier? Que M. de Fla-

marande le veuille ou non, son fils lui appartient, et je ne sais pas jusqu'à quel point nos consciences, la mienne comme celle de M. de Salcède, et comme la vôtre, Charles, nous permettraient de rompre les liens de la famille pour unir Gaston à Charlotte. S'il prenait fantaisie à mon mari de reconnaître son fils, il ne consentirait jamais à une telle union, et, s'il la trouvait contractée, il en invoquerait certainement la nullité.

III

Ces confidences de madame de Flamarande firent naître en moi une idée que je crus très-bonne. Je la voyais prête à céder aux suggestions de M. de Salcède, qui voulait adopter Gaston et ne lui jamais révéler ses droits légaux au nom et à la fortune des Flamarande. La mère hésitait pourtant encore, s'attachant à un reste d'illusion sur le pardon possible de son époux, et répugnant évidemment à l'espèce d'aveu impliqué dans l'adoption de son fils par son amant.

Ces craintes comme ces espérances me semblaient également vaines. Jamais M. de Flamarande ne reviendrait sur sa décision, et ma conviction me défendait d'y travailler. Madame de Flamarande n'avouait rien en gardant le secret de sa maternité, et tout était mieux ainsi. Roger restait à jamais le fils unique, ce qui était le but unique de mon action dans la famille.

Mais, en se faisant connaître à son fils aîné, la comtesse avait créé un précédent redoutable. Était-il possible qu'il la prît pour une paysanne sous un déguisement si peu approprié à son genre de beauté ? Elle m'avait raconté qu'il n'avait jamais cherché à rien savoir d'elle, et que, même à mesure qu'il avait grandi et compris les choses de la vie, il avait désiré ne rien savoir de lui-même. Il se trouvait heureux de voir sa mère, il l'adorait ; il n'admettait pas qu'elle eût à se justifier de quelque soupçon que ce fût de sa part ; enfin, merveilleusement endoctriné par le marquis de Salcède, il n'avait aucune ambition, aucune curiosité, et son amour filial s'appuyait sur la rigidité d'une sorte de religion romanesque au-dessus de toutes les considérations et de toutes les préoccupations sociales.

Malgré toutes ces précautions, le premier hasard venu pouvait lui faire rencontrer la comtesse de Flamarande et reconnaître sa mère. Dès lors toutes choses pouvaient changer de face à ses yeux. Je suis très-sceptique, je ne crois pas aux éternels enthousiasmes de la jeunesse. Cette découverte devait, à mon sens, éveiller son ambition et compromettre la sécurité de son frère. Qui sait si alors, par crainte du scandale, M. de Flamarande n'eût pas consenti à laisser publier la déclaration qu'il m'avait confiée, sauf à ne jamais admettre ce fils illégitime dans son intimité et à éloigner Roger de sa mère et de lui?

Il me sembla qu'Espérance, marié avec Charlotte sous un nom quelconque qui lui serait attribué par un acte de notoriété établi à la mairie de Flamarande, endosserait forcément un nouvel état civil et aurait plus de peine à prouver qu'il était l'enfant né à Sévines et nourri à Nice. Que mes calculs fussent justes ou non, il y avait là quelque chose à tenter. Je savais par madame de Flamarande que Michelin n'était pas contraire au mariage de sa fille avec Espérance, qui était en somme un bon parti quant aux ressources présentes (je faisais toujours toucher la pension), mais dont l'absence de nom et de famille avouée lui répugnait un peu. Michelin avait des idées aristocratiques dans son genre. Il avait découvert, dans de vieux actes, que ses ancêtres avaient régi la ferme et habité le manoir de Flamarande dans des temps reculés ; il se croyait presque noble, et, voyant tomber sa postérité en quenouille, il ne trouvait pas que le nom d'Espérance pût conserver l'antique lustre de celui de Michelin.

Il y avait une chose bien simple à faire, c'est que M. de Salcède reconnût Espérance pour son fils ou procédât à son adoption pour lui faciliter le mariage ; mais M. de Salcède approuverait-il ce mariage, voilà ce que je ne pouvais pas savoir, ce que madame elle-même ne savait pas, n'ayant pas encore attaché une grande importance à l'inclination du jeune homme.

Une autre chose plus simple encore, c'était que Michelin attribuât par contrat de mariage son glorieux nom à l'enfant qu'il avait élevé. Pour l'y décider, M. de Flamarande pouvait bien faire un petit sacrifice. Une dot de quarante ou cinquante mille francs serait pour Espérance une fortune devant laquelle tout scrupule s'évanouirait. Je pouvais faire parvenir ce don anonyme à l'insu de tous. Peut-être alors M. de Salcède se déclarerait-il le père réel ou adoptif, soit pour empêcher le mariage, soit pour le consacrer.

Dès que ce dessein fut conçu, il me passionna et me fit recouvrer mon ancienne activité. Peut-être que, comme on me l'a reproché plus tard, je cédais à un besoin d'intrigue qui était en moi une fatalité et me faisait dépérir dans l'inaction de la vie passive. Quant à moi, je pensais fermement servir Roger et agir providentiellement sur les destinées de la famille.

Il me fallait l'assentiment de M. de Flamarande, et il n'y avait pas de temps à perdre, car la comtesse, profitant de l'absence de Roger, se disposait à partir pour Montesparre. Je la priai de différer de quelques jours et prétendis que j'allais faire une dernière tentative auprès de son mari. Cette offre répondait tellement à son désir, qu'elle m'en témoigna sa reconnaissance et pressa mon départ pour Londres. Là m'attendait la rencontre d'un événement qui devait tout remettre en question.

M. de Flamarande était gravement malade ; l'hépathie avait fait soudainement d'effrayants progrès. Je le trouvai au lit, en proie à de vives douleurs. Sa figure décomposée était couleur de terre. Il avait tout d'un coup vieilli de vingt ans. Dès le premier coup d'œil, je le jugeai perdu.

Il voulut me parler tout de suite, et, malgré ses souffrances, il ordonna de me laisser seul avec lui.

— Le temps presse, me dit-il. Je sais que je suis condamné. N'écrivez pas à ma femme ; je ne puis la recevoir ici. Vous dites que mon fils est à Moscou ou à Odessa. Il n'arriverait pas à temps pour me voir. Il m'écrit peu et ne me marque pas un grand attachement. Moi, je regrette de ne pouvoir faire de lui le cas que j'aurais souhaité. Il y a une fatalité, Charles, j'ai voulu aimer exclusivement Roger, et je n'ai trouvé en lui rien de ce que j'eusse exigé. Je quitte la vie sans regret. Depuis quelques années, le *spleen* anglais s'est emparé de moi. Peut-être me serais-je brûlé la cervelle, si la maladie ne se fût chargée de me délivrer de l'existence. Avant de mourir, je tenais à vous voir. Vous venez à propos. Avez-vous toujours la déclaration relative à Gaston que vous m'avez fait signer ?

Je craignis qu'il ne voulût la confirmer. Il me paraissait prévenu contre Roger. J'eus peur pour mon cher enfant. Je répondis que, dans une course auprès de Ménouville, où mon cheval m'avait em-

porté dans la rivière, j'avais été mouillé au point que les papiers que j'avais sur moi avaient été anéantis.

J'avais eu tort de m'inquiéter. Le comte se montra très-content de l'aventure.

— J'espère, me dit-il, que vous ne me trompez pas; mais, quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, jurez-moi sur votre salut éternel et par le nom du Christ que jamais vous ne produirez cette pièce en faveur de l'enfant étranger.

Je le jurai par l'amour que je portais au fils légitime.

— Vous n'avez pas hésité, reprit-il. Je vois que vous êtes revenu de vos illusions sur la vertu... Il faillit dire : *de ma femme*, mais il se reprit par sentiment des convenances et dit : *des femmes*. Je ne répondis rien, j'étais trop convaincu de la faute de madame pour protester, mais j'avais trop d'attachement pour elle pour l'accuser. Je me renfermai dans le silence.

— A présent, reprit-il, réglons le sort du fils de M. de Salcède. Son père l'ayant pour ainsi dire avoué, cet enfant n'a plus besoin de moi, et j'espère que vous ne faites plus rien pour lui.

— Pardon, monsieur le comte, et même je vais vous demander de faire davantage.

Et je lui exposai mon plan. Il l'écouta avec beaucoup de lucidité, l'approuva et me fit prendre quarante mille francs dans son secrétaire, afin

que cet article n'eût pas à figurer sur mes comptes.

Après cet entretien, il se sentit plus mal et demanda le prêtre. Quand il se retrouva seul avec moi, il me dit :

— Je ne puis plus rien écrire, mais je vous charge de dire à ma femme qu'à l'article de la mort je lui pardonne tout. Il se peut qu'elle feigne de dédaigner mon pardon, car elle a la prétention d'être l'offensée. N'importe, c'est mon devoir, je l'accomplis.

— Mais M. le comte ne va pas jusqu'à reconnaître Gaston?

— Non certes ! Dieu ne me commande pas le mensonge !

Ce fut sa dernière parole. Il tomba dans un profond assoupissement et mourut dans la nuit. Je trouvai sous son oreiller un papier à mon adresse. Il me faisait un don en *banknotes* de cent mille francs et me chargeait de porter son corps embaumé à Flamarande, afin qu'il fût déposé à côté des restes de ses parents. Il déclarait n'avoir pas fait de testament, la loi protégeant suffisamment son héritage.

Je télégraphiai à madame de Flamarande et à Roger mon départ pour la France et pour Flamarande aussitôt que les tristes soins que j'avais à prendre me permettraient de quitter Londres. Je confiai les intérêts de la succession aux magistrats compétents. La femme illégitime quitta l'hôtel sans

montrer un grand chagrin, mais sans rien emporter; elle était largement pourvue, comme on le sut plus tard.

J'arrivai à Calais le 1er août 1862. A cette époque, le service des chemins de fer me permettait de gagner rapidement Clermont, d'où je pourrais transporter facilement à Flamarande le cercueil de plomb que j'étais chargé d'escorter.

Je trouvai, au débarqué de la traversée, madame de Flamarande, qui s'était fait un devoir de recevoir le corps de son époux. Elle faisait la chose sans ostentation et sans affectation de douleur simulée, mais religieusement et sérieusement. Le corps fut porté dans une église où il lui fut fait un service funèbre; après quoi, je le fis transporter dans un wagon spécial pour le diriger sous ma conduite à Paris, où un autre service réunit ses parents et connaissances. De là je repris la ligne du centre avec mon triste fardeau que madame la comtesse voulut encore accompagner. Roger avait télégraphié qu'il se mettait immédiatement en route pour la France, et nous retrouverait à Flamarande pour procéder avec nous à la sépulture de son père.

Tout cela fut convenu rapidement et sans réflexions ni échange de pensées. Le style de télégramme a retranché toutes les formules banales, et c'est un bien; mais il a retranché aussi la voix du sentiment et le cri de la nature.

IV

Ainsi la destinée, depuis plus de vingt ans éludée, combattue, vaincue en fait, semblait reprendre ses droits et ramener impérieusement la famille de Flamarande au complet sur ce rocher qui fut son berceau.

A chaque tour de roue qui m'en rapprochait, je voyais avec terreur arriver le moment où allaient se trouver en présence la mère et ses deux fils, inconnus l'un à l'autre, avec le père de Gaston, vivant et agissant, et le père de Roger, inerte, impuissant, scellé dans son cercueil de métal, présent quand même dans la pensée de tous à cette crise suprême que sa dernière volonté provoquait fatalement.

Avait-il eu conscience de ce danger en choisissant Flamarande pour le lieu de sa sépulture ? Le désir de reposer aux pieds de ses parents l'avait-il emporté sur toute autre considération ? S'était-il

imaginé que ni sa femme ni son fils àbsent n'assisteraient aux derniers honneurs qui lui seraient rendus ? ou bien avait-il tracé son dernier ordre dans un de ces moments d'abattement suprême où le passé s'efface comme un vain rêve ? Il ne m'avait pas consulté, je n'avais qu'à obéir, et je me sentais redevenu passif devant le choc inévitable.

Je roulais ces pensées dans mon esprit durant les heures que je passai souvent en tête-à-tête dans le wagon mortuaire avec madame de Flamarande. Les autres compartiments du même wagon contenaient miss Hurst, deux domestiques des plus attachés au comte et deux vieux parents qui voulurent l'accompagner jusqu'à Clermont. Madame voyageait tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. Elle continuait à être grave et recueillie comme la situation le commandait, et je la trouvais réservée à un point qui m'inquiétait. Elle semblait réfléchir profondément au nouvel horizon qui s'ouvrait devant elle ; mais elle ne voulait plus dire ses craintes ou ses espérances, et, quand, m'efforçant de la distraire, je lui disais qu'elle allait se trouver pour la première fois au milieu de ses deux enfants, elle me souriait doucement comme pour me dire merci, et ne s'expliquait plus.

Je pensais la deviner. Elle n'était pas décidée. La mort imprévue de son mari avait tout remis en question pour elle. Enfin, aux approches de Flamarande, comme j'insistais, lui demandant, pour

la forcer de répondre, dans quel sens son désir serait de me voir agir :

— Mon bon Charles, me dit-elle, je n'ai rien arrêté. Que puis-je faire sans l'avis, sans la volonté de M. de Salcède ? N'a-t-il pas sur l'enfant qu'il a élevé des droits plus sacrés que M. de Flamarande n'en avait sur Roger, dont il ne s'occupait plus depuis dix ans ? Ne pas reconnaître Gaston sera de ma part, aux yeux de Gaston, l'aveu d'une faute que je n'ai pas commise. Vous me direz qu'à le reconnaître il y a un danger équivalent, celui de lui faire penser que je n'ai pas été injustement soupçonnée. Je ne pourrais me justifier qu'en accusant son père, et je ne veux pas, je ne dois pas lui faire maudire son père. Je me trouve dans une impasse, et je comprends que M. de Salcède avait raison lorsqu'il me suppliait de ne plus me faire voir à Gaston quand l'âge est venu où il devait se rappeler mes traits : j'avais promis, et puis l'enfant a eu le croup, il a été en danger, je me suis à peine annoncée, je suis accourue, et alors il m'a aimée, et moi, je n'ai plus eu le courage de l'abandonner. Je vais essayer cette fois de ne pas me montrer à lui, et peut-être sera-t-il possible de lui cacher encore que sa mère la paysanne est la comtesse de Flamarande ; mais, à moins de l'envoyer dans un pays éloigné où il ne risquera pas de me rencontrer sous mon nom, sera-t-il possible de lui laisser ignorer toujours la vérité ? Moi, d'ailleurs, je n'ai qu'un

désir et qu'un vœu, c'est que, n'importe sous quel nom et à quel titre, il vive près de moi. Je consentirai à tout, pourvu que je ne sois plus séparée de lui. J'accepterai même ses soupçons, si, malgré lui, il lui arrive d'en concevoir. Je suis sûre qu'il les combattra en lui-même et ne m'en aimera pas moins.

— Il est possible, répondis-je, que l'éducation qu'il a reçue lui fasse surmonter les *inquiétudes* que vous redoutez : mais madame ne pense qu'à celles de M. Gaston : elle me paraît oublier celles que peut concevoir M. Roger.

Madame de Flamarande qui marchait auprès de moi, sur le chemin de la montagne, pendant que les voitures prises à Murat suivaient au pas le corbillard avec nos autres compagnons de voyage, s'arrêta brusquement, comme si je lui eusse poussé un serpent sous les pieds.

— Roger ? s'écria-t-elle, Roger me soupçonnerait? Voilà à quoi je n'ai jamais songé, par exemple !... Ah ! ne dites jamais ce mot-là, Charles; Roger aura toujours foi en sa mère comme en Dieu.

— Il est vrai que madame la comtesse peut compter sur sa tendresse beaucoup plus que sur celle de M. Gaston.

—Je ne dis pas cela, mais Gaston ne me connaît que par l'instinct de son cœur, et Roger me connaît comme lui-même. Il ne m'a jamais quittée, il a été

nourri par moi, il m'a vue auprès de lui, son appui, son secours, son bien, sa chose, à tous les moments de son existence. Roger et moi, c'est un seul être en deux personnes. Non, non, je ne crains pas mon Roger ; je lui dirai : « Ton père était bizarre, tu le sais bien, il a voulu élever son aîné comme cela jusqu'à sa majorité. J'en ai souffert, mais je me suis soumise, parce que je craignais qu'il n'agît de même avec toi. » Roger ne m'en demandera pas davantage, et il adorera son frère. Oh ! non, ce n'est pas de ce côté-là que le chagrin me viendra jamais.

— Certainement non ; mais M. Roger est bien jeune ; il a des passions, des besoins, et l'habitude d'aspirer à un certain état dans le monde. Le partage des grands biens qui lui incombent apportera un notable changement...

— Un changement salutaire peut-être, Charles ! Je redoute beaucoup cette grande fortune pour Roger, qui est si jeune et si ardent au plaisir. Qu'il soit de moitié moins riche, il fera moitié moins de folies. Cependant la question n'est pas là ; s'il n'y avait que cette considération, elle serait nulle, car les droits de Gaston sont imprescriptibles tant que nous n'aurons pas disposé de son état civil par quelque mensonge jugé nécessaire à son bonheur, mais auquel je répugne beaucoup, je ne vous l'ai jamais caché. Vous me paraissez être dans les idées de M. de Salcède, et je ne saurais vous faire un

crime de votre sollicitude pour Roger. Loin de là, je vous en suis reconnaissante, bien que je ne puisse rien décider encore. Il faudra tenir conseil, car l'avis de madame de Montesparre est bon à prendre aussi ; je vous promets, Charles, que vous serez consulté et que nous aurons de grands égards pour votre opinion ; mais doublons le pas, mon ami, il me semble que nous allons trouver Roger à Flamarande !

Je n'espérais pas que Roger pût arriver avant le lendemain. Madame de Montesparre, qui avait été prévenue par télégramme, était déjà rendue au manoir. Elle vint au-devant de nous avec les Michelin et Ambroise. Ni Gaston, ni Roger, ni Salcède, n'étaient là. On avait préparé le donjon pour les deux dames et leurs femmes. Il y avait de bons lits tout neufs, des meubles, que je reconnus pour les avoir vus au Refuge, des tapis, du feu de genévrier dans les cheminées pour bien assainir l'air. M. de Salcède avait dû veiller à tout. On avait dressé dans la chapelle un catafalque de cyprès pour recevoir le cercueil. Le curé de Saint-Julien l'attendait pour lui dire des prières. Le service et la descente dans le caveau devaient avoir lieu le lendemain. M. de Salcède avait-il présidé aussi à ces préparatifs ? faisait-il à son rival les honneurs du sanctuaire de Flamarande ?

Quand tout fut installé, je me rendis à l'invitation des Michelin, qui ne voulaient pas dîner sans moi,

et on me présenta officiellement Charlotte, que j'avais déjà aperçue, mais qui vint m'embrasser en m'appelant son parrain. C'était une angélique créature, la distinction même dans son petit habillement de deuil en sergette noire, l'air intelligent et affectueux. Je fus touché de son accueil jusqu'au fond du cœur, et le désir de la voir heureuse vint se joindre à celui de lui voir retenir Gaston au fond de sa montagne. Je reconnus bien vite que personne ne se doutait de la vérité relativement à lui, sinon Ambroise Yvoine, qui savait tout et n'en faisait rien paraître. Il était très-franc malgré sa grande habileté, et je vis, à l'accueil vraiment cordial qu'il me fit, qu'il n'avait aucun soupçon de mon exploration au Refuge.

J'étais donc tenu par ces braves gens, comme par madame de Flamarande et par Roger, pour le plus excellent et le plus délicat des hommes. Je vis bientôt que M. de Salcède et madame de Montesparre avaient de moi la même opinion, et ce fut Ambroise qui, dans la soirée, en fumant sa pipe avec moi dans le jardin, — il méprisait mes cigares, — me mit au courant de ma situation dans les esprits.

— Voyez-vous, me dit-il, quand je vous ai reconnu déguisé, dans le temps, à *la Violette*, amenant ici le petit, je me suis dit que vous étiez un malin et que vous vouliez cacher quelque secret de votre maître. Mon idée a été d'abord que l'en-

fant appartenait à M. le comte à l'insu de sa femme; mais, quand les recherches auxquelles *M. Alphonse* m'a employé m'ont fait savoir les affaires de Sévines, j'ai compris pourquoi vous aviez eu tant de tristesse et de tourment ici, jusqu'à en être malade. Vous aviez parlé dans la fièvre, monsieur Charles, vous m'aviez dit votre secret, croyant parler tantôt à M. le comte, tantôt à madame. « C'est votre fils, disiez-vous; madame est innocente, je le jure! ne le tuez pas, ce pauvre enfant; donnez-le-moi, j'en aurai bien soin, je l'emporterai bien loin, et vous ne le reverrez jamais! » Et, quand vous pensiez parler à la comtesse, vous lui juriez de lui rendre son enfant dès que vous l'auriez mis hors de danger. Alors j'en ai su plus long que tout le monde sur l'enfant, et c'est comme cela qu'il a été retrouvé. C'est moi qui ai fait savoir que vous l'aviez emmené pour le sauver, et que, si vous le cachiez à la mère, c'était pour ne pas augmenter le danger. Si j'avais voulu vous faire parler dans ce temps-là, vous n'auriez pas demandé mieux; mais je ne voulais pas vous mettre dans des embarras avec votre maître, et il valait mieux pour l'enfant que le comte n'eût point méfiance de vous.

Je demandai alors à Ambroise ce qu'il pensait des amours d'Espérance et de Charlotte.

— Comment savez-vous ça? me dit-il.

— Je le sais par madame, à qui M. Alphonse l'a dit.

— Ah!... Eh bien, je pense qu'il y aura du cha-

grin pour cette affaire-là. Espérance aime Charlotte d'une amitié qui n'est pas commune; il l'aime depuis le jour qu'elle est venue au monde, et on peut dire qu'il n'a jamais voulu seulement regarder la figure d'une autre femme. Ils se sont élevés comme ça sans se quitter et sans qu'on songe à les reprendre. Il n'y avait pas de mal, et il n'y en a pas ; mais voilà qu'Espérance va devenir M. le comte de Flamarande, et il ne pourra plus être question d'épouser la petite Michelin. Michelin, qui fait le fier à cette heure, qui ne se rend pas volontiers à l'idée de ce mariage-là, se repentira de ne l'avoir pas accordé la première fois que les enfants lui en ont parlé. Il aura la crête bien rabattue, pas moins !

— Vous êtes donc sûr que madame la comtesse n'y consentirait pas ? Qui sait ?

— Madame la comtesse est une femme point fière et bonne comme les bons anges ; mais le frère ? ce jeune homme qu'on ne connaît point, et les autres parents, et enfin tous les gros messieurs et dames de cet ordre-là ? Moi, je n'y connais rien, mais je sais bien que des seigneurs qui épousent des bergères, ça ne se voit que dans les contes et complaintes, et j'ai dans l'idée que notre gars Espérance sentira en lui du changement quand il sera M. Gaston. Pourtant ça n'ira pas tout seul, croyez-moi. Ce garçon-là n'est pas fait comme un autre ; quand il a une idée, elle tient rude.

Je vis à ces réflexions d'Ambroise qu'Espérance n'avait pas encore reçu les quarante mille francs que, sur l'ordre du comte de Flamarande, je lui avais expédiés de Londres au moment même où ils m'avaient été remis. Pour faire parvenir l'argent que je lui envoyais tous les ans par la poste, sans lui en laisser soupçonner la provenance, il me fallait le faire passer par plusieurs mains avec de grandes précautions. J'avais cru ne pas devoir parler à la comtesse de ce don *in extremis*, qui avait pour but de fixer le sort de son fils sans consulter sa volonté. Je n'étais pas forcé de dire que je l'avais provoqué, ni même d'avouer que j'en eusse connaissance. Par là, j'échappais au blâme et me tenais en dehors des conséquences

V

A neuf heures du soir, on vint m'appeler avec Ambroise de la part de madame, et je la trouvai au donjon avec ses deux amis et Hélène Hurst, admise aussi au conseil.

On se souvient que depuis longtemps le donjon, confié aux soins et à la garde d'Ambroise Yvoine, avait été mis en bon état de réparation. Ambroise l'avait toujours habité depuis avec Espérance, le père Michelin trouvant convenable de ne pas élever un garçon dans le même local que ses filles. M. de Salcède avait veillé à ce que ce donjon fût pour son élève une habitation saine et aussi riante que peut l'être une tour féodale. Il l'avait meublé et lambrissé très-convenablement, surtout depuis l'époque où la comtesse y était venue en secret voir son enfant malade. Dans la prévision d'une nouvelle éventualité de ce genre, il avait, outre la chambre d'Espérance, arrangé une pièce pour elle,

disant aux Michelin qu'il mettait là en dépôt des meubles qu'il ne pouvait loger au Refuge. C'est dans cette pièce que madame de Flamarande était installée tandis que madame de Montesparre occupait l'appartement d'Espérance, situé au-dessous, chaque étage du donjon ne contenant qu'une pièce à pans coupés, avec des cabinets dans les tourillons.

Madame vint à nous, nous serra les mains et nous fit asseoir, puis on ferma les portes et on attendit que M. de Salcède eût fini d'écrire quelque chose. Je le regardais curieusement. Il avait toujours son habit de paysan, qu'il portait avec l'aisance d'un gentilhomme; il était toujours aussi beau que je l'avais vu au Refuge, et madame était aussi belle qu'au lendemain de son mariage. Elle avait trente-huit ans, il en avait quarante-trois ; c'est peut-être l'âge des grandes passions pour les deux sexes. Madame de Montesparre n'était pas aussi merveilleusement conservée que madame la comtesse: elle avait pris un peu d'embonpoint; mais, toujours mise avec un goût exquis, elle ne paraissait guère avoir plus de trente ans, bien qu'elle eût la quarantaine. C'était toujours une charmante femme, très-sympathique, et qui me sembla même plus séduisante et plus intéressante qu'autrefois. Elle ne méritait pas l'accusation de légèreté que M. le comte avait portée sur elle. Elle avait aimé uniquement M. de Salcède et s'était dévouée et sacrifiée à lui et à madame de Flamarande

sans arrière-pensée. Elle avait beaucoup souffert, et, pour surcroît de douleur, elle avait perdu son fils. Ses beaux yeux bleus avaient pleuré, on le voyait bien ; mais sa générosité l'avait soutenue. Je trouvai en elle un charme que je ne lui avais pas connu et qui ennoblissait singulièrement l'expression de sa figure.

Quand M. de Salcède eut écrit deux pages, il les remit à madame de Montesparre, qui prit la parole et dit :

— Hélène Hurst, Charles Louvier, Ambroise Yvoine, vous êtes, avec nous trois ici présents, et l'abbé Ferras, qui sera demain ici, les seuls confidents d'un secret duquel dépend l'avenir d'une mère et de ses deux enfants. Il s'agit de savoir si vous devez continuer à garder ce secret le reste de votre vie, ou si, de concert avec nous, vous devez le rompre. Veuillez nous dire séparément si, au cas où nous serions décidés à le garder, vous prendriez sans regret et sans scrupule aucun l'engagement de le garder aussi.

Hélène Hurst parla la première.

— Je promets les yeux fermés, dit-elle, de me conformer aux intentions de ma chère maîtresse, quelles qu'elles soient.

— A vous, Charles, me dit la comtesse.

Je n'hésitai pas à promettre le secret, et j'ajoutai que je le regardais comme nécessaire, sauf à m'expliquer, si on le désirait.

— Tout à l'heure, dit M. de Salcède, qui m'examinait avec attention; vous promettez le secret, c'est bien, merci. — Et toi, Ambroise ?

— Moi, monsieur Alphonse, dit Ambroise qui grattait sa tête crépue, je ne promets rien.

Nous eûmes tous un mouvement de surprise. Je croyais, pour mon compte, qu'Ambroise était soumis à M. Alphonse comme le chien à son maître.

— C'est bien, reprit le marquis avec beaucoup de tranquillité. Les raisons que je t'ai déjà données ne t'ont pas convaincu ?

— Je ne dis pas ça, répondit le paysan, mais je ne les ai pas bien comprises. Il faudra qu'on me les répète.

— Justement, tu es ici pour les entendre.

Et il fit signe à madame de Montesparre de parler.

Mais madame de Flamarande la prévint par un petit exorde.

— Mes amis, nous dit-elle, j'aurais voulu ne prendre aucun parti sur l'avenir avant que la tombe fût refermée sur celui qui nous a tracé à tous des devoirs si difficiles à remplir; mais le temps presse parce que la présence de Roger rendra nos explications presque impossibles. Expliquons-nous donc tout de suite, il le faut; mais, si quelqu'un de vous croyait avoir un blâme à exprimer sur la conduite du père de mes enfants, je le supplie de se rappeler que sa veuve est ici, et qu'elle y est ve-

nue pour entourer sa tombe de tout le respect possible.

Je n'avais pas besoin de cette recommandation. J'avais, malgré tout, aimé fidèlement le comte de Flamarande. Hélène était bien trop convenable pour émettre une opinion quelconque. Ambroise pouvait être plus inquiétant; mais, en terminant son admonestation, madame de Flamarande ne l'avait pas regardé. Ses yeux s'étaient involontairement attachés à ceux de madame de Montesparre, dont l'attitude résolue n'annonçait pas qu'elle fût portée à ménager le défunt. Hélène et moi, nous nous étions inclinés en signe d'assentiment. Sans s'incliner, Ambroise avait dit :

— Ça, c'est juste, ça se doit !

Madame de Montesparre reprit de sa voix nette, un peu méridionale :

— La volonté dont nous subissons ici les conséquences ne sera pas discutée ; mais il faut bien qu'il soit constaté, — ici elle lut le papier qu'elle tenait, — que cette volonté pèse à jamais sur les nôtres et que nous ne pouvons l'enfreindre, ni aujourd'hui ni demain, sans blesser la religion des deux fils de M. de Flamarande. Gaston consentira-t-il sans scrupule à être réintégré dans ses droits, contrairement à la volonté paternelle ? Roger verra-t-il sans trouble apparaître ce frère sur la légitimité duquel son père a voulu laisser planer un doute ? Et, en dehors de la famille, ces inconvé-

nients ne se produiront-ils pas avec la rudesse cynique qui est le propre de l'opinion ? Non, il ne sera jamais possible de dégager la veuve de M. de Flamarande d'un soupçon dont ses fils ressentiront également l'outrage, qui jettera une ombre de méfiance et de tristesse sur leur vie entière, méfiance qui les amènera peut-être quelque jour à tirer l'épée, à exposer leur vie pour la réputation de leur mère... Voyons, courage, dit encore madame de Montesparre en remettant le papier à M. de Salcède et en embrassant madame de Flamarande, qui pleurait, la tête dans ses mains : nous avons décidé que votre devoir d'épouse et de mère était d'obéir à votre mari au delà de la tombe, et vous avez reconnu que nous avions bien jugé. Soumettez-vous par amour pour vos enfants ; leur amour et leur bonheur vous dédommageront.

— Oui, oui, je le sais, répondit madame Rolande en serrant les mains de madame Berthe dans les siennes. Tout pour eux, c'est convenu ! mais laissez-moi pleurer sur moi qui ne pourrai plus voir Gaston qu'en secret et sans lui ouvrir mon cœur.

Nous étions tous profondément émus de sa douleur ; M. de Salcède se détourna pour cacher la sienne. Je vis, au soulèvement de ses épaules, que sa poitrine se remplissait des sanglots qu'il imposait à madame de Flamarande.

— Toi, pensai-je, tu es un honnête homme ; tu

aimes mieux faire souffrir celle que tu aimes que d'imposer ton fils à la société et à Roger.

Ambroise, qui ne soupçonnait pas les motifs attribués par moi au marquis, continuait à ne pas comprendre. Il demanda la parole.

— Monsieur Alphonse, dit-il, vous direz ce que vous voudrez. Je sais bien que vous comptez servir de père à Espérance, et que vous serez pour lui un meilleur père que... pardon! je ne veux rien dire de l'autre... Tenez, je vous aime bien, je me jetterais au feu pour vous, mais j'aime aussi le gars Espérance; faites excuse, madame la comtesse, c'est mon enfant aussi, à moi! C'est moi, le vieux Ambroise, qui lui ai appris à être fin chasseur, fort nageur et bon connaisseur en chevaux et en toutes choses de la campagne. C'est moi qui le premier l'ai fait parler quand il ne voulait parler à personne; c'est moi qui l'ai porté sur mon dos pour lui faire connaître les *hauts* quand il avait les jambes trop menues. J'en ai fait le plus joli montagnard qu'il y ait à vingt lieues d'ici, et, pendant que M. Alphonse lui donnait de l'esprit, moi, je lui faisais un beau et bon corps. Les enfants... moi, je suis comme M. Charles, je n'en ai jamais eu et j'en suis fou. Et je ne suis pas comme M. Alphonse, qui dit qu'on est assez heureux quand on a bonne conscience et belle clarté d'esprit. Dame, excusez-moi, je suis un pauvre, j'ai été élevé à la peine et j'ai travaillé pour avoir quel-

que chose. Aussi je dis qu'il faut avoir quelque chose pour être heureux, et je ne crache pas sur la richesse. M. Alphonse n'est pas un pauvre, mais enfin il nous a dit, quand il s'est établi céans, qu'il se retirait de la grande compagnie parce qu'il s'était ruiné à l'étranger, et nous voyons bien, malgré sa grande charité, car il donne au-dessus de ses moyens, qu'il a mis son restant dans un bout de terre qui ne fait pas une fameuse seigneurie. Dame, il y en a grand, et il y a de la belle herbe; mais c'est tout raviné, et, s'il y cueille de quoi remplir ses herbiers, il n'en tire pas beaucoup d'autre revenu. Alors, moi, je me dis : On parle du revenu de la famille Flamarande par cent mille et cent mille, Espérance a droit à la moitié du tout, et, pour des raisons de prince que les gens comme nous ne comprennent guère, vous allez le priver de son dû! Ça n'est pas juste, et, foi d'homme, je ne vous promets point de ne pas lui dire, si je lui vois des ennuis : « Mais vous êtes le comte de Flamarande, il n'y en a pas deux, il n'y a que vous. »

— C'est bien, Ambroise, répondit M. de Salcède, qui l'avait écouté en souriant; mais nos raisons de prince te paraîtront sérieuses lorsque tu sauras que je suis pour le moins aussi riche que l'était M. de Flamarande. Je n'ai jamais été ruiné. J'ai dû donner ce motif à mon établissement ici, et, depuis quinze ans que j'y vis, — pas beaucoup mieux que

toi, — j'ai thésaurisé. Gaston sera mon héritier, il ne trouvera pas de dettes et n'aura à partager avec personne. Si madame de Flamarande veut bien y consentir, je donne suite et fin aux démarches que j'ai déjà faites, non pour le reconnaître, je n'ai pas ce droit-là, mais pour l'adopter, comme la loi m'y autorise.

— C'est différent, répliqua Ambroise. Pourtant le nom... Les nobles tiennent au nom !

— Tu sais bien que M. Alphonse a toujours été le marquis de Salcède, et j'ajouterai, si cela te touche, que mon père était grand d'Espagne de première classe.

— Je ne sais pas ce que c'est, reprit Ambroise, et ça m'est égal. Du moment que mon gars Espérance sera aussi bien partagé que son frère, je ne dis plus rien et je lève la main en promesse de ne dire jamais un mot ni à lui ni aux autres.

Ainsi se termina la conférence. Nous étions tous contents, sauf la pauvre madame, qui paraissait accablée et qui nous serra la main en silence avec ses grands yeux pleins de larmes. Je me retirais avec Yvoine lorsque je me sentis toucher légèrement l'épaule dans l'obscurité, et, me retournant, je vis une femme qui me faisait signe de la suivre. Je crus que c'était Hélène qui avait quelque chose à me demander pour le service de madame. Je la suivis vers le donjon; mais là elle s'arrêta et me dit tout bas :

— J'ai à vous parler; où pourrions-nous être seuls?

Je reconnus madame de Montesparre et la priai de me suivre. Je lui fis traverser les étables et passai devant la crèche où jadis j'avais déposé Gaston. Dans cette saison, les animaux étaient encore avec les chiens dans les pâturages de la montagne. Au bout de l'étable s'ouvrait une porte donnant sur l'ancien parc. Quand nous fûmes assez loin des bâtiments :

— Monsieur Louvier, me dit la baronne, j'ai des choses très-délicates mais très-sérieuses à vous dire. C'est peut-être un peu tôt, c'est même beaucoup trop tôt, mais je ne puis différer. Il faut que je donne suite à un projet qui m'apparaît comme le meilleur de tous, le seul qui ne sacrifie personne... que moi! Je sais combien on peut compter sur votre caractère et sur votre bon jugement. Vous avez ici la confiance de tous, je veux vous donner aussi la mienne, si vous voulez bien l'accepter.

Je répondis que cette confiance m'honorait infiniment, et madame de Montesparre, qui était fort animée, me parla ainsi :

— Je sais, monsieur Louvier, que vous avez eu connaissance des lettres écrites autrefois par moi à votre maîtresse, et qui furent interceptées par son mari. D'ailleurs, vous étiez chez moi au moment de la terrible dispute entre M. de Flamarande et

M. de Salcède. Vous savez la vérité, vous, sur la cause de cette querelle, dont les résultats, après avoir été si funestes à M. de Salcède, sont aujourd'hui si graves pour madame de Flamarande. — Je ne vous la demande pas, cette vérité, je ne veux pas la savoir. Vous connaissez mon secret, à moi. Il est très-simple, et je n'ai pas lieu d'en rougir. J'ai aimé M. de Salcède d'une amitié très-vive; je l'aime aujourd'hui d'une amitié plus calme, mais tout aussi dévouée. Je ne veux pas savoir non plus s'il aime toujours d'amour madame de Flamarande, ni si l'affection qu'elle lui porte, et qu'elle lui doit, est de la passion ou de la reconnaissance. Au moment où nous sommes, je vois cette femme excellente accablée d'un chagrin mortel devant la nécessité de vivre éloignée de son fils aîné. J'ai approuvé, j'approuve qu'il ne soit pas réintégré dans sa famille; mais ce que je ne pouvais dire qu'à vous, ce que je n'oserais pas encore lui dire à elle-même, c'est qu'il n'y a pour elle qu'un moyen de vivre avec ses deux fils, sans cesser d'être irréprochable aux yeux du monde et de Roger; ce moyen..., ne le devinez-vous pas?

— Je n'en vois pas d'autre, répondis-je, qu'un mariage, dans un ou deux ans, entre M. de Salcède, père adoptif de Gaston, enfant inconnu, et madame veuve de Flamarande, mère d'un fils unique, le comte Roger.

— Parfaitement; grâce à cette combinaison, le

monde, qui ne sait rien, n'a rien à soupçonner et rien à dire. Les deux jeunes gens peuvent se connaître et s'aimer. S'ils ne s'aiment pas, n'ayant rien à discuter en fait d'intérêts, ils se tolèrent. Leur mère les voit à toute heure et peut donner le nom de fils adoptif à Gaston. Lui seul n'est pas dupe de ce compromis, puisqu'il l'a vue et qu'il l'aime filialement; mais je connais ce jeune homme, il approuvera qu'on la mette à l'abri du soupçon, et il sera bien assez dédommagé pour renoncer aux droits que la loi lui maintient.

Après un moment de réflexion, je répondis à madame de Montesparre que son idée était la meilleure qui eût été émise, mais qu'il n'y avait pas de solution possible qui n'eût son côté faible, car la sienne ne remédiait pas au danger des revendications de Gaston. Il connaissait le visage de sa mère, elle avait commis l'irréparable imprudence de le voir et de l'appeler son fils.

— On aura beau faire entendre à ce jeune homme, ajoutai-je, qu'il est né d'une faute, il saura bien qu'il est né dans le mariage, et que, par conséquent, il est censé né du mariage. Je ne vois pas que l'adoption par M. de Salcède lui crée l'obligation de renoncer à l'héritage de M. de Flamarande.

— Pardonnez-moi, répondit la baronne; j'ai consulté. Cette adoption peut avoir pour condition que Gaston, qui est majeur, renoncera à l'éventualité de tout autre avantage ou succession quelconque.

— Alors, madame la baronne, votre idée est excellente; je m'y rangerais complétement dans le cas où madame la comtesse reviendrait, par excès d'amour maternel, sur la décision que vous lui avez fait prendre aujourd'hui.

— Pourquoi cette restriction, monsieur Charles? Est-ce que mon idée n'est pas bonne dans tous les cas ?

— Je serais embarrassé de vous bien exprimer ma répugnance. Un mariage avec l'homme accusé à tort ou à raison par le défunt mari...

— Oh ! le défunt mari, s'écria un peu vivement la baronne, Dieu ait son âme et lui fasse grâce ! Quant à moi...

Elle s'arrêta brusquement ; nous traversions la chapelle, car on avait fermé, sans nous savoir dehors, la porte des étables, et nous étions revenus sur nos pas pour traverser cette chapelle, dont la porte sur la cour devait rester ouverte toute la nuit à cause de la veillée du prêtre. En passant devant le catafalque, qu'éclairait tristement la lueur des cierges, madame de Montesparre, qui était au moment de jeter sur le défunt un blâme énergique, fut saisie de peur et prit mon bras par un mouvement nerveux, comme si elle eût vu le comte de Flamarande se dresser hors de son suaire de plomb. Moi, j'éprouvai une émotion non moins vive, mais de surprise et non de frayeur. Le prêtre n'était pas seul à veiller. Il y avait, à peu de dis-

tance de lui, un jeune paysan agenouillé sur la tombe du *berger Gaston*, immobile, et la tête dans ses mains, comme plongé dans la douleur ou dans la méditation.

— Est-ce lui ? demandai-je tout bas à la baronne quand nous fûmes sur le seuil pour sortir.

— Qui, lui ? me répondit-elle de même.

— Gaston. Je ne l'ai pas vu depuis beaucoup d'années; je ne le connais plus.

— Je n'ai remarqué que le prêtre, reprit-elle. Voyons donc !

Elle fit un pas pour regarder l'inconnu; mais, au frôlement de sa robe, il se détourna tout à fait et s'effaça dans l'obscurité. La baronne sortit avec moi et me dit :

— Ce ne peut pas être Gaston, il est au Refuge.

— Le Refuge est bien près, madame la baronne, surtout par l'*espélunque !*

— Ah ! vous savez donc tout ? Mais il faut savoir encore ceci : comment et pourquoi Gaston viendrait-il prier ou méditer?...

— Madame la baronne connaît-elle la légende du berger Gaston ?

— Parfaitement; elle est trop liée à l'histoire actuelle des Flamarande pour que je l'ignore.

— Eh bien, le nouveau Gaston, qui, au contraire de l'ancien, survit à son père légal, vient peut-être lui dire dans le silence de la nuit et en face de l'autel : « Suis-je ton fils ? »

— Alors, Charles, il saurait son histoire, à lui? Voilà qui changerait tout et ferait peut-être échouer toutes nos combinaisons. Comment le savoir?

— Je le saurai, répondis-je, mais il faut d'abord s'assurer que c'est lui qui est là.

La baronne me pressa de nouveau le bras. L'inconnu venait vers nous. Il se retirait. Nous nous plaçâmes de manière à le voir sans être vus. Il passa, et, au reflet de lumière qui sortait de la chapelle la baronne le reconnut parfaitement: c'était Gaston.

— Suivez-le, me dit la baronne, tâchez de le faire parler; moi, il faut que je rentre. On ne me sait pas dehors, on pourrait fermer le donjon. Arrachez à cet enfant le secret de sa pensée; il le faut! Demain, nous nous concerterons, vous et moi.

VI

Elle rentra, et je suivis Gaston, n'espérant pas le rejoindre, car il allait sans doute s'engouffrer dans une entrée à moi inconnue de l'*espélunque ;* mais je comptais sans l'amour. Il prit simplement le petit chemin de la poterne où l'attendait ma filleule Charlotte, et moi, me glissant dans l'obscurité, je pus entendre leur conversation, que je transcrirai autant qu'on peut résumer un dialogue d'amour.

— Enfin, te voilà! disait la jeune fille. J'étais tout inquiète. Pourras-tu me dire à présent pourquoi M. Alphonse te commande de rester au Refuge? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Il y a du nouveau, répondit le jeune homme. Quant à M. Alphonse, il n'a pas d'autre idée que de faire ici de la place pour loger ceux qui sont arrivés aujourd'hui et ceux qu'on attend demain. Il ne m'a pas défendu de sortir de sa maison; mais

écoute, et ne t'afflige plus, nos affaires vont bien, ma Charlotte ! nous voilà sauvés.

— Ah ! mon Dieu, quoi donc ?

— Tu sais que, tous les ans, je reçois, je ne sais d'où et de qui, mais de mon père assurément, de l'argent pour payer ma pension à ton père. Tu sais aussi qu'il y a eu dans une lettre, au commencement, une promesse de vingt mille francs pour m'établir à vingt et un ans. Je ne recevais plus rien, ton père croyait qu'on m'avait abandonné ou que mes parents étaient morts sans pouvoir rien faire de plus pour moi. Eh bien, j'ai reçu aujourd'hui du facteur un gros paquet où il y a le double de ce qu'on m'avait promis. Je suis donc riche, très-riche, et ton père dira oui.

— Oh ! bien sûr ! Quel bonheur, mon Dieu ! Mais viens donc lui dire cela, il n'est pas couché ; d'ailleurs, il se réveillera avec plaisir.

— Attends ! Dis-moi d'abord que tu es contente et que tu ne mépriseras pas le pauvre nom d'Espérance.

— Ah ! peux-tu le croire ? moi qui t'ai aimé toute ma vie !

— C'est vrai, toute ta vie ! C'est comme moi. S'aimer toute la vie, mon Dieu, que c'est bon et que c'est beau de pouvoir s'aimer comme cela !

— Mais viens donc ! pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite ? Qu'est-ce que tu faisais tout à l'heure dans la chapelle ?

— J'avais besoin de remercier Dieu... et mon père !

— Ton père?... tu le connais donc?

— Non, je ne le connaîtrai jamais.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas le connaître.

— Vraiment?

— Il a séduit ou abandonné ma mère... Ne parlons pas de lui, il répare aujourd'hui envers moi... Je l'ai remercié dans l'église, et à présent qu'il n'en soit plus question...

— Tu ne sais pas si c'est lui qui t'envoie cette grosse fortune.

— Il faut bien que ce soit lui : ma mère est une pauvre femme qui a été bien élevée, mais qui n'a rien, puisque, pour ne pas me priver des dons de mon père, elle m'a laissé ici.

— Tu t'en plains?

— Oh ! non, je la bénis et je bénis mon sort...

— Es-tu sûr qu'elle ne sera pas contrariée de notre mariage?

— Nous ne le ferons pas avant qu'elle l'ait permis. M. Alphonse sait où elle demeure; je lui écrirai, elle viendra; mais elle sera contente, va, et elle t'aimera, elle est si bonne !

— Tu la connais ? et tu me disais que non !

— Je ne pouvais rien dire à ma Charlotte, mais je peux tout dire à ma femme. Viens à présent! il faut que ton père nous bénisse. Il faut qu'il sache

que je peux te rendre heureuse, et qu'il m'accorde ce que je lui avais demandé avec ta main.

— Ah quoi donc?

— Il me faut un nom, Charlotte; je ne veux pas que tu sois la femme d'un inconnu. Je veux le plus beau des noms pour mon cœur, le tien! Je veux être Espérance Michelin. A présent, ton père dira oui.

— Oh! certainement; mais M. Alphonse, consent-il à tout cela?

— M. Alphonse ne peut consentir à rien et rien empêcher, voilà ce qu'il m'a dit encore aujourd'hui. Il n'a aucun droit sur moi ni sur mes parents. Il ne connaît pas mon père; il ne sait même pas si mon père existe. Il n'a pas d'autre pouvoir sur moi que celui de la grande amitié qu'il me porte et que je lui rends de toute mon âme. Il ne croit pas que je doive me marier si jeune et sans consulter ma mère; mais, moi, je suis sûr de ma mère, je lui ai déjà parlé de toi l'an dernier : elle m'a dit d'attendre, comme M. Alphonse me dit d'attendre. Attendre quoi? Que ton père te promette à un autre? Il est tenté par les trente mille francs du fils de Simon le meunier. Il faut qu'il sache bien vite que je suis encore plus riche. M. Alphonse, qui a passé la soirée ici, ne sait pas cela. Il le saura tantôt, quand je rentrerai chez lui; mais le plus pressé, c'est que ton père le sache. Viens.

Les deux enfants repassèrent devant moi, les

bras enlacés, joue contre joue, Charlotte ayant appuyé sa jolie tête sur l'épaule de Gaston, qui marchait fier et comme en triomphe.

Ainsi mon plan, mené à tout hasard, avait été pris en main par la destinée. Gaston allait s'engager par des liens d'honneur à rester perdu dans la plèbe, et, si ce mariage ne s'opposait pas à sa réintégration dans le monde, il apporterait du moins un obstacle de plus aux dernières espérances de sa mère.

Pourvu que Salcède ne vînt pas tout déranger en ce moment suprême! Était-il encore au donjon? Probablement, puisque Gaston avait pu quitter sans qu'il le sût le Refuge, où il l'avait installé pour quelques jours. Impossible de m'en assurer, le donjon était fermé, et Salcède pouvait toujours s'en aller par le passage secret, ce qui par parenthèse favorisait merveilleusement ses entrevues plus ou moins intimes avec la comtesse. Il n'était que onze heures du soir, peut-être était-il déjà au Refuge, et peut-être, n'y trouvant pas Espérance, était-il en route pour revenir le chercher; mais un danger plus pressant s'offrit à mon esprit. Ambroise Yvoine n'était sans doute pas couché, ayant quitté le donjon qu'il habitait pour le laisser à la dame de Flamarande; il devait loger à la ferme. Il était peut-être comme autrefois en train de fumer sa pipe avec Michelin, qui, levé le premier, se couchait toujours le dernier. Ces deux bonshommes

aimaient à causer ensemble. Michelin n'avait pas de secrets pour Ambroise. Probablement Espérance n'en avait pas non plus. Ambroise, informé de la résolution du jeune homme, en suspendrait l'exécution ou se hâterait d'en avertir madame de Flamarande. Il fallait empêcher son action sur Michelin ou sur Gaston dans cette circonstance décisive. Je me hâtai de rentrer à la ferme sur les pas des jeunes amants, qui m'y précédaient.

Je me mis à chercher Ambroise avec précaution dans le pavillon où l'on m'avait installé auprès de la *chambre de maître* préparée pour Roger. Cette vieille pièce, à meubles du temps de Louis XIV, attenait à une autre qui servait de salle à manger et qui était décorée dans le même style. C'est là que ordinairement Michelin écrivait et tenait ses comptes. Il avait déménagé ses papiers pour céder la place au maître attendu, et l'appartement bien nettoyé était assez confortable. La salle à manger ne servait au fermier que dans les grandes occasions. Tout était donc fort bien tenu et aussi bien conservé que possible. Michelin occupait comme autrefois avec sa famille l'étage au-dessus, qui était assez vaste et divisé en plusieurs pièces; mais cette famille, malgré le mariage et le départ de deux des filles, était encore trop nombreuse pour qu'il y eût place pour Ambroise dans ce corps de logis. Je montai pourtant avec précaution, ayant un prétexte tout prêt pour demander Ambroise. Je fus

arrêté net par une servante qui, d'un air empressé, me demanda ce qu'il y avait pour mon service, et qui m'apprit qu'Ambroise couchait provisoirement dans le village. Il était parti, fallait-il l'aller chercher? Je refusai, j'étais tranquille. Ce n'était pourtant pas la vérité, cette fille se trompait. Ambroise, comme je le sus le lendemain, ne voulait pas quitter le manoir. Il était allé dormir sur le fourrage des étables.

Je rentrai dans ma chambre, j'ouvris les fenêtres sans bruit et je prêtai l'oreille. J'entendis la servante monter un escalier de bois sonore qui conduisait aux chambres des combles. Tout le monde était couché, sauf Michelin et les deux amoureux, puisque Espérance ne redescendait pas; mais toutes les fenêtres étaient fermées, et il me fut impossible de saisir un mot. Une lune brillante se levait dans les nuages tourmentés et jetait sur les cours une lueur intermittente. Les chiens étaient dans la montagne avec les troupeaux; un seul, vieux, qui avait ses invalides, gardait encore la maison; mais, quand un bruit inusité le réveillait, il grognait sourdement et n'avait plus la force d'aboyer. Je l'avais caressé pour qu'il ne gênât pas mes mouvements par sa méfiance; il m'avait suivi et dormait à mes pieds sur une natte, nullement étonné de tant d'égards pour son grand âge et très-disposé à en profiter.

Il y avait une chose que je ne savais pas, c'est

que *Capitaine,* tel était le nom du chien, était très-cher à Charlotte, qui le faisait coucher à la porte de sa chambre. Elle l'avait oublié ce soir de grande émotion, et *Capitaine*, qui était fort discret, attendait chez moi qu'elle songeât à l'appeler. Aussi, quand je me risquai à monter, pour tâcher de saisir quelques paroles à travers la porte de Michelin, le diable de chien s'obstina-t-il à me suivre, croyant que je devais le conduire à sa maîtresse. Je voulus l'enfermer chez moi, mais il retrouva la vigueur de sa jeunesse pour gratter si furieusement qu'il me fallut rentrer et renoncer à mon projet.

J'attendis la sortie d'Espérance, qui n'eut lieu qu'au bout d'une heure. L'entrée du pavillon était à portée de ma vue. Charlotte le reconduisit, s'arrêta avec lui sur le seuil, et ils échangèrent là des paroles dont je ne pus saisir que les dernières.

— Ainsi c'est convenu, disait ma filleule ; pas un mot à personne, pas même à M. Alphonse ni à Ambroise !

— Puisque ton père le veut ! répondit Espérance.

— J'ai bien promis, reprit Charlotte, de ne rien dire à maman ni à mes sœurs !

— Oui, mais M. Alphonse... Allons, j'ai promis; pour toi, Charlotte, je suis capable de tout !

Ils se séparèrent. Charlotte ferma la porte, et Gaston s'en alla par la poterne, dont sans doute il avait la clef. Charlotte remonta en appelant par

un petit sifflement discret son vieux chien, que je me hâtai de délivrer et qui alla la rejoindre.

Tout marchait au gré de mes souhaits. Gaston s'était engagé, et les vieux amis ne devaient pas le savoir. L'honneur autant que l'amour le retenait désormais à Flamarande. J'étais fatigué. Je me jetai sur mon lit tout habillé, pour être prêt à recevoir Roger, s'il arrivait dans la nuit. Il arriva en effet avant le jour, et le premier j'entendis la cloche secouée par sa main impatiente, dont je reconnus bien la vigueur. Je courus lui ouvrir et fus rejoint presque aussitôt par Ambroise, qui sortait de la vacherie, et par Michelin, qui accourait jambes nues et le bonnet à mèche au front. En même temps je vis s'éclairer les fenêtres du donjon; madame avait entendu la cloche, elle se levait à la hâte.

Roger courut vers elle et la trouva sur l'escalier du donjon. Ils se dirent quelques mots en se donnant beaucoup de baisers; puis Roger, qui avait pris un cheval de poste pour arriver plus vite, conjura sa mère de se rendormir jusqu'à l'heure de la triste cérémonie, et promit de dormir aussi le plus vite possible. Il était fatigué, étant peu habitué à courir la poste en personne. Je le conduisis à sa chambre, où Michelin nous laissa seuls, tandis que Ambroise s'occupait des chevaux et du postillon. J'avais préparé du thé, du rhum et quelques victuailles froides auxquelles mon cher enfant fit

honneur, tout en me racontant que l'abbé Ferras n'avait pu se décider à enfourcher un cheval pour courir la nuit le long des précipices. Il était resté à Murat, et ne viendrait que le lendemain matin pour la cérémonie. Roger me questionna sur le compte de sa mère. Avait-elle eu beaucoup de chagrin ? sa santé n'avait-elle pas souffert du triste voyage qu'elle venait de faire ? De son père, il ne me dit pas un mot. Évidemment il ne trouvait rien à dire pour exprimer des sentiments de tendresse et de confiance que le comte n'avait pas voulu ou pas su lui inspirer. Il ne put s'empêcher de rire en essayant de gravir le lit monumental qui l'attendait, et prétendit qu'il y avait place pour lui, les deux chevaux et le postillon. Il demanda où était l'échelle pour gagner les hauteurs d'une pareille citadelle; puis, prenant son élan du milieu de la chambre, il bondit sur les matelas en disant que c'était indubitablement la manière de se coucher des anciens preux de Flamarande. Il riait et jouait malgré lui, le pauvre enfant ! J'étais triste en songeant que son père avait arrangé sa vie de manière à faire de sa mort une délivrance pour les siens et même pour ce fils auquel il avait longtemps voulu tout sacrifier.

VII

A huit heures, il fut sur pied et alla trouver sa mère au donjon. Moi, j'eus à surveiller les apprêts de la cérémonie. Le prêtre, qui n'était pas jeune, n'avait pu veiller toute la nuit. C'est l'obligeant et infatigable Ambroise qui, sans vouloir appeler personne, était resté seul dans la chapelle jusqu'au jour. Je l'y trouvai agenouillé avec l'apparente piété du paysan, mais dormant avec l'insouciance du bohémien habitué à tous les événements et à tous les gîtes. Si le pays de Flamarande eût été tant soit peu peuplé, la cour du manoir eût été trop petite pour contenir les assistants, car tous les habitants et pasteurs des montagnes environnantes laissèrent leurs occupations pour voir le spectacle d'un enterrement seigneurial. Ce ne fut pourtant pas la curiosité seule qui les attira. Je sus qu'ils étaient flattés de voir installer dans leur désert les tombes de leurs anciens seigneurs, et qu'ils regardaient

comme un acte de déférence envers eux la volonté dernière de M. le comte. Michelin s'en montrait particulièrement flatté. Le manoir dont il était le gardien lui paraissait prendre par ce fait une réelle importance, et il n'eût pas fait bon manquer de recueillement ou de gravité pendant la cérémonie : il eût expulsé quiconque n'eût point eu un maintien de circonstance.

Madame la comtesse avait invité toutes les personnes qui, de près ou de loin, avaient eu des relations avec le défunt, et toutes celles qui étaient liées avec madame de Montesparre. Il arriva donc une vingtaine de nobles et de bourgeois, qui en patache, qui à cheval, car les voitures de luxe ne pouvaient gravir les chemins de Flamarande. Deux prêtres des environs vinrent assister le curé de Saint-Julien. J'avais apporté une quantité de crêpes et de bougies. L'architecture romane de la petite chapelle disparut sous les tentures de deuil, et on dut laisser les portes ouvertes, le vaisseau ne pouvant contenir tout le monde.

Quand le service commença, madame de Flamarande, Roger et madame de Montesparre, tous en grand deuil, ainsi qu'Hélène et l'abbé Ferras, arrivé au dernier moment, occupaient la tribune seigneuriale, qui communiquait avec les appartements du donjon. Madame m'avait invité à m'y tenir aussi. J'avais préféré m'installer dans le banc des Michelin, d'où je pouvais tout surveiller et me dé-

placer au besoin. Je cherchai des yeux M. de Salcède : il était auprès de la tombe du berger Gaston, confondu dans la foule, avec Ambroise. Espérance était plus près de nous, afin d'être plus près de Charlotte ; autour du cercueil, une demi-douzaine de vigoureux montagnards s'étaient offerts pour le descendre dans le caveau où reposaient les vieux Flamarande.

Madame la comtesse, vêtue de l'étamine des veuves, avait sur la tête un long et épais voile de crêpe noir qui ne permettait pas de soupçonner son visage. Elle était immobile comme une statue agenouillée, les regards la cherchaient en vain. Sous ces draperies, nul ne pouvait se faire une idée de son âge, de sa taille ou de ses traits. Je fus satisfait du soin qu'elle avait pris de n'être pas reconnue de Gaston ; l'incognito était irréprochable, absolu. Elle tenait ses promesses ; Gaston, très-convenablement recueilli et indifférent à tout ce qui n'était pas sa fiancée, ne levait seulement pas la tête pour regarder les dames de la tribune.

Mais la destinée ! On me trouvera peut-être fataliste ; comment ne le serais-je pas un peu, moi qui ai toujours été vaincu dans ma lutte contre elle ? Tout marchait bien, lorsque le moment vint de descendre le cercueil dans le caveau. Je vis tout de suite que les porteurs n'étaient pas en nombre suffisant. Il en eût fallu dix, ils n'étaient que sept. Je le dis assez haut pour être entendu d'Ambroise,

qui était encore, malgré ses soixante-cinq ans, un des plus forts du pays. Il fendit la presse et prit une des cordes. Espérance, qui était réputé le plus fort, obéit à un mouvement spontané d'obligeance et peut-être de sollicitude pour son vieux ami. Il prit l'autre bout du même câble. M. de Salcède s'approcha, veillant sur Espérance, mais s'abstenant de toucher au cercueil. Il fallait encore un homme. Je voulais me mettre à la tâche, Michelin me repoussa et s'y mit en disant à demi-voix aux autres :

— Hardi, mes enfants ! c'est lourd, un bon coup de collier !

Il y eut chez tout le monde un mouvement d'anxiété, et je vis que madame de Flamarande se levait et écartait son voile sans y songer. Le caveau était peu profond, mais le poids était considérable, et les manœuvres à bras sont toujours dangereuses. Il se produisit alors un accident qui s'était produit aux funérailles du roi Louis XVIII à Saint-Denis, lorsque plusieurs gardes du corps avaient failli être écrasés sous le cercueil. Une des cordes, celle que tenait Ambroise, rompit. Ambroise alla tomber en arrière sur un groupe qui le soutint et le releva ; mais Gaston, entraîné en avant, tomba avec le cercueil dans le caveau, et un cri de terreur, parti du groupe de ses compagnons, fut répété dans toute la chapelle. A ce moment, la comtesse, debout et sans

voile, penchée sur la balustrade de la tribune, se serait précipitée au hasard, si Roger ne l'eût retenue dans ses bras.

De son côté, la pauvre petite Charlotte avait quitté son banc et se serait jetée dans le caveau, si je ne l'eusse retenue. Cette scène sinistre ne dura qu'un instant. Espérance n'avait aucun mal sérieux, il s'élança hors du caveau en criant à Charlotte et à ses amis :

— Ce n'est rien ; je n'ai rien !

Mais il avait une petite blessure au front et ne s'apercevait pas que son sang coulait le long de sa joue. Charlotte s'élança pour étancher ce sang avec son mouchoir, et madame la comtesse... Ah ! madame la comtesse perdit la tête, et cria d'une voix déchirante :

— Blessé, mon fils, mon enfant !

— Mais non, maman, ce n'est pas moi ! je suis là, cria Roger en l'entourant de ses bras, où elle s'évanouit.

Madame de Montesparre et Hélène l'emportèrent avec lui en disant :

— C'est trop, c'est trop de fatigue et d'émotion pour elle !

La tribune resta vide.

Tout le monde était levé et regardait du côté de la tribune; Salcède avait disparu. Quant à Gaston, il restait debout, les yeux fixés sur cette femme qu'on emportait et qu'il avait parfaitement recon-

nue. Jamais je n'oublierai l'expression héroïque de sa figure en cet instant de crise suprême. C'était un mélange de surprise, de douleur et de joie avec je ne sais quel souffle d'énergique et soudaine résolution. Puis tout à coup, s'apercevant de l'étonnement général, il demanda d'un air ingénu avec son accent de terroir et sa voix vibrante qui pouvaient être entendus de tous :

— Est-ce madame la comtesse ou l'autre dame qui a eu si peur ? Je ne les connais pas.

Cette question mit fin à tout commentaire. On crut que madame de Flamarande, effrayée, éperdue, et ne voyant pas Roger à ses côtés, n'avait songé qu'à lui. Michelin imposa silence, et le cercueil fut installé sans accident cette fois, dans le caveau. Les prêtres dirent les prières d'usage, les dames et Roger reparurent dans la tribune, madame de Flamarande voilée avec soin. Espérance ne retourna pas la tête, et, quand tout fut terminé, il sortit avec les Michelin sans lever les yeux vers sa mère. Ainsi se termina l'incident sans que le public fût initié au secret de la famille. On attribua l'effroi et le moment de délire de la comtesse à la grande affliction où la jetait la mort de son mari; mais Gaston savait tout : il n'y avait plus à espérer de le tromper.

J'étais trop inquiet pour vouloir le perdre de vue. Je le suivis chez les Michelin, où on le força à boire un peu de vin chaud, bien qu'il ne fît que

rire de son accident. Comme j'entrais, on me le présenta en me demandant si je le reconnaissais, et on me dit qu'il se souvenait de moi.

— Vous vous souvenez peut-être, lui dis-je pour l'éprouver, que vous ne m'aimiez pas et que vous ne répondiez pas à mes avances.

— Cela, dit-il, je n'en sais plus rien, et je vous en demande pardon. Ambroise m'a dit hier que vous étiez un homme très-bon ; je ne demande à présent qu'à vous aimer.

Et il me tendit la main avec une cordialité douce qui m'alla au cœur. Je me souvenais, moi, de l'avoir si tendrement chéri dans ses premières années !

Je l'examinais curieusement sans qu'il y prît garde, occupé qu'il était de rassurer Suzanne Michelin, qui, pour préparer le repas, n'avait pas assisté à la cérémonie et s'inquiétait beaucoup de l'accident arrivé à son fils adoptif. Je vis qu'elle l'aimait tendrement et qu'elle était fière de lui.

— Voyez, me dit-elle, comme un malheur peut arriver sans qu'on y songe ! Ne serait-ce pas dommage qu'un enfant si beau et si bon nous fût enlevé? Pour moi, je le pleurerais comme si je l'avais mis au monde !

Malgré l'admiration de sa mère et de sa mère adoptive, Gaston n'était pas ce que l'on appelle beau. Il n'avait pas la taille élevée de M. de Salcède et les traits réguliers ni le teint éblouissant

de Roger ; mais il était charmant, et ce charme augmentait à mesure qu'on l'observait. Sa physionomie, sobre d'expression, avait des finesses inouïes d'affection et de sensibilité. Il était si sympathique et si distingué, même en conservant son parler et ses allures rustiques, que je comprenais l'amour de Charlotte et l'orgueil de madame de Flamarande.

Il échappa bientôt à mon attention. Michelin avait un grand dîner. Tandis qu'au donjon on se contentait d'un *lunch* à offrir aux personnes qui avaient pris la peine de venir, tous les invités de la ferme, et ils étaient nombreux, comptaient sur le solide repas d'usage. Suzanne et ses filles préparaient tout avec activité, Ambroise mettait le couvert dans une vaste grange, et Espérance, affublé d'un tablier blanc, portait gaiement les soupières et les plats fumants avec Charlotte. Les convives arrivaient, amenés par Michelin. J'allais aussi me mettre à table, Espérance avait dressé mon siége à la place d'honneur et s'apprêtait à me servir lorsque Roger entra, répondit gracieusement aux saluts qu'on lui adressait et vint à moi. Je me levai, il me fit rasseoir, et, se penchant à mon oreille :

— Déjeune tranquillement, me dit-il, mais désigne-moi le jeune homme qui a eu un accident dans la chapelle.

Je ne pus cacher un moment d'émotion.

— Que lui voulez-vous donc ?

— Ça ne te regarde pas. Je ne veux pas que tu te déranges. Dis-moi son nom, je le chercherai.

Espérance était juste derrière moi, me servant la soupe. Il entendait.

— C'est moi, répondit-il avec assurance, au service de M. le comte.

Roger le regarda avec une curiosité qui me fit frémir et lui répondit :

— Bon! viens avec moi, mon garçon, j'ai à te parler.

Et ils sortirent ensemble.

J'étais bouleversé, je n'avais plus faim, je pouvais me lever de table, tout le monde n'était pas encore assis. Je suivis les deux frères avec une anxiété inouie, je les vis arrêtés et causant au pied du donjon; je m'y glissai avant eux, et, rencontrant Hélène, je lui dis que je venais l'aider à servir le *lunch*, mais je n'entrai pas dans la salle où madame de Montesparre recevait les invités. D'un coup d'œil jeté par la porte entr'ouverte, je vis que la comtesse n'y était pas, et je gagnai son appartement, où j'avais été admis la veille avec Ambroise. Elle était seule, très-pâle, assise près d'une fenêtre et comme perdue dans de douloureuses pensées.

— Ah! mon bon Charles, s'écria-t-elle en me voyant, je demandais après vous. Dites-moi la vérité : cet accident...

— N'est absolument rien, madame, je vous le jure sur mon honneur ; mais il y a quelque chose de plus grave ; puis-je vous parler un instant ?

— Parlez, répondit-elle, parlez, mon ami.

— Madame, lui dis-je à demi-voix, car il me semblait entendre Roger monter l'escalier, je dirai vite. Vous avez été imprudente, votre voile est tombé, vous avez dit des paroles... Gaston vous a vue, il sait à présent le nom de sa mère.

— Eh bien, alors, répondit-elle avec animation, je puis le voir, allez le chercher !

— Roger vous l'amène, répondis-je à la hâte ; les voici, qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, je vais le voir ; c'est tout pour moi !

— Dois-je me retirer ?

— Non, restez !

Roger entrait, tirant Espérance, qui paraissait hésiter. J'avais fait signe à la comtesse de reprendre son voile. Elle n'en avait pas tenu compte ou n'y avait pas fait attention. Roger était gai, bruyant comme de coutume. Il me sembla pourtant qu'il y avait quelque chose de fébrile et de forcé dans son expansion.

— Eh bien , maman, dit-il en poussant Espérance vers elle, le voilà, ce blessé qui vous inquiétait si fort ! Il n'a rien qu'une petite mouche de taffetas noir que je lui ai mise au coin de l'œil, ça ne l'enlaidit pas ; au contraire, c'est coquet.

Madame de Flamarande était debout, tremblante, comme prête à s'élancer sur son fils aîné. Le regard respectueux mais profond qu'il jeta sur elle la fit rentrer en elle-même. Elle se laissa retomber sur son fauteuil en disant :

— Ah ! je suis bien contente de le voir ; je l'ai cru écrasé sous ce cercueil ! Quelle émotion affreuse !

— Madame la comtesse est trop bonne, répondit Espérance avec le parler auvergnat, d'autant plus qu'elle ne me connaît pas. Je suis venu malgré moi me présenter devant elle ; M. le comte l'a voulu. A présent, je m'en retourne à mon ouvrage, priant madame de m'excuser ; mon père a besoin de moi à la maison.

— Votre père ? dit la comtesse stupéfaite de tant d'empire sur soi-même.

— Le père Michelin, le fermier de madame la comtesse. Il n'a que des filles, c'est vrai ; mais il m'a élevé et il va me donner son nom avec la main de sa plus jeune, — si madame la comtesse, qui est notre maîtresse à tous, — et monsieur le comte, qui est notre maître et dont je vas devenir le fermier, veulent bien approuver la chose et m'agréer pour serviteur dans le château de Flamarande.

Ayant ainsi parlé, Espérance, sans attendre la réponse et saluant à la manière des paysans, se retira vivement et descendit l'escalier, où ses gros

souliers, frappant sur la pierre, retentirent comme un galop de poulain échappé.

Roger avait repris son entrain naturel.

— Eh bien, tu vois, ma bonne mère, dit-il, que le jeune gars a bonne envie de vivre. Il va épouser la filleule de Charles, à ce qu'il m'a dit tout à l'heure. Savais-tu cela ?

— Non, répondit la comtesse, maintenant son émotion : Charles ne me l'avait pas dit.

— C'est M. le comte qui me l'apprend, répondis-je.

— Je ne l'invente pas, reprit Roger ; il m'a mis au courant en traversant la cour. Diantre ! elle est jolie, ta filleule ! Je l'ai aperçue à l'église, et je m'explique le cri qu'elle a jeté.... Un vrai bijou ! Le gaillard n'est pas malheureux. —Allons, maman, souris donc un peu, ton inquiétude est passée. Tu vas prendre quelque chose, tu es à jeun, tu es faible, et toutes ces solennités funèbres t'ont donné sur les nerfs. Ne t'occupe pas de ces provinciaux qui sont là, la chère baronne en prend soin, et je vais l'aider à les expédier.

— Songe à toi, répondit la comtesse. Va déjeuner, je le veux. Je suis très-bien à présent. J'ai toute ma tête et ne comprends rien à la frayeur que j'ai eue ; va, mon enfant !

— Oui, mais à la condition que Charles te fera manger ce que je vais t'envoyer. Promets-moi de manger.

— Oui, oui, certainement je te le promets.

Roger sortit, et je le suivis pour apporter quelques aliments à la comtesse. Je restai quelques minutes seulement à choisir ce qui pourrait lui plaire dans l'état d'accablement où elle était. En remontant l'escalier qui conduisait chez elle, je vis que sa porte — que j'avais fermée — était ouverte, et j'allégeai mon pas, toujours fort léger, pour saisir ce qui se passait. Espérance, aussi fin et plus léger que moi, je dois le reconnaître, avait laissé en bas ses gros souliers. Il avait remonté l'escalier, guetté à propos et saisi le moment de rentrer sans être vu chez sa mère. Il était à ses pieds, et il lui disait :

— Sois tranquille, je ne veux rien savoir, je suis heureux de t'adorer, je suis muet ! Sois prudente !

Je toussai pour l'avertir, il se sauva, je feignis de ne pas le voir. Je trouvai la comtesse sanglotant.

— Ah ! toutes ces secousses vous brisent, lui dis-je.

— Non, mon ami, répondit-elle ; à présent je suis soulagée, je l'ai embrassé, c'est de joie que je pleure. Cher enfant ! quelle âme, quel dévouement ! quelle force de volonté ! Il est vraiment sublime !

— Madame n'a pas commis l'imprudence de lui dire...?

— Rien, rien ! Il ne m'eût laissé rien dire. J'ai

compris ce qu'il suppose, il se croit fils de M. de Salcède, et il en est fier.

— Qu'il le croie, m'écriai-je. Oh ! madame, qu'il le croie, et, puisqu'il est homme d'honneur, tout est sauvé. Il ne sait pas son âge au juste, à un an ou deux près, il peut l'ignorer. Qu'il ignore donc, au nom du ciel, qu'il est né dans le mariage.

— Vous pensez toujours à préserver Roger d'un partage ? Oui, c'est votre idée fixe, mon bon Charles. Je ne vous en veux pas d'aimer Roger plus que lui...

— Je songe à quelque chose de plus important encore pour madame la comtesse. Si Gaston a vingt-trois ans, madame a aimé étant demoiselle, un homme auquel ses parents n'ont pas voulu l'unir. S'il n'en a que vingt et un, madame a manqué à la fidélité conjugale.

— Oui, Charles, vous avez raison, dit-elle avec un accent de fierté dédaigneuse, si j'ai été une fille sans pudeur, ma faute en paraît moins grave aux yeux de Gaston, puisqu'il faut que je mente et sois une mère coupable dans un cas ou dans l'autre. Ah! que M. de Flamarande m'a fait un triste sort ! Je peux parler à cœur ouvert avec vous, Charles. Je lui aurais tout pardonné, même de m'enlever mon enfant et de me causer l'atroce désespoir de le croire mort ; mais me condamner à rougir éternellement devant lui, cela, c'est plus cruel que tout ce que l'on peut imaginer, et je veux croire que toutes

les conséquences de son injustice n'ont pas été prévues par lui-même.

— Je ne dis pas que M. le comte n'ait pas usé de rigueur,... mais madame l'a dit elle-même, il faut laisser en paix une cendre à peine refroidie.

— Vous avez raison ; parlons du sort de Gaston et non du mien. Est-il vrai qu'il ait de Michelin la promesse d'épouser sa fille et de prendre son nom?

— Madame n'a point à s'en inquiéter. Michelin, qui a de l'amitié pour moi, m'en eût fait confidence. M. Gaston a parlé ainsi pour détourner les soupçons de Roger, que votre cri maternel avait sans doute vivement frappé.

— Roger aurait des soupçons! Déjà! Au fait, je n'avais pas demandé à voir Espérance, je ne l'avais pas nommé, je parlais seulement d'un homme que j'avais vu la figure en sang, c'est vous que je demandais pour savoir la vérité. Et Roger de son propre mouvement m'a amené son frère! Charles, tâchez de savoir ce que pense Roger.

— Il ne pense plus rien, madame, et il serait imprudent de l'interroger.

— Surveillez-le, au moins, tâchez de le deviner.

— Que madame soit tranquille, je n'y manquerai pas.

— Mon Dieu! dit la comtesse en essuyant ses yeux rougis par les pleurs, et en s'efforçant de manger avec une soumission déchirante, voilà

encore de ce côté-là une anxiété, une agonie qui commence ! Je me croyais si sûre de la confiance et de la vénération de Roger ! Rien ne me sera donc épargné en ce monde !

VIII

Quand Roger fut revenu auprès de sa mère, je courus déjeuner à mon tour avec Espérance, qui avait fini de servir ses hôtes et qui vint à côté de moi, mangeant de grand appétit et rayonnant de joie sous sa délicate enveloppe de réserve et de discrétion. Ce jeune homme me charmait de plus en plus ; bientôt il sentit que je l'aimais et me parla avec confiance. Nous avions laissé à table ces convives de bon aloi qui trinquent sans désemparer jusqu'à ce qu'ils tombent. Espérance m'avait suivi dans la chambre de Roger, que je n'avais pas encore eu le temps de remettre en ordre, et de la façon la plus naturelle, sans montrer ni servilité ni orgueil, il m'aidait à faire son lit.

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Vous faites comme moi, monsieur Espérance, vous acceptez une fonction de hasard. Je ne suis plus valet de chambre depuis longtemps; mais,

quand l'occasion se présente, je sers mon jeune comte avec plaisir. Quant à vous, monsieur le fermier, vous n'avez jamais servi et ne servirez jamais personne que dans les limites de l'hospitalité.

Gaston sourit, et, quittant pour la première fois devant moi son accent rustique :

— Toutes ces différences-là, me dit-il, sont trop subtiles pour moi. Servir ceux qu'on aime est dans l'ordre des choses naturelles, et j'ai toujours servi ici mes parents adoptifs et leurs amis. A la campagne, le serviteur et le maître vivent en égaux, et la preuve, c'est que le valet de ferme épouse souvent la fille du fermier. Cela me fait penser à réparer un oubli, monsieur Charles, je ne vous ai pas demandé votre agrément pour épouser votre filleule, et, à la campagne, où l'on prend les choses au sérieux, un parrain est un second père.

— Oh ! mon cher enfant, m'écriai-je, l'opposition ne viendra pas de moi ; mais est-ce donc une chose décidée que ce mariage ? Vous l'avez annoncé à madame la comtesse, et pourtant le père Michelin, qui me consultait toujours autrefois, ne m'en a encore rien dit.

— Il vous en parlera certainement aujourd'hui ou demain, dès qu'il aura un instant pour respirer. Aujourd'hui, il a eu fort à faire pour se débarrasser d'un prétendant auquel il n'avait pas

dit non, un certain Simon, fils du meunier de Saint-Julien, un beau gars, riche pour un paysan, et qui rêvait d'épouser Charlotte. Il se trouve que je suis plus riche que lui, que Charlotte m'aime, et que le père Michelin aime sa fille et moi. Il m'avait donc fait jurer de ne parler à personne de sa promesse jusqu'à ce qu'il eût éconduit le pauvre Simon. A présent, c'est fait, et la consigne est levée, mais pour les amis seulement. Je crois qu'en tout pays il est convenable de n'annoncer un mariage que quand il est prêt à se faire. Le mien n'aura pas d'empêchement, puisque je suis sans famille; mais il y a quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois consulter.

— M. Alphonse?

— Oui; on vous a dit qu'il m'avait élevé?

— Avec une grande tendresse.

— Je lui dois tout, car je lui dois mon âme, une âme qui eût peut-être dormi sans savoir prendre son vol. Il a toujours voulu mon bonheur, il le voudra encore. Je lui parlerai ce soir au Refuge, c'est-à-dire chez lui. Il m'a dit ce matin qu'il n'y serait pas de la journée.

Je conclus de cette parole dite avec une évidente bonne foi que M. de Salcède était au donjon, dans quelque chambre où ces dames le consultaient à tout propos, en secret, à moins qu'elles ne l'eussent déjà présenté à Roger comme un ami de la baronne. Je ne voulais pas interroger Espérance

sur ce chapitre délicat; mais, tout en causant, j'espérais l'amener avec adresse à me dire tout ce qu'il savait de sa situation. Il n'en savait pas long ou il était très-fort. Il me fut impossible d'en rien tirer de plus qu'il n'en avait dit.

Roger nous surprit, Gaston faisant son feu, moi rangeant ses nippes. Il venait de se débarrasser de son habit noir, tous les visiteurs étant partis, et il demandait son paletot pour passer la soirée à l'aise avec sa mère. Ce fut Gaston qui le lui présenta. Il ne l'avait pas aperçu en entrant, et il eut un moment de surprise.

— Ah! ah! monsieur mon futur fermier, dit-il en passant une manche de son vêtement et le regardant en face, c'est vous qui me servez de valet de chambre? C'est trop d'honneur pour moi.

— C'est pour moi du plaisir, répondit Gaston en tournant les talons pour aller chercher la cravate de couleur de son frère.

Il avait repris l'accent du pays, et je dois dire qu'avec cet accent il avait l'art naturel de se transformer soudainement de la tête aux pieds, comme si en effet il avait deux natures à son service. Roger le suivait des yeux.

— Il est drôle, ce garçon-là, me dit-il à voix basse. Quel effet te fait-il?

— L'effet d'un excellent enfant et d'un très-brave paysan.

— Pas si paysan que ça! reprit Roger; c'est un

hybride. — Reste donc, dit-il à Gaston, qui voulait se retirer. Veux-tu fumer un cigare avec nous?

— Merci, notre maître, je ne sais pas fumer.

— Essaye!

— J'ai essayé, ça m'enivre, et, à mon âge, on n'a pas besoin de ça...

— Pour être fou? Au fait, tu es fou d'amour, toi, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit Espérance d'un ton doux et sérieux qui fit rire le jeune comte.

— C'est qu'elle est soignée, la promise! Diable! tu dois être jaloux d'elle?

— Non, monsieur, je la connais.

— Alors on pourrait lui en conter?

— Non, monsieur.

— Que ferais-tu pourtant à celui qui lui demanderait un petit baiser ou deux?

— Je lui casserais les reins, répondit tranquillement Espérance.

— Ah! oui-da! dit Roger en riant, tu m'amuses, toi! et tu me plais avec ton air de pigeon terrible et tes mains de... Tiens! quelles petites mains! Vois donc, Charles, ce ne sont pas là des mains de paysan?

— Ils ont tous les mains et les pieds petits dans la montagne, répondis-je.

— On dit pourtant que tu es le plus fort du pays, reprit Roger s'adressant à Gaston.

— Jusqu'à ce qu'il en vienne un plus fort, vous par exemple.

— Voyons ! s'écria Roger, qui avait fait beaucoup de gymnastique et qui avait la prétention fondée d'avoir de bons muscles, mets ton coude sur cette table, là, comme moi, et que ta main fasse courber la mienne en arrière.

— Jusqu'à l'épaule ? dit Espérance en souriant.

— Si tu peux ! répondit Roger moqueur.

L'épreuve ne fut pas longue.

— Diable ! dit Roger, et sans me faire de mal ! Souple comme un gant ! c'est la vraie force. Je te rends les armes, mon garçon. Je n'embrasserai pas ta fiancée... sous ton nez du moins.

— Ni autrement, reprit Gaston avec sa douceur accoutumée.

— Tu crois que j'aurais peur ?

— Non, vous n'auriez peur de personne que de vous-même.

— Hein ? Comment dis-tu ça ? s'écria Roger stupéfait, car Espérance avait quitté son accent; ce qui lui arrivait sans préméditation, quand il sentait le besoin d'exprimer une idée plus élevée que ne le comportait le vocabulaire du paysan.

— Je veux dire, reprit Gaston sans se troubler, qu'avec la figure que vous avez, jamais vous ne ferez une chose lâche et mauvaise.

— Tiens, tiens ! dit Roger ému. Assieds-toi donc

là, toi, et dis-moi un peu où tu as appris... à parler et à comprendre.

Je me hâtai de dire à Roger que ce jeune homme avait été élevé par un naturaliste qui habitait le voisinage.

— M. le marquis de Salcède? dit Roger. On vient de me présenter à lui au donjon.

Et, se penchant à mon oreille, il ajouta :

— L'amant de la baronne, ça saute aux yeux.

— Vous voilà habillé, lui dis-je, il faut retourner auprès de votre mère, qui doit être lasse de visites et pressée de vous voir seul après une séparation de six mois.

— Tu as raison, répondit-il, et je passerai une heure avec elle; après quoi, je me coucherai de bonne heure, car je suis un peu éreinté encore de ma course de la nuit. — Nous nous reverrons, dit-il à Espérance en lui tendant la main.

— Avec plaisir, répondit le jeune homme d'un ton de cordialité où je vis percer une profonde émotion.

Évidemment le brave cœur adorait déjà son frère, et, décidé à ne jamais lui rien disputer, il se donnait la joie de le servir pour être plus longtemps près de lui.

IX

Je suivis Roger au donjon pour empêcher qu'il ne reprît Gaston dans la cour. Je voyais le jeune comte si préoccupé de ce jeune paysan, que je craignais quelque découvertë funeste au repos de sa mère. Madame de Flamarande était seule au donjon avec la baronne et M. Ferras ; Salcède avait pris congé d'elles. Madame me pria de rester un peu; j'acceptai, car la chose importante pour le moment, c'était de surveiller Roger, et d'être prêt à lui expliquer tout ce qui pourrait lui sembler étrange. On parlait de partir le lendemain pour Montesparre. Roger y fit opposition. Il n'avait, disait-il, nulle hâte de quitter ce curieux rocher de Flamarande où probablement il ne reviendrait jamais.

Ce n'est pas là, disait-il, qu'il aurait du plaisir à finir ses jours ; le pays était triste à se brûler la cervelle, le château effroyable comme un roman d'Anne Radcliffe, et les circonstances où

l'on s'y trouvait n'étaient pas précisément gaies.

— Mais, avec tout cela, ajouta-t-il, c'est un endroit intéressant pour nous, puisque c'est le berceau et le tombeau des Flamarande, et j'aimerais bien à l'emporter dans mon souvenir. J'y suis arrivé la nuit, je n'ai pas eu un moment aujourd'hui pour en faire le tour. Restons-y encore vingt-quatre heures, chère mère, si tu n'y es pas trop mal.

— J'y suis très-bien, répondit la comtesse, qui ne résistait pas au désir de revoir Gaston.

Madame de Montesparre, plus prudente, gronda Roger.

— Enfant gâté, lui dit-elle, vous savez bien que votre mère, fût-elle couchée sur des épines, vous répondrait qu'elle est sur des roses pour peu que vous eussiez le désir de l'y laisser ; mais comment pouvez-vous croire qu'elle soit bien ici ?

— Qu'elle prenne ma chambre au grand pavillon, reprit Roger, c'est une antiquaille très-curieuse: tentures, bahuts, dressoirs, rien n'y manque, et la salle à manger est d'un grand style. J'ai dormi comme un roi dans une citadelle de huit pieds carrés, et il n'y a pas de rats, puisqu'il y a encore des rideaux.

— C'est vrai, répondis-je, mais il faut avoir votre âge pour dormir au milieu du bruit de la ferme, et je crains que cette nuit votre beau sommeil de vingt ans ne soit troublé par les chants des convives de Michelin.

— Comment ! ces drôles-là vont chanter et boire toute la nuit au milieu de notre deuil ? J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

— Non pas, mon enfant, dit madame de Flamarande, ce serait leur faire une grave impolitesse. Boire à la mémoire des morts et à l'avenir des vivants, c'est leur politesse à eux ; tu viens de voyager, tu dois savoir que partout il faut se soumettre aux usages, quand même ils nous choquent ou nous gênent.

— Tu as raison, maman, toujours raison ; mais, puisque te voilà forcée de passer encore une nuit ici, pars demain pour Montesparre et laisse-moi rester à Flamarande un jour ou deux. Il faut bien que je connaisse mon domaine, car ceci est mon domaine, il n'y en aura jamais de plus assuré.

— Je ne veux pas partir sans toi, répondit madame. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu ! J'aime mieux rester un jour de plus.

Et, jetant sur moi un regard qui faisait allusion à Gaston, elle ajouta :

— Vingt-quatre heures de plus, c'est bien peu !

Heureusement madame de Montesparre ne céda pas.

— Votre mère a été extrêmement souffrante, on peut même dire malade aujourd'hui, dit-elle à Roger ; je ne comprends pas que vous insistiez pour qu'elle reste dans cet endroit triste et dans ce pays

froid, quand il vous est si facile d'y revenir de Montesparre dans quelques jours d'ici !

Roger céda, mais il taquina madame de Montesparre. Il la connaissait depuis longtemps ; il l'avait vue à Paris, chez sa mère, où elle avait reparu à partir du moment où le comte avait habité Londres, et Roger avait d'autant plus d'amitié pour elle que le comte de Flamarande avait parlé d'elle avec dédain. Cependant, des insinuations ironiques de son père, il lui était resté quelque chose comme l'idée que la baronne avait une affaire de cœur en Auvergne, et, ce jour-là, ayant vu le beau Salcède, il ne cessait pas de faire allusion à sa chevelure blanche et à son costume marron. Comme il avait de l'esprit et le sens de la bonne compagnie, il n'était jamais blessant, d'autant plus qu'il trouvait la baronne fort jolie et mêlait la galanterie à tous ses quolibets, si bien que la baronne ne pouvait se défendre d'en rire, et la comtesse aussi pour dissimuler peut-être le malaise qu'elle en ressentait.

— Madame la comtesse, lui dis-je tout bas dans un moment où Roger était sur le balcon avec la baronne, il faut partir, et le plus tôt possible, Roger se prend d'amitié pour Gaston !

— Chers enfants ! répondit-elle ; le bonheur de les voir s'aimer me sera donc refusé aussi !

Roger se retira à huit heures, résigné à partir le lendemain matin. La comtesse me retint pour me dire :

— Je ne peux pourtant pas quitter Flamarande sans savoir ce que M. de Salcède aura dit à Gaston pour l'engager à retarder ce mariage, auquel ni lui ni moi n'avons encore consenti. Avons-nous le droit, l'un ou l'autre, de laisser le comte, le véritable comte de Flamarande, épouser une petite villageoise sans savoir au moins ce qu'il fait et à quelle autre situation il pourrait prétendre! Non, nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas; vous-même, Charles,... aucun de ceux qui sont en possession du secret de sa naissance n'est libre devant Dieu et devant les hommes de l'abandonner ainsi aux hasards de l'existence. Pour moi, quoi qu'en dise M. de Salcède, et malgré la haute déférence que j'ai pour son avis, malgré la baronne et ma confiance en sa tendre amitié, je ne sais pas me résoudre à sacrifier Gaston et à le laisser tromper. S'il découvre la vérité, et il la découvrira, n'en doutez pas, je ne crois pas aux attentats qui réussissent, quels reproches n'aura-t-il pas lieu de m'adresser! Ne pensera-t-il pas que je l'ai sacrifié à la crainte lâche d'être soupçonnée, quand mon âme, forte de son innocence et de son droit maternel, eût dû protester contre l'arrêt qui nous sépare? Nous partons demain, on le veut; mais je n'irai pas plus loin que Montesparre, et je reviendrai seule. Je compte sur vous pour me ramener ici, Charles. Je dois revenir, je le veux.

Elle montrait une énergie que je ne lui avais

jamais vue. Je lui demandai si M. de Salcède n'allait pas revenir lui rendre compte de son entretien avec Espérance.

— Non, répondit-elle; il a décidé notre prompt départ et il nous a dit adieu, promettant que dans peu de jours il viendrait à Montesparre nous rendre compte de tout.

— Eh bien, madame, que craignez-vous? Il ira certainement, il n'a plus de raison pour se cacher, et par lui vous serez toujours informée. L'important à cette heure, c'est d'éloigner Roger de Gaston.

— Le danger n'est pas si grand que vous croyez. Roger n'a pas de soupçons réels, et, s'il en avait, Gaston saurait bien être impénétrable.

Et, comme elle marchait avec vivacité en parlant, elle s'arrêta brusquement et me dit:

— Je veux voir Salcède, je veux le voir à présent, je ne partirai pas sans l'avoir vu! Ma conscience de femme et de mère se révolte contre les promesses qu'on m'a arrachées hier au soir. Dieu me défend de les tenir!

— Vous voulez aller au Refuge, m'écriai-je, pendant que Gaston y est?

— Il n'est que huit heures, Gaston n'y sera qu'à dix. Nous avons le temps, venez avec moi, Charles. Je veux savoir ce que M. de Salcède compte dire à mon fils, et lui dire, moi, tout ce que je pense de ses projets.

Malgré la crainte que j'avais de laisser Roger avec Gaston au pavillon, il me fallait bien obéir à la comtesse, si je voulais être au courant de ses dernières résolutions. Madame de Montesparre s'était retirée dans son appartement. Hélène attendait dans le cabinet voisin que sa maîtresse l'appelât pour se mettre au lit.

— Couchez-vous, Hélène, lui dit la comtesse en allant vers elle. Je vais au Refuge, ne m'attendez pas, ma chère, reposez-vous; ne soyez pas inquiète, Charles vient avec moi.

Puis elle prit une petite lanterne de poche dans une de ses caisses et me la remit en me disant de l'allumer. J'ignorais absolument quel chemin nous allions prendre. Elle ouvrit une grande armoire, fit glisser le panneau du fond et me montra un étroit escalier qui plongeait en biais dans l'épaisseur du mur. Je le descendais à reculons pour éclairer la comtesse.

— Vous tomberez, me dit-elle, ne marchez pas ainsi. Je connais ce passage. Allez tranquillement, je vous suis.

Au bout de quelques minutes, comme j'étais surpris d'entendre un bruit sourd sous nos pieds :

— Nous passons le torrent, me dit-elle, nous traversons l'arcade de rochers sous lesquels il s'engouffre. Personne autre que nous ne connaît ce passage, qui est un ouvrage ancien très-solide. C'est Ambroise qui l'a découvert et qui a rétabli

tout seul, en secret, la communication avec la chambre que j'occupe, et qui était celle des anciens seigneurs.

Je m'expliquai alors pourquoi Ambroise avait tant insisté pour avoir l'entreprise des travaux et la jouissance du donjon. Je me rappelai aussi ses fantastiques disparitions à l'époque de ces travaux.

Nous arrivâmes à un endroit où la comtesse voulut prendre la lanterne et passer devant.

— Il y a ici, me dit-elle, un abîme à éviter. C'est pourquoi nous allons trouver une porte très-solide que M. de Salcède a fait établir pour préserver les curieux du danger d'une exploration et en même temps pour mettre à l'abri le secret de ce passage, connu de nous seuls, de Gaston et d'Ambroise. Il est bon que vous le connaissiez, s'il doit nous servir encore dans quelque circonstance imprévue. Regardez bien où nous sommes.

Elle éleva la lanterne, et je vis à notre gauche un trou noir assez effrayant; un petit parapet protégeait notre sentier.

— Ambroise a trouvé là, me dit la comtesse, beaucoup d'ossements humains, comme si cet abîme avait servi d'oubliette ou comme si ces grottes avaient été le théâtre d'un combat. La tradition n'en dit rien; mais l'*espélunque* a ses légendes de revenants, et les gens du pays ne s'y risqueraient pas volontiers.

J'ouvris assez facilement la petite porte de chêne

cloutée, qui tournait bien sur ses gonds, et je me retrouvai dans la partie de l'*espélunque* que j'avais jadis parcourue.

— Ici, me dit-elle, le passage cesse d'être mystérieux, bien qu'il soit exclusivement réservé à M. de Salcède; nous sommes sur ou plutôt *sous* ses terres. Marchons plus vite, Charles; il n'y a aucun danger et aucun obstacle jusqu'à une autre grosse porte, vers laquelle nous nous dirigeons.

Je me reconnaissais parfaitement, et nous arrivâmes à la porte du caveau, situé à la base de la construction du Refuge. Elle était fermée.

— Sonnons, dit madame de Flamarande.

Elle éleva le bras et toucha un bouton dont j'avais ignoré l'existence. Aussitôt la porte s'ouvrit, et, avant que nous eussions gravi l'escalier de bois, la trappe du salon fut levée. M. de Salcède, qui croyait ouvrir à Espérance, fut très-surpris de nous voir.

— J'ai à vous parler, lui dit la comtesse; êtes-vous seul?

— Oui, répondit-il, mais montez à ma chambre, car Espérance couche ici, et il peut rentrer plus tôt que je ne l'attends.

Nous montâmes à ce grand cabinet de travail que je connaissais si bien et où toutes choses étaient comme je les avais vues douze ans auparavant. J'avoue qu'en regardant le bureau de chêne dont j'avais violé le secret, j'éprouvai un grand malaise.

Je me sentais encore plus troublé en présence de M. de Salcède, et je pensais moins à observer sa manière d'être avec la comtesse que son attitude vis-à-vis de moi dans cette conférence intime. Il m'avait accueilli pourtant de l'air le plus naturel, et il m'invita à m'asseoir, sans paraître ni surpris ni contrarié de ma présence.

Madame de Flamarande lui exposa l'objet de sa visite. Ce fut l'affaire de peu de mots et comme la suite des entretiens précédents. Le marquis était d'un calme qui semblait irriter un peu la comtesse, mais auquel je ne me trompais pas : c'était le parti pris d'un cœur ferme, résolu à la sauver en dépit d'elle-même.

— Ne compliquons pas, lui dit-il, une situation déjà si difficile et dans laquelle il nous faut aviser et agir au jour le jour. Roger ne m'inquiète pas; ce brillant esprit, ce caractère épris de mouvement et d'émotions, sera bien facile à distraire; emmenez-le vite à Montesparre. Il n'y sera pas huit jours sans aspirer à revoir Paris. Je vous réponds qu'il ne songera pas à revenir ici. Ce qui presse le plus, c'est la déclaration que Gaston vous a faite de son mariage et qu'il va me faire tout à l'heure. C'est ici qu'il faut dire une fois pour toutes oui ou non. Je n'ai de droits sur lui que ceux dont vous m'investirez; commandez-moi : dois-je dire non?

La comtesse hésita et demanda au marquis ce qu'il répondrait à sa place.

— Vous ne me répondez pas, dit-il; vous voulez mon avis; donc, votre agitation ne vous a permis de rien conclure, et vous êtes entre le oui et le non, absolument irrésolue.

— C'est vrai, mon ami, je n'ai pas pesé les inconvénients d'un pareil mariage. Je ne l'admets pas sans que Gaston soit éclairé sur la position sociale qu'il peut réclamer. C'est le seul point sur lequel ma conscience soit fixée; mais sur ce point elle est inébranlable.

— Votre scrupule est très-juste, répondit le marquis. En toute autre circonstance, il faudrait obéir à ce cri de votre cœur, à cette revendication de votre dignité; mais ici je vous apporte un élément nouveau qui a persuadé Ambroise, le plus positif, par conséquent le plus récalcitrant de nos confidents : c'est la circonstance de mon adoption qui dédommage largement Gaston. En doutez-vous? tenez, voici les titres de ma fortune qu'avec le temps j'ai pu réaliser et mettre à l'abri de toute revendication de ma famille; je n'ai point de proche parent ni de parents pauvres. Ma conscience, à moi, m'autorise à disposer de ce portefeuille qui représente la propriété de trois millions. Je doute que Roger en trouve autant dans la succession de son père. Qu'en pense monsieur Charles?

— Je pense comme vous, monsieur le marquis.

— Est-ce le nom, reprit le marquis en s'adres-

sant à la comtesse, que vous regardez comme un avantage social considérable? Vous serez encore satisfaite de ce côté-là. Le mien...

— Assez, assez, dit la comtesse vivement. Votre nom est illustre, votre fortune est nette, votre parole est sacrée; mais Gaston connaîtra-t-il les grands avantages que vous lui faites avant de s'engager dans ce mariage disproportionné?

— Oui, madame, il les connaîtra ce soir. J'ai déjà, je vous l'ai dit, commencé les démarches judiciaires, c'est-à-dire établi devant la loi la liberté de mon action pour donner et celle d'Espérance pour recevoir. Je ne lui en ai pas encore parlé, ne pouvant le faire sans votre assentiment, et ne pouvant, sans le sien, légaliser ma position vis-à-vis de lui.

— Ah! mon Dieu, reprit la comtesse, que va-t-il croire en recevant votre nom?

— Il croira que, n'ayant pas d'enfants et ne comptant pas me marier, j'adopte celui que j'ai élevé et que je chéris paternellement. La vérité est-elle si difficile à croire?

— Mais sa mère, sa mère? que pensera-t-il de sa mère?

— Ce qu'une âme telle que la sienne regarde comme une loi sacrée. Il la chérira sans la juger, et cela n'est pas difficile non plus à une âme pure.

Je me permis alors d'émettre mon idée, celle que

j'avais soumise à la comtesse. En assignant à Espérance l'âge de vingt-trois ans, on écartait de lui l'idée d'adultère.

Le mot prononcé en présence du marquis fit rougir la comtesse, et je vis Salcède réprimer un léger frisson.

— Vous avez raison, me dit-il, je lui dirai qu'il a vingt-trois ans. — A présent, ajouta-t-il en s'adressant à madame de Flamarande, êtes-vous rassurée? Espérance va savoir dans une heure qu'il peut prétendre à une noble et riche héritière. Il choisira entre le rêve champêtre et le rêve doré.

— Mais s'il persiste à épouser Charlotte?

— Ne préjugeons rien : nous n'avons pas le temps de nous livrer aux hypothèses. Quelle que soit la décision de notre cher enfant, j'obtiendrai facilement de son respect pour vous et de son amitié pour moi qu'il ajourne sa réponse au dilemme que je vais lui poser. Je ferai plus, je ne lui permettrai pas de me répondre avant qu'il ait pris huit jours de réflexion.

— Huit jours, c'est bien peu pour une pareille affaire !

— Huit jours, c'est beaucoup après un attachement de toute la vie.

— Monsieur de Salcède, au fond, je l'ai bien vu, et je le vois, vous êtes favorable à ce mariage.

— Oui, madame, mais je ne ferai rien, je vous

le jure, je ne dirai pas un mot pour influencer Gaston.

— Vous savez qu'il a déjà parlé à Michelin?

— Non ! Je croyais qu'il ne le ferait pas sans m'en prévenir.

M. de Salcède était ému et surpris. Je crus devoir prendre la parole pour me préserver de toute responsabilité.

— Hier soir, lui dis-je, comme je rentrais par la poterne, j'ai entendu M. Gaston dire à Charlotte qu'il venait de recevoir de Londres une somme de quarante mille francs dont j'ignore la provenance. Elle ne peut être attribuée qu'à celui qui avait promis par lettre anonyme vingt mille francs aux Michelin pour l'éducation et l'établissement de leur pensionnaire.

Madame de Flamarande sourit dédaigneusement à ce don de son mari.

— Après tout, dit-elle, ce pauvre denier lui est bien acquis ; mais qu'importe à sa résolution ?

— Je comprends, moi, dit M. de Salcède. Espérance, se voyant riche à son point de vue, et séparé de moi par le désordre qui a régné au château et à la ferme hier et aujourd'hui, s'est hâté de confier à Michelin le secret de sa fortune. De là à un engagement réciproque prématuré, il n'y avait qu'un pas, un pas très-glissant quand un amour partagé pousse à la roue ! Je ne le gronderai pas, notre enfant. Je lui dirai de réfléchir, et il réfléchira.

— Ah ! dit la comtesse vivement, vous croyez ?

— Oh ! ne vous y trompez pas, répliqua Salcède; je crois, je suis sûr que ses réflexions le ramèneront à Charlotte.

— Et vous l'approuverez ?

— Oui, madame.

— C'est bien romanesque, monsieur de Salcède; il est si jeune ! J'ai peur que vous ne soyez vous-même un père bien jeune pour mon fils.

Salcède se troubla un peu, mais se remit aussitôt.

— Non, dit-il, je ne suis pas jeune ! C'est parce que j'ai des cheveux blancs qui représentent des années, doublées pour moi par des épreuves exceptionnelles, que je sais le vrai et le faux de la vie. Le seul vrai, c'est l'amour et le devoir ; tout le reste n'est qu'illusion et convention. Le fils que j'adopte est assez riche pour se marier selon son cœur, et son cœur ne s'est pas trompé en choisissant Charlotte. Avant de dire oui, il vous faudra la voir et la connaître. Revenez sans femme de chambre et dites-lui de vous servir. Quelques jours vous suffiront pour la juger. C'est un idéal de candeur et de pureté. Quant à son intelligence, voulez-vous voir ses cahiers d'études ? Tenez, voici des extraits et des appréciations de ses lectures. Regardez ces fleurs dessinées et coloriées par elle. Quel sentiment exquis de la nature ! Et ces broderies d'ornement, quel goût ! C'est une coloriste ; elle a l'intuition de tout ce qui est beau et bon. Elle adore

Espérance, son compagnon, son protecteur, son ami inséparable. Ils vivront toute leur vie comme ils l'ont vécue déjà, sans découvrir une tache l'un dans l'autre, sans comprendre d'autre joie que celle de s'appartenir. Ils croiront l'un en l'autre comme ils croient en Dieu, ils se respecteront...

— Marions-les ! s'écria la comtesse vaincue et les yeux pleins de larmes. Ah ! l'amour, la foi, le respect mutuel... Quand il n'y a pas cela dans le mariage, il n'y a qu'esclavage, honte et désespoir!

Elle se leva, sentant que le cri suprême de sa vie lui échappait devant moi. La pendule sonnait la demie après neuf heures.

— Nous nous en irons par la montagne, me dit-elle; dans le souterrain, nous risquerions de rencontrer Gaston. — Adieu ! ajouta-t-elle en tendant ses deux mains à Salcède avec une franchise d'effusion souveraine; comme toujours, vous m'avez délivrée d'une mortelle anxiété, comme toujours vous m'avez rendu l'espoir et la confiance. Soyez béni, vous ! toujours béni !

Elle paraissait exclusivement maternelle dans cet élan, et ne pas souffrir de ma présence. Salcède pâlit et rougit simultanément comme un homme dont les passions ne seraient point assouvies, et qui aurait conservé l'impressionnabilité de la première jeunesse. Il me sembla le revoir comme au temps où il avait l'âge de Gaston, frémissant d'effroi et de plaisir, quand, sur la route de Fla-

marande, la comtesse appuya pour la première fois son bras sur le sien.

Nous revînmes, la comtesse et moi, par un sentier très-direct, que je ne connaissais pas, et qui était d'autant plus difficile que la nuit était très-sombre. J'ai toujours redouté les ténèbres. Il semblait qu'elles n'existassent pas pour elle, car elle marchait d'un pas rapide et résolu, sans broncher, légère comme un oiseau, disant qu'elle avait eu avec Gaston des rendez-vous par tous les temps et dans des endroits impossibles, et qu'à cause de cela elle s'était exercée à marcher et à passer partout dans les falaises de Ménouville.

— Comme elle est jeune encore ! pensai-je, et comme cette maternité mystérieuse l'a conservée enthousiaste et romanesque !

En ce moment, elle était particulièrement exaltée.

— Quelle bonne nuit fraîche ! me disait-elle, et quel beau silence ! Comme je comprends l'amour de Salcède et de Gaston pour ces montagnes ! Ils ne voudront jamais les quitter définitivement, je le crains, ni se séparer l'un de l'autre ; c'est tout simple. Ils ont les mêmes goûts, les mêmes idées : la solitude ! Ce n'est pas là l'idéal de Roger ; c'est tout le contraire, et ma vie est liée à la sienne. C'est lui qui a le plus besoin de moi. Gaston est si sage et va être si heureux ! Roger, majeur dans quelques mois, aura mille tentations et vivra au milieu des périls. Je n'aurai pas sur lui l'autorité

qu'un caractère admirable et une intelligence supérieure donnent à Salcède sur Gaston. Je ne pourrai guère quitter mon cher volcan pour mon beau lac paisible. N'importe, Salcède dit qu'il le rendra si heureux ! Je reviendrai les voir, nous reviendrons, Charles, le plus souvent possible ; je le verrai plus souvent qu'auparavant et plus librement. Je sais bien que chaque fois, en quittant Gaston, mon cœur se brisera, oui, je pleurerai encore,... pour n'en pas perdre l'habitude; mais je saurai qu'il est heureux, et je tâcherai que Roger soit assez sage pour être heureux aussi. Hélas ! l'amitié de son frère lui eût fait tant de bien ! Je suis sûre qu'un frère aîné comme Gaston eût été pour lui un grand exemple, un guide qu'il eût écouté. Il faudra que Salcède m'apprenne à diriger et à contenir ce caractère impétueux, car je ne sais pas, moi ! je ne sais que l'adorer. Ce n'est pas assez, n'est-ce pas, Charles ?

Elle parlait avec tant d'animation et si peu d'embarras des perfections de Salcède, que je fus pris de je ne sais quel mouvement d'humeur et en même temps de curiosité. J'oubliai les convenances du moment et la prudence qui m'était imposée ; je lui parlai des projets de mariage entre elle et Salcède, que la baronne m'avait confiés la veille.

Elle n'en parut ni surprise ni troublée, et je vis bien qu'elle y avait déjà songé ; mais elle ne me répondit pas et me questionna sur le ton et l'atti-

tude qu'avait eus la baronne en me faisant cette ouverture, comme si la crainte de désespérer son amie eût été la seule objection qu'elle pût faire à ce projet. Tourmenté d'inquiétude et altéré de vérité, je l'assurai que madame de Montesparre était sincère dans la pensée de son sacrifice.

— Prononcez-vous donc librement, madame la comtesse, lui dis-je, et ne craignez pas de me dire vos intentions.

Elle gardait le silence ; elle s'arrêta et parut réfléchir profondément Une étrange impatience me gagnait. J'allais insister, elle mit la main sur mon bras et me dit à voix basse :

— Écoutez ! on parl à vingt pas de nous, et c'est la voix de Gaston !

En effet, Gaston était sur le sentier où nous allions le croiser. Il n'était pas seul, une douce voix, celle de Charlotte, répondait à la sienne. Les deux amoureux allaient ensemble au Refuge par le sentier découvert. Ils semblaient arrêtés, et, en nous arrêtant nous-mêmes, en écoutant avec attention, nous saisissions leurs paroles dans l'air sonore et pur.

— Non, disait Charlotte, je n'irai pas plus loin. Si j'entendais M. Alphonse te dire non, je n'aurais pas le courage d'être fière, je pleurerais trop, je lui paraîtrais lâche.

— Il ne dira pas non, répondit Espérance. Je ne dépends que de ma mère ; elle dira oui.

— Tu ne sais pas ! Si elle disait non ! j'aimerais mieux mourir que de te voir fâché avec ta mère...

La réponse nous échappa, car ils se rapprochèrent en parlant, et nous nous étions rangés du sentier en nous dissimulant dans les roches éparses. Charlotte passa si près de la comtesse que celle-ci ne put résister au mouvement de son cœur. Elle étendit les bras, saisit le cou de la jeune fille et l'embrassa au front. Charlotte, effrayée par cette ombre noire, se jeta dans les bras de Gaston, qui s'écria :

— N'aie pas peur, c'est ma mère !

La comtesse avait déjà disparu.

— Ah ! dit Charlotte, et je ne la vois pas ! Où est-elle ? Je veux la voir !

— Jamais ! répondit Espérance avec force. Aime-la sans la connaître ! Elle consent, viens. Ma mère,... je ne vous vois pas non plus; soyez bénie, je vous adore !

Il entraîna sa fiancée, et madame de Flamarande, vivement émue, prit mon bras pour rentrer.

— Ah ! madame, lui dis-je, que vous êtes impétueuse et spontanée ! Je m'explique le caractère de Roger.

— Ne me grondez pas, bon Charles, répondit-elle avec une douceur pénétrante, je n'ai pas toujours ma tête. Que voulez-vous ! j'ai tant souffert dans ma vie ; on a tant abusé avec moi du premier mouvement ! Il y a des étonnements, des indi-

gnations, qui ébranlent la raison... Aussi, quand l'occasion de réparer se présente, l'occasion de donner de la joie à ceux que l'on a voulu briser,... non, non, je ne peux pas la laisser échapper !

— Vous ne craignez pas que Charlotte ne devine qui vous êtes ? Quelques jours de patience et sachant la comtesse partie, elle n'eût pas deviné la mère inconnue.

— Si Charlotte devine, elle se taira. Ne me mettez pas en méfiance de ceux que j'aime !

Je la reconduisis jusqu'à son appartement, et je retournai auprès de Roger, qui dormait profondément.

X

Le lendemain tout le monde fut prêt de bonne heure, et Michelin voulut présenter sa famille à la comtesse avant son départ. Je l'en empêchai. Je lui dis que madame était très-souffrante et très-fatiguée, qu'elle allait se reposer à Montesparre et reviendrait dans peu de jours pour faire connaissance avec lui et les siens.

Ni Salcède ni Espérance ne parurent. Ambroise aida à atteler les voitures et on gagna sans encombre le bas du terrible escalier de Flamarande. Ambroise suivait avec d'autres paysans retenant les roues. Quand ils durent nous quitter, le jour était tout à fait venu, et je reconnus que le garçon qui avait aidé Ambroise à tenir les roues de la voiture de la comtesse, et auquel je n'avais pas fait attention, n'était autre qu'Espérance. Il voulait saluer sa mère une dernière fois et dire adieu à Roger. Je crus devoir l'en empêcher, et, sans trop

me rendre compte de ce que je faisais, j'étendis le bras pour le repousser en disant :

— Allons, assez ! nous partons.

Mais il posa sa petite main d'acier sur mon bras, et son regard fut terrible. Il me dit clairement, sans le secours de la parole : « Arrière, valet ! Je suis le comte de Flamarande.

En ce moment, il ressemblait à M. le comte dans ses plus durs moments de hauteur, et je fus effrayé comme à la vue d'un spectre.

Il s'approcha de la calèche où étaient la comtesse et la baronne, et, avec une promptitude d'observation miraculeuse, sans être remarqué de personne, il posa ses lèvres sur la main dégantée que sa mère appuyait au bord de la portière. Roger était sur le siége; il ne vit Espérance qu'en sautant à terre, car nous avions à remonter au pas une côte égale à celle que nous avions descendue, et il préférait marcher. Il fit une exclamation de joie, prit le bras de son frère et passa en avant avec lui, comme pour lui parler sans être entendu des autres.

Le courage m'était revenu. Je me disais que tout allait bien et qu'il ne fallait pas échouer au port. Je doublai le pas pour les rejoindre, et, pour prétexte à donner à mon intervention, je demandai à Roger s'il avait sur lui les clefs de ses malles.

— Ma foi, non, répondit-il. Depuis quand suis-je chargé de penser à quelque chose ? Si tu les as

perdues, tu en seras quitte pour faire sauter les serrures.

J'avais les clefs dans ma poche. Je feignis de les chercher et d'en être préoccupé. J'étais près d'eux. Ils ne pouvaient rien dire sans être entendus de moi.

— Ainsi, disait Roger, tu épouses ta belle Charlotte, c'est décidé ? Mais quel âge as-tu donc pour te marier ?

— Vingt-trois ans, répondit Gaston sans hésiter.

— Vingt-trois ans? répéta Roger d'un air étonné. Tu en es sûr?

— Mais oui.

— Tu as tiré à la conscription ?

— Sans doute.

— Et tu as vu ton acte de naissance ?

— Ça n'était pas nécessaire.

— Enfin l'as-tu vu une fois dans ta vie ?

— Je n'en ai pas encore eu besoin.

— Tu connais tes parents ?

— Ils sont morts.

— Père et mère ?

— Absolument ; mais pourquoi me faites-vous ces questions-là, monsieur le comte ?

— Ne t'en fâche pas. J'ai demandé hier soir au père Michelin qui tu étais. Il m'a répondu qu'on ne connaissait ni ton nom, ni ton pays, ni ta famille, ni ton âge ! N'en rougis pas, mon garçon, ça n'est pas ta faute, ni la mienne. Il paraît que

tu es un garçon de mérite, qu'on t'estime et qu'on te chérit dans ton endroit. Puis-je quelque chose pour ton service?

— Merci, notre maître. La ferme est bonne, et, d'ailleurs, j'ai quelque chose. Je n'ai besoin de rien.

— Nous voici au haut de la côte : viens donc avec nous jusqu'à Montesparre, tu monteras avec moi sur le siége. Je conduirai, nous causerons en route.

— Pas possible, monsieur le comte : on a besoin de moi chez nous.

— Tu dis toujours ça!

— Parce que c'est la vérité.

— La vérité, c'est que tu ne peux pas vivre un jour sans Charlotte.

— Ça, c'est encore vrai.

— Allons, adieu!

— Pour longtemps sans doute, dit Gaston d'un air triste.

— Non, répondit Roger. Je reviendrai avant trois jours. M. de Salcède m'a dit que sa maison était à mon service. Je ne serai pas fâché de courir le pays avec lui.

— Et de chasser? Vous aimez la chasse?

— Oui, mais je n'aime pas à porter mon fusil. Nous trouverons bien un gamin...

— Je vous le porterai, moi, dit joyeusement Gaston.

— Allons donc! Et moi avec peut-être?

— Et vous avec, si vous êtes las.

— Dis-moi donc, reprit Roger, qui lui tenait la main et le regardait en face, est-ce exprès que tu prononces charabia ce matin, quand j'ai vu que tu parlais français mieux que moi?

— Non, ça n'est pas exprès. J'ai l'habitude des deux manières, et je parle comme ça me vient.

La voiture de la comtesse arrivait, madame vit les deux frères se serrer la main en se séparant; puis Gaston repassa près d'elle en soulevant son chapeau, et ils échangèrent un regard d'amour dont je compris bien l'éloquence.

Je voulus monter auprès de Roger pour guetter quelque moment d'expansion.

— Non, me dit-il, cette voiture est assez chargée, va dans l'autre.

Il ne me parla plus jusqu'à Montesparre. Évidemment il était aux prises avec le problème. Il avait des soupçons étranges. Quelle circonstance avait donc pu les faire naître? Était-ce seulement le cri échappé à sa mère dans la chapelle?

En route et à l'arrivée, il fut gai devant elle comme de coutume; mais je le trouvais rêveur, et j'aurais voulu le servir comme à Flamarande pour être à même de surprendre ses pensées; malheureusement, son domestique l'attendait là, et le décorum ne me permettait pas, à moi admis à la table des maîtres, de reprendre mes anciennes fonctions de valet de chambre auprès de mon cher enfant.

XI

Je trouvai Montesparre bien changé. Cette riante maison, pleine autrefois des sons de la musique de danse et des fanfares de la chasse, était muette et comme abandonnée. La comtesse et la baronne étaient encore jeunes et toujours belles pourtant; mais la comtesse y retrouvait le souvenir d'un événement qui avait torturé sa vie, et où la baronne avait vu se flétrir sa plus douce illusion. Pour comble de douleur, elle y avait perdu son fils unique, sa plus chère consolation, et, au fond du jardin, dans un coin jadis aimé d'elle, les roses fleurissaient sous les cyprès autour d'un tombeau de marbre blanc qui ne portait que ces mots : *Ange de Montesparre, quinze ans.*

Elle y allait tous les matins pleurer seule et en se cachant bien. Le reste du jour, elle était animée, affable, occupée des autres, hospitalière avec une grâce infinie; mais elle recevait peu de visites et

ne donnait plus aucune fête. Cette femme, si malheureuse et si bonne, m'intéressait vivement, et j'eusse voulu la voir unie au seul homme qu'elle avait aimé. Madame de Flamarande osait à peine lui parler de ses propres chagrins, car elle lui répondait alors :

—Votre Gaston est vivant, c'est moi qui ai perdu l'*espérance* de ma vie ! Vous avez toujours été adorée de Salcède sans rien faire pour cela, et moi, je n'ai eu pour récompense du sacrifice de ma vie entière que sa très-paisible amitié.

Alors madame de Flamarande voulait lui persuader qu'elle avait la meilleure part, la plus durable, et qu'elle finirait par être madame de Salcède. Elles continuaient un combat très-féminin de générosité, comme celui qu'en sens contraire elles s'étaient livré autrefois, alors que Rolande travaillait pour Berthe auprès du beau Salcède. Maintenant Berthe travaillait pour Salcède auprès de son amie et avec bien plus de chances pour l'emporter. Comme elles ne se gênaient pas beaucoup pour parler devant moi de ces choses délicates, il devenait évident à mes yeux que l'amour de Gaston et celui de son père adoptif étaient inséparables dans le cœur de madame de Flamarande.

Mais ma grande préoccupation était ailleurs, car je préférais Roger à tous les autres, et sa rêverie m'avait fort inquiété. Je vis avec plaisir qu'au bout

de trois jours il n'y songeait plus; la prédiction de Salcède se réalisait. Il ne s'amusait pas beaucoup à Montesparre; il ne songeait qu'à revoir Paris. Sa mère lui fit comprendre qu'au lendemain de la mort de son père il ne devait pas reparaître dans le monde avec le visage fleuri et le cœur léger qu'il ne pouvait se défendre d'avoir. Elle l'engageait à laisser passer quelques semaines sur l'événement et à se distraire du mieux qu'il pourrait en Auvergne. Il parut se rendre à son avis et accepta l'invitation que lui firent les jeunes Léville d'aller chasser avec eux sur leurs terres.

Ces Léville, anciens amis des Montesparre, avaient leur château au pied de la montagne. C'est eux que nous avions rencontrés auprès de *la Violette* le jour funeste où, notre voiture de voyage s'étant brisée à l'entrée des gorges de la Jordanne, ils nous avaient ramenés dans leur calèche à Montesparre. Sans cette rencontre, nous allions coucher à Flamarande, et le terrible événement de la nuit du 15 août 1840 n'eût point eu lieu.

Comme Roger parlait de rester au moins trois jours absent et qu'il ne montrait plus avoir aucun souvenir de Flamarande, madame crut qu'elle pouvait profiter de son absence pour y faire une excursion. Madame de Montesparre l'y engageait et lui offrait son cheval de selle qui l'y porterait en deux heures par la traverse. Elle aussi avait fait bien des voyages mystérieux pour voir Salcède et son

pupille dans les déserts du Cantal. La cómtesse accepta et me pria naturellement de l'accompagner. On me donna le cheval du domestique de confiance qui accompagnait ordinairement la baronne. Nous voici donc, madame et moi, montés sur deux bons petits genets de montagne, vifs mais doux, et d'une solidité à toute épreuve, parcourant avec vitesse et confiance un pays terrible sur des sentiers de chèvre.

Partis à six heures du matin, nous étions au donjon à huit. Madame, sûre de la discrétion de Gaston, arrivait sans mystère et comme si elle venait se mettre au courant de ses affaires, car elle était, pour quelques mois encore, la tutrice de Roger et la véritable dame de Flamarande.

Elle arriva donc par la grande porte du manoir. Ambroise vint prendre nos chevaux. Espérance, qui travaillait dans sa chambre du donjon, vint à notre rencontre sans montrer d'autre empressement que celui d'un subalterne respectueux. Madame monta à l'appartement qu'elle occupait quatre jours auparavant, juste au-dessus de celui dont son fils avait repris possession. Les Michelin se hâtèrent de préparer un déjeuner que Charlotte et son fiancé servirent eux-mêmes à la *dame*. Tout se passa dans l'ordre voulu. Les Michelin furent admis à présenter leurs respects et leurs réclamations qui étaient insignifiantes et auxquelles madame fit droit gracieusement, mais sans paraître les fa-

voriser. A midi, elle dit qu'elle était un peu lasse et voulait faire une sieste, mais elle exigeait qu'Espérance gardât son appartement et ses habitudes. Son voisinage ne la gênait nullement.

Elle s'enferma ; Gaston sortit. Je m'en allai faire les comptes de la ferme avec Michelin, bien certain que madame ne dormait pas et que, grâce au court trajet de l'*espélunque*, elle était au Refuge avec Gaston et Salcède, ou que ceux-ci étaient avec elle au donjon.

A cinq heures, madame me fit dire qu'elle désirait que je fusse dîner avec elle ; elle n'avait pas dormi, elle avait vu Salcède, elle avait longuement causé avec Gaston. Gaston se savait riche à millions et paraissait n'y rien comprendre. Salcède lui avait donné sa parole d'honneur qu'il n'était ni son père ni son parent. Il ne doutait pas de la parole de Salcède ; il l'en chérissait d'autant plus. Il était d'autant plus résolu à épouser Charlotte et à ne rien changer jusqu'à nouvel ordre à sa manière de vivre. Il voulait que l'adoption ne fût ni publiée, ni effectuée, ni annoncée avant son mariage ; mais ce mariage paraissait devoir être retardé par le fait de Charlotte. En apprenant de M. de Salcède la grande situation qui allait être faite à son fiancé, elle se faisait scrupule de l'épouser avant des réflexions et des épreuves. Elle s'en était expliquée avec Gaston devant madame de Flamarande.

— Quand j'ai accepté avec joie d'être sa femme, avait-elle dit, je croyais épouser mon pareil. Il était un peu plus riche que moi, mais il n'avait pas de famille, et mon père, qui est fier, pensait lui faire honneur en lui donnant son nom. Moi, j'étais fière d'une chose, c'était de ne pas regarder à tout cela, et de l'aimer pour ce qu'il est et non pour ce qu'il doit paraître aux autres; mais à présent j'ai peur d'être trop peu pour lui, et qu'il ne soit blâmé pour épouser une paysanne, lui qui peut être un seigneur. Qui sait s'il ne s'en repentirait pas un jour? Je veux qu'il attende au moins un an, qu'il sorte un peu du pays, qu'il connaisse le plaisir d'être riche, et, s'il revient avec le même attachement pour moi, je jure d'être sa femme. Jusque-là, je prends tout sur moi. Je cache la vérité à mon père, qui pourrait bien ne pas comprendre mon idée et m'en blâmer. Je lui dis que je me trouve trop jeune, et que j'exige un an de fiançailles, ou bien que M. Alphonse trouve Espérance trop jeune et veut le conduire à Paris pour achever de l'instruire. Un homme de campagne qui a vu Paris passe pour plus savant qu'un autre et pour mieux conduire ses affaires. Mon père se rendra à cette raison, et Espérance doit s'y rendre, car elle est bonne, et M. Alphonse l'admet aussi.

En me rapportant les paroles de ma filleule, la comtesse me dit qu'elle avait vu le marquis, et qu'à eux deux ils avaient admiré et approuvé le

grand sens et la haute délicatesse de Charlotte. Espérance, après une lutte assez vive, s'était rendu. On avait donc décidé que Salcède et son pupille passeraient l'hiver à Paris.

— A présent, ajouta la comtesse, je suis heureuse parce que je pourrai voir souvent mon fils ; mais j'avoue que, s'il changeait de cœur, je ne l'estimerais plus autant ; mais il ne changera pas, c'est impossible.

— Dans tout cela, lui dis-je, comment Charlotte prend-elle votre situation vis-à-vis d'elle ?

— Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir, répondit la comtesse, car je ne dois pas le lui demander. Vous vous souvenez que, quand je l'ai embrassée sur le sentier et qu'elle cherchait à me voir dans les ténèbres, mon fils lui a dit en la retenant : « Jamais » Elle lui est soumise comme à Dieu. Elle ne cherchera jamais à deviner.

— Mais elle devine !

— Je le crois aussi ; pourtant elle se tait, et ne semble voir en moi que la très-bienveillante dame de Flamarande qu'elle sert respectueusement. Je l'en aime d'autant plus. C'est un ange, cette petite !

— Madame est faible dans sa tendresse et dans sa bonté, elle lui dira tout.

— Non, Gaston ne veut pas, et c'est Gaston qui nous gouverne tous, même Salcède, qui ne voit que par ses yeux.

Le dîner nous fut apprêté et servi par les deux

amoureux. Je dois dire qu'ils étaient adorables de soins et admirables de convenance et de retenue. J'en fus touché profondément, et j'avouai à madame en la quittant qu'elle était une heureuse mère.

Madame n'ayant fait aucune sieste, avait réellement grand besoin de repos, et nous la quittâmes à huit heures. Il fut décidé que Charlotte coucherait auprès d'elle, et, par un sentiment de chaste délicatesse, Espérance quitta son appartement du donjon pour venir coucher à la ferme. Il me suivit à ma chambre pour m'aider à m'installer, et me témoigna la même obligeance, la même cordialité qu'avant le regard terrifiant qu'il m'avait lancé auprès de la calèche de sa mère.

Comme il me voyait au courant de bien des choses, sinon de tout, je pensais qu'il me parlerait à cœur ouvert ; mais il n'en fut rien. Il resta dans son rôle avec son accent montagnard, appelant sa mère *notre dame* quand il parlait d'elle, et Roger *monsieur le comte*. Je n'osais pas le questionner. J'avoue que je sentais dans cet enfant-là une supériorité de caractère à tout déjouer, et que personne ne m'a intimidé autant que lui. Nous allions nous séparer sur les neuf heures, après avoir causé agriculture et fermage, matières où il me sembla plus compétent et plus sensé que Michelin lui-même, lorsqu'un coup frappé brusquement au contrevent me fit tressaillir : c'était la main de Roger, je la connaissais si bien !

Espérance ouvrit, et Roger, qui avait escaladé le rocher au-dessous du pavillon, entra par la fenêtre, sauta légèrement au milieu de la chambre, et, voyant ma surprise, il éclata de rire. Il n'était pas étonné, lui, de me voir là, puisqu'il savait que j'y devais revenir bientôt, et je ne devais pas tomber des nues, parce que, ayant trouvé la porte du manoir fermée, il était forcé de passer par la fenêtre.

— Mais vous ne saviez pas, lui dis-je, que madame votre mère est ici?

— Non. Ah! elle est de retour? eh bien, je vais l'embrasser.

— Elle est fatiguée, elle dort, elle est venue à cheval.

— Bon! laissons-la dormir. Moi, je suis venu à pied.

— Vous étiez à Léville, lui dit Espérance; madame nous l'a dit. Diantre, c'est une jolie promenade, ça!

— Ce n'est pas plus loin que Montesparre. Ça m'a semblé court; un pays magnifique... pour décor de mélodrame.

— Et vous avez quitté les Léville? lui dis-je.

— Ma foi, oui, le plus tôt possible, c'est tout un drame. Je vais vous conter ça. Figurez-vous qu'en acceptant avant-hier l'invitation des jeunes gens, j'ignorais qu'ils fussent ornés d'une mère et de trois sœurs impossibles. J'arrive chez eux hier dans l'après-midi, le père me fait faire une promenade

de propriétaire,... oh ! mais soignée ! On ne me fait pas grâce d'un radis. Et puis on dîne à cinq heures ; de vrais provinciaux. Je n'avais pas faim, mais je me console à l'idée que j'aurai à contempler de frais visages et à prendre part à un gentil caquetage de jeunes filles. La mère paraît : un phoque ! Ça ne fait rien, c'est de son âge ; la fille aînée paraît : une langouste ! Passe encore, la cadette sera mieux. Elle paraît : une pieuvre ! La peur me prend ; je me demande pourquoi j'ai quitté le délicieux automne de la petite baronne pour venir contempler ces effroyables petits printemps. J'ai envie de me sauver, mais on sert la soupe, pas moyen. Je mange en tenant mes yeux sur mon assiette. C'était vendredi, on fait maigre. Le poisson n'est pas frais, le beurre est rance. Je n'ai pas faim, ça m'est égal ; mais, comme je ne peux pas lever les yeux sans qu'ils rencontrent un monstre, je tombe dans un état de stupeur, et je sens que je me pétrifie. Trois Gorgones à la fois pour un simple mortel, c'est trop de deux. Au sortir de table, je suis les jeunes gens, comptant fumer au jardin. Point ! on ne fume pas même dans le parc. Il faut sortir de la propriété et faire une lieue dans les terres labourées, tant ces dames ont horreur du cigare. Quand nous rentrons au salon, elles ne nous dissimulent pas que nous infectons. Le phoque, la langouste et la poulpe font des haut-le-corps épouvantables. Je m'effraye à en devenir bleu. Le maître de la

maison me propose une partie d'échecs. C'était bien la peine de quitter Ferras, qui joue bien, pour jouer avec M. Léville, qui joue plus mal que moi. Madame et ses filles s'intéressent à la partie et viennent se grouper autour de la table au moment où j'allais gagner. Me voilà de nouveau pétrifié. Je suis échec et mat. Le papa triomphe. Les dames prétendent qu'il est très-fort et que personne ne peut le gagner. Les fils ronflent sur le sofa. Le curé arrive. Il est encore plus laid que ses paroissiennes, et il bredouille de telle façon que je n'entends pas un mot de ce qu'il me dit et lui réponds tout de travers. Je m'aperçois que l'on me prend pour un petit âne, et je sors ; puis, au moment de souhaiter le bonsoir et comme on voulait s'entendre avec moi sur l'heure de la chasse d'aujourd'hui, je déclare que j'ai reçu de ma mère un billet qui m'appelle à Flamarande. Je promets de chasser avec ces messieurs le matin, mais j'annonce que je ne rentrerai pas à Léville le soir. Ce matin, je me mets en chasse. Ces gens chassent mal ou c'est moi qui ne sais pas la chasse de montagne. On ne tue rien, je ne tue rien. Le soleil baisse, je me vois sur le bord de la Jordanne. Je confie mon fusil et mon chien à l'un des rabatteurs, je lui dis que le temps presse et que je le prie de présenter mes compliments à ses maîtres. Et là-dessus je file le long du torrent, comme si j'étais poursuivi par les trois monstres ci-dessus dépeints. Je ne savais

pas le chemin qui abrége : j'ai suivi, comme j'ai pu, les détours de la Jordanne, ça m'a amusé de grimper et de dégringoler dans des casse-cous. Enfin me voilà et je suis sauvé. Ma mère est tout de bon ici, je ne serai pas accusé de mensonge. Il n'y a pas de monstre à Flamarande ; au contraire, Charlotte est jolie pour trois. J'ai encore des souliers aux pieds malgré les roches pointues qui m'ont menacé d'arriver déchaux comme un carme. Je suis content de ma petite promenade, mais j'ai une faim de crocodile, et, si Michelin a quelque chose à me donner, je déclarerai qu'il est un chérubin.

— Tout de suite ! s'écria Espérance en s'élançant hors de la chambre d'un air joyeux.

Resté seul avec Roger, que je m'occupais d'installer dans sa chambre, je pensais devoir mettre le temps à profit pour pénétrer ses desseins. Je feignis de ne pas croire aux monstres de Léville, et je prétendis que le jeune comte n'était attiré à Flamarande que par les beaux yeux de Charlotte. Il ne le nia pas, je vis qu'il mentait pour me donner le change ; je le régalai du plus ennuyeux des sermons pour le pousser à bout, j'y réussis. Celui-là ne savait ni feindre ni se contenir.

— Va au diable avec ta morale, dont je n'ai nul besoin, me dit-il. Tu sais fort bien que je ne dois pas, que je ne peux pas penser à Charlotte ; ce serait à moi de te chapitrer, et, puisque tu le prends

comme ça, je te somme de me dire si Espérance est ton fils.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Je te somme au nom de l'honneur ! Ne plaisantons pas, vieux sphinx, réponds !

— Et si je ne peux pas répondre ?

— Tu le peux. J'accepte Espérance soit pour mon camarade et mon ami, s'il est ton fils, soit pour mon frère, s'il est le fils de mon père !

— Où diable prenez-vous de telles fantaisies ?

— Voyons ! tu perds ton temps à nier, et tu ne me persuades pas. Épargne-toi cette comédie usée ; c'est toi qui as apporté ici un enfant de quatre ou cinq ans que tu as déposé dans la crèche d'une étable.

— Moi ?

— Oui, toi, Charles Louvier, ex-valet de chambre de mon père et agissant par son ordre.

— Qui a pu vous faire ce roman ?

— Tu ne veux rien avouer ? Soit ! Je me passerai de ta confession. Je confesserai Espérance moi-même. Tu vas voir, écoute et regarde !

XII

Espérance rentrait, apportant sur une grande corbeille plate le souper de Roger. J'avoue que, malgré la gravité de la situation, je ne pus me défendre de rire. Comme il était très-soigneux de la propreté de ses vêtements, il ne touchait point aux plats sans mettre un tablier, et, en le lui attachant, Suzanne avait trouvé joli de lui faire, avec les larges rubans de fil, une belle rosette sur l'estomac. Roger en rit franchement et lui demanda si c'était Charlotte qui l'avait ainsi décoré.

— Non, répondit-il, Charlotte est au donjon pour servir madame la comtesse. C'est ma mère Suzanne qui ne me trouvait pas assez beau pour servir M. le comte. Elle voulait me faire mettre des gants.

— Des gants? dit Roger.

— Oui, elle a vu, au premier voyage que votre père et votre mère ont fait ici *dans les temps*, leurs domestiques les servir avec des gants de coton blanc.

Ils en ont même laissé une paire qu'elle a conservée et que voilà dans ma poche. Faut-il les mettre?

— Certainement, lui répondis-je, c'est indispensable ; mais, quand on met les gants, on ôte le tablier.

— Vrai? c'est drôle! Allons, à bas! dit-il en ôtant le tablier et en chaussant les gants, qui étaient le double trop grands pour ses petites mains. — Je ne suis pas fort, vous voyez, mais j'apprendrai.

— Tu apprendras quoi ? dit Roger en commençant à dévorer le souper: le métier de valet de chambre?

— Certainement, pour vous bien servir.

— Tu veux être mon valet de chambre?

— Oui, quand vous viendrez chez nous.

— Et si je voulais t'emmener avec moi?

— Où cela?

— A Paris, en voyage, partout.

— Oh! cela, pas possible!

— A cause de Charlotte?

— D'abord, et ensuite à cause de tout le reste.

— Quoi, tout le reste?

— M. Alphonse, qui ne quittera pas le pays, que je sache, et puis mes père et mère et sœurs de la ferme, et puis la ferme elle-même, que je vas gouverner à présent. Le père Michelin a acheté du bien et a trop d'ouvrage. Et puis Ambroise, que vous ne connaissez pas et qui est mon ami, et puis enfin le pays, que vous trouvez triste et qui l'est peut-

être, mais qui est pour moi le plus beau du monde.

— Alors, tu te trouves heureux ici?

— Très-heureux.

— C'est singulier. Voilà que j'entends pour la première fois un homme quelconque dire qu'il est heureux. Tu ne te plains de rien dans la vie?

— De rien et de personne.

— Pourtant... les parents qui t'ont mis au monde...

— Ils m'ont rendu service. La vie est un bien quand elle est bonne.

— Et quand elle ne l'est pas?

— On peut toujours la rendre meilleure.

— Comment?

— Avec du courage et de la raison.

— Tu es un grand philosophe, je ne le suis pas tant que toi. Je ne me suis pas toujours trouvé heureux.

— Vous? s'écria Espérance avec une vive expression de surprise et de reproche qui en disait plus long qu'il n'eût voulu.

— Oui, moi! répondit Roger en le regardant fixement. Malgré une grande position et les soins d'une mère adorable, j'ai eu des moments fort tristes. Est-ce que tu n'as jamais entendu parler du comte de Flamarande?

— Très-peu; on l'a vu ici une fois, on ne le connaissait point.

— Eh bien, c'était un homme de mérite assurément, mais très-bizarre et qui n'aimait pas les enfants.

— Oh que si ! il vous aimait.

Je coupai la parole à Roger pour affirmer qu'il était injuste envers son père.

— Tais-toi, me dit Roger, tu n'as pas voix au chapitre. Moi, je sais bien des choses que ce garçon sait peut-être. — Espérance, as-tu jamais ouï parler du jeune Gaston de Flamarande ?

— Gaston le berger ? dit Espérance, qui soutenait avec candeur le regard attentif de son frère.

— Non, pas celui de la légende; l'autre Gaston, celui qui était mon frère.

— Un pauvre enfant presque naissant noyé dans la Loire ? Oui, on a parlé ici de ce grand malheur. Il s'appelait Gaston ?

— Tu ne le savais pas ?

— Non, je ne savais pas, répondit Espérance, qui évidemment apprenait en ce moment son véritable nom; eh bien ?

— Eh bien, reprit Roger, l'histoire de ce Gaston-là, que ma mère a pleuré et cherché partout pendant des années et que mon père n'a jamais ni cherché ni pleuré,... prouve que le comte de Flamarande n'aimait pas beaucoup ses enfants.

Et, se tournant vers moi, Roger ajouta :

— Ce sont là des choses que je me rappelle très-bien.

— Vous les avez rêvées, répondis-je, vous étiez trop jeune...

— A Sévines, oui, reprit-il avec fermeté, mais plus tard... J'ai grandi en voyant pleurer ma mère et en entendant parler mes bonnes. On croit que les enfants n'entendent pas ou ne comprennent pas. La légende était trop mystérieuse pour ne pas me tourmenter l'esprit. Et puis il y avait un cheval merveilleux, un cheval Zamore qui avait enlevé... enfin un cheval des contes de fée. Tu fais une drôle de tête, vieux Charles! on dirait que tu te souviens aussi.

J'étais démoralisé. Espérance voulut sortir.

— Reste donc, lui dit Roger.

— Non, non, répondit Gaston; vous avez soupé, je vais vous chercher le café.

— Reviens tout de suite.

— A l'instant.

Il sortit, faisant certainement un effort pour cacher son émotion et réprimer sa propre curiosité.

— Vous faites la plus grave des folies, dis-je à Roger. Vous mettez dans l'esprit de ce garçon des chimères qui vous feront de lui un adversaire, un ennemi, le jour où vous aurez reconnu vous-même le néant de vos suppositions.

— Mes suppositions! répondit-il avec feu. Veux-tu me jurer sur l'honneur, à l'instant même, sans hésiter, qu'Espérance n'est pas Gaston de Flamarande?

— Et vous, répondis-je avec la même énergie, pouvez-vous jurer sur l'honneur que vous céderiez sans regret, à l'instant même, votre titre de comte et vos immenses droits de fils unique à Gaston ressuscité ? Supposez tout ce qu'il vous plaira. Trompez-vous ou soyez dans le vrai, peu importe. Vous voilà en présence d'un fait romanesque qui peut vous coûter la moitié de votre fortune et la moitié du cœur de votre mère.

— Je le sais parbleu bien ! répondit-il en frappant du poing sur la table. Le partage de la tendresse maternelle ! c'est déjà fait. Va ! tu n'as donc pas vu et entendu ce qui s'est passé dans la chapelle ? Je la tenais dans mes bras et elle ne voyait que lui ; elle criait : « Mon fils, mon enfant ! » Donc, elle sait que nous sommes deux, et il faut bien que je me résigne à n'être plus le seul !

Tandis qu'il parlait ainsi, ses yeux s'étaient remplis de larmes. Je vis que j'avais touché l'endroit sensible. Je n'espérais pas le convaincre en quelques minutes, puisque Espérance allait revenir ; mais je pouvais modérer l'élan du premier mouvement.

— Eh bien, songez à cela, lui dis-je, songez à l'effroyable douleur que vous causeriez à madame votre mère, si, comme il est probable, vous étiez la proie d'une illusion que vous lui feriez partager. Le réveil serait affreux pour elle et ridicule pour vous ; c'est pour le coup qu'on aurait le droit

de vous accuser de précipitation et de vous dire que l'étourderie est une forme de l'égoïsme.

— Tu as raison, me dit-il, bien que tu me répètes les axiomes de mon gouverneur. Je le sais, voyons. Je vais toujours trop vite en besogne ; c'est mon habitude d'obéir au premier mouvement. Tu crois donc que ma mère n'est pas sûre, qu'elle présume...?

— Si elle était sûre de quelque chose, pourquoi donc ne vous eût-elle pas dit devant tout le monde : « Embrasse ton frère ? »

— Ah ! voilà, dit Roger avec un véritable déchirement de cœur, en cachant sa tête dans ses mains : pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ? Voilà ce que je me demande.

Et, se levant, il me regarda en s'écriant :

— Tu as un méchant sourire, Charles ! Je te défends de me répondre. Va-t'en, laisse-moi seul.

Je me gardai bien d'obéir. Espérance rentrait, portant le café. Roger était retombé sur son siége, les coudes sur la table, cachant sa figure en refoulant le sanglot qui était monté à sa poitrine.

— M. le comte est souffrant ? me dit Espérance à voix basse.

— Oui, répondis-je, un peu de névralgie dans la tête ; il est sujet à cela.

— En ce cas, le café est ce qu'il lui faut, reprit-il.

Et, s'adressant à Roger :

— Prenez-le tout chaud, mon maître ; ça vous soulagera. Il est bon, je l'ai fait moi-même, et je m'y

entends; c'est moi qui fais celui de M. Alphonse, et je le soigne, parce que je sais qu'il n'a pas d'autre gourmandise.

Roger fit un geste d'impatience. Gaston vit qu'il pleurait, et je voulus en vain intervenir. Il me repoussa, et, entourant Roger de ses bras :

— Il a du chagrin ! dit-il, ou il a beaucoup de mal ! — Monsieur le comte, mon cher maître, dites-moi ce que vous avez !

— Qu'est-ce que cela te fait ? dit Roger d'un ton brusque.

— Ça me fait beaucoup de peine.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je vous aime.

— Qu'est-ce qui te prend de m'aimer ? Pourquoi m'aimes-tu ?

— Parce que vous êtes bon et que vous êtes mon maître.

— Ton maître, imbécile ! Est-ce qu'il y a encore des maîtres ?

— Oui, il y a ceux dont on veut être le serviteur.

— Parce que ?...

— Parce qu'on les aime ! Il n'y a pas d'autre raison.

En ce moment, Roger était assis du côté opposé à celui où il s'était mis d'abord pour souper. Comme il avait chaud en arrivant et que la salle à manger était très-froide, nous lui avions allumé un feu de fagots auquel il tournait le dos ; la table était dres-

sée très-près de la cheminée. Il s'était déplacé, trouvant le feu trop vif, et il était en face du foyer et d'une vieille glace à cadre historié noirci par le temps, penchée très en avant sur le trumeau de la cheminée. Les yeux de Roger s'étaient portés sur cette glace, et il y voyait se refléter son visage et celui de son frère debout derrière lui. Il resta quelques instants plongé dans cette contemplation, et tout à coup, se penchant vers moi :

— Regarde ! me dit-il tout bas. Ton sourire était infâme ! Regarde ! te dis-je ; c'est la vivante image de mon père qui est là devant moi !

Il me montrait la glace, et j'eus comme un vertige. Éclairé comme il l'était en ce moment par les bougies placées sur la table, Espérance avait une ressemblance incroyable avec le comte Adalbert de Flamarande.

— C'est une tromperie d'éclairage, répondis-je à Roger. Retournez-vous, cette ressemblance n'existe pas.

— N'importe, dit-il. Laisse-moi avec lui. Je veux l'éprouver, je veux savoir s'il sait quelque chose. Ta présence le glace. Il sera plus sincère avec moi.

Je passai dans la chambre à coucher comme si j'allais faire le lit. Je fermai la porte derrière moi ; mais cette vieille porte était si déjetée, que je pouvais facilement voir et entendre.

— Allons ! dit Espérance aussitôt que je fus sorti,

prenez donc ce café, mon maître. Vous voilà tout changé, vous qui étiez si gai tout à l'heure! Qu'est-ce qu'il vous faut? qu'est-ce qu'on peut faire pour vous contenter?

— Il faut m'obéir, lui répondit Roger d'un ton rude.

— Commandez-moi.

— Va me chercher d'autre café. Celui-là est détestable ;... non, il est bon, reviens. Remets du bois dans le feu ;... non, il y en a trop, ôtes-en. Assez.

Roger faisait là une épreuve comme un enfant qu'il était, pour voir si son frère, informé de son droit d'aînesse, se révolterait contre lui. Gaston, plus fin, montrait une soumission passive.

— Et à présent? dit-il quand il eut obéi au caprice de ces ordres contradictoires.

— A présent, dit Roger attendri intérieurement, ton service est fini.

— Il faut m'en aller?

— Non, il faut t'asseoir là.

— A votre table?

— Oui, à ma droite... Non, à ma place! Donne-moi ça, ajouta-t-il en se levant et en prenant la serviette que son frère avait sous le bras. — Monsieur le comte veut-il prendre son café?

Espérance, stupéfait, restait debout, ne sachant s'il devait se prêter à un jeu si étrange.

— Réponds-moi, lui dit Roger en lui prenant les

épaules pour le faire asseoir. Monsieur prend-il son café ?

— Il faut donc que je fasse votre personnage ?

— Oui, réponds-moi comme je te répondrais; il faut surtout me tutoyer.

— Eh bien, donne-moi du café.

— Voilà, monsieur, voilà ! dit Roger imitant l'intonation d'un garçon de café.

— Ce n'est pas cela du tout, reprit Espérance en riant. J'aurais dit : « En v'là, mon maître. »

— C'est juste. En v'là, mon maître ! Mais toi, prends donc la tasse que je te présente.

— Eh bien, et vous ?

— Il faut dire toi.

— Eh bien, et toi ?

— M. le comte ne m'a pas invité à m'asseoir auprès de lui, dit Roger.

— Je t'invite, répondit Gaston. Allons, est-ce fini, la comédie ?

Il voulut se relever, Roger le retint et s'assit à sa droite en disant :

— Allons, à table et trinquons !

— Avec nos tasses ?

— Avec n'importe quoi ; ôte donc ça, ajouta-t-il en lui retirant ses gants de coton et en les jetant dans le feu. Nous voilà égaux, sauf que je suis le plus jeune. A présent, causons comme deux amis. J'ai à te demander pardon de t'avoir laissé faire le

domestique, c'était pour éprouver ton amitié et ton bon cœur.

— L'épreuve était douce, dit Espérance, et je ne demande qu'à la continuer.

— C'est bien simple, répondit Roger, nous serons maîtres et domestiques tous deux ; nous nous servirons l'un l'autre.

— Si c'est votre fantaisie pour ce soir, je veux bien, dit Espérance plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître ; je ne demande pas mieux ; mais il ne faudrait pas jouer à ce jeu-là devant témoins.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on dirait que vous n'êtes pas assez fier et moi pas assez respectueux.

— Ah ! tu as ces préjugés-là, toi que je croyais philosophe ?

— Je n'ai pas de préjugés, mais je subis la loi que nous font les préjugés des autres.

— Fort bien ; mais, si, en dehors de l'égalité d'éducation et d'honneur, la seule qui soit vraie, il y avait encore entre nous l'égalité de naissance et de fortune ?

— C'est possible, répondit Espérance, puisque je suis un enfant du mystère ; mais vous n'en savez rien, ni moi non plus. Vous me supposez gratuitement issu d'une grande famille, ce n'est pas probable : ma mère est une paysanne, et je ne sais rien de mon père.

— Ta mère est une paysanne, Allons donc ! Tu ne la connais donc pas ?

— Pardonnez-moi ; je l'ai vue souvent.

— Et elle se nomme...

— Elle se nomme *ma mère*. Je ne lui connais pas d'autre nom.

— Et... où demeure-t-elle?

— Je ne le sais pas non plus.

— Tu ne le lui as pas demandé...

— Je n'ai jamais voulu rien savoir.

Roger réfléchit un instant.

— Une paysanne ! dit-il ; on peut s'habiller en paysanne. Sais-tu si ton père est vivant ?

— Je l'ignore.

— N'as-tu vraiment aucune idée que nous pourrions être... *parents* ?

— Non. Je n'en ai aucune idée, répondit Espérance d'un ton ferme, et je ne le crois pas.

— Et si je le croyais, moi ?

— Vous ne pourriez pas le prouver.

— Qui sait ? si tu m'aidais un peu... Consulte tes souvenirs. Est-ce que tu ne te souviens pas d'avoir eu une nourrice qui s'appelait...

— Oh ! je ne l'ai jamais su, je n'ai pas le moindre souvenir d'elle !

— Qui t'a amené ici ?

— Je ne m'en doute seulement pas, puisque personne n'a jamais pu me le dire.

— On m'a dit à moi que c'était quelqu'un que tu connais bien : M. Charles !

— Ah ! on ne me l'a jamais dit.

— Appelle-le, nous allons le questionner.

— Non, dit Espérance avec énergie, je ne veux pas !

— Pourquoi ?

— Je ne veux rien savoir de moi ; je vous l'ai dit, ma naissance est le secret de ma mère, je défends qu'on y touche !

— Mais si j'y veux toucher dans ton intérêt et dans le sien ?

— Vous n'avez pas ce droit-là, monsieur le comte.

— Comment ! quand même il s'agirait de te restituer un grand nom et une grande fortune ?

— Quand même il s'agirait de la vie !

— Quand même il s'agirait de Charlotte ?

— Même de cela ! Non, je ne veux pas ; ne me dites rien, ne parlons plus jamais de moi et laissez-moi me retirer.

— Non, écoute encore. S'il s'agissait de donner à ta mère la plus grande joie qu'elle ait éprouvée dans sa vie, remplie, à cause de toi, d'un chagrin affreux ?

— Ma mère n'a plus et n'aura plus jamais de chagrin à cause de moi.

— Tu te trompes, elle a du chagrin chaque fois qu'elle te quitte. Son bonheur serait de vivre au-

près de toi : tu ne veux pas m'aider à lui donner ce bonheur-là?

— Comment pourrais-je vous aider? dit Gaston ému et troublé.

— En ne me cachant plus ce que tu sais.

— Monsieur Roger, vous me torturez, je vous jure sur l'honneur que je ne sais rien.

— Tu mens ! s'écria Roger en retenant les deux mains d'Espérance dans les siennes. Tu sais au moins que nous avons la même mère !

Gaston rougit, pâlit, se leva, comme pour fuir, et retomba en disant :

— Plût au ciel, monsieur Roger ! mais cela n'est pas. Qui a pu vous dire cela?

— Quelqu'un qui le savait, l'homme qui m'a élevé, mon précepteur, mon ami, un homme de bien, l'abbé Ferras !

Cette révélation tomba sur moi comme un coup de foudre. Je perdis la tête, j'entrai brusquement en m'écriant :

— C'est impossible ! monsieur le comte plaide le faux, croyant saisir le vrai. Un honnête homme n'eût pas trahi la confiance de vos parents. M. Ferras ne vous a pas dit cela !

— Ah ! ah ! dit Roger en me toisant avec une ironie cruelle, et toi, l'honnête homme, tu écoutes aux portes? Voilà ce que je ne savais pas, ce qui me confirme dans l'idée que tu as été capable de me faire beaucoup de mensonges !

XIII

J'étais exalté.

— Insultez-moi, lui dis-je, vous ne me fermerez pas la bouche, monsieur le comte ! Je combattrai toute calomnie contre l'honneur de votre famille.

— L'honneur de ma famille n'est pas en jeu, monsieur Charles, répondit Roger avec hauteur. Ce n'est pas vous qui m'apprendrez à respecter mes parents, et je trouve vos doutes à cet égard insultants pour eux autant que pour moi. Je vous avais prié de sortir, vous rentrez sans ma permission...

— Je resterai, lui dis-je sentant que la crise suprême était arrivée et qu'il fallait s'y jeter tout entier. Vous m'outragerez, vous me frapperez, s'il vous plaît. Je ne sortirai pas d'ici sans savoir ce qu'a imaginé M. Ferras pour vous faire douter de l'honneur de vos parents.

Roger était si exaspéré, qu'il voulait se jeter sur moi. Gaston le retint et le calma.

— M. Charles a raison, dit-il, il faut l'écouter, car il fait son devoir. Moi, je suis de trop dans de pareilles explications, je vous laisse.

— Non, tu resteras ! s'écria Roger ; tu as le devoir de m'entendre justifier notre famille, que ce vieux misérable feint de défendre afin de t'en faire douter !

J'allais répliquer lorsqu'on frappa à la porte. Gaston alla ouvrir.

— C'est Ambroise, dit-il. — Que veux-tu, mon vieux? es-tu plus malade?

— Je n'en sais rien, répondit Ambroise en entrant, ce n'est pas pour ça que je me permets... Monsieur le comte de Flamarande, excusez-moi : d'ordinaire, je couche dans une chambre d'en bas au donjon. Craignant de gêner votre mère, parce que je me lève matin et que les portes font du bruit, j'allais coucher à l'étable quand Michelin, voyant que je tremblais la fièvre, m'a forcé d'aller dormir au chaud dans sa cuisine, qui est juste au-dessus d'ici, et il faut que vous sachiez que, par cette cheminée que voilà, on entend toutes les paroles qui se disent ici quand on est dans la cheminée d'en haut. Moi, j'y étais pour me réchauffer, et, ma foi, sans vouloir écouter, j'entendais quasiment tout. Ça ne m'apprenait rien, puisque je suis un de ceux qui ont été employés dans cette affaire-

là, et je me suis dit que je ne devais pas laisser parler contre la vérité. Je ne crois point que ce soit l'idée de M. Charles; mais, comme je ne connais point ou presque point votre M. Ferras, je veux savoir, moi aussi, ce qu'il a pu vous dire, si vous voulez bien le permettre à un vieux, fidèle comme un vieux chien, et qui est fier d'avoir l'estime de votre mère.

— Asseyez-vous là, mon brave, dit Roger en lui serrant la main. Je vous connais plus que vous ne pensez, et je sais que vous ne mentirez pas, vous! Écoutez donc ce que j'ai à dire.

— Pas ici, monsieur le comte, dit Ambroise, je connais les êtres! j'ai assez fait le maçon pour ça. Dans votre chambre, vous pouvez tout dire; ici, non. Si quelqu'un entrait dans la cuisine, ou si un autre que moi y eût été tout à l'heure...

— Vous avez raison, dit Roger en prenant un des flambeaux.

Je pris l'autre, et nous passâmes dans la chambre à coucher, où j'avais fait bon feu. Roger plaça un fauteuil tout près, força Ambroise, qui était très-pâle, à s'y asseoir, et lui jeta sur les épaules le couvre-pieds de son lit. Gaston paraissait au supplice, mais il ne pouvait se soustraire à l'explication et semblait encore plus inquiet depuis l'apparition inattendue d'Ambroise.

—Voici ce qui s'est passé, dit Roger, et c'est si simple, si naturel, que je ne comprends pas que personne

autour de moi ne l'ait prévu ; mais, avant de vous parler de M. Ferras, je dois vous raconter l'histoire de mes parents. Mon père, vous savez tous qu'au milieu de ses grandes qualités d'intelligence et de caractère, il avait une maladie... oui, une maladie d'esprit provenant d'un mal chronique du foie. J'ai consulté sans le nommer des médecins sérieux qui m'ont tous dit qu'une maladie de l'esprit pouvait provenir d'une maladie toute physique, et que l'hépatite particulièrement engendrait fréquemment des idées bizarres, des sentiments hostiles à telle ou telle personne, ou même à toute une classe de personnes. Eh bien, mon père ne pouvait souffrir les enfants, et son premier-né vint au monde lorsqu'il était en proie à une forte crise de son mal. Il le fit inscrire au registre de l'état civil sous le nom de Gaston de Flamarande, le fit apporter dans sa chambre et lui dit des paroles qui ne m'ont pas été rapportées, mais qui révélaient un véritable accès de démence. Je dis cela,... oui, je le dis pour vous montrer qu'il n'était pas maître de sa volonté; après quoi, il fit disparaître l'enfant en le confiant à M. Charles Louvier que voici, qui l'enleva la nuit à l'aide d'un cheval de voiture d'une vitesse et d'une force exceptionnelles. M. Charles fit cette action avec des intentions excellentes, je dois le dire. Il craignait pour l'enfant, car il avait bien vu le délire de son maître, et il prit grand soin du pauvre bébé, qui fut conduit

dans le Midi avec avec une bonne nourrice qu'on avait bien payée, mais qui a parlé plus tard. — Tout cela est-il exact, monsieur Charles, et suis-je bien informé ?

Je ne pouvais nier en présence d'Ambroise, qui m'eût contredit. Je baissai la tête, Roger continua.

— J'ai hâte de vous dire que mon père, revenu à l'état lucide, ne voulait aucun mal à son pauvre enfant. Il lui a toujours fourni le nécessaire, le nécessaire seulement ; mais il a approuvé que plus tard Charles l'amenât ici pour qu'il fût élevé par de braves gens et même pour qu'il fût élevé dans sa propriété, et ceci demande explication. Il avait signé à Charles, pour sa décharge en cas de besoin, une déclaration tendant à établir qu'il ne méconnaissait pas les droits de son fils aîné, et qu'il le faisait élever à la campagne par de pauvres gens pour lui faire une bonne santé et le préserver du mal héréditaire. Cette déclaration doit exister, Charles l'a encore.

— M. le comte le croit ! répliquai-je. Comment le saurait-il ?

— Mais tu ne nies pas qu'elle n'ait été en ta possession ? La nourrice a voulu la voir et l'a vue ! Eh bien, voilà toute l'histoire, Gaston doit savoir le reste. Ambroise le sait du moins. Il sait que ma pauvre mère, à qui on a fait croire que son enfant avait péri dans la Loire avec sa nourrice, ne s'est consolée qu'en me donnant la vie. Elle avait

été malade, en danger de mort en perdant Gaston. Il a bien fallu la laisser me nourrir elle-même et me garder à vue. Nous étions en Italie, mon père se portait bien. Il me voyait sans aversion et même avec toute la tendresse qu'un enfant pouvait lui inspirer ; mais plus tard il s'éloigna de nous, alla vivre à l'étranger et ne me témoigna qu'une extrême froideur pour ne rien dire de plus. Je ne rappelle pas cela pour me plaindre de lui, mais pour expliquer sa conduite envers Gaston, qu'il n'a jamais songé à rappeler près de lui et dont il ne s'est pas souvenu à son heure dernière, puisqu'il n'a pris aucune disposition, ni en sa faveur, ni à son détriment. Il n'a pas fait de testament du tout, d'où je conclus qu'il a laissé les choses à la garde de Dieu, satisfait d'avoir éloigné de lui son fils aîné, de s'être éloigné lui-même de son second fils et d'avoir résolu ainsi le problème, étant père de famille, de vivre sans enfants. Plaignons-le, Gaston, je doute qu'il ait été heureux. S'il n'a pas connu les agitations et les déchirements de notre mère, il n'a pas non plus connu ses joies. A présent, il s'agit de la rendre heureuse et de lui faire oublier le passé. Tu vois bien que tu ne peux te soustraire à ce devoir-là, et que tu avais tort de tant redouter la vérité. Charles,... mon vieux Charles, qui m'a mis en colère tout à l'heure et à qui je demande pardon de ma brutalité, est un digne homme que je chéris ; mais il est un vieux

fou d'avoir cru que quelqu'un eût pu me faire mal interpréter la vérité. Non! personne n'y eût réussi, et je déclare que personne ne l'a tenté. Ce qui est arrivé devait arriver. Depuis que j'existe, je sais que Gaston a existé. Son histoire tragique a été la légende de ma première enfance. Plus tard, ma mère, qui s'était résignée à n'avoir plus qu'un fils, a appris que la mort du premier n'était pas prouvée. J'ai vu sa joie, sa douleur, ses espérances, ses inquiétudes, et, quand j'en saisissais vaguement la cause, on me disait : « Ne parlez pas de cela à votre pauvre maman, cela lui fait trop de mal. » Je me suis habitué à ce silence, et puis j'ai oublié absolument le petit frère, car maman, qui l'avait retrouvé et qui allait le voir en secret, paraissait consolée et ne parlait plus jamais de lui. A présent, j'ai à vous dire comment j'ai découvert la vérité, et, quand vous le saurez, mes amis, vous ne le nierez plus.

Je me taisais, voulant savoir s'il y avait encore moyen de lutter contre l'identité d'Espérance avec Gaston. De son côté, Ambroise, absorbé et regardant le feu, était probablement en proie à l'incertitude. Il avait juré de ne point parler. Parlerait-il ? Gaston avait tout à apprendre, puisque, sauf le nom de sa mère, il ne savait rien et ne pouvait rien nier ; mais je lisais dans ses regards la joie profonde de l'entendre justifier par son propre fils.

— Je vais vous dire, reprit Roger, quel homme est M. Ferras, car vous ne le connaissez pas; non, pas même toi, Charles, qui l'as vu pendant douze ans dans l'intimité, et qui te crois très-pénétrant. Eh bien, M. Ferras, qui a l'air d'un bonhomme indifférent à tout ce qui n'est pas la bibliomanie et le jeu d'échecs, est beaucoup plus fin que toi. Il n'a jamais eu d'épanchements avec toi ; bien que tu aies beaucoup provoqué sa confiance, tu n'as pas pu l'obtenir, et tu en as conclu qu'il était froid ou nul. Le fait est qu'il n'approuvait pas ta conduite dans l'affaire de Gaston. Il pensait que tu es honnête et bon, mais imbu de certains préjugés et trop dévoué à mon père pour l'être sans réserve à ma mère. Enfin il avait combattu la confiance que ma mère mettait en toi, et il ne l'a jamais partagée absolument; mais jamais il n'avait provoqué en moi le moindre souvenir d'enfance relatif à mon frère, dont il croyait l'avenir entièrement sacrifié. Quand, il y a quinze jours, nous avons apris à Odessa par télégramme la mort de mon père, j'ai remarqué en lui un changement extraordinaire, et lui qui ne m'a jamais fait ce qu'on appelle un sermon, lui qui procède toujours par courtes sentences, assez incisives sous leur apparente douceur, il s'est mis tout à coup à me parler avec abandon. Il m'a repris ouvertement de ma légèreté, de ma prodigalité, et m'a fait entendre que je n'allais pas entrer en possession d'une aussi grande fortune

que je me l'étais toujours imaginé. Peu à peu, combattant toujours mes réponses et voyant l'impatience qu'il me causait, car, je l'avoue, me sentant libre et si près de ma majorité, j'étais fort tenté de l'envoyer au diable, il a cru devoir — et je reconnais qu'il a bien fait — frapper un grand coup pour me faire rentrer en moi-même. Il m'a demandé si j'étais bien sûr d'être fils unique et de pouvoir le prouver. L'écluse était ouverte. Le souvenir de Gaston se réveilla en moi. J'accablai Ferras de questions. Il me fit beaucoup attendre. Nous voyagions tête à tête, il avait le temps de s'expliquer, et il me questionnait à son tour. Quand il vit bien le fond de mon cœur, quand il fut certain qu'au lieu d'être contrarié d'avoir un frère, j'avais le cerveau en feu du désir de le retrouver et de le rendre à ma mère, il me dit tout, après toutefois m'avoir fait jurer sur l'honneur que je vérifierais par moi-même ses assertions et que je verrais mon frère de mes propres yeux avant d'en parler à ma mère. Il ne doutait pourtant pas qu'elle ne m'en parlât la première; mais il pensait qu'elle hésiterait peut-être un peu, craignant ma jalousie d'enfant gâté. Il ne se trompait pas tout à fait, le digne homme. Il y avait cette jalousie-là en moi, pêle-mêle avec ma joie et ma sincérité; mais cela s'est dissipé en écoutant le récit de la vie sacrifiée et torturée de ma pauvre maman. Et puis j'ai vu Gaston, je l'ai aimé tout de suite, et j'étais vivement

pressé de le dire à notre mère ; mais Ferras, voyant qu'elle ne le voulait pas, m'a supplié d'attendre, et j'ai attendu. A présent, je n'attendrai plus, je ne veux plus attendre ! J'ai bien vu à Montesparre que ma mère avait une raison pour ne pas m'ouvrir son cœur, et qu'elle en souffrait amèrement. Quelle est cette raison ? Voilà le seul point que j'ignore et qui me tourmente. Dites-moi la vérité, vous autres ; Gaston, dis-la-moi, si tu la sais ; Ambroise, Charles, dites-la-moi, car vous devez la savoir. Je vous somme de me la dire !

Nous gardions tous le silence : Gaston, aussi ému, aussi anxieux, aussi peu renseigné que son frère ; Ambroise, toujours en proie au scrupule de violer son serment ; moi, ne voulant à aucun prix faire entrer le soupçon dans l'âme ingénue des deux enfants.

Roger s'irrita de notre mutisme.

— Allons, s'écria-t-il, je le vois, on craint que je ne regrette mon titre de comte et l'intégralité de ma fortune ! On me suppose lâche, et, parce qu'on me sait frivole et dissipé, on ne craint pas de m'accuser d'un sentiment bas ! On a donc pu persuader cela à ma pauvre mère ! Ah ! quelle cruelle punition de mes premières fautes de jeune homme ! quelle leçon pour mon inexpérience ! Je la mérite apparemment, et je jure qu'elle me profitera ; mais elle est atroce et me brise le cœur...

Le pauvre enfant fondit en larmes, et Gaston,

emporté par un élan irrésistible, se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Non, non ! pas moi, je ne doute pas de toi !

Ils se tinrent étroitement embrassés. J'étais vivement ému, Ambroise pleurait. Il se leva pour les regarder, et, emporté par la force de la situation :

— C'est bien, c'est bien ! dit-il d'une voix entrecoupée mais nette, tout ça, c'est *joli*, monsieur Roger, c'est d'un cœur aussi beau que celui de votre frère, car il est votre frère. Tout ce qu'on vous a dit est la vérité, j'en jure !

Roger embrassa aussi Ambroise en le remerciant de son témoignage. Je sentis que j'allais être sommé d'affirmer également, et, pour me soustraire à la nécessité d'accuser ou de mentir, je profitai de l'effusion des autres pour m'esquiver.

J'allai me réfugier dans la chapelle, dont j'avais la clef, et je m'y enfermai, en proie à un désespoir qui ne voulait pas de témoins. Tout était donc consommé, et cette ivresse de joie dont j'avais été attendri moi-même était le fruit d'un mensonge ! A mes yeux, tout était perdu, puisque tout le monde allait être mis d'accord par l'ingénieuse... dirai-je par l'ingénue explication de l'abbé Ferras ! Madame de Flamarande ne résisterait pas à l'entraînement de Roger ; elle accepterait sans scrupule le thème fourni par Roger lui-même, que le comte de Flamarande était fou. On y croirait d'autant plus aisément qu'on le savait bizarre. Il n'avait pas su se

faire aimer. Il avait blessé beaucoup d'amours-propres qui prendraient leur revanche. La cause du duel avec M. de Salcède resterait à jamais ignorée. On rappellerait qu'avant son mariage M. le comte avait eu d'autres affaires d'honneur pour des motifs frivoles, où il avait été l'offenseur par des paroles agressives. Dans toute l'histoire de l'exil de Gaston, le nom de Salcède ne serait sans doute jamais prononcé. Madame la comtesse avait depuis une vie si retirée et si austère, que l'opinion était pour elle et qu'elle n'avait rien à craindre en faisant reparaître officiellement son fils aîné. Le souvenir d'un mort qui n'avait point eu d'amis serait sacrifié à la réhabilitation d'un fils intéressant, et Roger serait le premier à immoler la mémoire de son père pour légitimer le fils de M. de Salcède!

Je me tordais les mains en faisant ces réflexions amères. J'étais le seul qui pût sauver la situation et faire triompher la vérité, car Ambroise et l'abbé Ferras croyaient fermement à l'innocence de la comtesse, et madame de Montesparre était trop grande et trop généreuse pour parler. D'ailleurs, elle n'avait que des doutes, et moi, moi seul, j'avais une certitude, j'avais une preuve!

XIV

Que faire? Agir sur Roger, l'éclairer, lui faire maudire et mépriser sa mère? Tout mon être protestait contre cette extrémité, d'autant plus que la comtesse, par sa confiance et sa bonté, m'avait inspiré une véritable affection, et que sa soumission aux honnêtes conseils de Salcède donnait gain de cause à mes intentions.

— Que faire, mon Dieu? me disais-je en m'appuyant sur la tombe de M. de Flamarande.

Et involontairement ma bouche murmurait ces mots :

— Que faire, monsieur le comte?

Je m'exaltais dans mon angoisse. Il me sembla qu'une voix intérieure me répondait de la part de ce maître que je n'avais peut-être pas assez fidèlement servi.

— Confident rebelle, me disait cette voix, tu as négligé la tâche que je t'avais confiée. Tu t'es laissé

émouvoir par des larmes de femme; tu as, sans me consulter, placé l'enfant illégitime dans des conditions où il était facile à sa mère de le retrouver. Tu as su qu'elle le revoyait, qu'elle revoyait Salcède, et tu ne m'as point averti; d'autres me l'ont appris, et je n'ai pu m'y opposer, sachant que je ne serais pas secondé par toi et ne pouvant me fier à aucun autre sous peine de voir ébruiter mon secret. Tu as voulu être bon, tu as pris plaisir à te rendre indépendant. Tu as rougi de l'obéissance aveugle, tu as été fier de ton propre jugement, tu t'es cru plus sage et meilleur que moi, et à présent vois ce que tu as fait, vois ce qui arrive!

Je crus entendre ces paroles à mes oreilles. Je crus voir se lever devant moi la figure livide et contractée que j'avais vue si peu de jours auparavant sur son lit de mort. Je fus pris de terreur, je sortis précipitamment de la chapelle; je retournai auprès de Roger sans aucun projet arrêté, la tête perdue. Il était seul et se promenait dans sa chambre en fumant.

— Ah! te voilà? me dit-il. Tu t'es dérobé, tu n'as pas voulu rendre témoignage à la vérité. Pourquoi? me diras-tu pourquoi, à présent que nous sommes seuls?

— Vous vouliez me faire jurer que votre père était aliéné, lui répondis-je; vous savez bien que cela n'est pas vrai et que je ne pourrai jamais l'affirmer.

— Je n'ai jamais dit que mon père fût aliéné. J'ai dit qu'il avait eu des accès de délire et qu'il lui était resté une idée fixe; cela est arrivé aux gens les plus sérieux et les plus respectables; cela est même arrivé à de très-grands hommes. Je ne vois donc pas en quoi je manque au respect filial en constatant un fait douloureux et malheureusement trop vrai.

— Pensez-vous que ce fait paraîtra vrai à tout le monde?

— Certainement, la vérité est la vérité.

— Pas toujours, monsieur Roger. La vérité est souvent ce qui sombre, et c'est l'illusion qui surnage.

— Que veux-tu dire avec tes phrases? Tu as une drôle de figure; on dirait que toi aussi... Tiens, je l'ai toujours pensé, tu as un grain!

— Vous avez vu que je mourais de chagrin à Ménouville, et vous vous dispensez... C'est toujours comme cela, on accuse de folie ceux qui souffrent pour se dispenser de les plaindre.

— Voyons! dit Roger en me prenant la main, tu sais bien que je te plaignais, moi! me diras-tu aujourd'hui le secret de ta peine?

— Ni aujourd'hui ni plus tard. Je ne vous le dirai jamais. A quoi bon, d'ailleurs? Tout n'est-il pas perdu? N'avez-vous pas reconnu M. Espérance pour votre frère sans me consulter?

— Ce n'est pas à moi de le reconnaître, et mon

mérite n'est pas grand ; c'est la loi qui le reconnaît, puisque son acte de naissance est à Sévines et que son acte de décès n'est nulle part. Il n'a qu'à se présenter et faire valoir ses droits. Les preuves de son identité ne lui manqueront pas, et toi-même, tu ne pourras pas les lui refuser en justice.

— A présent, certes vous êtes à sa discrétion ; mais, tant qu'il a ignoré ce qu'il était, vous ne couriez aucun risque ; vous avez voulu l'éclairer, vous y avez tenu...

— N'était-ce pas mon devoir ? devais-je attendre que Gaston, éclairé sur ses droits, vînt me dire : « Halte-là, monsieur le comte, vous prenez ma place au soleil : il faut me la rendre ? »

— Ne pouviez-vous laisser à votre mère le soin de vous tracer une ligne de conduite ?

— Ma mère craignait de me trop surprendre apparemment. Demain, elle aura un bon réveil ; elle saura que j'accepte mon frère à bras ouverts ; c'est moi qui le lui présenterai.

— C'est convenu ?

— C'est décidé.

— Demain matin ?

— De grand matin. Elle s'est couchée de bonne heure, elle ne se plaindra pas de voir lever le soleil entre ses deux enfants.

— Et si vous vous abusiez ? si madame était mécontente de votre résolution et vous disait que vous contrariez formellement la sienne ?

— C'est impossible ! Pourquoi cette absurde supposition ?

— Que penserez-vous si elle se trouve fondée ? Ne dites pas à madame que vous avez instruit Espérance, vous verrez qu'elle vous défendra de l'instruire.

Roger me regarda fixement et se remit à marcher avec agitation. Il ne voulait plus m'interroger, il s'interrogeait lui-même.

— J'y suis, dit-il en s'arrêtant ; ma mère a les mêmes scrupules que toi, et sa générosité admirable les exagère encore. Elle ne veut pas qu'on blâme mon père, et elle ne voudrait pas que l'on avouât la part de folie qui l'a fait agir. Il n'y a pourtant pas moyen de nier cela, à moins...

— A moins,... répliquai-je avec plus de conviction que de prudence, à moins de mettre l'exil de Gaston sur le compte d'un soupçon,... d'une jalousie... injuste à coup sûr ! ajoutai-je en voyant pâlir les lèvres de Roger, tandis que ses sourcils se cerclaient d'un ton rouge vif, ce qui, chez les hommes blonds, est l'indice d'une violente colère.

Pourtant il ne dit rien et parut vouloir me laisser le temps d'émettre toute ma pensée. Je continuai :

— La jalousie rend toujours injuste, c'est une passion et non une maladie ; mais pourquoi voulez-vous absolument que l'on proclame sur les toits

ou les passions funestes, ou les aberrations misérables de votre père ? madame s'y refusera !

Roger parut se calmer et réfléchir, puis il reprit:

— Que mon père ait été jaloux de la plus belle, de la plus parfaite des femmes, il n'y aurait rien d'impossible; mais cette jalousie n'aurait pas tenu devant vingt ans de vertu, et tout au moins, à sa dernière heure, mon père eût rappelé Gaston. Tu vois bien qu'il n'y a pas moyen de nier la folie! Quelque généreuse et pieuse que soit ma mère, elle ne peut éviter la nécessité, elle ne peut pas sacrifier son fils, si sacrifié déjà, à un excès de miséricorde envers le maître qui l'a fait tant souffrir. Elle n'a pas ce droit-là, je ne l'aurai pas non plus. Les droits de mon frère me sont sacrés, et jamais je ne me prêterai à une dissimulation qui tendrait à l'en frustrer.

— Et si votre frère avait des ressources plus considérables que celles qui résulteraient d'un partage entre vous ?

— Le bien de ma mère ? c'est fort peu de chose, et mon père intestat s'en est remis à moi apparemment du soin de son avenir.

— Je ne parle pas du bien de votre mère, mais de celui de M. de Salcède.

Roger tressaillit.

— M. de Salcède ! comment? pourquoi ? Qu'est-ce que M. de Salcède vient faire dans nos intérêts de famille ?

— Il a élevé Gaston, il l'aime comme son fils. Il est riche, il est libre, il veut l'adopter, lui donner son nom...

— Tu mens ! s'écria Roger, cela n'a aucune vraisemblance.

— C'est vraisemblable et c'est vrai, madame la comtesse vous le dira.

— Et la baronne consentirait ?

— La baronne n'a pas de droits sur M. de Salcède.

— Il n'est pas son amant de longue date ?

— Il ne l'a jamais été.

— Ah ! je croyais... N'importe ! ma mère ne consentira pas à cet arrangement bizarre.

— Il n'est nullement bizarre, et elle y consent.

— Moi, je n'y consens pas, je le trouve... absurde !

— Pourquoi ?

Il ne répondit pas. Je vis que le doute était entré dans son cœur. Ce n'était pas là ce que je voulais. Je désirais seulement lui faire deviner que sa mère s'exposait au jugement de l'opinion en proclamant l'existence de son fils aîné, lequel n'avait pas besoin de cette publicité pour être riche et titré.

Je voulus développer ce thème, qui n'avait rien de bien offensant pour elle. Roger, qui tisonnait avec une antique barre de fer rougie par la flamme, se dressa devant moi en levant sur ma tête cette

arme effroyable, qu'il rejeta aussitôt dans le foyer; mais il me saisit par les deux épaules, et, me secouant avec fureur :

— Vieux misérable ! me dit-il d'une voix étranglée, vieux laquais ! tu n'as pas besoin d'en dire davantage. Je ne sais pas quel rôle tu joues auprès de moi, mais je comprends fort bien ce que tu veux me faire penser. Eh bien, je te dis en face que tu mens, oui, tu mens comme un chien, et je te défends de jamais m'adresser la parole. Je ne veux même plus voir ta figure, il ne sera pas dit que deux fois en ma vie tu m'auras mis ce poignard empoisonné dans le cœur ! Va-t'en, tais-toi, va-t'en.

Et il me poussa de sa chambre dans la mienne, ferma la porte entre nous et tira les barres.

XV

Repoussé par lui avec violence au dernier moment, lorsque j'avais voulu l'empêcher de persister dans cette fatale méprise en m'attachant à son bras, j'allai tomber sur mon lit, et j'y restai quelques instants suffoqué, presque sans connaissance. Le bruit de ces lourds verrous qui, j'en avais le pressentiment, me fermaient à jamais le cœur de Roger, de ce cher enfant auquel j'avais tout sacrifié, jusqu'à mon honneur, avait brisé mon courage et anéanti ma volonté. Je n'avais plus qu'un parti à prendre, quitter le service de la famille et m'en aller vivre loin du spectacle d'une spoliation que je ne pouvais plus conjurer.

Pourtant je recouvrai ma lucidité, et j'essayai de voir ce que faisait Roger; mais cette porte-là n'avait aucune fente, aucune avarie dont je pusse profiter. Elle était matelassée et garnie d'un vieux cuir doré. La clef était dans le trou de la serrure

à l'intérieur. Je ne pouvais même pas savoir s'il y avait encore de la lumière chez Roger. Je n'entendais pas le moindre bruit. Ou il s'était couché et endormi, ce qui n'était guère probable, ou il était immobile devant son feu, absorbé dans ses pensées. Je n'osai ni frapper ni lui parler à travers la porte. Je savais bien que ses colères duraient au moins cinq ou six heures. Je n'avais rien à faire que de guetter son réveil pour avoir encore une explication avec lui avant son entrevue avec sa mère. J'avais du temps à attendre, il n'était pas minuit, et sans doute Gaston ne viendrait pas le chercher avant six heures du matin.

Comment occuper ma cruelle insomnie? Mille pensées confuses éclataient et s'éteignaient comme des étincelles dans mon cerveau. Enfin une idée nette se dégagea. M. de Salcède était le seul dont le secret point d'honneur pût sauver Roger; lui seul pouvait trouver le moyen de concilier son propre devoir avec le soin de rassurer le fils légitime sur la vertu de sa mère. M. de Salcède était un homme de tête et de cœur. Je lui dirais tout, au besoin je confesserais tout, je m'exposerais à son mépris et à son indignation. Je pouvais bien endurer encore cela pour Roger, puisque j'avais tant fait que de m'avilir pour l'amour de lui. Si, moi déshonoré, il n'était pas sauvé, je n'avais plus qu'à me brûler la cervelle. Pourquoi non? Privé de son amitié, je ne pouvais plus aimer la vie.

Je me munis d'une lumière, je gagnai la chapelle et le jardin, d'où l'on pouvait sortir par une brèche escarpée. J'atteignis, sur le sentier, la porte de l'*espélunque*, celle par où l'on se rendait sans mystère au Refuge. M. de Salcède ne fermait pas habituellement cette porte ; je la trouvai ouverte. J'allumai ma bougie, j'arrivai à la sonnette de son caveau et je sonnai résolûment. Quelques minutes seulement, le temps de se lever, et il tira le ressort qui, du salon, ouvrait la porte du caveau. Je le franchis et trouvai la trappe ouverte au haut de l'escalier de bois; le marquis, enveloppé d'une robe de chambre, l'avait déjà soulevée et me demandait avec inquiétude de quoi il s'agissait.

Je le priai de m'accorder une heure d'entretien. Il me fit monter chez lui, où je lui racontai sans réflexion ni commentaire tout ce qui s'était passé devant moi dans la soirée entre Roger, Gaston et Ambroise. M. de Salcède m'écouta avec la plus sérieuse attention, sans m'interrompre par un geste ni par un mot. Quand j'eus fini, il resta encore muet et absorbé durant quelques instants; puis enfin il me dit sur le ton de la confiance et de la sympathie :

— Vous avez bien fait de me mettre au courant de ces choses, qui dérangent tous mes projets et qui demandent réflexion. Aidez-moi, vous le pouvez, je crois, à me rendre compte d'une situation si peu prévue; vous connaissez à fond le caractère

de Roger : pensez-vous que sa résolution d'accepter Gaston soit durable et sérieuse ?

— Oui, monsieur le marquis. Je crois que, dans toute question d'intérêt où l'honneur et la délicatesse sont en jeu, Roger sera inébranlable.

— Oh ! cela, je n'en doute pas, reprit le marquis ; mais ne sera-t-il pas jaloux de la tendresse de sa mère ?

— Il le sera, il l'est déjà.

— Ceci est grave, mais non sans remède. Gaston saura se faire aimer, et madame de Flamarande saura sans beaucoup d'efforts rassurer la tendresse inquiète de Roger. Je ne vois à redouter très-sérieusement que les injustes et douloureux soupçons qui pourraient venir à ce jeune homme, si quelqu'un avait l'imprudence de lui révéler ceux de son père. Ne craignez-vous pas quelque circonstance où cela pourrait arriver ?

— Cela est déjà arrivé, monsieur le marquis ; Roger est déjà en proie à des soupçons qui le torturent.

— Vous ne m'avez donc pas tout raconté ? Achevez votre récit.

Et, me regardant avec attention :

— Est-ce vous, ajouta-t-il, qui avez commis l'imprudence que je redoutais ?

— C'est moi, répondis-je, sans le vouloir ; je n'ai pas besoin de l'affirmer. Je savais les résolutions qu'en ma présence madame la comtesse a prises

ici avec vous, il y a peu de jours. Je voulais détourner Roger d'avoir à les combattre. Je lui ai dit votre intention d'adopter Espérance, et là-dessus, sans aucune insinuation de ma part, je le jure, il est entré dans un véritable accès de rage. Il a menacé ma vie, il m'a jeté hors de chez lui, où il s'est enfermé et où, j'en suis sûr, il est encore en ce moment, dévoré par les furies.

Comme il me voyait très-affecté, M. de Salcède me gronda avec douceur.

— Je ne doute pas de la bonté de vos intentions, me dit-il, mais c'est en effet une grave imprudence que vous avez commise! Du moment que Roger connaît son frère et veut le reconnaître, il ne devait plus être question de mon projet d'adoption, et ceci devait rester un secret entre nous.

— Pourtant, repris-je, ne fallait-il pas à tout prix arrêter la précipitation de Roger?

— A tout prix? non, d'autant plus que vous n'empêcherez rien. Si Roger, comme il est probable, parle demain à sa mère, elle se gardera bien de lui parler de moi, elle acceptera avec transport l'élan de son cœur.

— Il n'est que minuit, monsieur le marquis. En peu d'instants, nous pouvons être en présence de madame la comtesse. Je m'accuserai, je lui dirai ma faute, et vous, vous en trouverez le remède.

— Le remède? il n'y en a pas.

— Comment, il n'y en a pas?

— Non. Roger souffrira du trouble que vous avez jeté dans son esprit. Il en souffrira plus ou moins longtemps; mais maintenant sa mère l'aggraverait au lieu de le dissiper, si elle consentait à me laisser adopter Gaston. Il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est qu'au cas où Roger lui répéterait vos paroles, elle réponde que vous vous êtes trompé sur ses intentions. S'il ne lui parle pas de vous, je suis bien certain qu'elle ne lui parlera pas du tout de moi. On peut la prévenir pour lui épargner le malaise de la surprise. Chargez-vous de ce soin. Je vais lui écrire. Tâchez de la voir avant Roger. Il n'y a pas autre chose à prévoir. L'avenir est dans les mains de Dieu.

La résignation passive de M. de Salcède, que j'avais jugé si scrupuleux et si loyal, me confondit de surprise.

— Ainsi, lui dis-je avec beaucoup d'émotion, M. le marquis abandonne la partie, il sacrifie Roger, il lui laisse porter la peine des malheurs et des fautes de sa famille?

— Il est trop gentilhomme et trop honnête homme pour s'en plaindre, répondit M. de Salcède. Il n'entendra jamais accuser son père, ni par sa mère, ni par Gaston, et, comme ce que lui a dit Ferras est la stricte vérité, il n'aura pas de peine à la maintenir vis-à-vis des autres, s'il rencontrait quelque contradiction de leur part; vis-à-vis de lui-même, s'il lui arrivait d'avoir encore à com-

battre plus ou moins quelque mauvais sentiment.

— Vous appelleriez un mauvais sentiment de douter... malgré lui...

— De l'honneur de sa mère? reprit vivement Salcède. Certes ce serait un conseil du démon.

— Pourtant, m'écriai-je avec une insurmontable indignation, vous aviez prévu ce mauvais sentiment comme une chose toute naturelle et presque inévitable, quand vous avez arraché à madame la promesse de se taire. Madame de Montesparre en a jugé ainsi, et moi, je vous ai cru tous les trois! Je n'aurais jamais avoué à Roger les droits légaux de Gaston, qui ne peuvent s'établir que par un mensonge à Dieu et aux hommes.

J'étais fort animé; c'était mon devoir de repousser toutes les équivoques et de frapper un grand coup pour arriver vite au fait. M. de Salcède se leva et me regarda avec une fixité effrayante. Cet homme, que j'avais connu si timide et que je croyais si timoré, était donc capable, lui aussi, de soutenir le mensonge.

Il me fit peur, car je vis que Roger était perdu, et que sa dernière garantie, l'honneur de Salcède, lui faisait défaut. Je le regardais d'un air de reproche, soutenant la menace de son regard. Il resta debout, sourit dédaigneusement et me dit :

— Je ne croyais pas, monsieur Charles, que vous eussiez jamais révoqué en doute l'honneur

immaculé de la personne sacrée dont nous parlons! Permettez-moi d'en être surpris après la confiance dont elle vous a si longtemps honoré.

— M. le marquis ne peut-il supposer, répondis-je, que cette confiance a été entière?

Ce fut une parole irréfléchie et malheureuse, contraire à la franchise et qui m'entraîna dans un abîme.

— Vous en avez menti! s'écria M. de Salcède. Vous croyez me surprendre et m'arracher l'aveu de quelque honteux secret. Vous mentez lâchement! Jamais madame de Flamarande ne vous a dit ce que vous donnez à entendre, parce qu'elle ne pouvait pas le dire, parce que ce serait un outrage gratuit à la vérité, parce qu'en s'accusant d'une faute, elle m'accuserait d'un crime!

Je me levai à mon tour; mon esprit égaré faisait fausse route. M. de Salcède faisait allusion au crime de trahison envers son ami. Je m'imaginai qu'il se défendait d'avoir surpris et violenté la femme qu'il aimait éperdument.

— Madame de Flamarande ne vous accuse de rien, lui dis-je; c'est moi seul qui vous accuse, puisque vous m'y forcez! Vous vous défendez d'avoir commis un attentat dans le feu de la jeunesse... Eh bien, vous avez tort, monsieur le marquis, vous feriez mieux d'avouer ou de feindre d'avouer, au moins devant moi, que vous avez surpris dans son sommeil une jeune femme, une en-

fant qui n'a point osé crier et qui n'a pas su se défendre... Oui, cela vaudrait mieux pour elle que de laisser croire à une complicité quelconque de sa part! Pour moi, cette hypothèse, que j'ai présentée plus d'une fois à M. le comte, était la plus vraisemblable; on n'est pas corrompue à seize ans. On ne trompe pas son mari après quelques mois de mariage, surtout quand ce mari vous a épousée par amour, qu'il est honorable aux yeux de tous et aussi beau que d'autres. Avouez donc... Mais non, vous n'avouerez rien, vous sacrifierez Roger, vous y êtes décidé!... Eh bien, moi, je vous déclare que, dût-il me tuer, Roger saura la vérité. Je ne la lui aurais jamais dite, je comptais sur votre loyauté. Vous l'abandonnez. Je ne l'abandonnerai pas, moi, son vieux serviteur, le seul ami qui lui reste. Je lui inspirerai la fermeté qu'il doit avoir... Non,... pas cela, je ne ferai pas cela, j'irai trouver sa mère, j'y vais! Je connais le chemin de son appartement; je lui dirai que je sais tout, que j'ai des preuves; elle n'osera les nier, elle se laissera soupçonner par ses deux fils, s'il le faut, mais elle ne consommera pas cette chose inique de partager l'héritage de son mari entre l'enfant légitime et celui qui ne l'est pas.

M. de Salcède m'avait saisi le bras droit et le tenait fortement, les yeux dans les miens, mais sans m'interrompre. Quand je voulus me retirer pour aller trouver madame, comme j'y étais résolu, il

m'arrêta, me fit rasseoir de force et me dit d'une voix nette et ferme :

— Vous mentez ! vous êtes un fou ou un méchant homme ! Voyons, vos preuves tout de suite ! vous ne sortirez pas d'ici sans les avoir montrées.

— Je ne suis pas assez fou, répondis-je, pour les avoir apportées dans un lieu où je n'aurais pas la force de les défendre, et je veux bien vous dire que je n'en ai qu'une, mais elle est terrible, et vous pouvez la chercher sur votre poitrine, monsieur le marquis de Salcède. Le *fac-simile* y est encore, mais l'original est dans mes mains depuis longtemps.

Stupéfait, abasourdi, M. de Salcède porta la main à son reliquaire, l'ouvrit et regarda le petit papier. Dans cet examen attentif, il parut retrouver sa présence d'esprit.

— C'est vrai, dit-il, une main très-habile a reproduit l'original. Pourtant, je ne m'y serais probablement pas trompé, si j'avais ouvert le sachet ; mais, depuis quinze ans que je le porte nuit et jour dans une enveloppe chimique imperméable, je ne l'ai pas ouvert une seule fois dans la crainte d'en altérer le contenu, que je voulais conserver toute ma vie comme un talisman, comme un préservatif contre le découragement, comme ces amulettes dont les Orientaux ne se séparent jamais, et qui les entretiennent dans l'espoir d'une vie meilleure. C'était là mon verset du Coran, à moi, c'était

ma seule superstition. Le lâche qui me l'a enlevé peut se dire qu'il a entre les mains le signe et la consécration de vingt années de force morale et de dévouement absolu !

Puis, levant les yeux sur moi :

— C'est vous qui avez fait ce larcin d'une habileté surprenante?

Son regard était si terrible que je sentis la témérité de ma conduite. L'original était sur moi, Salcède était un hercule, il pouvait me forcer à le lui rendre.

Il devina mon anxiété.

— Soyez tranquille, me dit-il, je n'userai pas de violence avec vous; je vous rachèterai mon talisman au prix que vous voudrez, car j'y tiens comme à ma vie ; mais je vous le laisserai tant qu'il pourra servir, car il est le complément des preuves d'innocence que j'ai là dans ce bureau. Sachez, monsieur, que je vous méprise profondément, et que, s'il s'agissait de moi seul, je vous chasserais de chez moi sans vous répondre ; mais ici il s'agit de l'honneur d'une femme pure et de l'avenir de ses deux fils, également légitimes. Vous allez donc prendre la peine de voir toutes les lettres de madame de Flamarande à madame de Montesparre, afin de vous convaincre que vous n'avez aucune preuve contre madame la comtesse, et que vos tentatives pour la flétrir tourneraient à votre confusion. Lisez !

Il ouvrit le bureau et voulut m'y faire asseoir, je refusai.

— Toutes ces lettres ne signifient absolument rien, lui dis-je; je connais toutes celles qui ont été écrites avant 1850. C'est dans la nuit du 27 mai 1850 que j'ai ouvert ce bureau et que j'ai lu tout ce qu'il contenait; c'est dans la matinée du 28 que je profitai de votre sommeil, ici, dans cette chambre, sur ce lit, pour vous ravir la preuve suprême et y substituer mon autographe. Les lettres que vous avez pu recevoir depuis ce jour-là ne prouveront pas plus que celles adressées jusqu'alors à madame de Montesparre. Ce n'est pas à une rivale, si généreuse qu'elle soit, qu'une femme prudente, placée dans de si graves circonstances, confesse la vérité. Je pourrais vous citer de mémoire des passages entiers de ces lettres, qui sont une habile dénégation en même temps qu'une équivoque passionnée à votre adresse; aucun juge d'instruction ne pourrait voir clair dans cette correspondance, dans la subtilité des expressions, dans le ton général attribuable aussi bien aux transports de la maternité qu'à ceux de l'amour. Si depuis cette époque madame la comtesse a encore écrit à son amie, si elle vous a écrit à vous-même, je ne doute pas qu'elle n'ait gardé la même attitude et qu'elle n'ait observé la même prudence, puisque vous m'offrez de tout lire; mais ce que vous ne me montrerez pas, ce sont les lettres ou billets particu-

liers qui ne passaient point par les mains de la baronne, qui n'étaient pas autrefois dans ce bureau, et dont les quatre mots conservés sur votre cœur sont le résumé énergique.

Je plaidais comme un avocat, avec la ténacité de la conviction, et sans me soucier d'autre chose que d'avoir raison. M. de Salcède, traité par moi de menteur, m'avait traité de lâche; nous étions quittes. Je n'avais plus peur de lui, je me sentais soutenu par la soif de la vérité. Je n'avais plus honte d'avouer l'ardente recherche que j'en avais déjà faite, et je m'obstinais dans mes aveux pour lui faire sentir qu'il pouvait m'assassiner, mais non m'intimider.

XVI

Il comprit bien que, si j'étais rusé comme un agent de la police secrète, j'étais en même temps hardi comme un fanatique, et il s'abstint de m'injurier davantage. Il se contenta de me répondre :

— Je ne montrerai à personne aucune lettre de madame de Flamarande, parce que je n'en ai jamais reçu aucune, pas même le plus simple billet, pas même les quatre mots que j'ai eu l'imprudence, la folie, si vous voulez, de détacher d'une lettre écrite à une autre personne, pour en faire une amulette à mon usage. Puisque vous avez si bien exploré mes tiroirs, monsieur Charles, je m'étonne qu'une de ces lettres ne vous ait pas frappé. Cela prouve que le plus habile homme du monde laisse parfois échapper le détail le plus significatif.

Il ouvrit un des tiroirs du bureau et y prit, avec la sûreté d'un homme amoureux de rangement, une liasse de lettres portant la date de 1849. Il

choisit vers la fin de la liasse deux ou trois lettres et tomba d'emblée sur celle qu'il cherchait. Il me la présenta et m'invita à la lire. Elle était courte et portait ceci :

« Je ne le verrai donc pas cette année, mon pauvre enfant! Oui, je sais bien que ces entrevues sont dangereuses pour moi comme pour toi, et qu'une imprudence me forcerait à les supprimer entièrement. Allons, pour l'amour de mon cher Roger, dont jé ne veux pas être séparée, je me priverai de voir mon pauvre Gaston! Ah! ma chère Hélène, ma véritable amie! dis à la baronne qu'elle tâche de le faire venir chez elle; il fait si froid et la vie est si rude sur ce rocher de Flamarande! Dis-lui qu'au moins elle s'informe de lui souvent, qu'elle soit une seconde mère pour lui et... »

Ici la lettre était coupée à la dernière ligne ainsi que la signature, et, en rajustant la ligne que j'avais coupée exactement sur l'original, *et veille sur notre enfant, Rolande*, M. de Salcède me fit voir que ce que j'avais pris pour un billet à son adresse n'était que la fin d'une lettre adressée à Hélène. Je me rappelai qu'à l'époque de ce billet, Hélène, qui avait une sœur placée chez la baronne, avait fait un voyage en Auvergne pour aller la voir. Chargée par la comtesse de s'informer d'Espérance, elle avait dû écrire qu'il allait bien, et que, Salcède ou

la baronne conseillant à madame de ne pas venir, madame avait répondu à Hélène. Madame de Montesparre, qui transmettait tout à Salcède, lui avait envoyé ou remis cette réponse, et l'amant, toujours passionné, toujours romanesque, avait pris pour devise, pour règle de conduite, pour consolation suprême, cette prière adressée à la baronne et dont il s'était fait l'application à lui-même: *Veille sur notre enfant !*

Comment cette lettre avait-elle échappé à mon attention lorsque j'avais dépouillé le dossier? Si elle avait passé par mes mains, comment n'avais-je pas été frappé de la coupure faite avec soin de la dernière ligne et de la signature? C'est que j'avais fait cet examen sous le coup d'une émotion bien fondée et d'une grande fatigue physique; c'est que, peut-être, au moment où je tenais cette lettre, quelque bruit au dehors et la crainte d'être surpris avaient fait défaillir mon attention.

Je restai interdit, et ne sachant plus où j'en étais de l'existence. Mon esprit se reportait à la terrible veillée du 27 mai 1850. Je ne voyais plus M. de Salcède, je me croyais seul. Le vent de la nuit semblait me jeter des rires moqueurs en vibrant sur les vitres et me dire: « Imbécile, tu t'es cru très-fort, tu n'es qu'un sot! »

M. de Salcède m'examinait, il lisait dans ma pensée. Il me tira de ma torpeur en me reprenant la lettre à Hélène, qu'il replaça dans le dossier en

y joignant les mots coupés ; puis il me dit avec un sourire accablant :

— Ceci vous prouve, monsieur Charles, que j'ai toujours été un insensé, pour ne pas dire un maladroit. Dans ma jeunesse, épris d'une femme adorable, je serais mort plutôt que de lui laisser soupçonner mon amour, et elle ne l'a pas soupçonné avant d'en connaître les funestes conséquences ; mais moi, la croyant partie, croyant que je ne la reverrais jamais, amoureux d'un souvenir, d'un parfum, j'entrais la nuit dans sa chambre pour y ramasser une fleur... Je faisais, par cette action romanesque, le malheur de toute sa vie ; plus tard, pensant avoir tout réparé en sacrifiant la mienne à son fils, je cachais dans mon sein trois mots de son écriture avec l'autre relique, le bouquet maculé par mon sang, et cet humble trésor devait m'être ravi par l'espion du mari et devenir une arme entre ses mains! Vraiment, ajouta-t-il avec un rire amer, je n'ai pas de chance, comme on dit vulgairement, et c'est trop d'être deux fois si cruellement puni pour deux fautes qui ne m'ont rapporté que la honte d'être dépouillé par un lâche et le désespoir d'avoir fait le malheur d'une famille!

Il marcha dans la chambre, passant la main sur son front, comme s'il eût voulu arracher ses cheveux blanchis par la douleur; puis tout à coup il s'arrêta, sourit et parut illuminé d'une joie soudaine.

— Mais non, dit-il, je blasphème, et il ne faut pas blasphémer devant les athées. Évidemment vous ne croyez qu'au mal, vous, malheureux serviteur avili d'une mauvaise cause! Je vous plains, car, au point culminant d'une vie de sacrifice, ne voyant derrière moi que regrets ou tortures, et devant moi qu'une vie de labeur solitaire, je me sens plus que jamais soutenu par une force victorieuse. J'ai voulu réparer, j'ai réparé! J'ai renoncé à tous les enivrements de la vie, à l'éclat de la fortune, aux ambitions de la jeunesse comme à celles de la virilité, au plaisir, à l'activité, à la gloire, au mariage, à l'amour! Je me suis fait anachorète. J'ai servi obscurément la science, j'ai caché à celle que j'aimais la blessure incurable de mon âme pour ne pas ajouter à la sienne. J'ai retrouvé la joie intérieure de la conscience, j'ai été plus utile que si j'avais servi une cause politique ou secondé l'action des hommes actifs de mon temps; j'ai élevé l'enfant de l'homme injuste qui l'avait condamné aux ténèbres. Je l'ai fait vivre dans la lumière, j'en ai fait un homme de cœur, un homme de bien, un homme de savoir. Je l'ai rendu à sa mère et je le lui ai rendu digne d'elle. Non, je ne suis point à plaindre, je n'ai pas le droit de me croire malheureux. Si je n'ai pas été assez fort pour arracher de mon cœur un sentiment funeste, j'ai été du moins assez fort pour le taire, et il est resté en moi, grâce à Dieu, aussi pur que le premier jour. Est-ce de

ce sentiment muet et respectueux qu'on m'accusera auprès des fils de M. de Flamarande? L'un des deux, qui me connaît, répondra que mon silence honore sa mère; l'autre sentira que je ne dois compte à personne des combats intérieurs dont j'ai su triompher. Allez donc, monsieur Charles, accusez-moi auprès de Roger d'avoir voulu introduire un étranger dans sa famille; il ne le croira pas, à moins d'être corrompu avant l'âge. D'ailleurs, je saurai me disculper. Pensez-vous que j'accepterai en silence une imputation calomnieuse? Non; je dirai tout, si on m'y oblige, je dirai tout parce que je peux tout dire et que je n'ai rien à dire qui ne proclame la raison, la moralité et la chasteté de sa mère. Voyons, parlez! que voulez-vous faire? Je vous sais à présent capable de tout, et je ne chercherai pas à empêcher votre initiative dangereuse; mais je vous surveillerai, je m'attacherai à vos pas, j'entendrai toutes vos paroles. Je serai là pour les expliquer et pour en démasquer l'imposture. Répondez-moi donc! Que prétendez-vous faire? Ce n'est pas le courage qui vous manque pour agir, vous l'avez prouvé en venant ici, croyant y trouver un homme capable de tout aussi pour vous empêcher de le démasquer. A présent, c'est moi qui vous invite à continuer votre œuvre de trahison et de délation; mais vous n'agirez plus dans l'ombre, je vous en avertis, et c'est face à face avec moi qu'il vous faut reprendre la lutte.

XVII

J'étais atterré, je dus faire un grand effort pour répondre. Enfin je réussis à me remettre et à lui expliquer le but que j'avais poursuivi. Je lui racontai toute ma vie, que je sus résumer en peu de mots, pour ne lui en montrer que les points essentiels, mon dévouement à mon bienfaiteur, ma croyance première à son injustice, mon désir de préserver Gaston, et puis la découverte que j'avais cru faire de la vérité au bois de Boulogne. Il se souvint d'avoir été suivi par un homme qu'il avait pris pour un voleur et qu'il se tenait prêt à écraser avec son casse-tête. Il apprit par moi de quelle façon il avait été recherché et surveillé, et comment, les apparences étant contre lui, j'avais été entraîné, pour l'amour de Roger, à l'action à la fois perfide et téméraire de lire sa correspondance et de le dépouiller durant son sommeil de ce que je regardais alors et avais toujours regardé depuis comme un moyen de

salut pour Roger. Je lui expliquai la douloureuse lutte entre mon attachement pour la comtesse et mon dévouement à son fils, dont je m'étais fait un devoir sacré. Enfin je lui dis que, s'il croyait avoir le droit de me traiter de lâche espion, il n'avait pas celui de me supposer cupide et personnel. Je pouvais lui en donner la preuve, et mon orgueil froissé ne résista pas au désir, peut-être insensé, de la lui donner tout de suite.

— Je n'ai jamais été payé, lui dis-je, je me suis acquitté par de longs et fidèles services des avances que M. de Flamarande m'avait faites pour sauver l'honneur de mon père. Jamais je n'ai voulu, malgré ses offres obstinées, recevoir le moindre dédommagement de mes fatigues de corps et d'esprit. A sa dernière heure, il a voulu me laisser un don de cent mille francs. Les voici, je les ai trouvés sous son oreiller avec mon nom, et vous voyez que déjà je les ai mis sous enveloppe pour les restituer à la succession. Je vous en fais le dépositaire. Je n'en veux pas, je ne veux rien, je n'ai besoin de rien et de personne, et pourtant je n'ai rien; mais je trouverai un emploi quelconque, il me faut si peu pour vivre! J'aurai une satisfaction relativement égale à la vôtre, monsieur le marquis, le témoignage de ma conscience, et, comme vous, je pourrai dire que, si je n'ai pas toujours été maître de mes sentiments, du moins je n'ai obéi qu'à une idée de devoir et à un besoin de dévouement.

M. de Salcède me laissa déposer les cent mille francs sur son bureau. Il me regardait attentivement et paraissait m'étudier. Cela me gênait, je craignais de me laisser entraîner à me poser devant lui en homme trop content de lui-même, et pourtant je sentais le besoin et j'usais du droit de me relever dans son opinion.

— Vous ne concluez pas, me dit-il, voyant que j'attendais sa réplique. Vous ne me dites pas comment vous jugez votre situation présente et ce que vous comptez faire.

— Je croyais l'avoir dit, monsieur, je veux m'en aller loin d'ici et de tous les Flamarande. Je les regretterai, je le sais, car je les ai tous aimés, et je pleurerai Roger, que j'aimais le plus ; mais je sens que mon rôle est fini, et, puisqu'il a mal fini, j'aime autant échapper aux reproches. Je vous donne ma parole d'honneur qu'en sortant de chez vous je pars pour toujours, et que vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

— Permettez-moi une dernière question, monsieur Charles. Partirez-vous avec la conviction que vous vous êtes trompé, que madame de Flamarande est irréprochable et que Gaston de Flamarande est aussi légitime que Roger? Mon devoir est, au cas où il vous resterait quelque doute, de vous donner toutes les explications que vous pourrez demander. Vous voyez que je vous traite en homme sérieux.

— Je ne sais si c'est par conviction ou par pitié, lui répondis-je, car je voyais sur sa figure une expression de tristesse, mais je vous répondrai avec franchise. En ce moment-ci, je crois que vous me dites la vérité, et, comme les preuves sur lesquelles j'avais établi mon jugement ont perdu toute valeur, je dois considérer mon propre jugement comme non avenu. Cependant, je me connais, je suis soupçonneux. J'ai une nature inquiète; j'ai vécu trop longtemps sous l'empire d'un doute que j'ai cru fondé pour passer tout d'un coup de la négation tourmentée à la foi sereine. Je serai repris par mon trouble intérieur à la moindre occasion, et peut-être céderai-je encore à une préoccupation maladive que je prendrai pour une lumière impérieuse. Il faut que je parte, c'est la meilleure des solutions. J'irai en Amérique ou en Australie. J'irai n'importe où, mais toujours assez loin pour n'être pas à craindre à moi-même et aux autres. Laissez-moi prendre congé de vous; tous les comptes de ma gestion sont établis dans un ordre scrupuleux, et le budget de Ménouville est en parfait équilibre. Quant aux autres affaires du comte de Flamarande, il y a longtemps que je n'y étais plus initié, et je ne pourrais plus donner aucun éclaircissement.

— Écoutez-moi, Charles, dit M. de Salcède avec un soudain accent de bienveillante douceur et en me posant la main sur l'épaule, écoutez-moi bien, et peut-être reprendrez-vous courage. Depuis une

heure que je vous observe comme je n'ai jamais eu l'occasion de le faire, et que je vous écoute sans ressentiment, je crois vous avoir pénétré. Écoutez donc mon jugement sur vous. Le plus grand service que l'on puisse rendre à un homme dans votre situation, c'est de l'aider à se bien connaître lui-même, et je veux, je dois vous rendre ce service-là... Tout à l'heure, je vous ai pris pour un infâme, et puis pour un fou, ensuite pour un maniaque, et je me suis demandé si, dans ses longues relations confidentielles avec vous, M. de Flamarande ne vous avait pas inoculé sa maladie.

— Il y a de cela, répondis-je tristement ; je me le suis dit maintes fois !

— Eh bien, non, reprit M. de Salcède, vous n'êtes ni fou, ni maniaque, ni méchant, ni fourbe; vous êtes une nature inquiète, vous l'avez dit, et gouvernée par une certaine exaltation dont vous ne connaissez pas les mobiles. Il y en a deux : le premier, c'est la vanité, je dirai, si vous voulez, l'orgueil froissé; le second..., vous ne l'avouerez jamais, et je ne vous le signalerai pas, mais vous me comprenez sans que je parle.

— Vous vous trompez, monsieur, m'écriai-je, sentant une sueur froide couler de mon front, car il arrivait à l'accusation que j'avais toujours redoutée plus que tout au monde.

— Vous avez deviné si vite, reprit-il, que je n'hésite plus à le croire. Oui, voilà le mal caché qui

nous a perdus tous deux. Il m'a jeté, moi, dans une exaltation non moins vive que la vôtre, mais les circonstances m'ont conduit forcément au dévouement noble. Je ne m'en glorifie pas, j'eusse été un lâche, si j'avais méconnu mon devoir. Quant à vous, vous avez souffert autrement, et votre dévouement s'est changé en persécution ; votre amour-propre avait trop souffert dans la domesticité, et je me hâte de dire que vous étiez plus fait pour commander que pour obéir. Vous aviez reçu une bonne éducation, vous étiez capable, et votre figure inspirait la confiance. Vous vous seriez fait facilement une situation sociale aussi heureuse qu'honorable. Vous avez cru pouvoir servir impunément la haute aristocratie, et dès lors vous avez subi ses prestiges ; vous vous êtes identifié à des points d'honneur, à des préjugés romanesques, à des drames renouvelés des antiques légendes, dont vous n'eussiez eu aucun souci, aucune idée dans la vie bourgeoise. Déclassé, vous vous sentiez malgré vous l'égal de vos maîtres. Condamné à vous regarder comme leur inférieur, vos impressions ont pris un caractère d'aigreur, de dépit et surtout de jalousie, dont j'ai été le principal objet.

Je me levais éperdu, il me fit rasseoir.

— Je n'en dirai pas davantage, continua-t-il avec calme. Ce n'est pas à moi de vous condamner et de méconnaître l'empire d'une passion qui peut nous rendre abjects ou sublimes selon le

point par lequel la destinée s'empare de nous. Laissez-moi vous dire, dans le besoin que j'éprouve de réhabiliter autant que possible un homme aussi foncièrement honnête et délicat que vous l'êtes, laissez-moi vous dire que celui qui a violé mon domicile, ouvert mes meubles, lu mes lettres et dérobé jusque sur moi une prétendue preuve d'adultère, non, cet homme-là n'était ni un malfaiteur ni un espion, c'était un jaloux désespéré qui acceptait le rôle et usurpait le droit d'un époux vengeur.

Je fus encore une fois brisé par l'autorité froide de M. de Salcède. Touchait-il la vérité, je n'en sais encore rien moi-même. Je n'ai jamais voulu, je ne veux jamais le croire. Je niai avec assez d'obstination pour le convaincre au moins que je n'avais jamais caressé en moi la moindre chimère, et je vis qu'il faisait plus de cas de moi à mesure qu'il voyait ma sincérité.

— Allons, me dit-il, ne parlons plus jamais de ces choses; qu'elles restent un secret absolu entre nous, de même que le reste. Je vous donne ma parole d'honneur que personne au monde ne se doutera de votre conduite envers moi et du motif que je lui attribue. Vous pouvez conserver intacte l'estime de madame de Flamarande et l'amitié de Roger. C'est à vous de les justifier, et je suis sûr qu'à présent vous ne serez plus tenté de troubler leur sécurité. Voyez, malgré ce que vous avez fait contre

moi, car c'est envers moi seul que vous avez été gravement coupable, j'ai encore confiance en vous et je vous rends à vous-même. Le seul remède à l'humiliation que vous subissez vis-à-vis de moi, c'est de vous réhabiliter complétement dans mon estime. Je vous en offre le moyen en vous jurant que vous pouvez rester attaché à la famille de Flamarande, puisque aucune révélation, aucun avertissement de ma part ne vous ôtera la confiance dont vous y jouissez.

— Je crois à votre parole, monsieur le marquis, mais j'ignore si je pourrai profiter de votre générosité; je ne le crois pas dans l'état d'accablement où je suis. Pourtant je ne veux pas vous quitter sans vous restituer, à vous et à M. le comte Gaston de Flamarande, deux pièces essentielles. Voici d'abord le véritable autographe que je vous avais dérobé; en second lieu, voici la déclaration de M. le comte Adalbert de Flamarande, donnant acte des droits légitimes de Gaston par l'explication des motifs de son exil. J'ai menti à madame la comtesse en lui disant que son mari m'avait repris cette pièce. Je craignais alors de mettre cette dernière ressource au service du mensonge, mais j'ai menti également au comte mourant en lui disant qu'elle avait été anéantie, voulant cette fois me réserver le droit de proclamer la vérité, si elle venait détruire mes fâcheuses suppositions.

— Merci, Charles! dit le marquis en reprenant

son talisman avec une joie évidente. J'accepte aussi le dépôt que vous me faites et qui est de la dernière importance, puisqu'il justifie complétement madame de Flamarande devant ses fils et aux yeux du mondè. A présent, Charles, vous allez reprendre le legs de M. de Flamarande. Ni Gaston ni Roger ne consentiront jamais à vous en dépouiller.

— Ne me le rendez pas, monsieur le marquis, je le brûlerais !

— Eh bien, je vous le garde, et je chargerai les héritiers de vous le faire reprendre. Mais où allez-vous maintenant ? ajouta-t-il en remarquant mon insistance pour le quitter sans avoir pris un parti relatif à moi-même.

— Je ne sais pas, lui dis-je ; je vais marcher, respirer, réfléchir.

— Vous n'avez point à réfléchir, reprit-il. Vous avez un devoir immédiat à remplir : vous avez mis un doute dans l'esprit de Roger, il faut le lui ôter avant qu'il voie sa mère, il faut lui dire qu'effectivement j'ai eu le désir d'adopter Gaston par suite de l'affection que j'avais pour lui, mais que madame de Flamarande n'y a jamais consenti. Moi, j'irai l'avertir pour qu'elle ne contredise pas votre dernière assertion ; je vais lui écrire, je remettrai la lettre de grand matin à Charlotte, qui couche dans le donjon auprès d'elle ; vous, vous guetterez le réveil de Roger. Il n'est que trois heures, nous avons encore du temps devant nous.

Voulez-vous m'attendre? nous sortirons ensemble.

— Non, monsieur le marquis, j'aime mieux être seul. Je ferai mon devoir, soyez tranquille.

— Eh bien, au revoir et à tantôt, dit M. de Salcède en me tendant la main.

Je fus touché de tant de grandeur d'âme et de bonté. Des larmes longtemps contenues coulèrent sur mon visage et soulagèrent mon cœur. Je revins par la campagne, j'avais réellement besoin d'air et je pleurai librement, j'étais dans un abattement inexprimable. Tout ce que m'avait dit M. de Salcède me revenait à l'esprit et m'écrasait. J'achevais en moi-même le jugement qu'il avait porté sur moi et ma conscience l'aggravait.

— Il ne m'a pas dit, pensais-je, tout ce qu'il devait me dire, il m'a épargné! J'ai cru que la fin justifiait les moyens, voilà mon erreur, ma condamnation et ma honte; faire le mal pour amener le bien, il paraît que cela ne réussit jamais, et j'en suis la preuve. Et quand, par-dessus le marché, on se trompe sur le but que l'on poursuit, quand on a fait le mal pour n'arriver qu'à le faire encore, comme cela m'est arrivé en désespérant Roger par des insinuations maladroites, on est si cruellement puni, qu'il faut bien sentir et reconnaître qu'on a eu tort, qu'on a manqué sa vie et qu'on n'améliore pas celle des autres en gâtant la sienne propre. On n'est plus bon à rien quand on s'est laissé devenir

mauvais. Que pourrai-je réparer maintenant? On croira encore en moi parce que Salcède est un cœur généreux; mais je n'y croirai plus, moi, je me haïrai, je me ferai honte à moi-même. Ah! pourquoi ne me suis-je pas précipité des falaises de Ménouville? pourquoi ce dégoût de la vie que j'éprouvais alors ne m'a-t-il pas donné le courage d'en finir?

Je fus pris en ce moment d'une rage de suicide, et il est fort probable que j'y aurais cédé sans un événement qui me fit comprendre qu'il est lâche de se supprimer quand on a un châtiment trop mérité à subir.

Comme j'étais arrivé au bord du torrent, le bruit de ses chutes m'avait empêché d'entendre le galop d'un cheval qui retentissait sur le sentier plus élevé que le lit de la Jordanne. Quand il fut presque au-dessus de moi, je le distinguai du clapotement de l'eau et je levai la tête. Il ne faisait pas encore jour, et je ne vis qu'une ombre noire qui passait sur ce chemin étroit et dangereux avec la rapidité de la foudre.

A l'instant même, je me représentai Roger fuyant Flamarande sous le coup du soupçon que j'avais mis en lui. J'essayai de remonter le ravin pour le joindre. C'était une tentative impossible en cet endroit, surtout dans l'obscurité. Je ne m'étais pas élevé de quelques mètres que j'entendis le galop du cheval déjà hors de portée. Je

courus vers le manoir, et sur le seuil je rencontrai Ambroise.

— Qu'est-ce que c'est ? lui dis-je. Est-ce un des chevaux de la ferme attaqué au pâturage par des loups ?

— Non, non, répondit-il, ce n'est pas ça. C'est quelque chose de plus contrariant : c'est M. Roger qui a pris fantaisie de se promener avant le jour. Je ne dormais pas, je l'ai vu entrer dans l'écurie avec une lumière et en sortir avec le bidet du père Michelin, qu'il avait sellé lui-même ; une bonne bête, mais un peu folâtre, qui se défendra s'il la bouscule. Tout le monde dort encore, et, comme il avait laissé sa bougie allumée à l'entrée de l'écurie, j'ai eu crainte du feu et je suis descendu malgré ma fièvre. Alors, en refermant la porte de la cour, j'ai vu que M. Roger prenait un chemin où les chevaux ne passent point facilement, et j'ai crié après lui ; mais il n'a rien entendu, et il a pris le galop. Comment faire pour courir après lui ? Il faudrait des jambes de quinze ans, et encore !

— Il y a sans doute un autre cheval à l'écurie, je vais le prendre.

— Il y a le poulichon d'Espérance, mais il est encore plus fou ; il n'y a que lui pour le monter.

— N'importe, m'écriai-je, je le prendrai !

Je courus vers l'écurie, et, avec l'aide du pauvre Ambroise, tout tremblotant de fièvre, je sellai la jeune bête, qui ne se laissa pas faire volontiers.

Enfin j'allais l'enfourcher, lorsque Gaston, éveillé par le bruit, accourut, s'enquit de ce qui se passait, bondit sur son cheval et, avec la légèreté d'une ombre, s'engagea dans le sentier qu'avait pris Roger.

XVIII

Espérance était certainement le seul qui pût rejoindre et ramener Roger, car je ne croyais nullement à une fantaisie de promenade nocturne. Je courus à la chambre de Roger, espérant y trouver une lettre. En effet, il y en avait une à mon adresse.

« Ne dites pas à sa mère que je suis venu à Flamarande, personne ne m'y a vu que vous trois ; dites-lui que je pars pour un voyage de distraction et d'agrément. Je resterai absent un mois ou deux, qu'elle ne s'inquiète pas.

» J'exige qu'elle ne sache rien de ce qui s'est passé hier au soir. J'ignore tout; elle agira comme elle l'entendra. Je me conformerai à sa volonté, quelle qu'elle soit.

» ROGER. »

Plus de doute, le pauvre enfant avait deviné le vrai motif de l'exil de Gaston, et il partageait

l'erreur de son père, la mienne ! J'avertis Ambroise du silence qu'il devait garder jusqu'à nouvel ordre. Je l'engageai à se remettre au lit et me disposai à retourner auprès de M. de Salcède pour l'informer et aviser avec lui de ce que nous aurions à dire à la comtesse, si ses fils ne rentraient pas dans la matinée.

Je rencontrai M. de Salcède dans l'*espélunque*. Il parut moins inquiet que moi.

— Gaston apaisera son frère, me dit-il. En tout cas, il le ramènera. Allons à leur rencontre. J'ai la pièce que vous m'avez remise et qui mettra fin à tout débat.

Nous partîmes du souterrain pour prendre le sentier par où les jeunes gens avaient passé. Ce sentier rejoignait le chemin à quelque distance. Il était fort dangereux pour des chevaux, mais nous n'y vîmes aucune trace d'accident, et sur le chemin nous pûmes suivre au grand jour la piste des deux montures, s'emboîtant l'une dans l'autre, ce qui prouvait que les cavaliers, n'allant pas côte à côte, ne s'étaient pas rejoints.

Nous marchâmes environ deux heures, d'un bon pas et sans nous dire un mot pour ne pas nous ralentir. La trace des chevaux reparaissait de temps en temps, toujours révélant la même poursuite de l'un après l'autre sans point de jonction. Enfin, comme nous approchions de *la Violette*, nous vîmes Gaston qui revenait seul, au pas, sur son cheval,

et menant en laisse le cheval de Michelin. Il mit pied à terre en nous apercevant, tira les chevaux par la bride et vint à nous, pâle, mais non triste ni accablé.

— Vous êtes inquiets, nous dit-il sans attendre nos questions. Je vais vous dire ce qui s'est passé. Entrons dans le bois; nous parlerons sans être dérangés par les passants.

Nous gagnâmes les pins. Il attacha les chevaux à un arbre, et nous nous jetâmes sur la mousse, nous étions fatigués tous les trois. Après avoir réfléchi un instant comme pour se résumer, Gaston nous raconta ainsi son entretien avec son frère :

— Je ne l'ai rattrapé qu'au cabaret de *la Violette;* il allait comme le vent. Il ne voulait pas s'y arrêter, mais son cheval avait perdu un fer et s'était cassé un bout de corne. Il a été obligé de descendre, très-contrarié, car il avait bien vu que je le suivais de près et qu'il ne pouvait plus m'éviter.

» — Que me voulez-vous? m'a-t-il dit; n'ai-je pas le droit de me promener sans vous avoir sur mes talons?

» — Il y a, lui répondis-je, bien du changement depuis hier soir, à ce qu'il paraît? mais nous ne pouvons pas nous expliquer si près de ces gens qui pansent votre cheval. Venez dehors avec moi.

» — Il ne me plaît pas de m'expliquer. Je veux rester ici. Laissez-moi tranquille.

» Je dis tout bas au cabaretier, à qui il avait de-

mandé à boire, de porter le rafraîchissement dans son jardin, et je m'éloignai un peu. Dès que je vis Roger dans ce petit jardin, qui est derrière l'écurie et où nous pouvions causer librement, je me rapprochai de lui, et, comme il ne me disait rien et faisait semblant de ne pas me voir, je pris un verre et m'assis en face de lui. Même silence.

» — Nous ne sommes donc plus frères? lui dis-je en choquant mon verre contre le sien.

» — Pardonnez-moi, me répondit-il d'un air sombre, sans toucher à son verre; d'une façon ou de l'autre, nous le sommes du côté le plus sûr.

» Cette parole me sembla odieuse. Jusqu'à ce moment-là, j'avais cru à un mouvement de jalousie filiale, et j'étais prêt à lui tout sacrifier comme à tout supporter de sa part. N'est-il pas un enfant gâté, et ne dois-je pas le gâter aussi? mais un doute, un outrage à notre mère,... je ne pus endurer cela, je sentis que la colère me gagnait, et je ne répondis pas pour ne pas trop répondre. Il crut que j'acceptais l'imputation, et il reprit, voyant que je souffrais :

» — Après tout, je ne t'en veux pas, à toi; si tu as du bonheur, ce n'est pas ta faute. Voyons! qu'as-tu décidé? Es-tu le fils adoptif de ton M. Alphonse ou le chef de la famille Flamarande? Choisis-tu l'une ou l'autre position, ou vas-tu cumuler?

» Je lui répondis ce que je sais et ce que je présume.

» — M. de Salcède voulait m'adopter, croyant apparemment que je n'avais ni nom ni état dans le monde. Quand il saura qui je suis, il n'y songera probablement plus.

» Il se mit à rire amèrement.

» — Ah ! tu crois que M. de Salcède ignorait qui tu es? Tu es un ingénu, toi ! Tant mieux pour toi. Quand je te dis que tu es né heureux ! Allons, retourne à ton idylle dorée, et que le ciel te bénisse ! Moi, je vais prendre l'air le plus loin possible de ce poëme champêtre !

» — Où vas-tu ?

» — Où il plaira à Dieu. Qu'est-ce que cela te fait?

» — Je veux le savoir.

» — Je n'ai pas de comptes à te rendre.

» — Pardonnez-moi, vous êtes encore mineur, et je suis votre aîné.

» — Mon aîné, c'est cela ! mon chef de famille ! Vous allez me donner des ordres, vous?

» — Oui, moi, le comte de Flamarande, je vous traiterai comme un enfant que vous êtes. Je vous empêcherai de flétrir votre mère par une fuite qui est l'aveu d'un soupçon infâme. Oh ! j'ai compris, allez ! Si je suis un ingénu, je ne suis pas un niais. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans me demander qui était mon père, et je n'ai jamais eu la lâche pensée de croire que M. de Salcède me trompait en me jurant qu'il ne l'était pas. Je crois à ce qui est vrai, moi, je ne suis pas fou. Donc

vous... Je ne veux pas vous dire que vous mentez; mais on vous a mis un mensonge odieux dans l'esprit, et cela depuis hier soir. Il faut me dire qui vous a égaré ainsi, je veux traiter ce calomniateur comme il le mérite.

» Il ne voulut pas me répondre; mais je devine très-bien, et je crois que la personne n'est pas loin.

En parlant ainsi, Gaston me regardait d'un air indigné, et je me sentais défaillir. M. de Salcède prit vivement la parole.

— Tu te trompes, lui dit-il. La personne que tu accuses est venue ce matin m'apporter la preuve que voici.

Il lui mit sous les yeux la déclaration du comte de Flamarande.

J'observais Gaston pendant qu'il la lisait. Son visage ne fit pas un pli. Il n'avait pas douté de sa mère, lui! Il n'était pas même étonné. Il ne fit aucune réflexion, replia le papier et le rendit au marquis.

— Continue ton récit, lui dit Salcède. Pourquoi reviens-tu seul? Où est Roger?

— Ne vous en inquiétez pas, je vais vous dire le reste. Comme j'étais très-irrité, il s'est emporté aussi. Il m'a dit que c'était moi qui mentais. Jamais il n'avait accusé sa mère, je lui prêtais des sentiments affreux. Je voulais faire le maître, le pédagogue avec lui, il n'était pas d'humeur à le souf-

frir. Il échapperait à une autorité qu'il n'acceptait pas. Je pouvais lui prendre tout, hormis sa liberté.

» Tout en parlant et se contredisant à chaque parole, comme un homme qui n'a pas sa tête, il avalait coup sur coup je ne sais quelle liqueur de genièvre qu'on lui avait servie.

» — Vous vous enivrez, lui dis-je, vous devenez méchant!

» Et je voulus lui ôter le flacon. Il le reprit en disant :

» — Méchant? Eh bien, tant mieux! c'est ce qu'il me faut. Je suis un mouton assez disposé à se laisser tondre. Il faut que je devienne un loup sauvage. Le temps des illusions romanesques est passé. J'ai vécu fils unique, j'y étais habitué. Je vais vivre orphelin, j'aime mieux cela que de vivre esclave!

» Et il voulait boire à ce même maudit flacon que je lui arrachai des mains et que je jetai dans le buisson. Alors, il s'élança sur moi pour me frapper. Je le saisis à la nuque et le fis plier comme un jonc; mais, en même temps, pris d'amour et de pitié, j'amenai sa tête près de ma bouche et je le baisai au front en lui disant :

» — Tu vois! je te briserais, si je ne t'adorais pas. Allons, méchant enfant, reviens à toi-même, et retournons ensemble à notre mère, qui nous mettra d'accord en te disant que c'est toi qu'elle

aime le mieux. Et moi, je lui dirai qu'elle a raison de préférer celui qu'elle a nourri et élevé elle-même. Je l'aiderai à te rendre encore plus heureux par sa tendresse. Quant à ta fortune, je n'en veux pas, je n'en ai que faire. Est-ce que j'ai besoin de fortune, moi qui ai le nécessaire et qui suis habitué au travail? Tu garderas ton titre, je me trouverais ridicule, moi paysan, d'avoir un titre de noblesse. Je veux rester à Flamarande, je veux être le mari de Charlotte, je serai ton fermier : c'est tout ce qu'il me faut.

» Il avait mis sa tête dans ses mains; je crois qu'il pleurait de colère, j'aurais voulu le faire pleurer d'attendrissement.

» — Vous me parlez comme à un enfant, me dit-il, et cela ne me convient plus. A partir d'aujourd'hui, je suis un homme; le malheur met dix années de plus sur ma tête, je le sens bien. Vous me parlez de titres et de richesses comme on promet des dragées à un marmot pour qu'il se tienne tranquille. Sachez, monsieur le comte, qu'élevé en gentilhomme je suis plus gentilhomme que vous, qu'on a élevé en philosophe. Vous avez des idées de paysan : vous supposez que je pleure ma couronne de comte et mes écus! Vous me faites bien de l'honneur en vérité! Ce que je pleure, il faut vous le dire, puisque vous ne le devinez pas. Je pleure l'amour de ma mère, que je vais être forcé de troubler et de briser par mon éloignement pour

vous. Je pleure aussi l'orgueil et la joie de la voir entourée de respect et de vénération. Je sais à présent pourquoi vous avez été écarté de la maison paternelle. Que le soupçon auquel vous avez été sacrifié soit injuste ou fondé, ce n'est pas à nous de le savoir et je reconnais avec vous que nous devons le repousser de nos cœurs; mais il renaîtra dans l'esprit de tous ceux qui vous verront reparaître, et, au lieu d'avoir des amis agenouillés devant la vie d'une sainte, nous aurons des curieux malveillants ou railleurs à châtier. Nous ferons notre devoir, vous autant que moi, je le pense; mais on ne persuade pas à coups d'épée ou de pistolet, et plus nous ferons de bruit autour de l'honneur de notre mère, plus ressortira sur sa robe blanche cette tache que tout notre sang ne pourra effacer.

» Ces paroles de mon frère pénétrèrent en moi comme une lame d'acier. Il n'était plus ivre, il était surexcité, et la vérité sortait cette fois de ses lèvres. Je me mis à ses genoux, et, le serrant dans mes bras, je lui dis :

» — Je te remercie de m'éclairer ; jusqu'à présent, je n'avais pas compris. Je t'aurais sacrifié tous mes droits par amour pour toi ; à présent je comprends que je dois y renoncer absolument pour l'honneur de notre mère. Le soupçon injuste du comte de Flamarande pèserait sur toute sa vie, et je haïrais mon père malgré moi d'avoir imprimé

sur elle, à cause de moi, cette souillure ineffaçable. Je ne veux pas en venir là. Je veux aimer ma mère sans être pour elle une cause de douleur. Je lui ai déjà coûté assez de larmes. Je veux oublier mon père, ne pas savoir qu'il a existé, ne jamais l'entendre excuser ni blâmer, puisqu'on ne peut justifier l'un sans accuser l'autre. Ce que je te dis est sérieux et le devient davantage à présent que tu m'ouvres les yeux. Je dois et par conséquent je veux être et demeurer Espérance tout court, et tout au plus Espérance dit Michelin par contrat de mariage. Ne te tourmente donc plus, il n'y a rien de changé dans ta vie. Ma mère avait accepté que je fusse adopté par un autre, elle approuvera que je persiste à demeurer inconnu. Allons, rends-moi ton amitié qui m'avait fait si heureux hier au soir. En public, tu seras toujours M. le comte, mon maître; en secret, tu seras mon frère, et le mystère rendra mes épanchements plus doux avec notre mère et avec toi.

» Il m'embrassa en fondant en larmes; cependant il n'était pas consolé.

» — Tu es bon comme un ange, me dit-il; mais tu es romanesque, et la vie ne va pas comme tu crois. De plus, tu es amoureux, et tu t'imagines que Charlotte, si tu l'épouses et si tu en as des enfants, acceptera ton sacrifice ?

» — Charlotte ne sait et ne saura rien.

» — Tu rêves l'impossible. Quand même tu aurais

la force de lui cacher toujours un pareil secret, toi-même, quand tu seras père de famille, tu sentiras que tu n'as pas le droit, à moins de vouloir imiter notre père à nous, de les priver de leur état civil et de leur héritage. Tu te diras alors qu'un acte de naissance est toujours un titre imprescriptible, quand même le mari jaloux renie l'enfant né dans le mariage. La loi a raison. Si elle voile et consacre certaines impostures de fait, elle protége le grand nombre des enfants contre le caprice des parents. Elle prend le parti du faible sans défense; c'est une bonne loi malgré ses inconvénients. Il faut se soumettre aux lois fondamentales qui régissent la société, et ce n'est pas à moi de me révolter contre celle-là. Je serais un misérable, un spoliateur et quelque chose comme un fripon à mes propres yeux, si je consentais à te dépouiller de ton héritage. Je ne pourrais plus te regarder en face, et, au lieu de bénir tes enfants, je rougirais devant eux. Non, va ! ce que tu rêves est chimérique. Notre situation est inextricable, si nous essayons d'en sortir sans dommage pour personne. Il faut l'accepter, il faut la subir. Tu sais à présent pourquoi j'en souffre. Laisse-moi souffrir, moi qui sais mieux que toi ce que c'est que le monde. Laisse-moi souffrir seul, je t'en supplie ; j'ai besoin d'être seul. Je m'en vais, mais en t'aimant quand même et en admirant la noblesse et la simplicité de ton caractère. Nous souffrirons tous deux quand tu connaîtras la société, que tu n'as apprise

que dans les livres. Notre consolation sera de nous aimer, de nous estimer l'un l'autre et d'adoucir autant que possible à notre mère les chagrins qui l'attendent.

» — Et pour commencer, lui dis-je, tu la quittes dans un moment pareil ! Tu te flattes qu'elle ne devinera pas ce que signifie ton départ subit et farouche ? Elle a beaucoup souffert pour moi, mais elle n'a eu de toi que joie et consolation. Oh ! je t'en supplie, qu'elle ne souffre jamais par toi, qu'elle n'ait jamais à souffrir pour nous deux !

» Il était attendri.

» — Eh bien, répondit-il, je te promets de ne pas partir ainsi. Vrai, j'ai besoin de me raisonner encore, je suis faible, moi, je ne suis pas un stoïque comme toi, je ne prends pas mon parti en un moment. Que veux-tu ! je n'ai jamais souffert, ma mère m'a toujours caché ses larmes, je n'ai jamais appris le courage ; mais je l'adore, ma pauvre mère, et je m'arrangerai pour ne pas l'inquiéter. Je vais continuer ma promenade jusqu'à Léville. Dis-lui que j'avais quitté ces braves personnes trop brusquement, que j'ai senti mon tort et que je vais réparer mon impolitesse. Ce soir, je serai à Flamarande, j'exige que tu ne lui parles pas de ce qui s'est passé entre nous. Je ne veux pas lui en parler, moi, je n'en aurais pas le courage, je veux avoir l'air d'ignorer tout. Je lui dirai que je m'ennuie en Auvergne, et que, ne pouvant reparaî-

tre à Paris, j'ai besoin de voyager encore ; elle y consentira, et je partirai sans l'effrayer. Pendant mon absence, elle s'occupera de régulariser ta position, et tous ces détails, toutes ces explications que je redoute, seront terminés quand je reviendrai. Je n'aurai plus qu'à accepter les faits accomplis, et je les accepterai bravement, je te le jure. C'était là mon intention quand j'ai quitté ce matin Flamarande. J'y persiste, mais je conviens que c'était trop brusque, et qu'à cause du cheval que j'ai eu la bêtise de prendre, il eût été difficile de lui cacher que j'étais venu.

» — Non, il sera très-facile de le lui cacher. Je n'ai dit qu'à ma mère Suzanne, hier soir, que tu étais arrivé par la fenêtre. Elle est la discrétion même : elle se taira. Charles et Ambroise savent seuls que tu as pris le cheval. Je dirai à Michelin qu'il était déferré et que je l'ai amené ici, la bête étant un peu blessée et l'aubergiste étant le meilleur maréchal du pays. Tout s'arrangera sans que ta mère ait la moindre inquiétude ; autrement elle devinerait ton chagrin quand tu lui diras tes projets de voyage. Moi, j'espère que tu y renonceras avant de lui en parler, et dans tous les cas j'ai la certitude de t'y faire renoncer quand tu seras tout à fait calme. Je ne t'ai pas dit tout ce que j'ai encore à te dire.

» — J'en ai assez à présent, me dit-il en essuyant ses yeux tout rouges de larmes, remmène le

cheval. J'irai à pied à Léville, c'est tout près. J'y déjeunerai, j'y dînerai peut-être, si je ne m'y ennuie pas trop. En tout cas, je serai à Flamarande avant le coucher du soleil, et j'y serai maître de moi, je l'espère.

» Là-dessus, il me serra les mains et je le laissai partir, voyant qu'il avait besoin en effet de se raisonner encore, et qu'il ne fallait pas lui en demander trop tout d'un coup.

XIX

Quand Gaston eut fini son récit:

— Et à présent, lui dit Salcède, qu'allons-nous faire? Crois-tu qu'il soit réellement retourné à Léville?

— Je l'ai suivi des yeux. Tant que j'ai pu le voir, je l'ai vu dans la direction de Léville, marchant comme un homme qui va droit à son but.

— Depuis combien de temps vous êtes-vous quittés?

— Depuis une heure environ. J'ai dû attendre pour quitter *la Violette* que le cheval du père Michelin fût reposé.

— Eh bien, reconduis-le à Flamarande pour expliquer ta sortie, et va voir la comtesse, qui certainement te cherchera dès son réveil. Ne lui dis rien de ce qui s'est passé. Moi, je vais à Léville avec Charles; nous montrerons à Roger la pièce qui explique et justifie tous les faits, nous le calme-

rons et nous le ramènerons. Si ta mère me demande avant que je sois rentré, dis-lui que tu m'as rencontré en promenade botanique, et que tu ne sais pas quand je rentrerai.

Gaston ne fit pas d'objection. Il remonta à cheval et repartit, emmenant l'autre bête. Je suivis M. de Salcède, qui s'arrêta à *la Violette* et m'invita à déjeuner avec lui à la hâte. Nous ne nous étions couchés ni l'un ni l'autre, nous devions reprendre des forces. Une heure après, nous arrivions à Léville. Roger n'y était pas, il n'y avait point paru.

M. de Salcède, voyant l'inquiétude qui s'était emparée de moi, renferma la sienne. J'étais tombé dans une morne tristesse. Le chagrin de Roger, les résolutions désespérées qu'il pouvait prendre, les nouvelles douleurs qui frapperaient sa mère, tout cela était mon ouvrage. Et pourtant M. de Salcède ne me le faisait pas sentir. Il acceptait mon triste passé et me poussait à l'action comme si j'eusse été pour lui le bon champion d'une bonne cause.

— Allons, courage, me dit-il. Pour retrouver ceux qu'on veut joindre, il faut les chercher. Il n'y a que deux voies pour sortir d'ici sans reprendre celle que nous venons de suivre : l'une qui retourne à Flamarande en passant par Montesparre, et c'est probablement celle qu'il aura prise. Qui sait s'il n'aura pas voulu consulter la baronne? Vous sentez-vous la force d'aller jusque-là?

— Parfaitement ; mais vous, monsieur le marquis ?

— Moi, je prendrai l'autre chemin, celui qui rejoint la route de Clermont. Là, je saurai s'il a monté au nord ou au midi, car, s'il persiste dans ses idées de voyage, il aura trouvé des chevaux de poste pour l'une ou l'autre direction.

— Mais il a maintenant environ deux heures d'avance sur nous ?

— Pour le moment, il est encore à pied, et je sais où je trouverai près d'ici un bon cheval pour me porter rapidement. Tous ces paysans sont mes amis. Quant à vous, attendez ; vous en trouverez un sur votre route, à l'endroit que je vais vous désigner.

Il écrivit un nom et une adresse sur son carnet avec ces mots : « Un cheval tout de suite pour M. Alphonse. »

Nous nous séparâmes, et en effet je trouvai à peu de distance une bonne monture qui fut mise avec empressement à ma disposition. Le nom d'Alphonse était comme un talisman.

A Montesparre, on n'avait pas vu Roger. La baronne, sachant que j'étais là, vint me chercher pour m'interroger. Je n'avais pas le temps de lui tout dire et je ne jugeai pas utile de lui faire ma confession. Elle sut seulement que j'étais inquiet de Roger, qui paraissait avoir du chagrin ou du dépit.

— Eh bien, dit-elle, je le chercherai aussi, moi.

Je vais monter en voiture et m'informer de lui d'un autre côté. Retournez à Flamarande par la montagne. J'y ramènerai Roger, si je le trouve. Vous voyez, il soupçonne quelque chose. Il n'y a qu'un remède, c'est le mien : un mariage entre madame de Flamarande et Salcède après l'adoption de Gaston par Salcède.

J'étais trop troublé et trop démoralisé pour avoir une opinion. La baronne me fit donner un cheval frais et me força de prendre un peu de café. Elle me voyait pâle, et je sentais bien que je n'étais plus assez jeune pour cette vie agitée. Je me hâtai pourtant, espérant toujours rencontrer Roger ; je ne le rencontrai pas. J'espérais encore le retrouver à Flamarande ; il n'y avait pas reparu. Je me sentis alors tellement brisé que je dus aller me jeter sur mon lit en me disant :

— Tu n'as eu d'énergie dans ta vie que pour faire le mal. A présent que tu veux faire le bien, la force te quitte et tu n'es plus bon que pour mourir.

Le brave Ambroise, lui, était sur pied et prenait sa médecine de paysan pour empêcher le retour de la fièvre. Il me força d'en prendre aussi comme tonique, et, m'engageant à dormir un peu, il sortit pour se mettre de son côté à la recherche de Roger.

Je fis bien de suivre son conseil, car un surcroît d'inquiétude m'attendait dans l'après-midi. Non-

seulement ni Roger, ni Ambroise, ni M. de Salcède, ne reparurent de la journée, mais la soirée s'écoula, et je comptai avec des angoisses inexprimables les froides heures de la nuit à la porte du manoir, attendant toujours en vain et rêvant les plus sinistres évènements.

Gaston, après avoir vu sa mère et Charlotte, qui ne se doutaient de rien, s'était aussi remis en campagne, disant que M. de Salcède avait besoin de lui au Refuge pour un travail pressé. Ainsi, pendant qu'une partie des habitants et des hôtes de Flamarande dormait tranquille, l'autre moitié était secrètement en proie aux tortures et à l'épouvante. Moi, je croyais à un suicide. Cette idée avait trop tourmenté ma vie pour que je ne fusse pas porté à l'attribuer aux autres. Je me promettais bien de ne pas survivre à mon cher enfant ; mais je n'avais pas la consolation de me dire que ma mort plus que ma vie servirait à quelque chose pour lui et les siens. Enfin, au coup de minuit, j'entendis marcher, et, courant à la rencontre du marcheur, je reconnus M. de Salcède.

— J'ai vu Roger, me dit-il, et je lui ai tout expliqué. Il a été froid mais calme, résolu à faire son devoir. Il avait beaucoup erré au hasard dans la journée, puis il était allé dîner à Léville, où on l'a retenu pour la nuit. C'est seulement à huit heures du soir que, après avoir couru en vain tout le jour, je l'ai retrouvé là. Il m'a donné sa parole

d'honneur qu'il serait ici dans la matinée, et nous nous sommes donné rendez-vous pour neuf heures. Il veut que Gaston, Ambroise et vous, nous y soyons tous après qu'il aura parlé à sa mère. C'est chez elle qu'il entrera d'abord. Soyez au donjon pour l'attendre et lui ouvrir. Charlotte couche en haut auprès de madame la comtesse; vous l'éloignerez. Il veut parler seul à sa mère. A présent, Charles, calmez-vous et reposez-vous. Moi, je vais en faire autant. Si Gaston ne dort pas, dites-lui que j'ai retrouvé son frère et que tout va bien.

Je ne voulus pas dire à M. de Salcède que Gaston s'était remis à la recherche de Roger. Il fût peut-être reparti pour le ramener, et je craignais qu'il ne tombât de fatigue après une telle journée. Gaston, tout jeune et doué d'une force exceptionnelle, n'était pas fait pour m'inquiéter.

J'étais si heureux de n'avoir plus de malheur à craindre pour mon cher Roger, que je me sentais reposé et prêt à recommencer, s'il le fallait. Je laissai la porte de la cour fermée seulement au loquet, afin qu'il pût rentrer sans éveiller personne, et je me glissai dans le donjon sans bruit, afin d'être prêt à le recevoir. Je montai au premier étage, c'est-à-dire à la chambre de Gaston. J'y fis du feu et je m'installai sur un fauteuil, impatient de le revoir après tant de terreurs causées par son absence, impatient surtout de lui dire avant tous les autres :

— Charles est un imbécile qui n'a rien compris

à vos affaires de famille et qui vous a sottement troublé l'esprit avec des chimères.

Plongé dans mes réflexions, je repris peu à peu possession de moi-même après vingt-quatre heures d'exaltation ou d'abattement. La nuit était claire, et tout était repos et sérénité dans la campagne et dans le manoir. Le bruit continu du torrent ne troublait pas le silence ; l'oreille s'y habituait si bien qu'elle se fût étonnée et comme alarmée s'il eût brusquement cessé. Je pensai à madame de Flamarande dormant paisible, avec la douce Charlotte à trois pas d'elle, et s'éveillant aux lueurs du soleil pour apprendre de la bouche de Roger que son innocence était reconnue, et que ses deux fils lui étaient rendus pour toujours. Et puis je me figurai la joie de Salcède un peu plus tard, car rien ne s'opposait plus à l'union de deux êtres qui s'étaient toujours si saintement aimés. Sans aucun doute, le marquis, n'ayant plus à dédommager Gaston, laisserait sa grande fortune aux deux frères et les en ferait profiter de son vivant, lui qui avait l'habitude d'une vie si modeste et si retirée.

— Je me suis mal conduit, pensais-je, mais enfin tout cela est mon ouvrage. Sans mon caractère méfiant et mes erreurs d'appréciation, tout eût pu tourner autrement et aboutir à un moins bon résultat. En somme, j'ai bien fait de garder la déclaration de M. de Flamarande jusqu'au jour où elle répond pleinement aux besoins de la

situation. Cette pièce précieuse, elle était bien à moi, c'était mon œuvre, ma rédaction, mon exigence, la condition de l'enlèvement, la garantie de l'avenir de toute la famille, et j'avais le droit de ne la produire qu'au bon moment; c'est donc moi qui suis le principal acteur d'un drame douloureux où, en somme, j'apporte l'heureux dénoûment et suis le bienfaiteur de tous.

Cette dernière pensée me fut agréable d'abord, et puis elle me troubla et finit par m'effrayer. L'insomnie est le rêve éveillé, la vision fantastique des choses réelles avec le raisonnement que le sommeil nous ôte ; mais cette vision en se prolongeant s'exagère d'intensité, et l'esprit fatigué en tire des déductions également exagérées. La maladie du soupçon s'était trop enracinée en moi pour disparaître tout d'un coup sans rechute. J'arrivai, je ne saurais dire par quel enchaînement de rêveries, à me dire que je ne m'étais peut-être pas si grossièrement abusé toute ma vie, et que les apparences auraient trompé un plus habile que moi. J'avais, dans ma jeunesse, débrouillé péniblement avec mon père des affaires véreuses, ou éclairci de mystérieuses intrigues où nous n'avions saisi la vérité qu'après avoir été plus d'une fois dupes des deux parties et de notre propre interprétation. Qui sait si je ne me trouvais pas encore une fois aux prises avec une de ces vérités à peu près insolubles? Qu'y avait-il d'impos-

sible à ceci par exemple : que M. de Salcède fût plus habile que moi, qu'il eût découvert mon larcin dès le jour où il avait été commis et qu'il en eût averti la comtesse, que par son conseil elle eût écrit à tête reposée la prétendue lettre à Hélène qu'il m'avait montrée et dont il aurait artistement découpé la dernière ligne pour la rajuster au besoin et me rire au nez en cas d'explication ? Dans cette hypothèse, il avait pu m'attendre de pied ferme, me tancer rudement et enfin m'apaiser avec une feinte générosité pour étouffer à jamais ma méfiance.

A tout cela, il n'y avait rien d'impossible, et il était difficile que, puisque ce raisonnement me venait à l'esprit, un raisonnement analogue ne fût pas déjà entré dans celui de Roger lorsque Salcède lui avait montré la déclaration signée par son père. Salcède m'avait dit : « Je l'ai trouvé froid et calme, il est résolu à faire son devoir. » Donc, Roger estimait avec raison que son devoir était de tout accepter et d'avoir l'air de tout croire ; mais il n'avait pas accueilli les ouvertures de Salcède avec sympathie, et, avec ou sans ma malheureuse intervention, il était pour toujours blessé au cœur par un doute dont aucune preuve possible ne viendrait lui démontrer l'injustice. Et quelle preuve invoquer dans les affaires d'amour ? Qui peut dire, à moins de surprendre deux amants aux bras l'un de l'autre, ou de saisir des

lettres écrites sans prudence, que leur intimité est innocente ou coupable, surtout dans des relations comme celles que les événements avaient établies entre Salcède et madame de Flamarande ? Roger serait donc toujours malheureux, et moi qui avais voulu influencer sa vie, quelque parti que j'eusse pris, je le voyais condamné à souffrir.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis ouvrir et refermer avec précaution la porte de la cour. Je descendis bien vite, et je reçus Roger que je conduisis auprès du feu. Il était glacé et paraissait rêveur.

— Vous m'en voulez ? lui dis-je. Vous me pardonneriez si vous saviez ce que j'ai souffert !...

— Laissons cela, répondit-il d'un ton brusque et absolu ; quelle heure peut-il être ? ma montre s'est arrêtée, et je n'ai aucune idée du temps que j'ai mis pour venir de Léville ici.

— Il est quatre heures du matin ; vous ne vous êtes donc pas couché ?

— Si fait ; mais, ne pouvant fermer l'œil malgré une nuit blanche de la veille, je me suis décidé à partir sans éveiller personne, et à revenir embrasser ma mère. C'était mon idée fixe au milieu de toutes les autres. Elle dort, n'est-ce pas ? Elle n'a donc pas été inquiète ?

— Non, puisqu'elle n'a rien su.

— M. le marquis de Salcède n'est pas venu lui dire...?

— Rien. Il n'a vu que moi et sans entrer dans la maison.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que vous lui aviez donné rendez-vous ici pour neuf heures.

— Mais pourquoi te trouves-tu à m'attendre au lieu d'être au pavillon, dans ton lit ? Je parie que ma mère a su quelque chose et qu'elle a été souffrante ?

— Je vous jure que non. Je suis ici comme je serais ailleurs, n'ayant pas besoin de repos et incapable d'en prendre avant de vous avoir vu.

— Pourquoi diable t'inquiétais-tu si fort ? Ah ! oui, ma lettre ! tu m'as cru parti au moins pour les Indes ? Le fait est que j'avais idée de quelque chose comme cela ; mais j'ai vu Gaston, qui m'a fait comprendre que ce serait mal, et puis M. de Salcède, qui m'a donné toute sorte d'éclaircissements utiles, et t'a justifié auprès de moi en me montrant la pièce que tu lui avais remise. Voilà pourquoi je ne t'ai pas étranglé tout à l'heure en revoyant ta figure.

— Eh bien, vous voilà tranquillisé. Il faut laisser dormir votre mère et prendre un peu de repos.

— Je ne suis pas fatigué, j'ai froid, voilà tout. Quel diable de climat ! Les nuits d'automne sont froides comme chez nous en janvier !

XX

J'excitai le feu, et, comme Roger n'avait pour tout vêtement que son petit habillement de chasse, je cherchai sur le lit de Gaston une couverture. Il ne couchait plus là depuis l'arrivée de sa mère. On avait enlevé les draps et plié les couvertures entre les matelas. Je dus les relever pour trouver un couvre-pied d'indienne piquée dont j'enveloppai Roger. Je m'agenouillai près de lui pour détacher ses guêtres humides.

— Laisse donc, me dit-il en retirant ses jambes; tu es absurde de vouloir me traiter comme un petit enfant; c'est là ton tort envers moi, mon pauvre vieux! Tu m'as choyé, adoré, tu as voulu me garder enfant gâté toute ma vie, tu m'as beaucoup aimé, mais mal aimé.

— C'est possible, répondis-je, mais il est dit qu'on pardonnera beaucoup à qui aura beaucoup aimé.

— C'est-à-dire que tu veux que je te demande pardon de t'avoir rudoyé? Eh bien, non, je ne m'en repens pas; tu avais affreusement tort. Tu voulais me détourner de mon devoir, toujours ton idée de voir en moi le comte de Flamarande, le fils unique, le riche héritier, le seul chef de la famille. Eh bien, je ne suis plus M. le comte et je ne m'en porte pas plus mal, je n'en suis pas plus triste, et je vois que pour de pareilles chimères on peut devenir pis qu'un sot, on peut devenir un mauvais fils. C'est du moins là ce que tu voulais faire de moi en me conseillant de laisser adopter Gaston par un étranger, et, quand tu as vu que je m'étonnais de ton idée, tu as prétendu que c'était celle de ma mère; et, quand j'ai refusé de le croire, au lieu de me dire la vérité sur les intentions de mon père, au lieu de me montrer la déclaration que tu as remise ensuite à M. de Salcède, tu m'as laissé battre la campagne et croire que ma mère avait accepté sans révolte un soupçon fondé. Tu m'as parlé de la jalousie de mon père : il ne fallait pas prononcer ce mot-là sans me montrer tout de suite la rétractation de l'injure faite à ma mère. Tu as agi en coquin, toi, le plus honnête des hommes, et cela par préjugé nobiliaire, comme si tu avais aussi des aïeux, et par stupide habitude de gâterie à mon égard, comme si je devais périr de honte et de misère le jour où je serais forcé de ne plus jouer gros jeu et de renoncer aux femmes qui coûtent cher. Conviens que

tu as été un âne,... non, pis que cela, un diable tentateur pour m'amener par l'égoïsme à me conduire comme un pleutre et à raisonner comme un lâche. Tu m'as fait beaucoup de mal dans ma vie, car il n'a pas tenu à toi que je ne fusse capable de céder à la première lutte. Quand j'ai fait mes premières folies de jeune homme, tu n'aurais pas dû payer mes dettes et me promettre le secret. Tu aurais dû avertir ma mère, je n'aurais pas recommencé si vite. Tu la savais gênée à Ménouville, tu aurais dû me forcer à m'en apercevoir et m'apprendre à sacrifier mes sottes fantaisies à son bien-être. J'ai su par Ferras ce que mes amusements lui ont coûté de privations. N'était-ce pas à toi de m'avertir, toi qui tenais les cordons de la bourse? Oh! oui, j'ai été terriblement gâté! Aussi au premier chagrin ai-je failli devenir fou. Je ne suis pas mauvais, non! J'étais heureux d'abord de retrouver mon frère et fier de l'accepter avec joie; mais, dès qu'un doute s'est élevé dans mon esprit, ma tête s'est égarée. Je suis parti comme un furieux et j'ai souffert,... ah! oui, j'ai souffert le supplice des damnés. J'aimais et je haïssais, je voulais et ne voulais pas, j'étais attendri et j'étais enragé, je crois même que j'ai été ivre. J'étais irrité contre la maudite bête que j'avais prise au hasard dans l'écurie et qui se défendait de l'éperon en ruant à la botte. Et puis, à *la Violette*, où Gaston m'a rattrapé, j'ai bu je ne sais quoi d'atroce qui me portait à la haine. Pour un rien, j'aurais tué

mon frère ou moi. J'ai pourtant promis de revenir. Il est si bon, lui ! C'est un ange ou un saint. J'ai pris la route de Léville; mais, au moment de m'y présenter, j'ai senti que j'étais incapable d'y paraître calme et enjoué. Je me suis enfoncé dans des collines sans chemins, à travers bois, je me suis jeté par terre, et j'ai pleuré, rugi, juré, prié tout à la fois, je crois même que j'ai chanté. J'étais fou ! Enfin j'ai voulu revenir ici, et je me suis perdu pour ne me retrouver qu'à l'entrée de la nuit auprès de Léville. J'y ai dîné, et, me sentant très-las, j'allais me coucher quand M. de Salcède m'a fait demander et m'a emmené dans le parc, où il m'a fait lire, à la lueur de nos allumettes de poche, la pièce qui légitime moralement Gaston, déjà légitime par le fait légal. J'étais assez irrité contre lui, et je ne lui ai pas sauté au cou; je lui ai demandé comment, cette pièce se trouvant entre ses mains, il ne l'avait pas produite plus tôt. J'ai appris alors qu'il ne l'avait que depuis quelques heures et qu'il la devait à ta confiance en lui. Pour l'éprouver, je lui ai demandé s'il voulait me la confier à son tour. Sans la moindre hésitation, il me l'a remise, et ce procédé m'a touché. Je l'ai remercié en lui disant que je voulais m'en servir moi-même dans l'intérêt de mon frère, et que je lui savais gré de ne pas douter de mon honneur. Là-dessus, nous nous sommes quittés. Je n'étais pas disposé à le questionner davantage. Je ne veux recevoir d'explication sur son

rôle en tout ceci que de ma mère, s'il lui plaît de m'en donner, et, si elle ne m'en donne pas, je saurai m'en passer.

— Elle vous en donnera, répondis-je, elle vous démontrera victorieusement son innocence.

— Tais-toi, reprit-il en se levant brusquement, je ne veux plus jamais entendre sortir de ta bouche un mot qui ait rapport à cela! J'ai fait d'autres réflexions cette nuit en venant ici à travers les brouillards argentés de la Jordanne. Je ne suis pas précisément poétique, et j'étais las comme un chien battu; mais je me suis senti tendre, et, tout bien considéré, ce qui domine en moi, ce n'est pas l'héroïsme chevaleresque, c'est l'amour pour ma mère. C'est de cela que j'ai vécu jusqu'à présent, et c'était bien assez pour me rendre bon. Je ne veux plus sortir de là; il n'y a que cela de vrai pour moi. Une mère, vois-tu, c'est plus qu'un père dans mon expérience. Moi, je ressemble à la mienne, je suis sa chair et son sang. J'ai déjà fait dix mille fois plus de mal dans ma courte existence qu'elle n'a pu seulement en imaginer en toute sa vie; mais j'ai quelque chose de son cœur. J'ignore les grandes vertus, mais j'aime, j'aime quelqu'un, j'aime ma mère de toute mon âme, et je sens que je l'aime aujourd'hui, aujourd'hui que je la vois aux prises avec une persécution d'outre-tombe, plus que je ne l'ai encore aimée. Fût-elle cent fois coupable, je crois que je l'aimerais encore autant... Que le

diable emporte le qu'en dira-t-on, les propos, les suppositions ! Je suis fort à l'épée, je le deviendrai au pistolet, et, pour la défendre ou la venger, je tuerai tout Paris et la banlieue, et la province avec, s'il le faut. Elle m'aime tant, elle ! elle voulait me sacrifier le bonheur de vivre avec Gaston et l'orgueil de se dire sa mère ! Je ne veux pas qu'on me sacrifie Gaston. La loi le protége, je n'ai pas le droit d'être plus rigoureux que la loi. La nature aussi est une loi entre frères, nous nous aimons ; nous sortons des mêmes entrailles, qu'est-ce qu'on a à dire? Mon père est mort dans le doute, puisqu'il n'a pas rappelé Gaston ; il avait le droit d'être jaloux, c'est un droit conjugal, à ce qu'on dit ; moi, je ne l'ai pas. Me substituer à lui pour juger celle qui m'a mis au monde, nourri de son lait, abreuvé de sa tendresse à tous les moments de mon existence... Ah ! si j'ai à la condamner, voilà un devoir qui me fait horreur et que je foule aux pieds ! On me trouvera ridicule, lâche peut-être... Qu'on vienne un peu me le dire,... à commencer par toi ! Plus jamais un mot, ou prends garde à toi ! Rappelle-toi la scène d'avant-hier. Je ne répondrais de rien, si tu recommençais à te mêler de nos affaires de famille !

— Allez toujours, lui dis-je, écrasez le pauvre Charles ; il a mérité ce châtiment pour vous avoir trop aimé !

— Mal aimé, je te le répète ; l'amitié est une

religion et doit avoir sa moralité comme tous les sentiments humains. Ceux qui n'en ont pas sont des instincts, et M. Ferras, à qui je reprochais dernièrement de ne m'avoir jamais beaucoup estimé, m'a fait comprendre qu'en ne me flattant jamais, il m'avait mieux aimé que toi. C'est un digne homme, ce Ferras! je ne l'avais jamais compris, mais à présent mes yeux se sont ouverts sur bien des choses. La leçon a été rude aujourd'hui, mais elle me profitera, et je crois, j'espère que je saurai devenir un homme... comme Gaston, qui a reçu les leçons du malheur, et qui se trouve heureux parce qu'il est fort et voit juste... Je n'en puis plus! Quelle heure est-il ?

— Cinq heures maintenant.

— Eh bien, dans une heure ou deux, ma mère s'éveillera, elle descendra ici probablement. Avertis-moi, il faut que je dorme une heure ou que je crève.

Il alla se jeter tout habillé sur le lit de Gaston, dont j'avais laissé le premier matelas relevé et roulé sur le devant de la couchette. Je voulais l'arranger.

— Laisse-le, dit-il, ça me tiendra chaud : il y a bien assez de place au fond du lit.

Et, enjambant le matelas roulé, il se laissa tomber derrière en jetant le couvre pied sur sa tête.

J'étais brisé aussi, brisé jusqu'au fond de l'âme.

Je venais de recevoir le coup de grâce. Gaston, le plus tendre des êtres, le plus ardent au retour quand il avait grondé ou boudé injustement, pardonnait à tout le monde, excepté à moi, et, quand tout le monde me pardonnait en la personne du plus offensé, — M. de Salcède, — celui que j'avais le plus aimé, celui pour qui j'avais fait le mal, ne me pardonnait pas ! Il était apaisé, il s'était attendri, il avait rendu justice à tous, même à Salcède, dont la confiance l'avait flatté, même à Ferras, qui l'avait glacé et ennuyé toute sa vie, par qui il avait appris le secret de la famille, tandis qu'il me condamnait sans retour, moi, pour un mot, pour une intention qu'il n'avait pas voulu comprendre. Et je sentais qu'il n'en reviendrait pas, je le connaissais. Il avait, en dépit de la facilité de son caractère, une certaine obstination de ressentiment quand il croyait qu'on lui avait donné un faux avis ou une mauvaise direction. Que serait-ce, d'ailleurs, si jamais il apprenait tout ce que j'avais fait de déloyal pour l'amour de lui ! Je ne doutais pas de la parole de Salcède, mais telle circonstance pouvait se produire où je serais forcé de m'accuser moi-même, et dès lors de quel mépris mon pauvre enfant ne m'accablerait-il pas !

Mon parti fut vite pris. Je résolus de me soustraire à cette dernière amertume par la fuite. Tout était convenu pour la réintégration de Gaston dans ses droits, Roger abondait dans ce sens.

J'avais produit la déclaration qui aplanissait les difficultés légales et détruisait les doutes de l'opinion. On n'avait plus besoin de moi. J'avais le droit d'aller souffrir seul et mourir oublié.

Je craignais d'éveiller Roger, qui dormait déjà, en ouvrant la porte de l'appartement, qui était lourde et assez bruyante. Il n'y en avait qu'une apparente dans chacun de ces appartements superposés; mais, en avisant une grande armoire encastrée dans la muraille et toute pareille à celle de la chambre de la comtesse, je me dis qu'elle était peut-être également en communication avec le passage secret et l'escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs.

Je ne me trompais pas, car cette disposition architecturale était logique, et le secret travail d'Ambroise avait consisté à la rétablir et à la cacher au moyen des armoires à double fond. Ces voies de communication entre le donjon et le Refuge servaient habituellement aux initiés, et les panneaux de boiserie fonctionnaient sans effort et sans bruit. J'ouvris donc le fond de l'armoire, je vis l'escalier, et je m'assurai de pouvoir gagner la campagne sans être vu de personne. Je ne voulais plus être interrogé, je ne voulais plus répondre à rien.

Au moment de descendre l'escalier dérobé, j'éprouvai le besoin de voir Roger une dernière fois, et, refermant l'armoire, qui amenait du froid, je m'approchai du lit. Comme il était tout à fait caché par le rouleau de matelas et de couvertures, je

me glissai dans la ruelle, mais je ne pus voir son visage enfoncé dans les coussins. Il avait l'attitude écrasée d'un homme vaincu par la fatigue, ou plutôt celle d'un enfant que le sommeil saisit avant qu'il ait eu le temps de prendre une posture logique. Je ne pus voir de lui que sa main relevée au-dessus de sa tête. J'y posai doucement mes lèvres, il la retira sans s'éveiller, comme pour échapper à un contact importun. J'allais partir lorsque j'entendis monter l'escalier dérobé et glisser le panneau. Je me blottis sur mes talons dans la ruelle du lit. Je ne voulais plus être vu de personne. Je me considérais comme mort et déjà enseveli. Je ne pouvais voir, à moins de me montrer, les personnes qui entraient : elles étaient deux; bientôt la voix de M. de Salcède se fit entendre.

— Il est six heures; c'est l'heure où Charlotte se lève, n'est-ce pas?

— Oui, répondit la voix de Gaston. Attendons un instant; je l'entendrai descendre. Je vais allumer le feu. Tiens ! on l'a déjà fait!

— C'est Charles, en prévision de l'arrivée de Roger; mais Roger ne sera pas ici avant neuf heures. J'ai le temps de parler à ta mère.

— Ah! reprit Gaston, j'entends ouvrir sa porte. Je vais dire à Charlotte que vous attendez *madame* ici.

Gaston sortit. Salcède marcha lentement comme un homme qui médite. S'il jeta les yeux sur le lit,

il fut trompé par cette apparence de rangement particulier aux meubles inoccupés. Roger dormait si profondément qu'on n'entendait même pas sa respiration.

Je calculais si, au cas probable où Salcède sortirait pour aller à la rencontre de la comtesse, j'aurais le temps de me retirer par le passage secret. Et puis une idée bonne ou mauvaise s'empara de moi. Salcède voulait voir la comtesse avant Roger; lui parlerait-il en présence de Gaston, ou voulait-il être seul avec elle? Dans ce dernier cas, je pouvais saisir enfin la preuve infaillible, décisive, de la nature de leurs relations. Ils ne s'entretiendraient pas de l'avenir des jeunes gens sans que l'énonciation de la vérité se fît jour, surtout s'il y avait discussion, et je saurais enfin, moi, si j'avais le rôle honteux ou le rôle triomphant dans l'histoire de la famille. Roger aussi était exposé à entendre une révélation terrible;... mais je connaissais son sommeil. Il ne s'éveillerait que si je m'en mêlais; mon devoir était de tout surveiller, afin d'interrompre l'entretien dangereux par une diversion opportune.

Au bout de cinq minutes, Gaston revint.

— *Madame* était déjà levée, dit-il à Salcède. Charlotte, que j'ai avertie de votre part, lui a parlé et m'a répondu de la sienne qu'elle serait ici à l'instant. Dites-lui tout, j'aurai plus de courage pour lui parler ensuite moi-même.

— Tu reviendras?

— Quand vous me ferez appeler par Charlotte, qui reste là-haut pour faire la chambre, je serai à la ferme.

Gaston sortit, et peu d'instants plus tard madame se trouva ou se crut en tête-à-tête avec Salcède. S'il la salua en silence, il ne lui baisa pas la main, car leurs voix me firent connaître qu'ils restaient à distance respectueuse l'un de l'autre.

Salcède entra en matière tout de suite. Sans doute il avait promis à Roger de ne pas parler de ce qui s'était passé, il voulait lui laisser l'initiative de sa loyale résolution et le plaisir de donner cette joie à sa mère. Il ne lui parla que de Gaston.

— Pardonnez-moi, lui dit-il, de me présenter si tôt devant vous; mais je vous sais matinale et je viens d'avoir au Refuge avec Gaston un entretien dont il veut que je vous fasse part avant de passer outre en quelque sens que ce soit.

— Dites, mon ami, répondit la comtesse; vous m'effrayez! Qu'y a-t-il de nouveau?

— Il y a ceci de très-imprévu, que Gaston refuse de devenir mon fils adoptif, de recevoir mon nom et d'avoir droit à ma fortune.

— Pourquoi?

— Impossible de savoir pourquoi. Il ne veut rien expliquer. Il dit *non*, et le *non* de Gaston est une chose terrible.

— Ah! s'écria madame de Flamarande, il est

bien le fils de son père! Le *non* de M. de Flamarande était effrayant, mais c'était l'obstination de l'injustice, et chez Gaston c'est la fermeté d'une âme généreuse. Il doit avoir une bonne raison, lui, et vous devez la connaître ou la deviner.

— Je n'en vois pas d'autre que la crainte de faire croire qu'il est...

— Votre fils ! Eh ! mon Dieu, j'ai tant entendu cette accusation que vous pouvez la formuler comme si j'y étais étrangère. Il y a longtemps qu'à force d'être une mère persécutée et torturée, je ne suis plus une femme du monde. Parlez-moi comme à une paysanne. Gaston craint qu'on ne m'accuse... J'imagine qu'il ne me soupçonne pas, lui !

— Lui ? Oh ! non certes ! il y a longtemps qu'il m'a franchement posé la question, résolu à accepter la réponse, quelle qu'elle fût. Entre nous, jamais un soupçon n'a pu naître. Il sait bien que, pas plus que lui, je n'ai jamais menti.

— Dieu merci, cher Salcède, reprit la comtesse, Roger sait de moi la même chose. Pourquoi donc ne pas dire la vérité à mes deux enfants, quand la vérité est si facile à jurer devant Dieu et à faire entrer dans des consciences aussi droites ? Croyez-vous Roger moins pur que Gaston?

— Ne répondez pas, monsieur de Salcède, s'écria Roger, qui s'était éveillé sans ouvrir les yeux, sans faire un mouvement, et qui tout à coup, ra-

pide comme l'éclair et sans faire à moi aucune attention, avait franchi le rouleau de matelas et s'était élancé dans les bras du marquis. Mon cher monsieur de Salcède, ne répondez pas. Je ne vaux pas Gaston, je le sais bien, et laissez-moi me confesser moi-même à présent que je... — Oh ! maman ! ne m'en ôte pas le courage. Comme tu me regardes !... Tu crois ?...

— Comment es-tu ici, et que faisais-tu là ? lui dit la comtesse, dont je ne pouvais voir la physionomie, mais dont l'accent mêlait quelque reproche à la tendresse.

— Il arrivait de Léville, répondit vivement Salcède, dont l'âme droite comprenait tout, et dont la générosité n'eût jamais consenti à révéler les défaillances de Roger. Il aura su que vous étiez ici. Il est arrivé de grand matin, il n'a pas voulu vous éveiller, et il a espéré achever sa nuit sur le premier lit venu.

— Non, ce n'est pas cela ! reprit Roger ; je suis venu de Léville pour parler à maman de son bonheur et du mien, et je vais lui parler !... Il est bien vrai que j'étais las et que j'ai dormi là en attendant, dormi si serré que je n'ai pas entendu sortir Charles et que je ne vous ai pas entendus entrer. Je rêvais de toi, maman, et ta voix me berçait comme au temps où j'étais un bébé que ta prière du soir endormait délicieusement ; puis j'ai entendu tes paroles comme dans un rêve ;

j'étais si bien que je ne voulais pas ouvrir les yeux et que je n'ai pas bougé jusqu'à ce que le sens soit devenu tout à fait net à mon esprit. Aussitôt j'ai préféré la réalité à mon doux songe, et j'ai sauté au cou de cet excellent homme, à qui je demande pardon...

— De quoi donc ? dit Salcède d'un ton cordial et enjoué. Allons ! causez avec votre mère, je vous laisse.

— Vous allez chercher Gaston, s'écria Roger. Ce que j'ai à dire à maman, je veux le lui dire aussi.

XXI

Salcède sortit. La comtesse resta un instant étourdie de ce que venait de dire Roger.

— Gaston ? répéta-t-elle d'un ton de surprise ; qu'est-ce que tu veux dire ?

— Chère mère adorée, répondit Roger, qui me sembla s'être agenouillé devant elle, ce nom que, dans mon enfance, on me défendait de prononcer devant toi, parce qu'il te faisait pleurer, je peux te le dire cent fois le jour, à présent que tu le tiens, que nous le tenons, ce Gaston chéri, dont rien ne nous séparera plus !

Et il lui conta rapidement comment l'abbé Ferras l'avait informé et comment il avait ouvert ses bras à son frère en s'assurant par le témoignage d'Ambroise que c'était bien lui. Il rapporta ensuite son entretien avec moi, mais sans m'accuser d'aucune mauvaise intention et en s'accusant lui-même d'avoir mal interprété mes paroles. Enfin

il lui rapporta sa fuite, sa dispute et sa réconciliation avec son frère, sa course désespérée à travers les bois, la visite que Salcède lui avait faite à Léville, et sa promesse de revenir ce jour même.

— Mais je n'ai pu attendre le jour, ajouta-t-il. J'avais encore un chagrin mortel, et un besoin de t'embrasser qui dominait tout. Écoute, mère, je ne vaux rien, je ne mérite pas d'être ton fils ; mais j'ai quelque chose de bon, c'est que je t'adore et que, n'eussé-je pas la certitude, la conviction absolue que, sans le savoir, tu viens de me donner, j'accepterais tout et ne t'en aimerais que davantage, si cela était possible !

La mère et le fils s'embrassèrent passionnément; je n'entendis plus que leurs baisers et leurs sanglots, mêlés d'exclamations de joie, jusqu'à la rentrée de Salcède avec Gaston et Ambroise. Roger se jeta dans les bras de son frère et l'amena dans ceux de sa mère. Il embrassa aussi Salcède. et, après avoir dit des paroles affectueuses à Ambroise, il demanda où j'étais. Personne ne m'avait vu, mais j'étais prévenu et j'allais sans doute arriver. Alors Roger demanda pourquoi Charlotte et ses parents n'assisteraient pas les premiers à la reconnaissance publique qu'il voulait faire de son frère.

Espérance s'y refusa, et d'une voix ferme il fit cette réponse surprenante et inattendue :

— La reconnaissance du cœur est faite ici entre nous, et je l'accepte avec une joie profonde; mais je veux et je dois vous dire tout de suite que je n'en accepterai jamais d'autre.

— Je comprends, dit Roger. Les mauvaises raisons et les sottes paroles que je t'ai dites hier à *la Violette* t'ont trop impressionné, et tu crois que ma mère aura encore à souffrir pour toi. Tout ce que je t'ai dit est non avenu. Vois cette déclaration de mon père, que je ne connaissais pas.

— Je la connais aussi, répondit Gaston en refusant de prendre possession de l'écrit. Je ne la trouve pas suffisante pour expliquer la durée de mon bannissement aux yeux des indifférents. Inutile pour notre conviction à nous deux, elle serait vaine devant la malveillance. M. le comte Adalbert de Flamarande n'a pas voulu de moi pour son fils, puisqu'il est mort sans me rappeler. Je ne veux pas de lui pour mon père. Je ne veux pas porter son nom, je ne veux pas de ses biens. Si, comme je l'espère, j'ai un jour des enfants, je ne veux pas avoir à leur raconter la double légende de Gaston le berger. C'est en me désintéressant de toute parenté avec lui que je puis lui pardonner et m'abstenir de le blâmer. S'il a été d'une fierté cruelle, je suis, moi, d'une fierté farouche, et je ne veux pas d'une situation qu'il m'a refusée. N'essayez pas de me faire changer d'avis, ce serait peine inutile.

Cette déclaration nous avait tous jetés dans la stupeur. Ambroise, qui croyait la comprendre, fut le premier à la juger et le seul à l'approuver.

— Moi, je trouve que tu as... pardon, excuse! que vous avez raison, monsieur le comte. Vous méritez d'être marquis, — ce qui vaut mieux, à ce qu'il paraît, — et d'avoir un père qui vous aime au lieu d'un qui ne vous a pas aimé.

— Tais-toi, répondit Gaston, tu ne sais ce que tu dis, mon vieux ! Si je renie mon père, ce n'est pas pour en prendre un autre, quelque tendresse que j'aie pour lui. Si je refuse une fortune, ce n'est pas pour en accepter une plus considérable. Je n'admets pas et Charlotte n'admet pas non plus que M. de Salcède renonce au mariage à quarante ans, ou qu'il se crée un précédent qui enchaînerait son avenir. Il a bien assez fait pour moi; je rougirais d'en accepter davantage. D'ailleurs, toutes ces questions d'intérêts matériels et de priviléges sociaux me sont étrangères et ne m'apparaissent que comme des tyrannies auxquelles je me suis juré d'échapper le jour où j'en ai compris les dangers.

— C'est moi qui te les ai fait comprendre et mal comprendre, s'écria Roger. Tu m'as vu bouleversé, fou...

— Je t'ai vu malheureux, répondit Gaston, et je t'ai fait un serment que je ne violerai pas. Je t'ai dit que je ne voulais rien être qu'Espérance Michelin, ton fermier, et que c'était là mon rêve de bon-

heur ; je t'ai dit la vérité, j'aimerais mieux mendier que de te voir encore à cause de moi comme je t'ai vu hier.

— Ah ! mon frère, c'est vouloir me punir bien cruellement d'une mauvaise heure dans ma vie ! Tu ne veux pas que je la répare ; tu me refuses la joie de reconquérir ton estime et la mienne !

— Tu n'as rien à réparer ; tu ne m'as pas offensé et tu as pleuré dans mes bras. Jamais je n'aurai de meilleur ami que toi, je t'aimerai autant que j'aime M. de Salcède, c'est tout dire ! S'il y a quelqu'un que je vous préférerai, ce sera... elle! notre sainte mère que voici et qui a été le rêve enchanté de ma vie, l'éternelle aspiration de mon cœur, mon idéal, mon apparition céleste, ma pensée intérieure, ma muette prière, mon mystère et ma foi.

— Et tu ne veux pas, dit la comtesse, que je sois la compagne de ta vie, tu veux avoir une existence en dehors de la mienne, tu veux me refuser la seule gloire dont je puisse me parer, celle d'avoir deux fils comme vous deux !

— Tu ne veux pas, reprit Roger, que j'aie auprès de moi un conseil, un appui contre les dangers du monde, un guide à travers ses écueils ? N'as-tu point de devoirs envers nous ? veux-tu nous punir de n'avoir pu te sauver de l'exil que tu as subi? Tu es vraiment cruel, et je suis tenté de te croire un peu fou !

— N'insistez pas, dit alors M. de Salcède. Il ne cédera pas maintenant, laissons-lui le temps de la réflexion. Voici madame de Montesparre qui arrive, allons au-devant d'elle.

Tout le monde sortit. Je profitai du moment pour me jeter dans le passage secret et gagner la campagne.

Je voulais me rendre à Murat pour retourner à Paris par le chemin de fer. Je n'en eus pas la force. A deux lieues de Flamarande, je tombai de fatigue et demandai l'hospitalité dans un *buron*, ainsi qu'on appelle les chalets du pays. J'y fus fort mal, mais j'espérais reprendre des forces pour le lendemain, et j'écrivis à madame de Flamarande pour lui dire en peu de mots respectueux que je me retirais du service de la famille et que je me rendais à Paris, où je déposerais mon adresse à son hôtel, afin d'être à la disposition de ses hommes d'affaires pour tous les renseignements qu'on pourrait me demander. Je n'en prévoyais aucun, ayant tout laissé en ordre à Ménouville.

Je passai une affreuse nuit chez les pauvres montagnards, et le lendemain je gagnai Murat en me traînant. Force me fut d'y rester trois jours avec la fièvre et une sorte de bronchite ; enfin, me sentant mieux et ne pouvant m'habituer à l'idée d'un éternel isolement, je résolus de voir madame de Montesparre et de lui demander chez elle un emploi, fût-ce celui de valet de chambre, pour être à même

d'avoir au moins de temps en temps des nouvelles de la famille de Flamarande. Je pensais qu'on avait vaincu la résistance de Gaston, et qu'on avait dû l'emmener à Paris pour régulariser sa nouvelle situation. Je pris une voiture pour me rendre par la grande route à Montesparre. Mon état maladif ne me permit pas de faire ce long détour en une journée. Enfin j'arrivai à Montesparre cinq jours après avoir quitté Flamarande. Je savais que la baronne avait l'intention, quelle que fût l'issue des événements de la famille Flamarande, de rester en Auvergne jusqu'à l'hiver. Je me fis descendre à une entrée du parc qui donnait sur la route, très en avant de la maison. J'étais dans un état nerveux que le mouvement de la voiture rendait insupportable ; je ne voulais pas me présenter malade, je comptais qu'un peu de marche sous les ombrages du parc me remettrait. Il n'en fut rien, je me sentis défaillir, et je fus forcé de m'asseoir sur un banc qui s'offrit devant moi. Je crus entendre parler à deux pas de moi ; j'étais si faible que tout m'était indifférent, je ne me rendais même pas compte du son des voix et du sens des paroles; cependant je reconnus que mesdames de Flamarande et de Montesparre causaient avec animation derrière moi en marchant sur un sentier en terrasse au-dessus de celui où je me trouvais abrité par des massifs de lilas et d'acacias. Je me levai aussitôt pour m'éloigner, mais je craignis d'être vu, et, puisque je fuyais la con-

tact de la famille de Flamarande, je ne voulais pas être repris par elle. Je fus donc forcé d'entendre ce que disaient les deux amies.

Madame de Montesparre insistait auprès de la comtesse pour qu'elle promît sa main à M. de Salcède.

— Non, répondait celle-ci, cela n'a plus de raison d'être du moment que Gaston refuse d'être adopté par lui. Gaston veut se fixer à Flamarande, puisqu'il a accepté enfin de son frère ce pauvre rocher et cette modeste propriété, qu'il sera censé lui avoir achetée. M. de Salcède aime aussi Flamarande, où il s'est enseveli par dévouement et où il est arrivé à se plaire par habitude et par amour des sciences naturelles ; mais, avant tout, il aime Gaston, et se séparer de lui serait un sacrifice au-dessus de ses forces. Je suis convaincue qu'il ne désire en aucune façon un mariage qui l'en éloignerait forcément.

— Pourquoi s'en éloignerait-il ? s'écria la baronne. Il vous bâtira, à la place du Refuge, un château digne de vous, où vous passerez les étés auprès de Gaston, et où Roger viendra chasser.

— Les étés sont courts à Flamarande, et Roger, malgré sa tendresse pour son frère, ne vivra pas tous les ans pendant trois mois en Auvergne. D'ailleurs, le reste de l'année, Salcède devrait quitter Gaston ou me laisser vivre à l'état de veuve, comme a fait M. de Flamarande ; car, si je suis

capable pour Gaston d'accepter le séjour des neiges, je ne dois pas quitter Roger, qui ne saura pas vivre sans moi et qui fera des folies, si je l'abandonne à lui-même. Enfin, chère amie, ne vous y trompez pas. Si Gaston est, comme je le crois, tout porté à accepter avec joie le mariage de Salcède avec moi, il est très-facile de voir que Roger en souffrirait mortellement. Roger est jaloux de ma tendresse, il lui a fallu un grand effort pour consentir à la partager avec son frère ; mais, s'il fallait la partager encore avec un époux et avec... songez que je suis encore assez jeune pour avoir d'autres enfants ! Non, non, jamais ! Ne parlez jamais à Roger de votre projet. Y fût-il favorable, je le repousserais. Je connais trop mon Roger pour l'exposer encore à des combats comme ceux qu'il vient de supporter. Il n'en triompherait qu'au prix de souffrances qui feraient de mon avenir un enfer pire que mon passé.

— Dans tout cela, reprit la baronne, vous raisonnez au point de vue de votre propre sécurité, et vous comptez pour rien la passion si fidèle et si généreuse du pauvre Alphonse.

— Si cette passion a existé, répondit la comtesse, le temps, la raison et l'étude en ont triomphé. Salcède n'est plus un enfant.

— Le voici ! s'écria la baronne. Interrogez-le, et vous verrez s'il est guéri. Peut-être n'osera-t-il point parler, il est resté timide avec vous comme à

vingt ans; mais regardez-le quand il vous répondra.

— Il ne me répondra pas; je ne compte pas le questionner.

— Il sait pourtant mes projets, et je lui ai donné rendez-vous ici pour que vous décidiez de son sort. Allons, Rolande, il est temps de faire cesser cette situation équivoque de l'amitié désintéressée qui proteste en lui et en vous contre la passion. Soyez courageuse; laissez-le vous dire comment il compte arranger sa vie en vue de la vôtre et de votre réunion avec vos deux fils. Soyez sûre que ce sera la seule manière d'amener Gaston à accepter son adoption.

— Vous vous trompez; Gaston a dit non. Depuis cinq jours, il résiste à nos prières, il est sourd à tous nos arguments. Un jour probablement, si Salcède est resté garçon et persiste à lui laisser son nom et ses biens, il acceptera pour ses enfants ce qu'il refuse aujourd'hui pour lui-même; mais à présent il est inutile d'insister, il faut se soumettre à le voir paysan durant de longues années et à ne passer avec lui qu'une partie de ces années-là. Salcède approche, et, puisque vous le voulez, je vais lui parler et lui répéter ce que je viens de vous dire.

— Vous feriez mieux de lui dire la vérité.

— Quelle vérité ?

— L'amour que vous avez pour lui. Il ferait alors des miracles pour concilier votre bonheur avec celui de vos enfants.

— L'amour que j'ai pour lui ! Eh bien, je vais le lui dire. Restez, vous entendrez la vérité.

— Vous ne la diriez pas devant moi. J'espère qu'il vous l'arrachera, je vous quitte.

Quelques instants après, madame de Flamarande, qui était allée au-devant de Salcède, revenait avec lui et s'asseyait sur un banc placé juste au-dessus de celui où j'étais resté cloué par une curiosité dont cette fois j'avais bien la conscience de ne jamais faire un mauvais usage.

XXII

Je n'avais pas entendu les premières paroles échangées entre eux sur le sentier. Le premier mot que je recueillis fut une déclaration très-nette de la comtesse.

— Parlons franchement, disait-elle, brutalement même, pour trancher la situation. Je vois bien ce que vous a dit la baronne et dans quel lacet elle veut m'engager. Il y a longtemps d'ailleurs qu'elle me parle de votre amour et qu'elle vous *révèle* le mien. Cette révélation est une supposition toute gratuite, fondée sur sa propre appréciation. Berthe vous aime et vous aimera toute sa vie dans le sens qu'elle m'attribue, elle ne peut comprendre le genre d'affection que j'ai pour vous; vous la comprendrez, vous qui savez mieux analyser le cœur humain. Mon amitié pour vous, ma haute estime, mon admiration, je dirai même ma vénération pour votre caractère, vous les connaissez, vous n'en dou-

terez jamais; mais on veut qu'à ces sentiments si purs et si élevés il s'en joigne un plus intime, qui consiste dans le désir d'appartenir à l'homme que l'on admire. — Eh bien, ce sentiment-là n'a jamais existé et n'existera jamais en moi. Vous seul au monde méritiez de me l'inspirer, et, si je l'éprouvais, je ne rougirais pas de l'avouer à un homme tel que vous; mais, je vous l'ai dit l'autre jour, la mère a tant souffert en moi qu'elle a tué la femme. L'épouse n'a que des souvenirs amers, l'amante n'a jamais eu le loisir et la santé morale qui auraient pu la développer. Vous l'avez compris, mon brave Salcède, puisque vous ne m'avez jamais dit un mot ni adressé un regard empreint de volupté. Sachez bien à présent qu'à cet égard je suis morte de mort violente, mes sens se sont glacés dans les larmes, et je ne sens rien en moi de ce qu'il faut pour donner du bonheur comme l'entend ma pauvre Berthe. Je ne sais que chérir avec la franchise d'une chasteté inaltérable, et, de moi à vous, après les accusations portées contre nous, s'il n'en avait pas toujours été et s'il n'en devait pas être ainsi pour toujours, je mériterais, sinon d'avoir été condamnée par mon mari, du moins d'avoir été soupçonnée. Allons, cher Salcède, ôtons cette chimère de l'esprit de notre amie; aidez-moi à la détromper.

Et, comme Salcède semblait accepter son arrêt sans dire un mot, soit qu'il craignît de se tra-

hir, soit qu'il reconnût la haute raison de madame de Flamarande, elle ajouta:

— Faisons mieux, ôtons au monde tout prétexte de railler notre amitié et de l'empêcher de se montrer au grand jour. Je vous avoue que, pour moi, un simple sourire autour de nous serait une flétrissure dont je souffrirais mortellement. Ce que je vais vous proposer me permettra de vivre une grande moitié de ma vie entre vous, Gaston et Roger sans que personne en soit surpris. Épousez madame de Montesparre.

— J'y ai pensé, répondit Salcède; mais elle exigerait l'amour, et je n'ai pour elle que l'amitié la plus loyale et la plus fervente, celle que vous m'accorderiez...

— Et dont vous ne vous contenteriez pas? reprit la comtesse.

— Je l'avoue. Donc, la baronne...

— Attendez, Salcède! Vous dites pourtant que vous y avez pensé, et moi, je vais vous dire pourquoi cette pensée vous est revenue souvent avec une sérieuse autorité. Vous avez fait mon long malheur sans le vouloir. Je ne peux pas m'en plaindre, et vous n'avez plus rien à réparer envers moi. Au contraire, c'est à moi de vous bénir, moi qui ai accepté comme un dédommagement qui m'était dû le sacrifice volontaire et gratuit de votre jeunesse. Il n'en va pas de même avec madame de Montesparre. Vous avez accepté, vous, son dévouement

absolu et le sacrifice de sa réputation. Elle est si bonne qu'on l'aime, elle n'a plus ni mari ni enfant, on lui pardonne, et pourtant c'est une grande injustice qu'elle subit, c'est une véritable humiliation qu'elle endure sans se plaindre de passer pour votre maîtresse, elle qui n'a jamais commis la moindre faute. Si son fils vivait encore, il aurait à peu près l'âge des miens. Elle serait dans une perpétuelle inquiétude de le voir devenir tout à coup triste ou furieux comme l'était dernièrement Roger. Et quelle compensation aurait-elle à son malheur? Comment se justifierait-elle après avoir montré à tout son entourage ce dévouement sans bornes dont vous avez été l'objet? Vous n'êtes pas libre de le méconnaître plus longtemps, Salcède, vous lui devez une réparation éclatante et vous pouvez la lui donner à présent que Gaston est en possession de son intelligence et de sa volonté. Cette union ne vous sépare pas de lui. Berthe est fixée en Auvergne, elle n'est pas forcée de se partager. Elle vivra avec vous, elle vivra tantôt ici, tantôt au Refuge, qui sera pour elle une Arcadie. Nous serons tous libres et heureux ainsi, car vous l'aimerez de plus en plus, cette charmante femme qui vous adore et que vous serez fier d'avoir réhabilitée...

— Assez, madame, répondit Salcède, je ne veux pas descendre dans votre estime et dans celle de Gaston, qui pense comme vous et qui me l'a fait comprendre, je ferai mon devoir. J'épouserai ma-

dame de Montesparre. Dois-je aller le lui dire?

— Non, elle serait humiliée peut-être, inquiète tout au moins, de devoir son bonheur à mon influence. Dites-lui seulement que je vous ai démontré les impossibilités d'un mariage entre nous, et montrez-vous calme et satisfait comme doit l'être un homme de bien et un philosophe aussi sérieux que vous l'êtes. Dans quelques jours, quand je serai partie avec Roger...

— Dans quelques jours?

— Oui, j'ai reçu tantôt une lettre de mon notaire. Il faut que je m'occupe des affaires de la succession. M. de Flamarande a fait un don considérable à sa maîtresse, et nous accepterons cette spoliation en silence; mais la fortune est très-entamée, et il faut aviser à la liquider. Donc, je pars avec Roger afin d'agir en son nom, si Gaston persiste à ne pas hériter.

— Il persistera, mais ne vous en affectez pas; mon mariage avec Berthe facilitera les moyens de vous rapprocher plus souvent et plus longtemps de lui. Quant à son sort, ne vous en inquiétez pas non plus. Gaston ne peut être heureux qu'à la condition de suivre les inspirations de son cœur ardent et de son imagination exaltée. Dieu merci, ces inspiration ssont toujours empreintes d'un héroïsme si entier qu'il a les apparences du calme et de la gaieté. Le fond de sa résolution, c'est qu'il aime Charlotte et ne veut pas la voir se transformer en femme du

monde. Elle sera la châtelaine de Flamarande sans perdre le charme de sa simplicité rustique. Quant à lui, il restera ce qu'il lui plaît d'être, un parvenu intelligent et laborieux, devant tout à lui-même et ne subissant aucun joug de convention. Je vous prédis qu'il n'endossera jamais un habit noir, et qu'aucun salon de Paris ou de province ne le verra jamais. Prenez-en votre parti. Vous l'avez adoré tel qu'il était, adorez-le toujours tel qu'il veut être.

— C'est fait, répondit la comtesse; j'accepterai tout et ne vous ferai pas de reproche d'en avoir fait un ange et un sage.

Ils causèrent encore en s'éloignant, et j'allais m'éloigner aussi lorsque j'entendis revenir madame de Flamarande, qui marchait vite et qui, descendant seule le sentier, venait droit sur moi. Je n'eus que le temps de quitter mon banc et de me jeter dans le fourré. Elle vint à ce banc, s'y laissa tomber comme si elle était épuisée ; puis, couvrant son visage de son mouchoir, elle fondit en larmes. J'entendis le râle de ses sanglots étouffés qui pénétrèrent mon cœur d'admiration et de pitié.

Elle aimait donc Salcède et elle se sacrifiait à Roger! Elle se sacrifiait avec une fermeté enjouée qui avait ôté toute espérance au marquis, et maintenant elle souffrait avec l'énergie d'une âme généreuse qui sait cacher ses ardeurs refoulées sous les dehors de la prudence et de la raison. Elle me

parut sublime, et je fus honteux de l'avoir mal jugée, honteux et repentant au point d'aller tomber à ses pieds en lui disant :

— Madame, madame, pardonnez-moi ! Vous êtes une sainte, et je suis un misérable !

— Quoi donc, Charles ? me dit-elle tressaillant de surprise. Vous me trouvez dans un de ces accès de migraine nerveuse auxquels je suis sujette depuis longtemps. Ne vous en inquiétez pas. Cela va se passer ; mais vous, d'où venez-vous ? Pourquoi nous avez-vous quittés et de quoi vous accusez-vous ?

Ma confession générale eût été longue, et je n'avais besoin d'en dire qu'un peu pour expliquer mon repentir.

— Je vois, lui dis-je, que madame a encore du chagrin, et j'en suis certainement la cause. Roger persiste à se tourmenter, et j'aurais dû lui épargner ces tourments en lui montrant plus tôt la déclaration de son père.

— Au fait dit la comtesse comme éclairée par une réflexion qui ne lui était pas encore venue, vous me disiez que M. de Flamarande vous avait repris cette pièce...

Mais, voyant que j'avais le cœur brisé, l'excellente femme, habituée à toujours oublier ses propres déchirements pour adoucir ceux des autres, ajouta vite, comme pressée de me trouver une excuse :

— Vous avez craint la précipitation de Roger et

vous avez pensé que M. de Salcède, étant le plus désintéressé dans l'affaire, devait seul recevoir un dépôt aussi précieux. Quant à moi, vous avez craint à Ménouville de me donner des espérances que mon mari ne réaliserait pas. Vous êtes scrupuleux à l'excès et peut-être un peu formaliste ; mais, quel qu'ait été votre motif, Charles, il n'a pu être que très-bon, et je ne comprends pas que vous nous quittiez quand nous sommes si heureux relativement au passé et si reconnaissants envers vous.

— Heureux ! et pourtant madame pleure encore.

— Ce n'est rien, Charles, absolument rien ! On peut subir des crises intérieures d'une certaine intensité qui se dissipent et s'effacent devant la joie de la conscience. Je vous jure que Roger n'a pas cessé d'être adorable pour son frère et pour moi. Vous allez les voir ensemble, et justement voici la cloche du dîner. Donnez-moi votre bras, mon ami. Je suis un peu brisée par cette migraine. Vous allez dîner avec nous, et Roger vous fera renoncer à l'idée de nous quitter.

J'étais tellement brisé moi-même que je ne sus pas résister à la touchante bonté de ma pauvre maîtresse, et je l'accompagnai au château, où tout le monde me fit bon accueil, sauf Roger, qui me tendit pourtant la main, mais d'un air préoccupé et sans me questionner sur les motifs de ma disparition.

Je vis que M. de Salcède avait déjà parlé à la baronne, non de sa résolution de l'épouser, mais des bonnes raisons que la comtesse lui avait données pour le faire renoncer à sa main. Il était plus pâle qu'à l'ordinaire; cependant rien ne trahissait en lui la douleur d'une déception qu'il avait sans doute prévue et acceptée d'avance, et qu'il subissait avec une douce et noble résignation. Madame de Montesparre ne pouvait se défendre de l'observer avec une secrète angoisse mêlée d'espoir et de crainte. Roger, toujours gai à la surface, me parut pourtant un peu agité intérieurement. Il avait évidemment senti dans l'air quelque projet qui ne lui souriait pas, quelque décidé qu'il fût à tout accepter. Il voulait sans doute en avoir le cœur net, car il se remit à taquiner la baronne sur ses distractions, lui demandant si c'était qu'elle daignait enfin s'apercevoir de *son martyre* et si elle songeait *à couronner sa flamme*. La baronne, au lieu de rire comme de coutume de ses madrigaux, lui répondit avec un peu d'humeur, et Roger, étonné, se tourna tout à coup vers Salcède, qui probablement lui avait légèrement poussé le coude ou le genou. Roger sourit et lui dit tout bas :

— C'est différent, mon cher marquis.

Et il cessa ses plaisanteries.

Gaston parla peu, comme il avait coutume de faire quand il n'était pas stimulé par une vive émotion. Il avait toujours son costume villageois et

passait dans la maison pour ce qu'il désirait de paraître toujours, l'élève de M. de Salcède et le futur successeur de Michelin. Il gardait donc la réserve qui convenait à son rôle. L'abbé Ferras, à qui l'on n'avait certainement pas reproché ses révélations anticipées à Roger, causa beaucoup avec M. de Salcède des diverses traductions de l'*Iliade* et de certaines éditions rares d'autres livres classiques. Il semblait que rien ne fût changé autour de lui, et son unique préoccupation me parut être de supplier Roger, au cas où il se déferait de la bibliothèque de Ménouville, de ne pas aliéner certains ouvrages précieux.

— Je vous les donne d'avance, répondit Roger, à moins que Gaston ne les réclame, car nous avons fait un marché bizarre. Il ne veut rien de ce qui est à moi, et moi, j'ai juré que tout ce qui est à moi serait à lui.

On parlait librement de *Gaston* devant les domestiques. C'était pour eux un absent, un inconnu.

Après le dîner, M. de Salcède prit le bras de Roger, et sortit avec lui et Gaston. Madame me prit à part avec la baronne et voulut me consulter sur les lettres d'affaires qu'elle avait reçues dans la journée. Ces lettres étaient plus graves qu'elle ne le pensait. Le comte de Flamarande n'avait pas testé, mais il avait signé à sa maîtresse des billets pour une valeur considérable, et sa succession était diminuée d'un bon tiers. En outre, il lais-

sait quelques dettes sérieuses. Le notaire appelait madame de Flamarande à Paris et l'engageait à se hâter. Je vis tout de suite qu'elle n'avait pas assez apprécié l'urgence de son départ, et je dus lui conseiller de l'effectuer dès le lendemain matin. Elle s'y résigna avec chagrin, mais sans discuter. Elle devait emmener Roger, qu'elle voulait faire émanciper, afin de la dispenser de prendre des résolutions contraires à ses désirs.

Madame de Montesparre commanda tout de suite sa voiture et ses chevaux pour le jour suivant de grand matin, afin de faire gagner aux voyageurs le chemin de fer à l'heure voulue. Elle parlait d'accompagner son amie à Paris ; mais Roger, qui rentrait en cet instant, lui dit d'un ton affectueux et sérieux en lui baisant la main :

— Non, chère madame, il faut rester chez vous, *il le faut !*

Il ne voulut pas s'expliquer, mais je vis au front radieux de Roger que M. de Salcède, en le priant amicalement d'être moins familier avec la baronne, lui avait fait volontairement deviner ses projets. Roger en était si heureux, que je vis combien madame de Flamarande avait deviné juste en refusant de lui donner un nouveau rival. La joie de Roger éclaira aussi madame de Montesparre, qui ne parla plus d'aller à Paris.

Quand Gaston fut mis au courant des motifs de ce prompt départ, il eut un moment de tristesse.

Il s'était flatté de rester avec sa mère et son frère quelques jours de plus ; mais il s'exécuta avec courage et promit d'aller à Paris avec Salcède au commencement de l'hiver. Puis, comme nous étions bien en famille au salon, il embrassa passionnément sa mère et son frère et leur dit adieu. Il ne voulait pas les revoir devant témoins le lendemain matin ; il craignait qu'ils ne vinssent à se trahir en lui témoignant trop d'affection.

On alla se coucher de bonne heure; Salcède resta au salon avec la baronne pour la préparer, je crois, à de plus sérieuses ouvertures après le départ de madame de Flamarande ; Roger suivit sa mère chez elle pour l'entretenir vraisemblablement du même objet. Il me dit à peine bonsoir et ne m'adressa pas un mot pour m'engager à rester attaché à la famille.

Le lendemain, même froideur et même silence. Enfin, pendant qu'on attelait les chevaux, il me demanda d'une voix brève si je retournais à Paris avec eux.

— Non, lui répondis-je, j'y retourne de mon côté, je quitte votre service, vous le savez bien.

— Tu sais, toi, reprit-il, sans trouver un mot pour me retenir, que tes cent mille francs sont toujours chez Salcède ?

— Je les refuse.

— Alors donne-les aux pauvres, ni moi ni Gaston n'accepterons ce cadeau.

Et il se détourna pour embrasser Salcède, qui arrivait avec la comtesse et la baronne. Il lui donna cette accolade avec une effusion bien éloquente ; son aversion pour moi jusqu'au dernier moment ne le fut pas moins.

Blessé jusqu'au fond du cœur, je m'enfonçai dans le jardin et j'allai me jeter sur ce banc ombragé où je m'étais assis la veille à l'endroit le moins fréquenté du parc. Je me rappelai seulement alors que c'était juste en cet endroit-là qu'avait eu lieu la violente explication entre MM. de Flamarande et de Salcède dans la fatale nuit qui avait brisé leur existence. De là, peu d'instants après, je vis passer la voiture qui emportait ma dernière consolation, mon dernier espoir en ce monde ; tout était consommé. J'avais sacrifié jusqu'à mon honneur pour cet enfant qui me payait en mépris. Je ne pleurai pas, je restai pétrifié et n'ayant plus conscience de moi-même.

Quelqu'un s'assit près de moi sans que je l'eusse entendu venir et prit ma main glacée dans les siennes.

— Gaston ! m'écriai-je sortant comme d'un rêve.

— Non, Espérance Michelin, répondit-il en souriant. Il n'y a plus de Gaston. Oublions ce personnage ; mais vous, voyons ! vous êtes souffrant ou désespéré. Pourquoi ne suivez-vous pas ma mère, qui n'a jamais méconnu votre attachement ?

— Roger...

— Oui, Roger, je sais! Roger ne peut pas vous pardonner de l'avoir rendu coupable à ses propres yeux. Il a tort, il faut savoir tout pardonner à un homme qui a de grandes qualités. Il en reviendra; le temps arrange tout.

— Roger a raison, je ne mérite pas qu'il me pardonne jamais. Je suis plus coupable que vous ne pensez.

— Je ne veux pas le savoir. Moi aussi, je me suis méfié de vous un instant. M. Alphonse m'a dit, en me parlant de vous : « L'homme est méticuleux, bizarre, méfiant et malheureux ; mais il est aimant et sensible. Son désintéressement orgueilleux frise l'héroïsme. » Cela me suffit pour vous plaindre et vous aimer. Qu'allez-vous faire à présent?

— Mourir d'ennui et de chagrin, n'importe où.

— Non. Il faut venir vivre de travail utile et d'amitié paisible à Flamarande. Je ne suis pas aussi aimable que Roger; mais, ayant été moins gâté, je suis peut-être plus patient. Vous m'avez beaucoup aimé aussi dans mon enfance, vous m'aimerez encore, et je vais devenir votre filleul en épousant Charlotte ; vous voilà mon seul parent officiel. Je sais que M. de Salcède, qui a acheté encore beaucoup de terres autour du Refuge, et qui compte faire bâtir, avait l'intention de vous offrir la régie de ses propriétés au cas où vous quitteriez celle de Ménouville. Venez prendre possession. Allons, venez! M. Alphonse et la baronne se sont

décidés, au dernier moment, à accompagner madame de Flamarande et Roger jusqu'au chemin de fer. Ils déjeuneront certainement ensemble en rentrant ici. Moi, je ne peux pas rester plus longtemps sans travailler. Venez; si vous êtes las, nous déjeunerons dans quelque buron de la traverse. Vous paraissez faible, prenez mon bras. La force va vous revenir; il ne s'agit que de vouloir... Allons, Charles, la volonté est tout!

CONCLUSION

C'est ainsi que l'enfant arraché par moi à sa mère et privé de sa condition sociale par mes soins tour à tour dévoués et perfides s'empara de ma vieillesse pour la rendre heureuse et digne. M. de Salcède, plus généreux encore, ne révéla jamais le secret de ma confession et me témoigna toujours une confiance que je ne fus jamais tenté de trahir. Il ne me parla pas de me rendre mes cent mille francs, mais il me fit bâtir une jolie maison au milieu de beaux pâturages garnis de troupeaux d'un bon rapport, et il me força d'en accepter la propriété comme venant de lui. C'est grâce à lui que je jouis d'une honnête aisance sans connaître d'autre souci que celui d'amasser pour les enfants d'Espérance et de Charlotte.

Ils se sont mariés au bout de l'année que Charlotte avait assignée à l'épreuve de son fiancé. Il a vu Paris, il en est revenu plus épris d'elle et de la vie rustique qu'auparavant. Madame de Flamarande et Roger sont venus assister au double mariage, car, le même jour, le marquis de Salcède a épousé dans la chapelle de Flamarande l'heureuse Berthe de Montesparre.

Ce jour-là, madame de Flamarande me parut illuminée d'une beauté surprenante. La conscience d'avoir tout sacrifié à l'amour maternel et au bonheur d'une amie dévouée avait mis sur son visage une sorte de rayonnement dont je fus profondément frappé.

— La conscience, me disais-je en soupirant, voilà une forteresse, un sanctuaire dont le faîte touche au ciel!

Salcède comprit comme moi et mieux que moi peut-être l'effort de cette grande âme et ne voulut pas rester au-dessous d'elle. Son union avec madame Berthe, que le bonheur a rajeunie de dix ans, a été sans nuages.

Il n'a pas bâti de château, sa femme a trouvé que le Refuge était une retraite exquise et qu'il ne fallait pas toucher au paysage inculte et désert qui l'entoure. Elle a partagé tous ses goûts, toutes ses idées.

Il s'est rendu acquéreur de toutes les montagnes et forêts environnantes et n'a point changé

l'agriculture pastorale du pays. Il l'a seulement améliorée, et, comme il n'a point d'enfants de son mariage, il compte, d'accord avec la marquise, laisser cette grande fortune aux enfants d'Espérance et de Roger.

Roger n'a hérité que de la moitié des biens sur lesquels il avait compté. Il en a pris bravement son parti, et, à la grande surprise de tous, il n'a pas mené la vie de plaisir et d'enivrement que l'on redoutait pour lui. L'amitié ardente qu'a su lui inspirer Espérance Michelin a marqué pour lui une époque de transformation. Il a longtemps cru que son frère accepterait le partage de sa fortune. L'obstination héroïque et un peu étrange de celui-ci à rester dans l'heureuse médiocrité l'a frappé si vivement qu'il a pris en dégoût la vie de désordre et de paresse. Il a gardé près de lui M. Ferras et n'a pas voulu faire un grand mariage, il a choisi selon son cœur. Il quitte peu sa mère et l'entoure de soins, il la suit avec sa famille dans les fréquents voyages qu'elle fait à Montesparre et à Flamarande. Espérance a si bien arrangé le donjon et le pavillon qu'il y a place pour tout le monde, le père Michelin ayant été vivre dans sa propriété personnelle avec sa famille, qui est aussi dans l'aisance. Michelin est fier d'entendre appeler sa fille la jeune dame de Flamarande, et on prétend qu'il signe quelquefois *de* Michelin pour illustrer son gendre.

Pourquoi non? c'est une nouvelle famille aristocratique qui commence.

Gaston aura des enfants très-riches, et, comme il les instruit en conscience, ils seront à la hauteur de leur condition. Quant à lui, il ne fera pas fortune par lui-même, il manque absolument d'ambition et n'aime que le travail qui donne des résultats pour le progrès des gens et des choses. On lui reproche de trop vouloir améliorer les races et produire de beaux élèves; on assure qu'il y dépense trop pour y beaucoup gagner. Il répond gaiement qu'il aime le beau et que le profit n'est pas tout dans les écus. Il passe pour original, et ceux qui ne savent pas le mot de son étrange destinée le chérissent sans le comprendre.

Ambroise Yvoine, qui est resté son hôte, son ami, son bras droit, et qu'il a choisi pour parrain de son dernier-né, me dit souvent tout bas :

— Il n'y a que nous deux pour savoir ce qu'il vaut!

Roger s'est peu à peu radouci avec moi et me traite avec amitié; mais quelque chose s'est brisé mystérieusement entre nous; j'ai dû accepter ce châtiment et reporter sur l'enfant exilé ma tendresse et mon admiration.

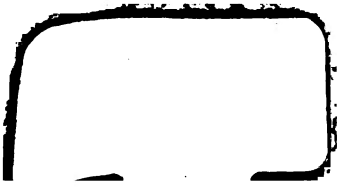
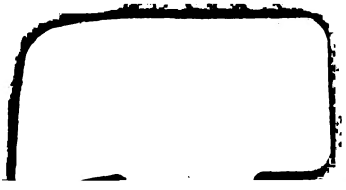
J'ai eu quelque peine à en prendre mon parti. Longtemps je me suis ennuyé de ne vivre que pour moi-même; mais, depuis que j'ai occupé mes loisirs à écrire ma confession générale, je ne suis plus

tourmenté par le souvenir du passé, et j'espère qu'un jour, en la lisant, Roger versera quelques larmes sur la tombe de son vieux serviteur.

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

SEP 27 1920



SEP 21 1920